

***LA COLONNE
INFERNALE***

Tome II

Gaston Leroux

Freeditorial 

Deuxième partie

LA TERRIBLE AVENTURE

I

Brisez vos appareils !

Ah ! elle n'avait plus besoin que M. l'inspecteur fût là pour exciter son zèle, la petite fonctionnaire de Brétilly-la-Côte !

Elle ne quittait point son appareil Morse, et ce n'était plus pour échanger avec quelque surnuméraire flâneur une correspondance sévèrement proscrite par l'administration.

On ne se demandait plus, d'un bout à l'autre du fil, la couleur de ses cheveux ni son âge, mais on se communiquait en hâte les dernières nouvelles de l'ennemi qui envahissait la forêt de Champenoux et remontait les rives de la Moselle.

Quelle manipulation du matin jusqu'au soir, et quelquefois du soir jusqu'au matin ! Juliette faisait la besogne de dix.

Le décès tragique de la receveuse, puis la mobilisation, puis la guerre avaient tout désorganisé, mais la jeune fille avait montré tant d'intelligence et d'initiative que le service du bureau, en dépit de circonstances aussi exceptionnelles, avait pu être assuré.

Maintenant le moment était venu où Juliette allait avoir à montrer plus que du courage.

En ces premiers jours du plus illustre des mois de septembre où il y eut tant de braves pour forcer la Victoire à nous regarder en face, l'humble employée des P. T. T., dans son petit bureau perdu au fond de la Lorraine entre le bois Saint-Jean et la forêt de Champenoux, ne fut point la moins héroïque.

Nous touchions à l'heure affreuse où l'envahisseur, au nord et à l'est, resserrait sur nos armées les deux branches de son étau ;

après nos premiers succès du mois d'août, après notre avance sur Morhange, il avait fallu se replier.

L'armée du général de Castelnau couvrait et défendait le Grand-Couronné de Nancy, appuyant son aile droite sur Lunéville. L'armée du général Dubail s'était rabattue sur Baccarat.

Il y eut là, en Lorraine, pendant des semaines, des combats sans nombre et d'un acharnement inouï. La victoire de la Marne ne fut possible que parce que Nancy ne laissa point passer les Allemands, Nancy que l'on disait sacrifiée dès les premières heures de la guerre et sur laquelle pivotèrent toutes les armées de Joffre !

Pour défendre ce pivot, nos soldats et nos généraux accomplirent des miracles.

Dans la forêt de Champenoux, que ce récit nous a déjà fait connaître, la lutte atteignit, avant l'attaque suprême du Grand-Couronné, un degré de sauvagerie qui ne se retrouva plus tard qu'en Argonne.

Depuis des jours, on s'y battait mètre par mètre ; tantôt après un suprême effort, nos troupes reprenaient possession de la forêt, tantôt elles la reperdaient et il fallait la reprendre.

Les régiments qui s'y battaient étaient à ce point épuisés qu'on avait dû faire appel à des renforts venus de Toul et de Saint-Dié. Ceux-ci étaient à leur tour remplacés par d'autres. À ce prix, on usait, on fatiguait l'ennemi. C'est ce qui s'appelle en langage militaire « de la défensive offensive ».

C'est là que « la division d'acier » se couvrit de gloire, et c'est là que, dans cette division, la compagnie dite *Colonne Infernale*, après avoir accompli des exploits d'un autre âge, disparut tout à coup comme par enchantement.

Pendant plusieurs jours on la crut prisonnière ou anéantie. La sinistre nouvelle en vint jusqu'à Brétilly-la-Côte où le bruit courut que Gérard Hanezeau s'était fait tuer à la tête de son détachement, ainsi que ce brave François qui avait réussi, avec force protections, à se faire engager malgré ses soixante ans bien sonnés et à servir dans la même compagnie que son jeune maître.

Dès que Juliette fut touchée par ces rumeurs, elle resta impassible, continuant de manipuler son télégraphe Morse. Seulement elle était un peu plus pâle : voilà tout !...

Mais quel cri s'échappa de sa bouche et de son cœur, en cet après-midi où nous la retrouvons, quand, tournant la tête au grincement de la porte d'entrée du bureau, elle reconnut François dans un homme aux vêtements en loques, à la figure hideuse, ensanglantée, et qui paraissait au bout de sa fatigue et de son souffle.

- Gérard ?... lui clama-t-elle.

- Vivant !...

- Mon Dieu !...

Elle courut ouvrir la porte de communication à François et tomba en pleurant sur sa poitrine.

L'autre la secoua d'importance et la ramena brutalement à son appareil.

- Pas une minute à perdre ! Avec qui êtes-vous en communication ?

- Avec Nancy !

- Continuez ! annoncez des nouvelles de premier ordre dont vous êtes sûre ! Les Boches ont tourné la forêt de Champenoux du côté de la Haie-Sainte et doivent avoir déjà envahi le bois Saint-Jean. Ils arrivent avec des renforts considérables descendus de Château-Salins et envoyés de Metz !

- Une seconde, François, un peu moins vite, mon ami ! demanda Juliette qui faisait des prodiges pour suivre le garde dans sa narration précipitée des événements mais qui y arrivait difficilement avec le système des traits et des points du vieil appareil Morse.

Elle accomplissait une double besogne : besogne de rédaction dans sa tête ou elle cherchait les plus brèves formules pour télégraphier le plus de choses possibles ; travail fébrile de la main

sur le manipulateur pour envoyer le télégramme dans le moindre espace de temps.

Cependant elle était loin de contenter l'impatience du garde qui répétait à chaque instant : « Ça y est-il ? Ça y est-il ? »

- Mon ami, mon ami, je vais le plus vite que je peux !

- Mais les Boches vont être ici dans dix minutes !...

Elle lui sourit d'une façon angélique cependant qu'elle continuait d'expédier ses traits et ses points.

- Oh ! nous avons le temps de télégraphier bien des choses en dix minutes !

Mais son calme exaspérait François...

- Et s'ils sont là dans cinq minutes !

- Nous continuerons à télégraphier, mon bon François... Je fermerai le bureau avec défense d'entrer !... Là, ça y est !... Continuez, mon ami !...

- La Colonne Infernale n'a pas été faite prisonnière... reprit François !... Eh bien ! télégraphiez !... qu'est-ce que vous attendez ?

- Dites-moi ce que vous avez à me dire, d'abord...

- Le capitaine et le lieutenant sont morts. C'est m'sieur Gérard qui a pris le commandement. Nous sommes dans les bois, derrière la ligne des Boches auxquels nous avons pu échapper et à qui nous faisons le plus de mal possible.

- Abrégez ! commanda Juliette.

- Nous leur tuons leurs estafettes, leurs officiers de liaison... M'sieur Gérard m'a envoyé porter au général de Castelnau les derniers ordres que nous avons pris dans les sacs de deux officiers d'État-Major de l'armée de Metz !... C'est pressé, voyez-vous, mam'zelle Juliette !... Il faut que vous me donniez un conseil... j'ai fait mon possible pour arriver avant les casques-à-pointe à Erbéviller ! mais malheur ! ils débouchent de partout ! Ils

descendent comme des fourmis de la forêt de Bezange. J'ai dû me terrer, perdre du temps !...

J'ai failli me faire tuer à Réméréville... j'ai essuyé plus de cent coups de fusil...

- Les papiers ? demanda Juliette en l'arrêtant net dans son récit héroïque.

- Mais je ne dois les remettre qu'au général de Castelnau !

- Pourquoi êtes-vous donc ici ?

- Parce que j'ai pensé qu'il valait peut-être mieux télégraphier le contenu de ces documents que de les voir presque sûrement perdus !... Mais, maintenant, je ne sais plus, moi, j'hésite, car ce n'est pas la consigne et je suis arrivé ici, traqué comme une vraie bête...

- Donnez vos papiers, François ! ordonna Juliette.

- Ah ! c'est que c'est grave, ça n'est point l'ordre !... Tenez, plus j'y pense !... J'aime mieux me faire tuer en exécutant strictement la consigne !...

- Vous ne l'exécuterez point et vous vous ferez tuer inutilement !...

Elle parvint à arracher à son hésitation patriotique et à ses scrupules de soldat discipliné les papiers allemands que François avait reçu mission de porter au quartier général...

François ne comprenait point que le fil avec Nancy ne fût point encore coupé, et la crainte subite d'un piège des Allemands avait été la cause de sa répugnance tardive à confier au télégraphe les secrets que la Colonne Infernale avait pu surprendre. Peut-être l'ennemi allait-il recueillir les termes du télégramme envoyé par Juliette... Celle-ci lui répliqua :

- Qu'est-ce que nous risquons puisque nous expédions des renseignements sur eux et non sur les nôtres ?

Elle avait raison. Elle lut attentivement les ordres et les instructions rédigés naturellement en allemand, en retint l'esprit et

presque la lettre, car elle avait une connaissance parfaite de la langue allemande et une mémoire excellente ; puis elle rendit les papiers à François et lui dit :

- Si je ne réussis pas de mon côté, vous pourrez encore essayer de réussir du vôtre !

À ce moment une sonnerie aiguë l'appela à l'appareil et une phrase télégraphique se déroula sur le ruban blanc :

- On m'ordonne de Nancy de briser mes appareils !... mais pas avant d'avoir tenté... s'écria-t-elle.

Elle n'acheva pas sa phrase. Déjà elle envoyait la précieuse dépêche dont elle trouvait les termes nets et précis dans son cerveau en feu...

François était allé à la porte de la rue, l'avait ouverte, regardait au-dehors si quelque chose de nouveau, qu'il redoutait en ce moment par-dessus tout, n'apparaissait pas au bout du village... Mais la rue était déserte. Un soleil de plomb tombait sur les pavés.

Les auvents, les persiennes refermés sur les fenêtres donnaient à toute cette partie de Brétilly-la-Côte un air de désolation, d'abandon, de solitude inaccoutumés même par les plus fortes chaleurs, par les terribles midis du mois d'août.

Où étaient les habitants ? Avaient-ils fui ?... Étaient-ils dans leurs caves ?... Écoutaient-ils derrière leurs portes les détonations lointaines qui, du reste, se rapprochaient de plus en plus ?

Les récits affreux des premières sauvageries boches avaient dû semer la terreur dans les familles, épouvanter les femmes et les enfants... et comme les hommes étaient à la guerre, qui donc restait à Brétilly-la-Côte ?...

On eût dit qu'il n'y avait plus, dans ce petit bourg menacé par l'envahisseur, que cette jeune fille qui manipulait avec tant de fièvre cet appareil Morse et ce vieillard ensanglanté qui veillait sur son travail sacré...

- Père François, allez chercher la hache dans la cour et apportez-la moi !...

- Pourquoi faire ?...

- Pour briser les appareils quand il en sera temps !... Ah ! et puis, quand vous rentrerez, vous fermerez portes et fenêtres... qu'on nous laisse travailler le plus longtemps possible !

- Compris !...

François courut dans la cour et revint avec la hache.

Juliette télégraphiait toujours.

Au moment où il pénétrait dans le bureau par la porte de la cuisine, la porte de la rue était poussée brusquement et un fantassin allemand se jetait dans la partie réservée au public en poussant des clameurs de sauvage.

Juliette tourna la tête une seconde ; l'aperçut qui dirigeait sur elle le canon de son fusil, se remit à considérer son appareil comme si elle n'avait rien vu et ne s'arrêta point de télégraphier.

Tandis qu'elle continuait ainsi son héroïque besogne, une lutte formidable s'engageait derrière elle. Un coup de feu retentit. Cette fois elle ne tourna même point la tête. Comme elle n'entendait plus François, elle pensa qu'il était mort. Et le manipulateur faisait toujours entendre, sous la pression de sa main agile, son toc-toc-toc-toc ininterrompu.

François n'était pas mort. Le coup de fusil lui était passé sous le bras, et la hachette qui devait servir à briser les appareils était entrée assez avant dans le crâne du Boche qui râlait.

Le garde, enjambant le corps, était allé jeter un coup d'œil rapide dans la rue.

Une demi-douzaine de casques-à-pointe, extrême avant-garde du corps qui débouchait du bois Saint-Jean, s'avançaient avec précaution, s'arrêtant ça et là pour donner des coups de crosses dans les portes.

François referma celles du bureau à clef et au verrou, courut aux fenêtres, ferma les persiennes :

- Vous n'êtes donc pas mort, père François ?

- Combien vous faut-il encore de temps, mam'zelle Juliette ?

- Si je pouvais avoir encore cinq minutes !...

- Vous les aurez ! déclara François...

- C'est une veine, voyez-vous ! ajouta la nièce du général Tourette. Ils ont coupé tous les fils, excepté celui de Nancy !... Oui, encore cinq ou six minutes, François !...

- Vous les aurez ! Vous les aurez !...

Alors, elle le regarda faire par-dessus son épaule, toujours en travaillant ; elle n'eut point besoin qu'il lui expliquât son plan.

François s'était emparé des cartouches du Boche et de son fusil, et il se dirigeait vers l'escalier conduisant au premier, la laissant seule avec le mourant.

Celui-ci, avant le dernier soupir, laissait échapper une plainte délirante, atroce...

Il ne semblait point que Juliette l'entendît, mais elle entendait marcher au-dessus de sa tête et aussi elle percevait tout un remue-ménage de meubles du côté des fenêtres là-haut.

Presque aussitôt il y eut du bruit dans la rue, des cris... et puis, ce fut, au premier étage, une détonation suivie d'imprécations affreuses au-dehors et d'une vraie fusillade.

Juliette hâta encore le mouvement du manipulateur : « Pourvu que François les tienne quelques instants encore en respect ! » pensait-elle.

Elle avait la gorge sèche, les lèvres sèches... elle avait une soif cruelle... sa main ne tremblait pas... elle n'avait aucun office... elle n'avait pas peur de mourir... seulement elle avait soif... par instants elle se passait la langue sur les lèvres...

En haut, François ne cessait de tirer ; en bas, le mourant ne cessait de gémir ; dans la rue, les assaillants ne cessaient de hurler... et elle, elle télégraphiait :

Pendant ces opérations au sud de Nancy, des colonnes profondes d'infanterie allemande doivent remonter les deux rives de la Moselle dans la direction de Nancy ; elles ont ordre de s'arrêter devant Mousson, à l'est de Pont-à-Mousson, de bombarder le piton et de lui donner l'assaut !

La voix de François se fit entendre, terrible, au haut de l'escalier :

- *Ça y est-y ? mam'zelle Juliette ? Ça y est-y ?*

- Encore un peu, François !...

- Dépêchez-vous, je ne vais plus avoir de cartouches !... Et il recourut à sa fenêtre où il se mit à tirer de nouveau... Le manipulateur continuait : « Toc, toc... point, trait, point... » Les ordres portent encore que l'ennemi devra ensuite installer ses grosses pièces d'artillerie face à Sainte-Geneviève. La forêt de Fack sera occupée...

Jusqu'alors les bruits du singulier combat qui se livrait autour de la petite fonctionnaire semblaient bien lui indiquer que François avait réussi à coups de fusil à maintenir les quelques soldats d'avant-garde assez loin de la porte même, car, en dépit de la fusillade, aucune balle n'était parvenue encore dans le bureau.

Les Boches devaient surtout viser François qui de son perchoir leur avait certainement fait éprouver des pertes cruelles.

Enfin, il était probable que l'ennemi se glissait le long des murs, et son feu ne pouvait guère prendre la rue qu'en enfilade.

Tout à coup, il y eut un sifflement, un fracas, un morceau de plâtre se détacha du mur en face d'elle, un morceau de plomb retomba, aplati, auprès de l'appareil et vint ricocher jusque sur sa main... Mais Juliette continua de télégraphier...

De nouveaux hurlements dans la rue. Il sembla à Juliette que François, là-haut, ne tirait plus.

Ce n'était peut-être qu'une idée.

Les explosions, les coups de fusil se succédaient si rapidement maintenant qu'il lui était presque impossible de discerner d'où ils venaient...

Comme d'autres balles vinrent s'écraser autour d'elle, contre les murs, en face, à droite et à gauche, elle se pencha, puis s'agenouilla, toujours en télégraphiant...

De temps en temps elle s'arrêtait pour savoir si on continuait de recevoir sa dépêche à l'autre bout du fil... Rassurée, elle reprenait... enfin, elle s'aperçut qu'on ne lui répondait plus.

C'était dans le moment où il y avait comme une véritable tempête autour d'elle : on lui criait en allemand d'ouvrir, de se rendre !... Des coups de crosse défonçaient la porte... la fenêtre vola en éclats...

Elle se redressa... chercha quelque chose... aperçut cette chose qui avait défoncé le crâne du Boche, alla la chercher et revint à sa table avec la hachette.

Elle finissait de briser les appareils quand les casques-à-pointe, par là porte défoncée et par la fenêtre, dont la barricade avait cédé, firent irruption dans le bureau.

Elle se retourna et vit en face d'elle, la gueule écumante et la menaçant de la pointe de leurs baïonnettes, les Boches.

Elle crut qu'elle allait mourir, pensa à Gérard et ferma les yeux.

Mais elle les rouvrit presque aussitôt en entendant une voix bien connue qui disait en allemand : « Ne touchez point à cette femme. Elle m'appartient ! »

Juliette avait en face d'elle *M. Feind* !

II

M. Feind a pitié du beau sexe

Il était superbe, il était calme au milieu de ce tumulte ; il faisait figure de chef. C'était un chef. M. Feind, naturalisé français, était capitaine dans l'infanterie badoise.

M. Feind portait monocle.

Il fallait l'avoir vu d'aussi près que l'infortunée Juliette pour reconnaître dans ce reluisant guerrier le contremaître de la maison Hanezeau.

En endossant l'uniforme, il semblait avoir abandonné toutes ces façons rustiques qu'il affectait à l'atelier ou au village. En de certains moments, il avait eu l'occasion de parler à Juliette comme un homme qui n'a point toujours passé sa vie à monter des moteurs ou à fabriquer des roues d'auto, mais la jeune fille l'eût cru incapable d'une telle transformation.

Elle fut tellement stupéfaite en le reconnaissant qu'elle ne trouva d'abord rien à lui dire quand il prononça en français cette phrase qu'accompagnait un sourire vainqueur : « *Je vous avais bien dit, mademoiselle, que je reviendrais !* »

Et il daigna ajouter en accentuant cet insupportable sourire : « Je crois même qu'il était temps ! »

Juliette frissonna.

Il y avait une telle flamme de triomphe dans le luisant regard de M. Feind qu'elle eût voulu être morte !

Mais elle ne céda point à ce regard-là ; elle se défendit même de rougir sous ces yeux insolents. Et elle lui dit, bien en face, avec une moue de mépris si insultante au coin des lèvres que l'officier en pâlit :

- Non, vous n'êtes pas arrivé à temps, monsieur l'espion... J'ai télégraphié à Nancy tous les détails de votre marche sur Einville et sur Dombasle ; grâce à moi le quartier général est renseigné sur la

marche de l'ennemi depuis qu'il a tourné la forêt de Champenoux, et vous ne surprendrez personne sur le canal de la Marne !...

Elle en disait suffisamment pour l'exaspérer sans lui faire soupçonner qu'elle avait été à même de connaître et de faire connaître le secret de la marche des Bavarois le long de la Moselle et de l'emplacement que leur artillerie lourde devait occuper en face des tranchées de Sainte-Geneviève, bref, tout le mystère de l'attaque du Grand-Couronné préparé par l'État-Major allemand.

Il eut un mouvement brusque pour saisir la garde de son épée, fit quelques pas vers elle, s'arrêta, parvint à dominer sa colère, et, d'une voix sifflante :

- Taisez-vous ! si ces gens savaient le français, vous venez d'en dire plus long qu'il ne faudrait pour vous faire fusiller !...

- Fusillez-moi donc ! lui jeta-t-elle en pleine figure, au moins je ne vous verrai plus !...

- Non ! répliqua-t-il, avec un ricanement sinistre ; vous ne serez pas fusillée, *parce que M. Feind a pitié du beau sexe !...*

Elle comprit et résolut de tout faire pour mourir.

S'il ne lui eût tourné le dos dans le moment, elle lui eût craché à la figure, devant ses hommes...

Mais une autre scène attirait l'attention de tous...

Une demi-douzaine de Badois poussaient devant eux un homme dont toute la figure n'était qu'une plaie saignante et qu'ils avaient trouvé accroupi au fond d'une chambre au premier étage, et qui s'était défendu comme un lion avant de céder sous le nombre.

- Ah ! si j'avais encore eu des cartouches, vous ne m'auriez pas ! grinça François qu'on jeta à coups de bottes et de crosses aux côtés de Juliette.

La jeune fille vit le pauvre homme si abîmé, qu'elle ne put se défendre de l'embrasser, tant sa pitié était grande. Elle se releva de ce baiser le visage en sang mais triomphante.

- Réjouissez-vous, père François ! La besogne est faite ! J'ai tout télégraphié... Nous pouvons mourir ensemble... Qu'attendez-vous pour nous tuer, leur cria-t-elle en allemand... c'est lui qui a fusillé vos hommes dehors !... mais c'est moi qui ai tué le Boche ici à coups de hache !... Voyez encore ma hache, elle est rouge de son sang !...

Là-dessus elle ramassa la hache qui était restée sur la table et la jeta au milieu d'eux de toutes ses forces... La hache tourna, rasa l'oreille de M. Feind et alla frapper le mur d'en face avec fracas.

Les hommes s'étaient précipités. Ce fut encore M. Feind qui les arrêta.

Il donna l'ordre d'attacher les pieds et les mains de Juliette, car il voyait bien qu'elle avait résolu de lui échapper par la mort et qu'elle n'avait d'autre plan que de se faire tuer par ses hommes si elle ne parvenait point à se frapper elle-même.

Or elle lui était plus précieuse que jamais. Cette petite vierge enragée et toute rouge du sang du combat excitait tous ses instincts pervers et réveillait le sadisme qui se cache toujours au fond du Teuton quand il n'a point l'occasion de se manifester avec éclat comme nous l'avons vu en Lorraine ou dans les Flandres...

- Voilà l'homme qui a assassiné nos gens ! fit le Herr capitaine en se retournant vers François que l'on ligotait à son tour... Un civil !... Le compte du village est bon !... On va tout fouiller, tout brûler... Sergent Loffel, allez porter l'ordre au Herr lieutenant de ramasser tout ce qu'il trouvera dans le village, hommes, femmes, enfants ! et de tout ramener sur la place de l'église.

- À vos ordres, Herr capitaine !...

- Eh ! mais, s'écria François, c'est M. Feind !...

- Lui-même, François !... lui-même, pour vous servir !... Vous savez si j'aime la France, mon ami !... Vous allez voir comme je les aime, la France et les Français...

Et il ajouta avec un coup d'œil lancé du côté de Juliette : « ... Et les Françaises !... »

- Ah ! le misérable, gronda le garde, si j'avais su !

- Oui, mais vous ne saviez pas !... Fallait savoir, François !... fallait savoir !...

- Ah ! je me doutais bien, allez !...

- Oui, oui, tout le monde se doutait... on dit ça maintenant !...

- Ah ! si on m'avait écouté, on n'aurait pas attendu la guerre pour vous reconduire à la frontière, monsieur Feind, je vous le jure, et à grands coups de pied dans le derrière, encore !...

« ... Mais pardon, monsieur Feind, je dis des bêtises, reprit le vieux, sur un ton étonnement changé et plein d'une humilité soudaine... Vous avez servi votre pays comme vous l'avez cru bon ; au fond, c'est votre affaire... et vous avez eu peut-être plus raison que ceux qui ne pensaient qu'à vous faire bonne mine sous le prétexte que tous les peuples sont frères, et que toutes les races sont sœurs. Mais au fond vous devez être juste pour ce qui est de la guerre... Vous devez reconnaître qu'un vieux soldat comme moi doit défendre son pays et que c'est un devoir de vous accueillir à coups de fusil...

- Vous n'êtes pas soldat, François !...

- Je vous jure que si, monsieur Feind !... Voilà ce que je voulais vous dire... Oh ! ce n'est pas pour moi que je viens vous supplier !... Vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez !... Mais, comprenez-moi bien, il ne faut pas que les autres paient pour moi !... Ce ne serait pas juste... Je me suis rengagé à la déclaration de guerre... Je ne suis plus un civil...

- Je m'en f... ! Vous êtes habillé en civil... c'est tout comme si vous l'étiez resté... ou plutôt c'est encore pis !...

- Oui, c'est encore pis pour moi !... Je n'ai pas le droit d'être en civil puisque je suis soldat, et je mérite d'être fusillé... mais je n'en appartiens pas moins à l'armée et il ne faut pas faire payer au village la défense du bureau de poste... défense régulière puisque je suis soldat !... Voyons, monsieur Feind, faut être juste !

- Père François, vous me faites pitié, vous pataugez !... Vous ne savez plus ce que vous dites !

- N... de D... ! beugla le garde, je vous dis que je suis soldat !... Décousez ma veste, vous le verrez bien !...

III

M. Feind questionne le père François

Quand il eut fini d'examiner le livret militaire du père François, le Herr capitaine dit soudain en levant les yeux sur son prisonnier :

- Eh là ! François, mes compliments, vieux ! Vous faisiez partie de la « Colonne Infernale » !

- Pour vous servir, monsieur Feind !

- Appelez-moi capitaine, nous ne sommes plus dans les ateliers de Nancy, que diable !

- À vos ordres, Herr capitaine !... obtempéra le garde, qui était décidé à se montrer le plus aimable des hommes avec ce Feind de qui dépendait dans le moment le sort de tout le village...

- Tu sais que la Colonne a été faite prisonnière à la dernière affaire de Champenoux... Comment as-tu pu échapper ?

- Elle n'a pas été faite prisonnière, et vous le savez bien, Herr capitaine !...

- Enfin, les officiers qui la commandaient sont morts !

- Oui, mais ce n'est pas moi qui vous apprendrai qu'elle existe toujours... elle continue à vous faire assez de mal, et vous en avez assez peur !... Pardon, je ne dis pas cela pour vous, Herr capitaine...

- Qui la commande ?

- Un sergent !...

- Où se cache-t-elle ?... demanda brusquement M. Feind dont les sourcils s'étaient froncés et qui regardait maintenant François avec un bien méchant regard...

- Partout où elle peut !... répliqua le garde en bon paysan...

- Ce n'est pas ce que je te demande !...

- C'est tout ce que je peux vous répondre !...

- Nous verrons cela ! Malheur à toi, François, si tu fais l'entêté !...

- Je vous jure, monsieur Feind... pardon, Herr capitaine, que je ne fais pas l'entêté !... Je vous jure qu'il me serait impossible de vous dire aujourd'hui où se trouve la Colonne Infernale, ni où elle se trouvera demain... Elle se déplace tous les jours... Elle voyage... comprenez-vous ?...

- Oui, mais tout de même, tu pourrais bien me dire où elle était hier ?...

- Ah ! pour ça oui ! je l'ai quittée seulement ce matin, Voyez-vous, j'en avais assez, moi, Herr capitaine... de me battre comme ça, dans le dos de l'ennemi, en me cachant !... J'aime bien à y voir clair et j'aime bien aussi à voir l'ennemi en face... alors, je me suis dit : « Père François, tu vas mettre un vieil habit de velours, une casquette de paysan, et tu vas essayer de passer sans trop d'encombre à travers les lignes allemandes... quand t'auras rejoint ton corps, tu pourras te battre comme tout le monde avec un uniforme sur le dos ; ça t'ira mieux que de faire un métier de loup dans la forêt ! »

- Ne bavarde pas tant et dis-moi où était ta compagnie, l'endroit exact où elle se trouvait quand tu l'as quittée ce matin...

- Bé dame !... Vous devez bien le penser !... dans la forêt de Champenoux...

- Tu mens !... La Colonne Infernale était cette nuit encore dans la forêt de Bezange !... Ah ! tu ne vas pas me soutenir le contraire... nous le savons !... Elle a assassiné notre colonel à Moncel... en plein sommeil... car vous faites un métier d'assassins !... et non plus de soldats !...

- Ah ! puis zut ! J'en ai assez d'être poli avec monsieur, s'écria tout à coup le père François qui était au bout de sa patience. Assassins ! c'est vous qui osez nous traiter d'assassins ! après tout ce que vous avez fait dans les villes et les villages ! tas de saccageurs ! tas de brûleurs de vieillards ! tas de bourreaux de petites filles ! Pétroleurs ! On vous tue comme on peut !... C'est le devoir du genre humain de faire disparaître une race pareille !... On va prendre des

gants peut-être pour vous fiche des coups de baïonnettes !... attendre que votre colonel soit éveillé et ait pris son petit déjeuner du matin !... Eh bien oui ! c'est nous qui l'avons tué votre colonel ! il était saoul comme un cochon !...

François était allé trop loin pour conserver la moindre mesure dans le mouvement de fureur qui le poussait à braver un ennemi qu'il haïssait particulièrement et dont il n'espérait plus ni pour les autres ni pour lui-même le plus petit accès de générosité.

Il se grisait de ses propres imprécations, ne se doutant point qu'au cours de ce discours tumultueux il donnait au Herr capitaine de précieuses indications. Aussi Feind avait-il garde de l'interrompre, se contentant de l'exciter au contraire par une mimique de mépris ou d'insulte qui faisait l'office d'huile sur le feu du bouillant Lorrain.

- Oui, saoul comme un cochon ! et si l'alarme n'avait pas été donnée par la sentinelle qui était à la porte de la rue et qui avait entendu du bruit dans la chambre au-dessus, nous faisons prisonnier tout votre État-Major !... Mais vous n'avez rien perdu pour attendre !... Vous n'avez pas fini, allez, avec la Colonne Infernale !... Oui, oui, votre cochon de colonel qui avait eu, la veille, cette idée d'apache de faire atteler un cheval à chaque jambe d'un pauvre maire de village qui avait envoyé des renseignements sur le mouvement de la brigade et de le faire ainsi écarteler devant tous les villageois réunis, votre cochon de colonel, nous l'avons tué, assassiné, si vous voulez ! Ah ! Herr capitaine !... Il y a des assassins qui sont envoyés par le bon Dieu, voyez-vous ! et l'affaire de Brin, et celle de Sorneville ! et l'histoire de Jevoncourt qui vous a donné tant de tintouin !... la mystérieuse disparition de toute la paperasserie du corps badois !... avec leur paperassier en chef !... la Colonne Infernale, Herr capitaine !... toujours la Colonne Infernale !...

- Vous oubliez la disparition de deux officiers d'État-Major qui portaient des ordres venus de Metz et qui avaient été attendus en vain à Arracourt !... Compliments, compliments, père François !... Votre colonne est vraiment infernale, ma parole !... fit M. Feind en jetant de côté un regard sur son prisonnier qui le fit frissonner...

François comprit qu'il en avait dit trop long. Il essaya de faire la bête.

- Deux officiers d'État-Major ? Comprends pas !... quand ça ?...

- Hier, dans la nuit !...

- Ah ! je le saurais bien peut-être... non... cette affaire-là, ça ne nous regarde pas !...

- Vous venez de me dire que vous étiez à Moncel et à Sorneville... Les officiers en question ont été vus à Moncel et ne sont pas arrivés à Sorneville...

- Ben quoi ! Ils auront pris un autre chemin... Ils se seront heurtés à une patrouille française... non, je ne sais pas ce que vous voulez dire !...

- Bien ! je vais vous l'expliquer, père François... nous avons le plus grand intérêt à savoir si ces ordres ont été portés à la connaissance du commandement français... il faut que vous me donniez des indications là-dessus...

- Mais je ne sais rien !...

- Pardon ! Herr capitaine, interrompit le sergent Loffel qui venait d'entrer, le prisonnier ne serait-il point l'homme que nous avons si bien traqué à la sortie d'Erbeviller et que nous avons cru tenir ?... En ce cas, il doit connaître tous les trous du pays, sans quoi il n'aurait pas pu nous échapper !...

- D'où venait-il ?

- Il avait dû passer par Bezange-la-Grande...

- Non ! ça n'est pas moi, déclara François...

- C'est lui ! et il venait des environs de Moncel !... affirma le Herr capitaine... Il nous a avoué qu'il faisait partie de la Colonne Infernales. Il paiera pour elle !... En tous cas, il faudra bien qu'il nous dise ce qu'il sait de l'affaire des deux officiers d'État-Major... si

ceux-ci ont été assassinés comme le colonel ou s'ils sont prisonniers dans quelque trou et ce que sont devenus leurs papiers...

- Je vous jure que j'ignore !

- *Allez à la cuisine et faites bouillir l'eau !* commanda le Herr capitaine au sergent Loffel.

- À vos ordres, Herr capitaine !...

Laissant de côté pour un instant le prisonnier, M. Feind, qui avait affecté de ne plus s'occuper de sa prisonnière, se rapprocha d'elle et lui demanda avec un sourire hideux :

- Comment ça va, ma chérie ?...

Juliette, poignets et pieds ficelés, était calée contre le mur comme une momie.

Elle avait écouté le dialogue entre le capitaine et le garde avec une attention extrême. Il était, pour elle, des plus intéressants. Il la renseignait sur Gérard.

Tel était donc le secret de la disparition de la Colonne Infernale et de son fiancé. Ces hommes, dont on avait annoncé la mort tragique, « travaillaient » *derrière* l'ennemi... Et comment !

Maintenant que la réflexion lui était permise... maintenant que ses nerfs tendus un moment vers la sublime besogne s'étaient calmés, maintenant qu'elle avait fini d'accomplir son devoir et qu'elle se trouvait encore en vie, après la minute terrible où elle avait non seulement tout risqué mais tout tenté et tout défié, elle ne pensait plus qu'à une chose, c'est que Gérard lui aussi vivait et que son devoir nouveau à elle était de se conserver pour Gérard.

Il ne s'agissait plus de mourir. Il s'agissait d'échapper à Feind.

Elle eût voulu faire appel à la ruse.

Vivre et rejoindre Gérard !...

Elle savait son pouvoir sur M. Feind. Au lieu de cracher à la figure du Herr capitaine ou de lui envoyer des hachettes qui

risquaient de le détériorer et de le rendre intraitable, elle pensa qu'il y avait mieux à faire.

Aussi haussa-t-elle simplement des épaules de martyr devant l'insolente provocation de l'officier et répondit-elle à son « Comment ça va, ma chérie ? » par un : « Et vous prétendez m'aimer ? » qui rendit illico le Herr capitaine fort perplexe.

Il y avait un monde entre la révolte fulgurante de cette enfant enragée et la nouvelle attitude qui accompagnait une phrase inattendue.

Les éclairs qui, naguère, brillaient dans ces beaux yeux s'étaient éteints. Une grande lassitude s'était répandue sur toute cette physionomie tout à l'heure si hostile. C'était la fin de la tempête.

Il se dit : « Voilà bien les femmes, on croit qu'elles vont tout dévorer comme des tigresses, ça n'est que des chattes en colère. »

Il mit le bénéfice de cette apparente transformation au compte de la *Kultur*.

Parler et agir en maître, avec la plus grande brutalité, répandre l'effroi, se montrer impitoyable, voilà les sûrs moyens de triompher à la guerre comme en amour.

M. Feind se félicita d'appartenir au peuple marqué par le Tout-Puissant pour détenir et pratiquer d'aussi précieuses vérités.

Il vit Juliette domptée si rapidement qu'il faillit en laisser tomber son monocle. Le rattrapant et le rajustant dans l'arcade sourcilière, il soupira :

- Tout aurait pu se passer d'une autre façon ! Mais c'est vous qui avez voulu qu'il en fût ainsi ! Vous m'avez si bien reçu la dernière fois que je suis venu vous trouver ici que j'ai pu croire que vous n'obéiriez jamais qu'à la force... Et encore maintenant je ne me ferais point à votre apparente soumission. Mais nous reparlerons de ces choses. Ce n'est ni le lieu ni le moment. J'attends Frédéric Rosenheim qui vous conduira à l'hôtel du Cheval-Blanc où nous nous retrouverons ce soir, quand j'aurai fini ce que j'ai à faire ici ! J'espère que d'ici là vous aurez réfléchi. Il est tout à fait inutile

d'essayer de me résister. J'avais décidé de faire de vous ma femme... Vous m'avez repoussé comme si j'avais la peste parce que vous aviez du goût pour ce Gérard, votre ami d'enfance, votre cousin... ça n'a pas d'importance et ça m'est bien égal !... Amourette de jeunesse. Il n'est pas trop tard pour bien faire... Vous serez M^{me} Feind ou vous serez ma maîtresse, ce soir...

- Vous pouvez être tué d'ici là, monsieur Feind, fit Juliette d'une voix glacée. Songez-y... tout arrive en temps de guerre !

Il fixa la jeune fille, qui était maintenant d'une pâleur mortelle :

- Est-ce pour que je me garde que vous me dites cela ? Vous auriez tort de railler, car si je suis tué, tant pis pour vous. On sait ce que vous avez fait ici... je ne parviendrai à vous sauver *qu'en vous prenant à mon compte*... et encore, pour cela, faut-il être vivant !...

M. Feind prononçait ces derniers mots quand le sergent Loffel, sortant de la cuisine, apportait une casserole d'eau bouillante.

- Qu'est-ce que vous allez faire de ça ? demanda la jeune fille que cette conversation terrible faisait défaillir.

Feind s'aperçut que Juliette glissait contre le mur et qu'elle ne se soutenait plus qu'avec peine.

- Si vous me promettiez d'être raisonnable, dit-il, je vous ferais enlever vos liens...

- Faites comme vous voulez, dit-elle..., du reste, vous ne devez pas avoir peur que je vous échappe !...

- Certes non ! mais vous étiez folle tout à l'heure et il fallait vous garder contre vous-même...

Il la libéra des cordes qui lui liaient les pieds et les mains, et ce premier bénéfice de son apparente soumission l'encouragea à continuer la conversation avec le hideux individu qui l'avait, avec tant de cynisme, prévenue du sort qui lui était réservé.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, elle espérait voir arriver quelque impossible secours.

Les Français n'étaient pas loin. Prévenus, ils pourraient soudain revenir du côté de Brétilly-la-Côte en une de ces offensives foudroyantes qui changent, en une seconde, la face des choses et le sort des gens, mettant des captifs là où il y avait des vainqueurs, et *vice versa*.

Mais elle ne voyait entrer que des casques à pointe qui venaient prendre ou apporter des ordres... des soldats des P. T. T. allemands qui apportaient leurs propres appareils et travaillaient à rétablir les communications avec les localités récemment envahies.

Encore elle apercevait des troupes qui défilait au pas de parade dans la rue ou elle entendait chanter les compagnies en marche vers le plateau, que dominait toute la haute structure du château des Hanezeau.

Où étaient les Français ? Où étaient les Français ?

Ainsi pensait-elle, ainsi espérait et désespérait-elle, ainsi s'abaissait-elle à montrer une soumission fatiguée à cette horreur de Feind, tout en considérant maintenant la casserole d'eau bouillante apportée par le sergent Loffel.

Elle répéta sa question :

- Qu'est-ce que vous allez faire de ça ? avec un effroi nouveau.

Cette eau qui fumait lui faisait peur.

Feind répondit à Juliette mais elle ne l'entendit point à cause du bruit qui se faisait alors dans la rue : une bande de Bavarois chantaient à tue-tête : « *Ich bin eine kleine confectionneuse !...* » avec des voix éraillées d'ivrognes. Ceux-là avaient déjà dû faire bombance dans quelque ville voisine.

Quand ils se furent éloignés, Juliette regardait Feind rire encore de cette réponse, qu'à cause du bruit elle n'avait pas entendue.

Alors il répéta en riant plus fort, et en montrant la casserole d'eau bouillante :

- C'est pour faire prendre un bain de pieds à ce pauvre François qui a beaucoup couru !... Vous voyez comme nous sommes bons !... et l'on viendra après cela nous traiter encore de barbares !... *Wir sind keine Barbaren !...* Nous ne sommes pas des barbares ! Cette fois, elle avait entendu ; et François aussi avait entendu :

Juliette vit le garde changer de couleur. Sous les maculations de sang qui le défiguraient, François montra un visage de spectre.

Tous crurent qu'il avait peur.

Seule Juliette se rendait compte de l'atroce situation. Non, non, le père François n'avait pas peur ! ou, du moins, ce n'était pas pour sa peau tannée de vieux garde lorrain qu'il montrait soudain un si tragique émoi.

Mais il pensait que ses bourreaux allaient lui enlever ses chaussures. Or, à l'arrivée des Allemands, il avait glissé les papiers qu'il devait remettre au général de Castelnau dans ses bottes !...

Déjà les misérables s'étaient emparés des jambes de François, sur un signe de leur digne capitaine, quand le garde, repoussant d'un coup d'épaule les Boches qui l'entouraient, s'écria :

- Il n'y a point de torture qui puisse me faire dire ce que je ne veux pas dire, ou ce que je ne sais pas !...

Et il plongea de lui-même son poing dans l'eau bouillante !

Sublime inspiration ! Juliette avait poussé un cri d'horreur, mais les autres ne purent retenir une rumeur d'admiration pour ce geste héroïque auquel ils étaient loin de s'attendre.

Leur stupéfaction était telle qu'ils jugèrent inutile de torturer les pieds d'un homme qui sacrifiait ainsi ses mains. Ils n'y pensèrent même plus.

François avait calculé juste. Les papiers étaient sauvés. Les Boches étaient vaincus. Et, lui, tandis que sa chair brûlait, avait un sourire triomphant !...

Sur ces entrefaites, la porte du bureau de poste s'ouvrit et une femme s'y précipita en appelant François.

C'était Monique.

IV

Monique et le général Tourette

Monique avait obéi à Stieber. Elle était revenue s'installer à Brétilly-la-Côte, libre en apparence, mais en réalité plus enchaînée qu'une martyre à son poteau.

Dès son arrivée elle avait pu juger que tout avait été disposé pour l'y recevoir !

Elle retrouva là presque tout le personnel d'avant la guerre, personnel si singulièrement attaché à *sa maison* ! Elle avait été reçue par sa femme de chambre, Mariette, avec des manifestations de dévouement à toute épreuve et, dès les premiers instants, elle se rendit compte qu'elle était à peu près la prisonnière de tous ces gens-là.

Dans ces conditions, elle fut heureuse de savoir François engagé et sa sœur Martine partie récemment pour la Bretagne après avoir congédié tout le monde et remis les clefs du château au général Tourette, « en l'absence de Madame dont on n'avait pas de nouvelles ».

Monique préférait de beaucoup être toute seule au milieu de cette horde vendue à Stieber, sans personne pour la plaindre ou pour la condamner ou encore pour essayer de la sauver, puisqu'il n'y avait plus de salut possible !

Ainsi ils avaient préparé cela ! C'est cela qu'il avait voulu, *lui*, le surhomme. Il voulait cette petite fête dont elle serait la reine et dont il serait le seigneur galant, au fond de ce château de France, sur le seuil de sa victoire : Nancy !

C'est pour cela qu'ils l'avaient laissée fuir !... Et c'est pour cela que Stieber l'avait si bien surveillée pendant tout ce voyage à travers l'Allemagne : il redoutait qu'elle n'arrivât point à destination !

Du moment qu'ils avaient eu une imagination pareille, ils devaient en effet y tenir beaucoup, et toutes précautions étaient certainement prises pour que la réalisation en fût parfaite !

Posséder Monique dans des conditions aussi rares, et aussi... artistiques, c'était autre chose que de la prendre en hâte au fond d'une cave à Berlin !...

On la forçait elle-même à faire en quelque sorte, au Kaiser outragé, les honneurs de la France et de son lit !

Quelle revanche et quel triomphe pour Stieber qui connaissait maintenant suffisamment Monique pour pouvoir mesurer le degré de souffrance qu'il lui imposait !

Elle n'avait pas revu Stieber, aussi elle le sentait à chaque instant autour d'elle ; tous les yeux qui étaient autour d'elle travaillaient pour Stieber.

En somme, malgré la guerre, les mouchards continuaient... Beaucoup étaient partis, mais combien étaient restés ! Mieux que tout autre, Monique, qui avait été à même de voir l'envers des choses, se rendait compte de la puissance et de la souplesse de cette organisation formidable.

Au milieu de quel réseau d'espionnage devaient se mouvoir nos armées, pensait-elle en considérant ce qui se passait dans son château, à quelques kilomètres de Nancy !

Son château était à l'Allemagne ! Les domestiques qui y étaient revenus sur les ordres de Stieber quelques jours avant sa propre arrivée obéissaient à l'Allemagne... et elle... elle, la maîtresse française de ce château allemand, attendait l'empereur allemand !

Elle n'était là que pour ça ! Elle ne vivait plus que dans cette pensée : je l'attends ! Et elle ne pouvait pas ne pas l'attendre !...

Tous, autour d'elle, l'attendaient...

Des ouvriers étaient venus de Nancy pour mettre le château quasi à neuf... Elle avait dû les recevoir *puisque c'était elle qui les avait commandés* !... du moins ils en étaient persuadés puisqu'on leur avait parlé en son nom et qu'une « instruction » de Stieber qu'elle avait trouvée sous enveloppe un beau matin, sur sa table de nuit, et qui avait dû être déposée par Mariette lui intimait l'ordre de laisser faire.

« Ne vous occupez de rien, pour le moment, disait ce mot du chef de l'espionnage de campagne, on se charge de tous les frais... »

Il y en avait. Les tapissiers mettaient des tapis neufs et l'on se livrait à des travaux extraordinaires dans la chambre d'Hanezeau.

Un jour qu'elle eut la curiosité d'y pénétrer, elle ne trouva plus le lit à sa place... Un immense lit de milieu en cuivre remplaçait l'ancien et, au-dessus de ce lit, on avait placé contre la muraille un grand tableau tout recouvert d'une toile qui en dissimulait le sujet. Elle souleva la toile. Ce tableau était un portrait et ce portrait était celui de l'empereur !

Elle s'enfuit dans le parc avec des sanglots cependant que ses ongles s'enfonçaient si avant dans ses paumes que le général Tourette, s'étant présenté devant elle sur ces entrefaites, lui demanda pourquoi elle avait du sang aux mains.

Il s'étonna de son désordre. Il eût pu s'étonner de beaucoup d'autres choses, et c'est peut-être ce qui lui arriva sans qu'il en laissât rien paraître. Au fond c'était un esprit assez inquiet. Inquiet et fureteur.

On le considérait comme un brave homme très malin, toujours en train de chercher « la petite bête ». Il avait laissé de son passage au deuxième bureau de l'État-Major, lorsque ce deuxième bureau s'occupait encore de l'organisation de l'espionnage à l'étranger, le souvenir d'un esprit curieux, d'une intelligence pleine d'astuce sous une bonhomie redoutable.

Il était plutôt petit mais trapu ; il avait des cheveux gris taillés en brosse, un teint de brique, une énorme moustache blanche, et là-dessus une grosse voix qui épouvantait le troupier et faisait rire les demoiselles. Ses petits yeux aigus étaient toujours en éveil et lui permettaient, disait-il couramment, de distinguer, dès le premier abord, un coquin d'un honnête homme.

Comment ce flair exceptionnel ne lui avait-il point fait deviner l'espion dans Hanezeau ? Voilà ce dont on aurait peut-être eu droit de s'étonner si le général Tourette n'avait eu une faiblesse.

Cette faiblesse, c'était Juliette.

Or il ne voyait la famille Hanezeau qu'à travers Juliette, c'est-à-dire par les yeux de sa nièce pour laquelle Monique avait toujours été si bonne... Enfin, il ne fréquentait guère Hanezeau lui-même ; et Gérard ainsi que sa mère lui étaient des plus sympathiques.

Il avait connu Monique quand elle n'était encore que M^{lle} de Vezouze : et qu'une Vezouze fût mariée à un espion était une de ces imaginations qui devaient difficilement entrer sous le crâne de ce brave homme, si malin fût-il.

Et puis était-il aussi fort qu'on le croyait et qu'il le croyait lui-même ? Ça n'était peut-être au surplus qu'un honnête homme.

Après avoir fait preuve d'une grande bravoure au Tonkin, il n'avait donné, à la vérité, sa mesure, que lorsqu'il était entré, à son retour en France, dans la haute administration militaire.

Et, pendant cette guerre c'était surtout comme administrateur qu'on utilisait ses talents. Connaissant à fond tous les rouages du formidable organisme, il était chargé de veiller à ce que chacun d'eux apportât son concours aux autres dans le moment qu'ils en avaient besoin. Il était en quelque sorte l'officier général de liaison entre les différents services de l'armée et les États-Majors. Son travail le plus important était celui qu'il accomplissait avec l'intendance. Ce service le mettait dans la *nécessité* de connaître à l'avance tous les secrets du haut commandement.

En apercevant Monique dans son désarroi, il se félicita d'être venu.

D'abord, il ne comprenait point qu'elle fût encore à Brétilly-la-Côte, malgré tous les avertissements qu'il lui avait fait tenir par Juliette. Ça n'était pas raisonnable !

- J'allais à Dombasle, fit-il, en montrant son auto qui l'attendait sur la route ainsi que son officier d'ordonnance, et j'ai fait un petit crochet de votre côté pour venir vous secouer d'importance. En voilà une idée d'être revenu s'installer ici ! Et pourquoi, mon Dieu ? *Vous voulez donc faire les honneurs de Brétilly-la-Côte à messieurs les Boches ? Bon ! voilà que vous pâlissez ! Mais elle va se trouver mal, ma parole !... Ma bonne Monique, qu'avez-vous ? Du sang aux mains ? vous*

êtes blessée ?... Et vos beaux yeux ont pleuré ! Ah çà ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Monique s'effraya tout de suite de cette curiosité... Elle fit l'enfant gâtée, demanda pardon pour ses nerfs, mit ses pleurs sur le compte d'une lettre de Gérard qui lui narrait avec enthousiasme ses derniers combats mais lui avouait une petite blessure à l'épaule, un rien, une caresse d'obus... et expliqua le sang de ses mains par la rude besogne qu'elle accomplissait en ce moment en aidant les tapissiers !... Je renouvelle les tentures, le mobilier...

- Les femmes sont folles ! les femmes sont folles !...

- Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? La Croix-Rouge n'a voulu ni de moi ni de mon château... Elle le trouve trop isolé de tout... et quant à moi, on me fera signe dès que l'on me jugera apte à rendre quelque service... Je n'ai pas insisté mais j'ai trouvé que mon devoir était de rester au milieu de ces braves populations que l'approche de l'ennemi épouvante...

- Ces braves populations, mais elles ont f... le camp !... Et elles ont b... raison !... après les sauvageries du mois d'août !... Il n'y a rien de bon à attendre de ces j. - f... ! Ils ne laissent que des ruines derrière eux... Ils brûlent et massacrent tout... prenez garde, Monique !...

- Eh ! le père Talboche est bien resté au village !...

- C'est le maire, il accomplit son devoir...

- Et le bonhomme Marais !...

- C'est le pharmacien, on peut avoir besoin de lui !

- Votre nièce elle-même !...

- Il ne manquerait plus que Juliette ne fût pas à son poste !... Une employée des P. T. T. !...

- Moi je suis à mon poste de châtelaine, mon ami... et comme je n'ai rien de mieux à faire en attendant que je soigne les blessés, je m'efforce de donner du travail aux pauvres gens que n'a pas atteints

la mobilisation et qui crient misère... Voilà tout le secret de mon incompréhensible conduite, comme vous dites, mon cher ami !...

Le général lui baisa la main.

- Je vous demande pardon !... je sais que vous êtes bonne et que vous êtes brave, Monique !...

- Et puis, tant que je suis ici... il me semble que je suis tout près, tout près de Gérard !... Mais où allez-vous ? je vous demande pardon de ne pas vous avoir fait entrer... je vous croyais pressé... mais vous prendrez bien quelque chose !...

- Non, merci ! seulement je voudrais écrire un mot... vous permettez ?...

Il la précédait déjà sur le chemin du château... Elle le suivait, horriblement anxieuse, toute rouge de ses mensonges !

Car elle lui avait menti relativement à la Croix-Rouge ! Elle n'avait rien demandé et on n'avait rien eu à lui répondre...

Or c'était justement à cause de cette Croix-Rouge que le général voulait « écrire un mot ».

Il était furieux du manque d'égards dont Monique paraissait avoir souffert de ce côté et, à part lui, il mettait cette attitude au compte des bruits qui avaient couru sur la marque Hanezeau, bruits « abominables » dont le commissaire spécial de Nancy lui-même avait eu l'occasion de faire justice devant le général Tourette en personne. Aussi le général tenait-il à faire réparer cette injustice, et il s'assit à une petite table-bureau du premier salon dans lequel il entra, en réclamant une plume et de l'encre.

Quand elle sut de quoi il s'agissait, Monique fut encore plus embarrassée et supplia son hôte de ne point s'occuper de cette affaire...

Elle le fit avec une si subite ardeur que le général, jetant sa plume, continua de ne rien comprendre à tant d'animation. « Ah çà ! mais pourquoi tenait-elle tant à rester à Brétilly ?... »

Et que signifiait tout ce remue-ménage à quelques kilomètres de l'ennemi dont la pression se faisait sentir d'une façon plus terrible d'heure en heure et dont tout l'effort allait passer sur la région, visant Nancy ?

Pourquoi Monique s'installait-elle quand tout le monde, comme disait Tourette, emballait « ses cliques et ses claques » et courait se mettre à l'abri des sauvages ?

Chez elle, on déballait !

Car il n'avait qu'à ouvrir les yeux, ses petits yeux perçants et si malins et habitués à deviner tant de choses... on déballait des meubles... des tentures... des tapis...

Il pénétra par curiosité dans la salle à manger... on vidait des caisses pleines d'un service tout neuf qui ne venait point de Baccarat...

Il remarqua que ce service était très beau et considéra quelques instants le nouveau chiffre qui était formé par un H et un W entrelacés, surmontés de la couronne impériale...

- Tiens ! demanda-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ?...

Monique regarda, perdit de ses couleurs et balbutia :

- Ça, mais c'est un nouveau chiffre que l'on a fait pour moi, l'H d'Hanezeau, entrelacé avec le V de Vezouze... et c'est la couronne des Vezouze !...

« Et voilà à quoi elle pense quand les Prussiens sont chez nous ! »

Il la regarda, de plus en plus stupéfait. Elle lui souriait.

Ma foi, oui ! elle lui souriait... certes, on pouvait dire que Monique souriait. Elle ne s'en doutait peut-être pas elle-même. Il y a des moments stupides et terribles dans la vie où les nerfs et les muscles font ce qu'ils veulent.

Le général toussa, se leva et se dit :

« Hum ! c'est bien simple, elle est folle !... Pauvre femme !... La mort accidentelle de son mari, la déclaration de guerre, son fils blessé qui se bat : elle est folle !... »

Monique le vit avec soulagement reprendre le chemin du parc.

Elle lisait couramment dans les yeux de Tourette : « Elle est folle ! » Et elle ne faisait rien pour le détourner d'une opinion qui lui était, dans le moment, si utile.

On pourra dire : Monique n'était pas folle, mais le général Tourette n'était guère malin !... c'est qu'alors, on aura oublié que, tout malin qu'il était, le général était encore plus brave homme et qu'un brave homme qui connaissait Monique ne pouvait être assez malin pour deviner qu'elle ne tenait tant à rester à Brétilly-la-Côte que pour y recevoir l'empereur des Boches, en l'honneur de qui elle renouvelait sa vaisselle !

Et puis, il y avait encore une opinion qui courait sur le général Tourette : c'est que ses exceptionnelles fonctions l'avaient rendu si discret qu'il lui était difficile de savoir exactement, sur la moindre chose, ce qu'il pensait.

Cela ne l'empêchait point de bavarder, de jurer, de bougonner !... mais son bavardage, sa bouche, mais son air même et toute sa physionomie ne disaient que ce qu'ils voulaient dire !...

Il traversa assez brusquement les terrasses :

- Il faut que je me dépêche si je veux embrasser Juliette... Pas une minute à perdre !... adieu, madame !...

« Tiens ! voilà qu'il m'appelle "madame" maintenant, se dit Monique qui avait peine à le suivre, c'est la première fois de sa vie... »

Elle fut inquiète. Son émoi redoubla quand elle vit le général arrêté devant une caisse énorme que trois ouvriers descendaient avec peine d'un camion après avoir disposé des planches pour l'y faire glisser.

- Qu'est-ce que c'est encore que ça ? demanda-t-il... ça m'a l'air bigrement lourd !

- Ça ! répliqua l'un des ouvriers en éclatant de rire : c'est des bustes de l'empereur Guillaume !...

Monique s'appuya au camion pour ne pas tomber ; le général s'était précipité vers elle...

- Vous ne devriez pas plaisanter comme cela ! fit-il à l'ouvrier, voyez l'effet que vous avez produit sur madame !...

- Oui, c'est bête ! exprima Monique en souriant... Vous comprenez, je ne peux plus entendre ce nom-là !...

- Il y a beaucoup de mères comme vous, en ce moment, ma bonne Monique !... fit le général.

« Ma bonne Monique. » La malheureuse femme se sentit réconfortée. Elle eut la force de conduire le général jusqu'à son auto et, là, lui demanda :

- Écoutez ! écoutez, général... croyez-vous !... Mon Dieu, je vous demande cela... croyez-vous que les Allemands viendront jusqu'ici ?...

- Je ne puis vous dire qu'une chose, Monique, c'est que nous ferons tout notre possible pour qu'ils n'entrent pas à Nancy. Venez-y avec moi !...

- Mais ici !... ici !... ici !... Viendront-ils jusqu'ici ?...

- Oh ! il y a des chances !... Adieu, Monique !...

L'auto était déjà loin... Elle rentra au château.

La première chose qu'elle vit dans le vestibule fut cette caisse si lourde que les tapissiers étaient en train de déclouer.

Les planches du dessus ayant sauté, un ouvrier enleva l'un des objets qui le remplissaient et qui étaient enveloppés de grosse toile. Il alla la déposer sur la cheminée et enleva la toile.

C'était un buste en bronze de Guillaume II. La caisse était pleine de ces bustes.

Monique alla s'enfermer dans sa chambre en se disant : « Je ne suis pas folle, et maintenant je ne le deviendrai jamais ! »

V

Les Allemands au village

Les jours suivants, elle eut quelques occasions d'espoir et de désespoir, selon que les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises. Au nord et à l'ouest, elles étaient désastreuses. La poussée de von Kluck s'avancait, irrésistible ; l'armée française était en pleine retraite. Mais Nancy était encore inviolée. Le flux et le reflux allemand faisait entendre sa tempête autour du Grand-Couronné ; la forêt de Champenoux, depuis qu'on s'y battait, ne devait plus être qu'un cimetière. Le malheur de la nation cependant paraissait déjà si vaste que la pauvre Monique était accablée avant que ne parût certaine sa catastrophe particulière. L'horizon était en flammes. Du haut de Brétilly, on n'apercevait que des colonnes de fumée annonciatrices de ruines. L'atmosphère était saturée de tempête, l'air plein du bruit des canons. Quelque part, autour d'elle, Gérard se battait. Et, elle, elle restait là, à son poste, pour que, si son enfant mourait, il mourût du moins honoré. Elle ne se demandait plus comme elle l'avait demandé au général Tourette : « Viendront-ils ici ? » (elle n'avait pas osé lui dire : *Viendra-t-il ?*) Elle se disait que si, par hasard, *il* ne pouvait venir jusqu'à elle, il lui faudrait aller jusqu'à *lui* !

Le château était prêt. Les chambres, la grande salle à manger, les salons avaient été fermés, on n'y pouvait plus rentrer.

Des ombres qu'elle ne connaissait pas rôdaient autour de cela et la laissaient passer, traverser les corridors, aller respirer un peu d'air pur dans le parc, sans lui adresser la parole, sans paraître s'apercevoir qu'elle existait.

Ombre, parmi les ombres, elle attendait.

Elle avait téléphoné deux ou trois fois à Juliette...

Elle ne lui avait jamais dit de monter la voir. Et la jeune fille s'étonnait autant de cette singulière et nouvelle attitude que de la savoir encore au château.

La dernière fois qu'elles s'étaient téléphoné, ç'avait été pour se demander des nouvelles de Gérard, dont elles étaient maintenant privées.

C'est alors que le bruit avait couru de la mort du fils Hanezeau. À la vérité, Monique sut presque tout de suite qu'il n'était que « disparu », en même temps que François.

Il pouvait être prisonnier.

En tout cas, il n'était point sûr qu'il fût mort et cela, pour une mère, était déjà un grand sujet d'espérance ; mais la possibilité de cette mort était pour Monique un sujet de torture sans fin.

Elle avait beau se dire qu'elle pouvait vivre encore pour sauver sa mémoire, elle ne se faisait point facilement à cette idée qu'elle ne sortirait des bras de son bourreau que pour apprendre le décès de son enfant. L'héroïsme et même le sublime ont des bornes.

La veille de l'entrée des Allemands à Brétilly-la-Côte, elle reçut, toujours de cette façon mystérieuse que nous avons dite, un pli de Stieber qui lui disait que les temps étaient proches.

Dans ce pli, elle trouva un carton jaune couvert de cachets et d'inscriptions parmi lesquels elle déchiffra que les autorités allemandes ne devaient en rien molester Monique Hanezeau, ni elle, ni ses gens, ni sa famille.

Je vous envoie cette carte, à tout hasard [expliquait Stieber], à tout hasard de guerre, bien que des instructions très précises aient été données en ce qui vous concerne, vous et votre entourage. Mais, avec cette carte, je suis bien sûr que si les choses ne se passaient point en ordre, *vous n'auriez aucune excuse valable à nous fournir.*

C'était parfait. On ne pouvait pas prendre plus de précautions.

Le lendemain, il était quatre heures de l'après-midi quand Mariette, qui continuait de servir Madame « comme si de rien n'était », vint lui annoncer qu'on se battait à Brétilly-la-Côte.

Elle sortit sur la terrasse. Une fusillade, toute proche, semblait venir de la grand-rue.

- Mais il n'y a pas de troupes à Brétilly ! s'écria-t-elle.

- Oh ! Madame, ces sauvages doivent fusiller M. Talboche et ses quatre-z'enfants, qui sont restés à la mairie.

Monique regarda Mariette. Elle ne se moquait point. Elle n'était pas cynique. Elle avait les yeux rouges. Et cependant elle trahissait. Était-ce par terreur ? Était-ce parce qu'on lui avait offert assez d'argent pour qu'elle perdît la force de refuser ?... Monique ne s'attarda point à ce problème de psychologie ancillaire, demanda son manteau et descendit comme une folle du côté de Brétilly-la-Côte.

Mais quelqu'un courait derrière elle. Elle se retourna. C'était Mariette ; elle lui ordonna de rebrousser chemin ; la femme de chambre ne lui obéit point : « Madame ! ce n'est point pour vous surveiller ! c'est pour qu'il ne vous arrive point malheur !... »

Décidément, c'était une drôle de fille !...

À un détour du chemin, elles furent surprises par un énorme tourbillon de fumée noire que le vent chassait et dont il barrait la route.

- Madame ! n'allez pas plus loin ! ils ont déjà mis le feu au moulin !

L'ennemi en effet n'avait pas perdu de temps.

Pendant que se réglait l'incident de la poste, le colonel et son petit état-major s'étaient rendus directement à la mairie où ils avaient trouvé réunis dans la salle du conseil municipal le maire Talboche, son adjoint, M. Marais, le pharmacien, le curé et sa sœur, une vieille demoiselle toute tremblante qui ne cessait d'égrener son chapelet, Billard dit Corbillard, bedeau-appariteur-fossoyeur, qui n'avait voulu quitter ni son maire ni son curé.

Dans un coin, bien sages, assis contre la muraille, s'alignaient les quatre-z'enfants du maire, quatre garçons dont l'aîné avait douze ans, et le plus jeune sept.

Ils étaient, comme leur père, habillés tout de noir, leur mère étant morte en couches, quelques jours auparavant.

C'est en vain que Talboche avait fait conduire ses fils à Nancy ; ils en étaient revenus tous quatre, échappant à toute surveillance et déclarant que s'ils étaient trop petits pour se battre, ils étaient assez grands pour ne pas quitter leur père.

Et, de fait, ils ne l'avaient plus quitté, toujours sur ses semelles, l'accompagnant partout, à la queue leu leu. Les rares habitants qui étaient restés à Brétilly-la-Côte, pour défendre leur bien, si possible, étaient sûrs quand ils apercevaient Talboche de découvrir derrière lui ses quatre-z'enfants.

Après avoir disposé des sentinelles à toutes les issues, le colonel et quelques officiers pénétrèrent dans la salle de délibération du conseil municipal.

Le maire s'avança aussitôt.

Il était terriblement pâle et ceux qui étaient là étaient aussi pâles que lui ; le pharmacien se tenait difficilement sur ses jambes. Ils savaient leur situation désespérée depuis que Billard dit Corbillard leur avait appris la raison des coups de fusil tirés au bout de la grand-rue. Corbillard avait reconnu François entrant dans le bureau, François en civil, et quelques minutes plus tard il l'avait aperçu, tirant son premier coup de fusil à l'abri du volet à demi ouvert, de la fenêtre du premier étage.

Un civil avait tiré !... Ils pouvaient faire leur prière...

Talboche s'attendait à ce qu'on leur sautât à la gorge, à ce qu'on les collât au mur, et à ce qu'on les exécutât en cinq secs.

Aussi fut-il assez agréablement surpris de se trouver en face d'un officier des plus calmes qui s'asseyait à sa table, après avoir tranquillement déposé son revolver à côté de lui.

Ce calme, cette tranquillité rendaient à Talboche tout son sang-froid. L'interrogatoire commença :

- C'est vous le maire ?

Le colonel s'exprimait correctement en français, presque sans accent. Sa voix ne grondait pas. Son ton était plein d'indifférence.

Peu à peu, cette indifférence, qui avait d'abord rassuré Talboche, lui apparut, dans les circonstances où ils se trouvaient tous, monstrueuse et finit par l'épouvanter plus que la tempête à laquelle il s'était attendu. Mais, cette fois, il n'en laissa rien paraître. Il était décidé, du reste, à ne pas se laisser « épater ».

- Oui, c'est moi le maire, répondit-il d'une voix ferme.

- Qu'est-ce que vous faites de votre métier ?

- Entrepreneur de charpente.

- De fait, exprima le colonel en examinant du haut en bas le bonhomme, vous avez plus l'air d'un entrepreneur de charpente que d'un maire...

Les officiers qui étaient là ricanèrent. Talboche rougit légèrement.

- Ça ne veut rien dire du tout ce que vous venez de dire là ! répliqua-t-il vexé. On peut être un bon maire, porter la blouse et avoir des poings à assommer trois Bo...

- Trois quoi ?... demanda doucement le colonel en assurant d'un geste négligent son monocle et en fixant son interlocuteur.

- Trois... bœufs !

- Ah ! trois bœufs ! trois bœufs !... parfaitement, trois bœufs !... Vous m'excuserez, j'avais eu peur de comprendre autre chose...

Toutes les faces à monocle qui étaient là ricanèrent. Talboche devenait de plus en plus rouge... Un des « monocles » dit :

- Ce n'est pas vous qui avez eu peur, mon colonel... c'est lui !...

Talboche fut cramoisi...

Visiblement amusé, le colonel continua l'interrogatoire :

- Comment vous appelez-vous ?

- *Tal.*

- Hein ?

- *Tal.*

- Je croyais que vous vous appeliez *Talboche* ? fit remarquer le colonel qui, décidément, était bien renseigné.

- Mes administrés ne m'appellent plus que *Tal*, depuis la guerre !

- À cause de quoi ?

- À cause de *boche* ! hurla Talboche qui était furieux de ce que l'on avait pu croire qu'il avait eu peur.

Le colonel avait compris. Il y eut un silence plein de stupeur. Les « monocles » ne riaient plus. Le colonel toussa :

- C'est une plaisanterie de bien mauvais goût, finit-il par dire sans élever la voix, et je reconnais bien là l'esprit français. Mais parlons sérieusement, voulez-vous ? Voici, monsieur le maire, ce que je désirerais de vous : vous allez d'abord enlever le drapeau de la mairie et le remplacer par le drapeau allemand.

- Mais nous n'avons pas de drapeau allemand ! fit observer Talboche.

- Vous en fabriquerez ! Vous ferez porter toutes les armes des habitants à la mairie, toutes, vous entendez, jusqu'au plus petit pistolet. C'est compris ?

- C'est compris.

- Vous nous prêterez la main dans les réquisitions. Vous recommanderez le calme aux habitants...

- C'est fait !...

- Ah ! fit le colonel, en se retournant vers la pendule, qui était sur la cheminée ; je vois que votre pendule retarde d'une heure !

- Pardon, ma pendule est à l'heure !

- Non ! puisque Brétilly-la-Côte est maintenant une commune allemande, vous compterez désormais l'heure allemande, vous avancerez donc d'une heure la pendule de la mairie.

- C'est entendu ! Corbillard ! tu as entendu, avance l'heure de la pendule !

- Qui est cet homme ?

- C'est le bedeau-appariteur-fossoyeur !

- Fossoyeur ! beau métier ! et il s'appelle, vous dites ?

- Billard ! seulement on lui a donné le surnom de *Corbillard* !

- *Depuis la guerre ?* interrogea le colonel en ricanant.

- Non, depuis la guerre, répliqua Talboche qui comprit l'intention, il n'a encore enterré que ma pauvre femme...

- Il va se rouiller, le pauvre homme... C'est à vous ces petits enfants ?

- Oui, colonel, ce sont mes quatre-z'enfants !

- Ils sont charmants, monsieur le Maire !... Ah ! tenez, fit le colonel en déployant une large feuille imprimée que lui tenait un *Oberleutnant* : pendant que j'y suis, je vous prie de bien vouloir me faire parvenir, dans le plus bref délai possible, les listes m'indiquant les quantités de marchandises en provisions qui se trouvent encore dans la commune tels que : tabac à fumer, tabac à chiquer, cigares, cigarettes et bougies ; papier à lettres, enveloppes et cartes à jouer : cuillers, fourchettes, couteaux et canifs ; mouchoirs de poche, essuie-mains ; pièces de drap, bas, chaussettes et chaussons ; gilets de flanelle et de coton, caleçons ; manchettes, bretelles et brosses en tous genres ; savons, suifs, cuirs et peaux... Vous verrez ici l'énumération complète : Je crois que je n'ai rien oublié !...

Il répétait comme machinalement « Non... ne pense pas... pense pas avoir rien oublié... savons, cuirs et peaux... Eh bien ! allez, monsieur le maire !... »

Talboche faisait déjà un pas vers la porte pour se retirer quand le colonel le rappela :

- Ah ! pardon, si... j'ai oublié quelque chose, quelque chose d'assez important même... et qui m'est tout à fait nécessaire *pour notre petit tirage au sort !...*

À ces derniers mots, Talboche, qui avait eu le temps de perdre ses couleurs, devint aussi pâle qu'il était rouge tout à l'heure...

- Quoi donc, monsieur ?... balbutia-t-il.

- Appelez-moi : mon colonel !... cela me fera plaisir.

- Colonel !...

- Non ! non !... *Mon* colonel, comme si vous aviez affaire à un colonel français... cela ne saura vous écorcher la bouche.

- Mon colonel... obtempéra Talboche.

- Voilà donc ce que je désirerais *pour notre petit tirage au sort...* je voudrais que vous me donniez le chiffre exact et actuel de vos administrés, monsieur le maire...

- Ah ! mon Dieu ! soupira, derrière Talboche, ce pauvre M. Marais qui venait de comprendre la signification de ces mots : « Notre petit tirage au sort » !

- Seigneur Jésus ! fit entendre la sœur du curé.

- « Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire » ricana le colonel... Plaignez-vous donc, mesdames et messieurs !... j'aurais pu faire fusiller tout le monde, tout le village, c'était mon droit ! Et je me contente d'un petit tirage au sort.

- *Contentez-vous de moi !* dit le maire, *et vous serez un honnête homme !...*

Ça avait été dit d'une façon si simple et si nette quoiqu'un peu bourrue que les cœurs les plus sauvages de ceux qui étaient là ne purent s'empêcher de frémir. Talboche, dans le moment, était plus qu'héroïque : il était beau...

Sans doute en imposait-il car ce fut lui qui rompit le premier le silence :

- Oui, reprit-il, c'est moi qui suis le seul responsable. Si une faute a été commise, c'est moi qui aurais dû l'empêcher. Une faute a été commise dans la commune, frappez le chef de la commune et ce sera juste ! Personne n'y trouvera rien à redire...

- À propos, interrompit soudain le colonel, dites-moi, *pour revenir aux choses intéressantes*, n'avez-vous pas ici une fabrique de draps ?

- Non, *mon colonel...*, vous voulez sans doute parler de la teinturerie... Oh ! vous ne trouverez certainement pas grande marchandise ni grand ravitaillement à Brétilly-la-Côte... Presque tous les habitants sont partis en emportant leurs affaires...

- Votre devoir était de les retenir, monsieur !...

- Eh ! monsieur, j'ai fait tout ce que j'ai pu, croyez-le bien !...

- Vous vous trompez, monsieur le maire, c'est vous qui leur avez conseillé de partir... je suis assez bien renseigné, mais enfin il en reste ! et ceux qui sont partis n'ont pas eu le temps de tout emporter !...

- Il y a une boutique que vous trouverez pleine, fit entendre une voix hésitante, c'est la mienne, mon colonel !... Dois-je aussi en faire l'inventaire ?

- Qui êtes-vous ?

- Je suis l'adjoint et je suis le pharmacien... ma boutique est ouverte à tous les blessés, à quelque nation qu'ils appartiennent !...

- Eh ! monsieur le pharmacien, vous êtes un brave homme et un brave !...

- Non ! fit le père Marais, je ne suis pas brave... vous voyez bien que je tremble de tous mes membres... mais je sais faire mon devoir quand il le faut !...

La vérité était que depuis qu'il avait entendu parler du petit tirage au sort, jamais le père Marais n'avait autant regretté de ne s'être point établi à Perpignan, et même nous pouvons dire qu'il ne se consolait point de n'avoir pas fui devant le danger, comme tant d'autres. C'était Talboche qui, avec ses grands mots et ses belles phrases, en lui faisant honte de sa pusillanimité, l'avait décidé à rester. Ils étaient propres maintenant !

- Vous avez le diachylon humanitaire ! lui déclara le colonel en souriant.

- Dame oui ! eut-il la force de répondre... la semaine dernière j'ai eu l'occasion de soigner quatre Allemands qui passaient avec un convoi de blessés, et ma foi, j'ai fait comme pour les nôtres... j'ai fait de mon mieux !

- Il vous en sera tenu compte, monsieur l'adjoint... *Wir sind keine Barbaren !* Nous ne sommes pas des barbares !

À ce moment, il y avait un étrange silence dans le village. Après les coups de feu de tout à l'heure, et avant l'arrivée du corps principal de troupes, c'était une accalmie d'une sérénité rare.

- Comme on est tranquille dans ce petit pays... On entendrait voler une mouche !... exprima le colonel. C'est alors que le sergent Loffel entra et alla lui parler à l'oreille.

- Monsieur le maire, dit presque aussitôt le colonel, vous êtes libre de vous occuper de cette petite besogne que je vous ai dite... Faites donc votre tournée dans le village et revenez ici dans une heure !...

Talboche se dirigea vers la porte. Ses quatre-z'enfants voulurent le suivre...

- Restez donc, mes enfants !... fit le colonel. Vous êtes bien ici... dehors, il pourrait vous arriver malheur !

- *M. le colonel* a raison ! exprima Talboche en s'en allant, consolé à l'idée que ses enfants au moins ne risquaient rien. Mais au fond, il était de plus en plus ahuri et comprenait de moins en moins ce qui se passait.

Il se passa d'abord ceci que le pharmacien, le curé et Corbillard ayant voulu, eux aussi, suivre le maire, le colonel les en « dissuada ».

- Monsieur le curé, dit-il, vous avez beaucoup à faire ici !
- Quoi donc, monsieur ?
- Confessez tout le monde !...

VI

Suite des Allemands au village

Monique, toujours suivie de Mariette, était entrée dans le village.

Elle se heurta tout de suite à une tourbe de casques à pointe qui entrait et sortait des maisons, fouillait tout, cherchait les habitants au fond des caves, défonçait ce qui était fermé, envahissait les cabarets abandonnés, prenait possession du petit bourg avec un ordre stupéfiant dans le désordre, quelque chose de méticuleux dans le pillage qui révélait une discipline que rien ne pouvait faire oublier.

D'abord ces gens de guerre étaient si occupés qu'ils ne prêtèrent aucune attention aux deux femmes.

Monique courait du côté du bureau de poste d'où partaient les coups de fusil. Elle se heurta à un fourrier qui inscrivait à la craie sur certaines portes des phrases comme celles-ci :

*BITTE SCHONEN – BITTE DAS HAUS ZU VERSCHONEN
DER BESITZER IST MITGLIED DES ROTEN KREUZES*

(« Prière de faire attention ; prière de ménager cette maison ; son propriétaire est membre de la Croix-Rouge. »)

Déjà, en passant, elle avait pu lire sur quelques murs :

*GUTE LEUTE NICHT PLÜNDERN – GÜTE LEUTE BITTE
SCHONEN*

(« Braves gens, ne pas piller. Bonnes gens, prière de les ménager. »)

Ces maisons par suite de ces inscriptions étaient *taboues*.

Elles appartenaient à des habitants qui avaient disparu dès le commencement de la guerre, à des fournisseurs du château que

Monique connaissait ; aussi Monique comprenait-elle le soin avec lequel l'envahisseur les préservait de tout dommage.

Et elle avait eu le temps de se demander qui pouvait être assez bien renseigné chez l'ennemi pour accomplir une besogne aussi précise quand elle se heurta, comme nous l'avons dit, au fourrier, lequel interrompit ses écritures en plein air, se retourna avec un juron, mais l'ayant reconnue, la salua militairement en l'appelant par son nom.

Monique ne s'attarda point à son étonnement et voulut passer outre, mais le sous-officier s'y opposa :

- Pardon, madame Hanezeau, fit-il en excellent français, il ne faut pas aller par là, ça brûle !...

- Puisque vous me connaissez, monsieur...

Il l'interrompit :

- Je vous connais, mais vous ne me reconnaissez pas ! Il est vrai qu'avant la guerre vous ne m'avez jamais fait l'honneur de descendre à mon humble auberge ! Madame, je suis Frédéric Rosenheim, pour vous servir ! le patron de l'hôtel du Cheval-Blanc...

- Un esp...

Elle s'arrêta. Elle n'osait pas, elle, prononcer un mot pareil ; mais, lui, Rosenheim, avait compris.

- Non, madame, pas un espion... On me disait naturalisé, mais c'était inexact... Au moment de la guerre j'ai dû comme tout le monde répondre à l'ordre de mobilisation de mon pays. J'accomplis mon devoir ainsi qu'il convient. Je me retrouve en ces lieux tout à fait par hasard et, comme vous le voyez, je fais tout mon possible pour sauver ce malheureux pays, qui m'a donné l'hospitalité, le plus que je peux !

Cet homme, évidemment, la narguait. Elle voulut le laisser. Il s'interposa encore :

- Je ne veux point que vous alliez par là ! Je vous dis que ça brûle !... *Ici, tout le monde a reçu l'ordre de vous respecter et de vous protéger !...* Et je serai le premier à observer la consigne !

Monique eût reçu un soufflet qu'elle n'eût pas été plus sûrement outragée que par les paroles de ce misérable.

Elle comprit que c'était le calvaire qui commençait ; elle ne se révolta point.

- Mais qu'allez-vous faire ?

- Oh ! madame, il est probable qu'à l'exception de quelques maisons que je suis en train de désigner, on va mettre le feu au village et fusiller ses habitants !...

- Mais c'est horrible ! et pourquoi ?...

- Demandez-le à François !

- François !...

- Oui, votre garde qui s'est réfugié dans le bureau de poste et nous a tué une dizaine d'hommes...

- Le malheureux !... Et Juliette !...

- Ah ! oui, madame... Et Juliette !... ricana Rosenheim !... Voilà M^{lle} Juliette dans de beaux draps !...

- Laissez-moi aller à la poste !...

- Quand tout sera fini, madame !... Et quand j'aurai fini moi-même ma petite tournée, j'aurai l'honneur de vous y conduire...

Il fit signe à deux hommes qui se mirent aux côtés de Monique et ne la quittèrent plus.

- Eh ! c'est pour votre sécurité !...

Elle regarda autour d'elle... Mariette, la femme de chambre, avait disparu. Elle dut suivre, accompagner ce Rosenheim dans ce qu'il appelait « sa petite tournée ».

Il n'y avait pas une heure que les Allemands étaient entrés à Brétilly-la-Côte et déjà il n'y avait plus rien dans les maisons.

Tout avait été jeté dans la rue.

Ceci était bien fait pour simplifier l'enquête du maire prescrite par le colonel.

Des groupes de soldats vidaient des bouteilles en chantant. D'autres, étalés sur des matelas, vautrés sur des couvertures, des bottes de paille, dormaient à poings fermés, comme des bêtes repues. Des restes de repas dans des assiettes, des bouteilles à moitié vides, des verres et des couverts partout...

Plus loin, c'étaient des registres et des tiroirs jetés par terre, des armoires ouvertes, éventrées ; ici, on arrosait de pétrole les boutiques après qu'elles avaient été consciencieusement saccagées.

Monique s'aperçut qu'un soldat suivait Rosenheim, portant une sacoche presque élégante qu'il eut l'occasion d'ouvrir plusieurs fois devant elle.

Cette sacoche contenait un outillage complet de cambrioleur : pinces-monseigneur, crochets, clefs anglaises de divers calibres, etc. Les outils étaient nickelés, mais d'après les éraflures qu'ils portaient il était manifeste qu'ils avaient déjà beaucoup servi.

Le fourrier surprit le regard stupéfait de Monique dans le moment qu'il puisait dans cette sacoche l'outil nécessaire pour faire sauter la porte récalcitrante d'un coffret de fer scellé dans une muraille...

- Ah ! nous avons pensé à tout, lui fit-il... Notre organisation ne laisse rien à désirer. Que voulez-vous, chère madame, c'est la guerre ! *Das ist Krieg !* comme on dit chez nous !

Ils pénétrèrent dans une cour où finissait une ignoble ripaille. Sur le seuil de cette cour, un sergent, installé à une petite table, écrivait.

- Tu écris *au pays* ? fit Rosenheim, mes compliments à madame ; qu'est-ce que tu lui racontes de beau ?

- Tout ! répondit l'autre, et il lut à haute voix :

Nous avons ici beaucoup de vin à boire et nous le buvons comme de l'eau. La première chose que nous faisons c'est de vider les caves. Nous remplissons notre bidon avec du vin. La bière est acide et horriblement mauvaise. Il y a aussi souvent du cognac excellent. On pille surtout beaucoup - tu t'en rendras compte en te représentant les chambres comme des étables à cochons. Le sucre, le riz, la semoule, la farine, les vitres brisées, le papier, le vin, les verres à moitié bus et brisés, tout cela est pêle-mêle par terre. Le linge est arraché des armoires, les vêtements de soie foulés aux pieds. On se dirait dans une caverne de brigands. Nous emportons des bas de femmes, des chemises de femme, tout ce qu'il est possible de prendre. Je porte moi-même une chemise de femme décolletée.

Rosenheim éclata de rire :

- Montre ! fit-il...

Et l'autre, ouvrant sa tunique, lui montra la chemise de dentelles !

- *Das ist Krieg! Das ist Krieg !...*

Au moment où ils sortaient de cette cour, des flammes du côté de la mairie montèrent à une hauteur prodigieuse ; un épais tourbillon de fumée surgit sur la gauche. Il sembla à Monique qu'elle était destinée à mourir au milieu de cette fournaise commençante et elle ne s'en épouvanta point.

Elle n'avait qu'un désir : voir François pour lui demander des nouvelles de Gérard ! Car enfin Gérard était peut-être mort et elle n'en savait rien !...

Dans le moment, il y eut des cris, des pleurs, des gémissements et toute une petite troupe déboucha... C'était une vingtaine de Brétillois, vieillards, vieilles femmes et enfants que les soldats avaient fini par découvrir cachés au fond des celliers et des caves et

qu'ils poussaient devant eux à coups de crosses du côté de la place de la Mairie...

Le spectacle était si affreux que des larmes jaillirent des yeux de Monique.

- Monsieur ! cria-t-elle à Rosenheim, ceci est abominable ! qui donc commande ici ! Je vous somme de me conduire à votre chef !...

- Tout de suite, madame, avec d'autant plus de plaisir qu'il vient de me faire demander. Il sera bien heureux de vous revoir, c'était un ami de votre mari !...

- Ah ! fit Monique, en pâlisant.

- Oui, c'est le capitaine Feind. Sûrement, il n'aura rien à vous refuser !...

Cinq minutes plus tard, ils arrivaient devant le bureau de poste qui était gardé par une douzaine d'hommes. On finissait de ramasser dans la rue les victimes de François.

VII

La carte jaune

Nous avons vu que le premier cri poussé par Monique à son entrée dans le bureau avait été pour François. François ne s'y trompa point. Il reconnut le cri de la mère comme il avait compris celui de la fiancée.

- Madame, dit-il, Gérard est vivant. Si on m'en avait laissé le temps, j'aurais été vous porter de ses nouvelles.

Monique avait souvent prié le Seigneur Dieu qu'il fût glorieusement mourir ce fils aîné avant que l'infamie du père lui fût dévoilée ; cela n'empêchait point la mère de tressaillir d'allégresse chaque fois qu'on lui donnait de bonnes nouvelles de son petit... de la vie de son petit pour laquelle elle préparait son infamie à elle.

Mais que faisait donc là François ? Pourquoi ce poing rouge tout ruisselant et tout fumant au-dessus de cette eau bouillonnante et quelle était cette sorte de lumière sublime qui illuminait ce front têtue de paysan ?

- Que faites-vous là ?...

- Je suis en train de démontrer à ces messieurs qu'aucune torture ne saurait faire parler un vieux Lorrain comme moi !

- Ah ! les misérables !... Et c'est ce Feind !...

Elle regarda autour d'elle, cherchant à reconnaître l'ancien employé de la maison Hanezeau... Elle ne le vit pas parmi tous ces uniformes qui l'entouraient... Le capitaine, aussitôt l'arrivée de Rosenheim, avait entraîné immédiatement le fourrier dans la cuisine de la mère Benoist.

Cependant le regard circulaire de Monique finit par trouver Juliette, assise contre le mur, au fond du bureau.

- Et vous, Juliette ! s'écria-t-elle, j'espère bien qu'ils ne vous ont fait aucun mal !

- Madame, répondit Juliette, en se levant, je suis la prisonnière de M. Feind et vous devinez ce que cela veut dire !

- Ah ! les bandits ! les bandits !...

- Quels bandits ? interrogea une voix tranquille et légèrement railleuse sur le seuil de la cuisine.

C'était M. Feind qui s'inclinait d'abord respectueusement devant Monique, puis se redressait dans toute la splendeur de son uniforme tout neuf de capitaine.

Il assura son monocle dans l'arcade sourcilière et continua :

- Vraiment, madame, en fait de bandits, il y a surtout ici celui-là ! (et il montrait François) et cette jeune demoiselle (il montrait Juliette) qui ont violé si bien toutes les lois divines et humaines que nous allons nous trouver dans la triste nécessité de tout brûler dans le village et de tout fusiller...

- Monsieur ! exprima Monique d'une voix sourde et après un certain combat intérieur qui couvrit ses joues blêmes d'une rapide rougeur... Monsieur, je saurai faire appel à plus haut que vous pour vous éviter un pareil crime !

- Oh ! madame, je ne suis qu'un humble soldat et toujours prêt à exécuter la consigne, croyez-le bien !... C'est ainsi, conclut-il, sur un ton qui fut trouvé étrangement sarcastique par François et par Juliette... c'est ainsi que vous pourrez personnellement vous rassurer... Le château de Brétilly sera respecté... et votre personne n'a rien à craindre !...

- Il ne s'agit pas de moi ! répliqua vivement Monique en rougissant cette fois jusqu'à la racine des cheveux, et en lui montrant, d'un geste fébrile, un petit carton jaune devant lequel il s'inclina immédiatement... il s'agit de cet homme qui fait partie de ma maison et de cette jeune fille qui est ma parente... si vous êtes aussi discipliné que vous le dites, vous devez obéir et les mettre tous deux en liberté sur le champ !

- Madame, c'est impossible !...

- Vous n'avez donc pas lu ce qui se trouve sur cette carte ?

- Si... si..., répéta le capitaine Feind à haute voix (et quelle ironique voix). Nous devons protéger M^{me} Hanezeau, elle, ses gens et sa famille !...

- Monsieur, il n'est pas question ici de protection, et je n'en accepterai aucune, ni de vous ni des vôtres, vous le savez bien, déclara la malheureuse femme dont la situation devenait de plus en plus difficile devant François et surtout devant Juliette... je n'ai point besoin de vous apprendre, monsieur Feind, de quelle importance étaient les affaires de notre maison en Allemagne avant la guerre, et les relations que nous étions *obligés* d'y entretenir... Ces « hautes relations » ont bien voulu considérer qu'on peut se combattre sans se conduire *toujours* (elle appuya sur *toujours*) en sauvages ! Et, prévoyant les excès de votre invasion qui s'est faite par ailleurs si brutale, si épouvantable, d'anciens amis ont pris sur eux de m'envoyer cette sorte de « sauf-conduit » que je ne leur demandais pas... veuillez le croire, et aux instructions duquel, puisqu'il est là, je vous prie de vous conformer !

- Madame, je suis au regret... *Je sais combien vous êtes puissante !...*

- Monsieur !...

- Mais mon devoir me commande de faire fusiller cet homme qui a tué dix des nôtres et qui ne peut même pas invoquer son incorporation dans l'armée française puisqu'il a pris des vêtements civils !...

- Mais moi, je vous dis qu'il est soldat et je puis le prouver !... Il n'a fait que son devoir de soldat !...

- Nous avons déjà eu cette petite discussion avec monsieur, chère madame ; nous n'en sortirons pas !...

François avait écouté attentivement les explications de Monique relatives au sauf-conduit et aux « hautes relations »... Il intervint brusquement dans le débat :

- Madame... ne perdez pas votre temps pour moi... mon affaire est réglée... je me suis mis dans mon tort, n'en parlons plus... mais, *si vous avez quelque influence*, usez-en donc pour faire remettre

M^{lle} Juliette en liberté et surtout pour empêcher qu'on ne fusille personne à cause de moi...

- Pourquoi avez-vous fait M^{lle} Tourette prisonnière ? demanda Monique à Feind.

- Entre autres raisons, madame, parce que cette aimable personne a tué d'un coup de hache le pauvre diable que voilà !

Et, faisant écarter ses hommes, il lui montra le cadavre du soldat que l'on avait poussé dans un coin.

- Ce n'est pas elle qui l'a tué, c'est moi ! déclara François.

- J'en suis bien heureux pour mademoiselle... et pour moi, ajouta Feind.

- Madame, fit Juliette en secouant la tête, n'essayez point de nous sauver ! Croyez bien qu'en ce qui me concerne j'ai fait le sacrifice de ma vie ! Je voudrais mourir de la mort de François !... Hélas ! *je ne sais point si M. Feind me le permettra...* Comprenez-vous, madame ?

À cette nouvelle révélation, Monique tressaillit dans toute sa chair. Ah ! oui ! elle comprenait Juliette ! Juliette allait donc être sa sœur martyre ?

Ainsi donc, son sacrifice à elle, Monique, n'était point suffisant ! Il fallait encore que cet ange adoré de Gérard...

- Ah ! mon enfant !... mon enfant !... gémit-elle, sans oser aller jusqu'au bout de sa pensée...

Mais Juliette, les larmes aux yeux, continuait...

- Ne pensez plus à moi... mais aux autres... aux autres que l'on conduit en ce moment sur la place de l'Église... Oh ! madame ! sauvez-les ceux-là !... Ils n'ont rien fait ! Nous, nous avons fait le sacrifice de notre vie... qu'on nous la prenne donc !... Mais hélas ! hélas ! madame !... *je ne mourrai peut-être pas !...*

Elle ne put en dire davantage...

Monique l'avait prise sur son cœur et elles mêlèrent leurs larmes...

Juliette, entre ses pleurs, lui disait : « Vous direz à Gérard !... Vous direz à Gérard !... Vous direz à Gérard !... » mais elle n'allait jamais plus loin, elle n'avait pas la force d'aller plus loin à cette idée que, peut-être, jamais plus elle ne reverrait Gérard... Elle ne pensait plus à essayer de « rouler » M. Feind, elle ne pensait plus non plus à mourir en beauté, à être héroïque... Elle n'était plus qu'une pauvre petite fille qui pleurait parce qu'elle embrassait la mère de celui qu'elle aimait par-dessus tout au monde et qui était perdu pour elle à jamais !...

Monique disait :

- Ma fille ! mon enfant !... Tu es ma fille et je te sauverai !...

- C'est très attendrissant, déclara le capitaine Feind avec cette douceur sournoise qu'en soldat bien discipliné il imitait de son colonel, mais je suis dans la nécessité, chère madame, d'interrompre d'aussi doux transports. Notre colonel vient d'arriver et me fait demander. Or je ne puis vous laisser ici !

- Je veux voir votre colonel ! déclara Monique.

- Madame, je vais avoir l'honneur de vous conduire près de lui !...

- Au fond, vous voyez, madame, exprima la voix insolente de Rosenheim, lequel venait de réapparaître sur le seuil de la cuisine. *On ne fait ici que ce que vous voulez !*

Monique rougit encore à cette phrase terrible qui la couvrait de confusion. Elle sortit en lançant hâtivement à Juliette et à François :

- Ne désespérez de rien !...

Elle n'était pas plus tôt sortie avec le capitaine Feind et le sergent Loffel que le fourrier Rosenheim faisait « emballer » Juliette par trois hommes qui la transportaient dans la cuisine...

Elle n'eut même pas le temps de crier ni de dire adieu à François ; on lui avait mis tout de suite un bâillon sur la bouche.

François eut un mouvement pour se porter à son secours, mais il fut immédiatement arrêté et maintenu. Il fut même assez fortement maltraité.

On le plaça entre quatre hommes que commandait un caporal.

Tout le monde sortit du bureau de poste.

François n'ignorait point où on le conduisait ni ce qu'on allait faire de lui. Un des hommes qui le gardaient l'avait renseigné là-dessus. Il avait mis son fusil en joue et prononcé ce mot : « *Kaput !* »

VIII

Fin des Allemands au village

Le maire était revenu à la mairie dans un état à faire pitié. Il avait assisté au commencement du pillage et aux premiers essais d'incendie. Enfin, ce qui avait mis le comble à son désespoir était cette lamentable procession de victimes que l'on conduisait sur la place de l'Église, c'est-à-dire sur le lieu du supplice.

Dans le moment qu'il pénétrait dans la salle des délibérations du conseil municipal, il vit le curé qui avait pris sur son épaule la tête chauve du pharmacien Marais et qui, à voix basse, recueillait sa dernière confession. Il s'arrêta, stupéfait d'un spectacle auquel il était loin de s'attendre, car le curé et le pharmacien ne s'étaient jamais parlé et M. Marais se réclamait assez volontiers de M. de Voltaire. Quand le curé eut prononcé dans un murmure les paroles de l'absolution et fait sur cette bonne tête chauve toute rouge de la congestion prochaine le signe qui absout, Talboche demanda :

- Que faites-vous là, monsieur le curé ?

- J'obéis au colonel, répondit l'abbé. Je confesse tout le monde. Voulez-vous y passer ?

Le maire comprit. C'était un dévot. Cependant il répondit :

- Merci, monsieur le curé, je n'ai pas le temps. Le bon Dieu, s'il doit m'arriver malheur, me pardonnera. Où est le colonel ?

Justement le colonel entrait.

- Eh bien ! fit-il, mon drapeau et mes listes ?

- Monsieur, fit Talboche, vous vous êtes moqué de moi. Vos soldats n'ont point besoin de liste pour piller. Tout est déjà dans la rue et ils mettent le feu partout. La flamme, voilà votre drapeau.

- Merci ! répondit le colonel. J'aime les gens qui se rendent compte des choses. Cependant, j'aurais préféré que l'affaire se passât d'une façon plus administrative. L'impatience de mes hommes n'excuse pas le crime que vous avez commis et dont nous

avons si peu parlé. Il s'agit de la petite histoire de la poste. Les civils ont tiré ! *Civilisten haben geschossen !* répéta-t-il en laissant tomber son poing sur la table.

C'était son premier geste de brutalité. Après quoi, comme le maire voulait parler, expliquer quelque chose, il lui ordonna grossièrement de se taire :

- Assez de blagues, monsieur le maire, j'avais cru que nous pourrions faire un petit tirage au sort parmi vos administrés, car, encore une fois, nous ne sommes pas des barbares. Mais nos soldats n'ont ramené qu'une demi-douzaine de vieillards et quelques bonnes femmes... C'est peu ! Nous sommes obligés de faire un exemple. Dans un quart d'heure, vous serez tous morts. Faites-en votre profit ! *Vous saisissez, monsieur Tal ?*

- Tout de même, s'écria le maître charpentier, vous ne voulez pas parler des femmes et des enfants !

- Quand je dis tout le monde, c'est tout le monde !...

Talboche se tourna vers ses quatre-z'enfants qui étaient plus pâles que la muraille contre laquelle ils s'appuyaient.

- Oh ! mes pauvres petits !...

Il leur ouvrit ses bras. Ils s'y jetèrent tous. Et le plus jeune dit :

- Papa, si tu dois mourir, nous préférons mourir avec toi !

- Cet homme ment ! s'écria Talboche. Il n'accomplira point une horreur pareille !...

- Ce serait injuste ! déclara en toute simplicité Billard dit Corbillard qui venait, lui aussi, d'être confessé et de recevoir l'absolution.

Quant au père Marais, il était incapable de laisser échapper un soupir... Son tempérament ne le prédisposait point aux rôles héroïques. De tels événements « l'étouffaient ». Il déboutonna son faux-col et enleva sa cravate. Il regardait tout le monde d'un air stupide. L'absolution du curé ne lui faisait pas oublier cette chose si simple, si simple et qui n'aurait dépendu que de lui : une petite

boutique au fond d'une rue perdue de Perpignan ou de Carcassonne, un endroit où les Prussiens ne vont jamais !...

Et puis, et puis, au moment d'une pareille tragédie qui allait le faire entrer dans l'histoire (et comment !), il avait plus cuisant que jamais cet effroyable et insupportable remords de ne pas s'être garé des aventures, lui, un simple adjoint, et d'avoir cédé à la gloriole de faire comme M. le maire. Il se répétait à satiété : « Dire que j'aurais pu m'en aller !... est-ce que ç'a aurait changé quelque chose à quelque chose ?... »

La sœur du curé l'ennuyait avec un *Ave Maria* qu'elle récitait maintenant à mi-voix et à genoux... Il lui semblait qu'elle priait déjà sur son cadavre.

Tout à coup une main se posa sur son épaule. Il eut un sursaut comme doit en avoir le condamné à mort quand le bourreau l'approche avec ses ciseaux. C'était le colonel qui lui demandait :

- Qu'avez-vous donc à être si pâle, monsieur le pharmacien ? Vous n'allez pas mourir, vous. *Il faut bien qu'il en reste au moins un pour raconter la chose aux autres... sans quoi, où serait l'exemple ?*

Marais se leva ébloui, tournant sur lui-même : « Ah ! merci !... merci !... merci bien !... » et il se mit à rire...

Ç'avait été plus fort que lui. Il avait eu une telle peur ; mais il parvint à arrêter tout de suite ce rire nerveux. Il se rendit compte de ce que ce rire avait de prodigieusement regrettable. Il soupira : « Ah ! mon Dieu !... »

Et il retomba sur sa chaise, épuisé, très las... L'heureuse nouvelle l'avait un peu décongestionné.

Maintenant, des pavés de la petite place que bordaient les bâtiments de la mairie et de l'église, une rumeur montait et, tout à coup, on entendit des cris.

Il y avait là une femme qui criait comme si on l'avait écorchée vivante. Elle était parmi la triste horde de victimes que l'on venait d'acculer contre le mur bordant le cimetière, lequel précédait l'église.

- Allons, messieurs ! il faut descendre ! commanda le colonel.

Dans ce moment même la porte de la salle s'ouvrit et Monique fit son apparition, suivie du capitaine Feind.

- Colonel ! colonel ! il est encore temps, s'écria-t-elle, ce sont des innocents !... Vous n'allez pas faire fusiller des innocents !...

- Mes soldats aussi étaient innocents et ils sont morts, répondit avec un sourire l'aimable colonel en saluant Monique comme l'avait saluée Feind, c'est-à-dire d'une façon fort galante.

Cependant cette arrivée n'avait pas arrêté le mouvement général qui consistait pour les soldats qui étaient là à pousser devant eux le maire et ses quatre-z'enfants, le curé et sa sœur et Corbillard, et à leur faire « dégringoler » l'escalier qui conduisait à la place.

- Adieu, madame ! dit Talboche en passant devant Monique...

Il tenait le plus petit de ses enfants par la main ; ou plutôt c'est le petit qui lui avait pris la main pour être bien sûr qu'il s'en irait mourir avec son papa.

Les trois autres garçons, derrière, saluèrent en ôtant leur casquette comme des jeunes gens bien élevés.

- Où vont-ils ? où vont-ils ? implora Monique.

- Là où nous irons tous un jour ! répondit le colonel.

- Allez, commanda-t-il à Feind, et que l'on fasse vite. Cette comédie a déjà trop duré !

Le capitaine bouscula tout le monde en répondant : « À vos ordres ! »

- Mais vous n'allez pas assassiner les petits !...

Monique se jeta sur le colonel. Celui-ci l'écarta d'une main ferme et rude.

Elle se retourna éperdue, cherchant du secours, et se trouva en face du pharmacien qui s'était redressé et qui semblait avoir quelque chose à dire.

Marais parut d'abord très étonné d'avoir recouvré l'usage de la parole... Il s'écoutait parler comme dans un rêve... C'était assez drôle, du reste, ce qu'il disait. Il demandait simplement au colonel de bien vouloir lui laisser prendre la place de l'enfant de sept ans...

- Vous comprenez, monsieur le colonel, un enfant de sept ans !... C'est trop jeune pour mourir, mais c'est déjà assez vieux pour se souvenir... Il pourra tout raconter aux autres et plus longtemps que moi encore... *et votre leçon sera encore moins perdue qu'avec moi !...*

- C'est comme vous voulez, mon garçon, répondit le colonel.

Le père Marais sortit en trébuchant et en criant : « Talboche ! Talboche ! attendez-moi !... »

Que s'était-il donc passé pour faire de ce pauvre être un martyr et un héros ? Ceci : quand les autres s'étaient levés pour aller au supplice et étaient passés devant lui, il lui avait semblé qu'ils détournaient la tête et ne le connaissaient plus. Talboche avait dit adieu à M^{me} Hanezeau, mais ne lui avait rien dit à lui. Cette muette condamnation de sa lâche conduite l'avait accablé et il avait baissé la tête...

Tout à coup, il avait senti sur ses joues un bon petit gros baiser humide. C'était le Talboche de sept ans qui, en passant, l'embrassait. Le père Marais lui avait si souvent fait cadeau de pâte de jujube que l'enfant l'avant remercié à sa manière, avant d'aller mourir avec papa.

- Talboche ! Talboche ! me voilà, attendez-moi !... On veut bien de moi à la place du petit !...

Monique voulut emboîter le pas au père Marais, mais sur l'ordre du colonel, on lui ferma la porte au nez.

D'un bond, elle fut à la fenêtre que le colonel venait d'ouvrir. On était là comme à une première loge.

Les cris insensés de tout à l'heure recommencèrent. C'était la même femme qui criait. Monique reconnut sa voix, la voix de Mariette, sa femme de chambre.

Elle était là et elle allait être fusillée avec les autres, cette espionne.

Monique se dit : « C'est la justice de Dieu !... » Mais comme Mariette trouvait que c'était la plus grande injustice que pussent commettre les Allemands, elle ne cessait pas ses protestations.

Les gémissements des vieilles femmes qui s'étaient jetées à genoux en voyant apparaître le curé et qui recevaient sa dernière bénédiction étaient couverts par les clameurs déchirantes de Mariette.

Celle-ci avait aperçu Monique à la fenêtre de la mairie, aux côtés du colonel, et maintenant toutes ses plaintes s'adressaient à elle, tendaient vers elle, avec ses bras suppliants.

Monique, en effet, pouvait sauver Mariette de l'erreur tragique et peut-être providentielle qui faisait sacrifier la malheureuse par ceux-là même à qui elle s'était vendue. Monique pouvait faire comprendre au colonel la « gaffe » que ses soldats s'apprêtaient à commettre. Enfin, elle était toute-puissante : sa présence aux côtés du colonel le prouvait suffisamment. Cependant, elle détournait la tête de la misérable qui l'invoquait, semblait indifférente à ses cris et prête à laisser faire au destin.

Mariette comprit qu'elle était perdue si Monique l'abandonnait ; alors ses prières devinrent plus désespérées et ses cris plus affreux. Rudoyée par les soldats qui la frappaient pour la faire taire, elle jeta tout à coup cette clameur.

- Madame !... Madame !... J'ai une petite fille !... J'ai une petite fille !... c'est à cause de ma petite fille que j'ai fait ça !... ne m'abandonnez pas à *cause de ça* !... Ma petite fille ! Ma petite fille !... *Ils me disaient qu'ils lui couperaient les mains* !... Ayez pitié de ma petite fille, Madame !...

Monique avait saisi le bras du colonel, et, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, entraînait nerveusement ses ongles dans cette chair qui ne se défendait même pas de cette impuissante étreinte.

- Pardon, madame, mais vous me pincez ! fit simplement l'officier.

Sur la place, les femmes, les hommes s'étaient relevés, sur un signal du curé qui s'était placé un peu en avant du groupe, comme s'il allait lui-même tout à l'heure commander le feu.

Mariette suppliait toujours pour sa petite fille, avec des sanglots d'une telle douleur qu'on n'entendait que cela sur la place.

Pour la dixième fois, Monique répétait au colonel :

- Vous n'allez pas faire ça, dites !... non !... ça n'est pas possible !... des femmes et des enfants !... épargnez au moins les femmes et les enfants !... que faut-il que je fasse pour que vous épargniez les femmes et les enfants !...

- Vous n'y pouvez rien, madame !... Ni moi non plus !...

Il se pencha à la fenêtre, impatienté de la lenteur de la chose...

- Eh bien, *ça va* ?... Capitaine, *ça va* ?...

M. Feind, sur la place, lui cria :

- Oui, oui, mon colonel... je fais ranger mes hommes, et *j'attends l'autre* !... Tout sera fini dans cinq minutes... Mais il y a M. l'adjoint qui m'embarrasse, mon colonel ! Il veut prendre la place du petit et le petit ne veut pas !...

En effet, il y avait un véritable combat entre le petit Talboche de sept ans et M. Marais, le pharmacien. Le père sanglotait en repoussant l'enfant en lui disant qu'il devait vivre pour les venger un jour, mais le petit ne voulait rien savoir ; il tenait à mourir tout de suite avec son père et ses frères... Les frères s'en mêlèrent ; tout le monde supplia l'enfant, car tous acceptaient le sacrifice de l'adjoint comme une chose belle et naturelle. Pourquoi, du reste, l'adjoint aurait-il été épargné quand on tuait tous les autres ?... Le père Marais, pâle de la terreur de la mort prochaine, développait une force sublime pour éloigner l'enfant qui le rejetait et qui s'agrippait à ses jambes et à celles du père.

- En voilà assez ! cria le colonel, *qu'ils y passent donc tous les deux, comme cela ils seront contents !...*

- Alors, nous les fusillons tous ?

- Non ! il faut qu'il m'en reste un ! *Faites sortir le fossoyeur, il servira au moins à enterrer les autres !...*

C'est ainsi que Billard, dit Corbillard, fut sauvé de cette hécatombe.

Il ne protesta point et accepta sa chance inattendue sans faiblesse, comme, sans faiblesse, il s'était préparé à mourir avec les autres. Seulement, il alla baiser les mains du père Marais qui lui avait si gentiment cédé sa place et qui regarda s'éloigner avec ahurissement ce vieux soiffard pour lequel il venait de donner sa vie !...

En passant devant Talboche, Corbillard lui dit :

- Vous êtes un *héros*, monsieur le maire, je vivrai pour le dire à toute la Lorraine ! Tout de même c'est vous qui aviez vu juste, vous rappelez-vous ? quand vous disiez : *S'ils nous fusillent, eh bien ! Corbillard nous enterrera, moi et mes quatre-z'enfants !...*

- Mets-nous avec la mère, Corbillard ! lui jeta Talboche, et je mourrai content !

- C'est promis !

En passant devant le curé, il lui dit :

- Monsieur le curé, en souvenir de vous, je ne boirai plus la goutte, c'est juré !

Il y avait maintenant un nouveau silence sur la place. Les cris de Mariette avaient cessé. Un sergent était venu la chercher et l'avait emmenée avec lui. L'événement était dû à l'intervention de Monique qui avait fini par sortir sa carte jaune et à qui on avait accordé au moins ça : la vie de sa femme de chambre !...

Dans le spectacle atroce de cette parade de la mort, pendant que le cordon de troupe s'épaississait devant les victimes et que la compagnie désignée pour « tirer » attendait l'arme aux pieds et

chargée l'ordre de M. Feind, Monique avait eu au moins la consolation de n'apercevoir ni Juliette ni François.

Mais après tout, on n'attendait peut-être qu'eux !...

Soudain, Monique vit déboucher sur la place, entre quatre casques-à-pointe, François, nu jusqu'à la ceinture, et mutilé.

François n'avait plus d'oreilles, sa poitrine, son dos, ses bras étaient couverts de plaies sanglantes ; on n'avait fait évidemment traîner la petite cérémonie que pour permettre aux bourreaux militaires de torturer à fond ce brave à qui on voulait arracher, avant le coup de grâce, son secret.

Mais il n'avait rien livré du tout. Il revenait de la torture avec son secret *et ses souliers* ! En apercevant ces malheureux innocents qui lui étaient donnés comme compagnons de sa mort, le garde s'arrêta une seconde ; on put voir sa chair sanglante tressaillir. C'était lui qui était la cause de ce massacre...

- Mes amis, cria-t-il d'une voix forte, vous allez mourir à cause de moi ; mais ce que j'ai fait, je l'ai fait pour la France !...

Toutes les victimes répétèrent : « Vive la France ! »

En apercevant son fidèle serviteur dans cet horrible état, Monique aussi avait crié : « Vive la France ! » Elle aussi voulait aller mourir avec tous ces braves gens. Elle continua de crier : « À bas les assassins ! »

Mais une main la saisit et la tira rudement en arrière cependant qu'une effroyable fusillade éclatait sur la place...

Elle tomba à genoux et se boucha les oreilles...

Mais les cris de ceux qui n'avaient été que blessés lui arrivaient encore... Il y eut encore des coups de feu, encore des cris, de nouveaux coups de feu, ceux-ci de plus en plus espacés... puis plus rien...

Elle releva la tête, ses yeux se fixèrent hagards sur deux petits yeux gris qui la regardaient.

Elle était restée seule, dans cette salle, avec cet officier allemand aux yeux gris si petits et si aigus, qui s'était assis au coin de cette table et auquel elle n'avait, jusqu'à cette minute, prêté la moindre attention...

Il vint à elle, la releva.

Elle se laissa relever, plus faible qu'une enfant et pleine d'horreur ; elle claquait des dents : elle avait reconnu Stieber.

Il lui dit :

- Vous auriez mieux fait de rester au château, votre place n'est pas ici ; *tout cela ne vous regarde pas !...*

- Monsieur, lui dit-elle, savez-vous au moins ce que l'on a fait de M^{lle} Tourette ? Peut-on encore la sauver ?

Il répondit d'un ton sec :

- Il n'y a qu'une personne que vous puissiez sauver ici... c'est votre fils, et vous semblez l'avoir oublié !...

- Non... non !... siffla-t-elle entre ses dents, je n'ai rien oublié !... Mais mon fils est fiancé à M^{lle} Tourette, et c'est encore sauver mon fils que de sauver celle qu'il aime...

- Écoutez, fit Stieber soudain pensif, c'est Feind qui l'a réclamée... Elle est à lui... mais si vous promettez d'être raisonnable, j'entends par là « tout à fait raisonnable », *je puis encore faire quelque chose pour vous !...*

- Quoi donc ? demanda âprement Monique.

- Je vous le dirai pas plus tard que ce soir... Rentrez au château et venez frapper après dîner à la porte de l'hôtel du Cheval-Blanc... Venez seule, montrez votre carte et demandez-moi !...

Il la fit sortir de la mairie par une porte de derrière pour lui éviter l'horreur de la grande place et il la fit accompagner jusqu'au château.

Décidément M^{me} Hanezeau n'avait rien à craindre des Boches. Au contraire, ils l'entouraient de soins touchants.

Pendant ce temps, le village brûlait et Corbillard commençait à creuser ses fosses...

IX

Le mort qui parle

L'histoire incroyable de la Colonne Infernale, de cette petite troupe qui, n'ayant pas su mesurer son irrésistible élan, s'était trouvée dans l'impossibilité momentanée de revenir en arrière, et avait trouvé le moyen de continuer le combat, *derrière les lignes allemandes*, combat incessant, terrible, mystérieux, qui affolait l'ennemi et le gênait dans ses communications les plus sûres, cette histoire, disons-nous, tout extraordinaire qu'elle pût paraître, ne fut pas unique dans les faits de la Grande Guerre.

Et pour témoigner, une fois de plus, que le roman ne peut, quand il aborde un sujet pareil, que s'inspirer de la réalité en lui restant souvent inférieur, nous ne pensons point pouvoir mieux faire que de reproduire textuellement ces lignes empruntées au *Progrès de Lyon* :

Une centaine de soldats français égarés étaient parvenus à se réunir et, mettant à leur tête un sous-officier, ont fait aux Boches une guerre d'embuscade sans merci dans le Luxembourg belge.

Cent dix soldats se réunirent dans les bois de Beuraing-Saint-Hubert, mirent à leur tête le sergent-major Laurent, et, constatant qu'il leur restait à tous un fusil, se mirent à chercher des cartouches.

Avec mille précautions ils parvinrent à s'approvisionner sur les champs de bataille désormais déserts et d'où nous avions dû nous replier sous la poussée allemande. Chaque soldat se vit ainsi possesseur de six cents cartouches.

Sans perdre de temps, ces braves commencèrent une « guerre de partisans », la plus invraisemblable et la plus heureuse.

Partout où passaient à travers bois des autos ou des patrouilles allemandes, ils faisaient éclater une fusillade terrible.

Beaucoup d'officiers, agents de liaison, porteurs d'ordres, n'ont jamais pu remplir leur mission car ils tombaient sous les balles françaises.

Une fois le coup fait, Laurent et ses hommes se repliaient à travers bois et regagnaient de sûres cachettes.

Ils étaient, d'ailleurs, ravitaillés sans difficultés, grâce à l'admirable solidarité de la population, que le vainqueur ne pourra jamais subjuguier.

Les exploits de la petite troupe eurent parmi les Allemands un tel retentissement que le commandant des troupes d'occupation dans la région de Givet fit placarder une proclamation opposée à de nombreux exemplaires sur les arbres de la forêt. On y invitait les soldats français à se rendre. On leur affirmait qu'en raison de leur glorieuse conduite on ne les garderait point prisonniers, mais qu'on leur faciliterait, au contraire, le retour à leurs dépôts respectifs.

Mais le sergent-major Laurent, approuvé par tous ses hommes, répondit par une autre affiche, ainsi conçue :

« Je suis à tel endroit, où vous pourrez me trouver à tel moment. Nous sommes ravitaillés par les habitants de tel village, mais nous vous prévenons que si vous les molestez pour cela, nos représailles seront efficaces. Nous vous attendons. »

Les Allemands ne vinrent pas au rendez-vous. Mais ils répondirent aux attaques incessantes de leurs insaisissables adversaires en prenant des otages dans les villages voisins. La population inoffensive allait payer pour les soldats français. Le « parti » commandé par Laurent décida de se dissoudre d'autant plus que le ravitaillement en cartouches pouvait présenter, dans l'avenir, de sérieuses difficultés.

Ces cent dix braves ont réussi pour la plupart à rentrer en France, par la Hollande qu'ils ont gagnée sous des vêtements civils. Ainsi se termina la série de combats livrés par une poignée de soldats, commandés par le sergent-major Laurent, médaillé militaire et actuellement promu sous-lieutenant à son dépôt, à M...

Ce que Laurent avait fait dans les Ardennes, le sergent Gérard Hanezeau l'accomplissait dans les forêts de Lorraine et quelquefois jusque dans les Vosges où il savait transporter avec rapidité et sûreté sa petite troupe, en majorité constituée par des enfants du pays qui en connaissaient à fond tous les trous et tous les taillis.

Certaines carrières, qui communiquaient entre elles par de longs souterrains, étaient pour eux un précieux refuge car elles leur offraient toujours quelque issue insoupçonnée des Allemands pour échapper à la plus vive poursuite...

Du reste, l'ennemi avait trop à faire pour s'acharner avec méthode à une besogne de police qui ne l'intéressait plus au fur et à mesure que de nouvelles unités venaient remplacer celles qui avaient eu à souffrir de l'insaisissable Colonne.

Nous avons vu que, dans le moment qui nous occupe, Gérard avait établi son quartier général dans la forêt de Champenoux.

L'heure viendra où nous rejoindrons ces braves dans leur tanière, préparant un de ces coups qui ne manquaient jamais de mettre en rage le haut commandement allemand ; maintenant nous allons suivre ce fantassin badois qui longe, en se dissimulant autant que possible, la lisière du bois Saint-Jean.

Chose curieuse, il n'y a plus, dans cette région, que des troupes allemandes, les Français s'étant retirés dans le nord-ouest de la forêt, et ce soldat badois s'arrête et se cache, dès que passe la moindre troupe.

Arrivé à l'extrémité du bois Saint-Jean qui descend vers Brétilly-la-Côte, l'homme s'allonge derrière un buisson et regarde longuement l'horizon enflammé en poussant un soupir.

Il reste là jusqu'à la tombée du crépuscule.

À la dernière lueur du soleil couchant, reconnaissons sous ce casque à pointe et dans cette figure très jeune mais singulièrement énergique le fils même de Monique, le chef actuel de la Colonne Infernale et le fiancé de Juliette Tourette : Gérard Hanezeau.

Il a beau avoir revêtu, si l'on peut dire, la peau du Boche, il ne tient pas, évidemment, à répondre à certaines questions qui

pourraient à tout hasard lui être posées par les nombreuses patrouilles qui sillonnent les chemins. Mais que fait-il là ? Pourquoi ce déguisement ? Pourquoi courir ce risque terrible d'être arrêté, reconnu, fusillé comme espion ?

Pourquoi avoir quitté le sûr abri, où se terre, pour quelques heures, la Colonne Infernale ?

Ah ! c'est que Gérard a appris que Brétilly-la-Côte avait « présenté de la résistance » à l'ennemi ; qu'on s'y était fusillé dans les rues bien qu'aucune troupe ne défendît le village et que maintenant, on y brûle et on y massacre !...

S'il avait pu prévoir une chose pareille, il y aurait bien trouvé le moyen, avec sa centaine de gars, de réserver une belle surprise à l'ennemi, mais justement il s'était gardé de rien entreprendre de ce côté pour que les Boches ne fussent point poussés à de dangereuses représailles...

Hélas !... maintenant il ne reste plus qu'à « savoir » !

Avec quelle impatience il attend que le soir soit tout à fait tombé pour « savoir » !... Certes ! il ne redoute rien du côté de sa mère... Elle lui a promis de ne point s'exposer inutilement en restant à Brétilly-la-Côte, et il est si parfaitement sûr qu'elle s'est réfugiée à Nancy chez des parents du général Tourette que c'est là que François a reçu l'ordre d'aller lui porter des nouvelles de son fils en revenant de sa mission.

Gérard nourrit aussi l'espoir, nécessaire à son cœur, que Juliette a pu partir à temps, il se dit que sa mère et le général y auront certainement veillé !... Mais, en vérité, c'est l'idée qu'il n'est point sûr de cela qui le trouble et, bien qu'il s'en défende, l'étreint d'une angoisse grandissante...

Il sait combien la jeune fille est brave et aussi qu'elle a un caractère très personnel qui la pousse facilement à tenter les audaces...

Heureusement, se dit Gérard, que le devoir de Juliette à l'approche de l'ennemi consistait tout uniment à briser les appareils

et à couper les fils, après quoi elle restait libre de penser à elle et un peu à lui, Gérard, et de se mettre en sûreté.

Mais est-elle bien en sûreté ?...

Mon Dieu ! il ne peut pas s'arrêter à cette affreuse pensée qu'elle aurait eu le stupide, l'inutile courage d'attendre ces sauvages après avoir été mise au courant des horreurs qu'ils commettaient partout où ils passaient !...

Ah ! savoir ! savoir que Juliette est à Nancy à l'abri de ces animaux, car quel autre nom leur donner ?... Juliette au milieu de ces animaux : ça n'est pas possible !... Non ! non ! mais il faut être sûr de cela !

La nuit précédente, il avait tué, de sa main, une sentinelle boche : c'est la dépouille de cette sentinelle qu'il a sur le dos ; ce sont ses papiers qu'il a dans ses poches... c'est son fusil qu'il tient à la main.

La nuit ne viendra-t-elle donc jamais ?... Si !... elle vient éclairée encore ça et là par les villages qui brûlent mais suffisamment protectrice pour permettre à Gérard de suivre sans crainte de fâcheuses explications la route qui conduit à Brétilly-la-Côte.

Il n'est plus, dans l'ombre, qu'une silhouette boche, parmi d'autres silhouettes boches.

Et si on l'interroge, il répondra simplement, en se hâtant, qu'il s'est égaré, qu'il a perdu son régiment et qu'il le cherche...

Au détour des chemins, le village lui apparaît à mi-côte dans une lueur d'incendie qui va éclairer le sommet du plateau... du plateau sur lequel il s'attendait, avec un gros serrement de cœur, à voir apparaître les ruines calcinées de Vezouze.

Car Dieu sait qu'il aime ce vieux château familial !... N'est-ce point là qu'il a grandi, et que, plus tard, il a passé toutes ses vacances, là qu'il a appris qu'il aimait Juliette ?...

Quand, dans la journée, un de ses éclaireurs, retour du bois Saint-Jean, lui avait annoncé le malheur qui frappait Brétilly, il avait

demandé : « Et le château ? » On lui avait répondu : « Tout brûle !... » et il avait pleuré...

Or, au détour du chemin, voilà qu'il apercevait le château éclairé par l'incendie du village, mais indemne !... Jamais il n'était apparu aussi solide, aussi fort, aussi puissant sur ses deux tours rondes de coin qui dataient du XV^e siècle et qui regardaient depuis si longtemps passer les invasions dans la vallée sans qu'aucune les eût jetées par terre...

Cette fois encore, on n'avait pas touché au château de Vezouze !

C'était déjà une bonne nouvelle.

Gérard hâta le pas, heureusement impressionné. En approchant des premières maisons, il entendit un grand craquement sourd, il y eut une gerbe énorme d'étincelles, quelque chose s'effondra dans la nuit et tout fut soudain plongé dans le noir.

C'était la halle au blé qui venait de s'effondrer.

Cependant les petites rues étaient pleines de soldats qui faisaient ripaille et chantaient...

Gérard se détourna de la route et prit par les derrières de la grand-rue, traversa des plans de vigne qui donnaient un joli petit vin de côte, célèbre dans toute la région, et se dirigea vers le bureau de poste.

Les maisons de la mère Benoist était encore debout et ne paraissait point avoir souffert.

Il sauta dans l'enclos qui précédait la cour, poussa la porte du verger, entra dans la cour, n'eut qu'à pousser la porte de la cuisine.

Quel silence dans toute la demeure !... Les bruits du dehors ne parvenaient là qu'étouffés... Gérard fut bientôt dans le bureau... il allait à tâtons... la nuit était noire... noire...

Soudain, une flamme, jaillie de quelque ruine, dans la rue en face, éclaira pendant quelques instants l'intérieur du bureau...

Le jeune homme ne put s'empêcher de pousser une sourde exclamation...

Les appareils brisés, les fils tordus, les traces du combat par terre et sur les murs, le sang répandu sur le parquet, les meubles saccagés, tout cela surgit de l'obscurité, comme un farouche témoignage du drame qui s'était passé là !...

Gérard était maintenant renseigné !... On s'était un peu battu autour du télégraphe Morse !...

Qu'était devenue Juliette dans tout cela ?... Il monta au premier étage... toujours du sang, la trace des balles, toujours, partout, la preuve du combat sans merci... « Juliette ! Juliette ! »... Hélas ! aucune voix amie ne lui répond... Il redescend en titubant, en heurtant aux murailles son pauvre front et sa pauvre pensée endolorie...

« À ce qu'il paraît qu'on a tout fusillé, tout massacré. » Il se rappelle cette phrase qui l'a fait accourir jusqu'ici.

Qu'en ont-il fait ? Qu'en ont-ils fait ? Ô angoisse !

Et s'ils ne l'ont pas tuée... oui... oui... qu'en ont-ils fait ?... Ô horreur !...

Il est revenu dans le bureau, il se glisse contre la vitre.

Il regarde au dehors. Tout est redevenu noir encore une fois... ce coin de village est désert... c'est plus haut que se continue l'orgie... dans la maison du maire où quelques officiers font bombance...

Les patrouilles ont raflé les soldats qui traînaient encore dans les rues, ramassé les hommes ivres...

Doucement, Gérard ouvre la fenêtre...

Une horrible odeur de brûlé vient le prendre à la gorge mais aussi une odeur de vinasse, d'alcool répandu...

En se penchant, il aperçoit, sous la lune qui vient de se lever, un coin de la place de l'Église... là-bas... un bout du mur de la

mairie... et le haut du clocher de l'église... mais nulle part... nulle part une figure amie, connue... qui pourrait lui donner le renseignement qu'il faudrait et sans lequel il ne peut plus vivre...

Non... pas une figure... et même... dans ce coin de village, pas âme qui vive...

Il n'y a plus là que des ruines, et sous ces ruines, sans doute, des cadavres...

Il pousse encore la fenêtre... Il enjambe la barre d'appui... le voilà dans la rue... Il fuit ce lieu de désolation et de sang... ses lèvres murmurent : « Juliette !... Juliette !... »

Tout le temps qu'il a été là, il a appelé du fond de tout son être, de toute son âme, de toutes ses lèvres... « Juliette !... Juliette !... » Rien... personne ne lui a répondu...

Et dehors, dans cette épouvantable odeur de brûlé et de vinasse... il ne sait où aller... ses pas hésitants titubent dans les ténèbres et il soupire encore : « Juliette !... Juliette !... »

Ainsi arrive-t-il au coin de la grand-place... Ah ! là ! il y a quelqu'un... oui... quelqu'un... une ombre... une silhouette falote qui se penche sous la lune : qui va, qui vient, qui se baisse, qui traîne derrière elle une brouette... et qui, avec de sourds gémissements, ramasse sur la terre des choses qu'elle glisse, qu'elle pousse, qu'elle hisse dans sa brouette.

Et puis, la silhouette traînant la brouette s'en va tout au fond de la place, là-bas, vers le cimetière qui entoure l'église... disparaît derrière la grille, derrière le mur du cimetière...

La lune se dégage tout à fait de la nuée lourde qui passe et, de temps en temps, la voile...

La lune éclaire la place... la terre sur laquelle on peut encore distinguer quelques femmes étendues... des morts, évidemment... des gens qu'on a abattus là comme des bêtes...

Dans ce coin, contre ce mur, Gérard s'avance, Gérard va vers les morts qui l'attendent par terre et qui le regardent venir, les bras en croix...

C'est bien là qu'a eu lieu le massacre... Il y a là encore deux hommes et trois femmes... trois femmes !... Ah ! comme Gérard s'est penché sur ces trois cadavres de femmes...

Juliette n'y est pas ! Juliette n'y est pas !...

Ce sont de vieilles femmes... il les connaît... les plus vieilles du pays... Elles n'ont point voulu quitter le petit coin de terre où elles sont nées, où, si longtemps, elles ont vécu... et maintenant, les voilà mortes !...

La silhouette, là-bas, revient avec sa brouette... Eh ! mais Gérard le reconnaît... c'est Billard, dit Corbillard !... le fossoyeur ! le bedeau, l'appariteur, la gazette toujours vivante du pays ! En voilà un au moins qui va lui donner des renseignements...

Si celui-là, qui sait toujours tout, ne lui dit pas où est passée Juliette, qui donc pourra le lui apprendre, jamais ?

- Corbillard ?...

L'homme lâche sa brouette... qui donc l'a appelé de son surnom ?... quelle voix amie ? La besogne en est interrompue... Il y a là un soldat allemand qui s'approche... un casque à pointe qui s'approche... qui s'approche...

- C'est moi, Gérard Hanezeau !... Tu ne me reconnais pas ? J'ai pris la défroque d'une sentinelle boche... Corbillard, qu'est-ce qu'ils ont fait de Juliette ?...

- Ah ! bien...

Corbillard n'en revient pas tout de suite... « M. Gérard sous la tunique d'un Boche ! »... Il se méfie... Il lui passe sous le nez...

- Eh ben ! vous en avez du toupet, vous ! Prenez garde, ils ont tout fusillé !...

- Juliette ?

- M^{lle} Tourette ?... J'sais pas !... Ils ont tout fusillé...

- Mais elle ! elle ! elle ! est-ce qu'ils l'ont fusillée, elle ?...

- Ma foi, je n'en sais rien ! je ne l'ai pas vue. Et dans tous les cas, je ne l'ai pas enterrée !...

- Était-elle partie quand ils sont arrivés ? râle Gérard qui étranglerait volontiers Corbillard pour ses réponses stupides.

- Ma foi non !... Elle est restée jusqu'au bout ! mais elle aurait mieux fait de partir, bien sûr ! tout ça ne serait pas arrivé !...

- Quoi ?... Quoi ?... Quoi ?...

- Tenez ! aidez-moi à les enterrer !... je vous raconterai cela en les descendant dans la fosse... je n'en peux plus, moi !... vous pouvez bien m'aider... c'est un sacré enterrement !...

Alors, Gérard, de plus en plus anxieux, aide Corbillard à empiler les morts sur sa brouette... et à les descendre dans les fosses... car il n'y a à faire que ce que veut le brave homme qui racontera le drame qu'il voudra !... Ces vieillards-là, c'est entêté... Enfin, il parle entre deux pelletées...

- C'est François qu'est venu !... À ce qu'il paraît qu'il avait quelque chose à faire télégraphier... et la chère demoiselle a télégraphié... télégraphié... jusqu'à la dernière minute... François tirait sur les Boches pendant qu'elle télégraphiait encore. Il en a tué *au moins cinquante* !...

Ah ! Gérard comprend maintenant !... Mais elle, elle, qu'est-ce qu'on a fait d'elle ?...

Hélas ! Corbillard ne sait pas ce qui s'est passé depuis... Il est sûr que Juliette n'était pas là, sur la place, pour la fusillade, voilà tout ce qu'il peut dire... Il ne pourrait même pas donner au jeune homme des nouvelles de sa mère, attendu qu'il n'a même pas aperçu Monique à la mairie, ni à la fenêtre de la mairie... Il était trop occupé par son affaire à lui...

Dame ! Il pensait bien qu'on allait le fusiller, lui aussi... et il avait pris le temps de se confesser au curé... Ah ! il croyait bien que tout était fini quand le père Marais était venu prendre sa place...

- Auriez-vous jamais cru ça de lui, m'sieur Gérard ? un pharmacien !... on a tué tout le monde... Le maire est mort en

n'héros avec ses quatre-z'enfants !... le petit, le dernier de sept ans a survécu à tout le monde... il a fallu trois coups de grâce pour finir de l'abattre... et on n'a pas pu le séparer de son père qu'il tenait par le cou... Eh ben ! m'sieur Gérard, si je vous disais que même ça, ça n'a pas été ce qu'il y a eu de plus terrible !...

« Ah ! ma foi non, ce qu'il y a eu de plus terrible... je vais vous le dire à mon humble avis !... C'est quand Tobie est venu... Vous connaissez bien Tobie ?... Non ! vous ne connaissez pas Tobie ?... Eh bien, Tobie, c'est le borgne du Cheval-Blanc, le petit commis de Rosenheim... des Boches tout ça...

« Les petits garçons du village se moquaient toujours de lui à cause de l'œil qui lui manquait...

« Eh ben !... Quand on a laissé exposer les cadavres tout l'après-midi, à cause de l'exemple, qu'ils disaient... Tobie est venu et il s'a approché des cadavres des quatre-z'enfants du maire et avec ses doigts crochus, il leur a fait sauter les yeux à tous les quatre et il est parti avec les yeux en riant comme un idiot et en roulant les petites boules rouges dans ses mains !

« “Comme ça, ils ne se moqueront plus de moi ! qu'il disait... les v'là plus borgnes que moi !...” Des abominations, quoi !

« J'aurais voulu le tuer ! On a été obligé de me retenir ; j'y aurais fait un mauvais parti à ce chenapan. On m'a dit de faire ma besogne et j'ai enterré Talboche et les enfants, avec la maman, comme je l'avais promis... Qué métier !... Et l'gouvernement qu'empêche maintenant qu'on boive de l'absinthe !... ça ne devrait pas être défendu aux fossoyeurs, en temps de guerre !...

- Alors, vous ne savez pas ce qu'est devenue M^{lle} Juliette ? redemanda Gérard qui grelottait d'horreur.

L'autre, devant cette obstination, haussa les épaules :

- Tenez !... m'sieur Gérard... faut être raisonnable... il ne nous en reste plus qu'un à f... dans la terre... et puis on pourra aller se coucher !... Aidez-moi à transporter encore celui-là... Ma parole ! je n'en peux plus !... B... Dieu de B... Dieu !... vous ne le reconnaissez pas, celui-là ?... C'est François !...

- François !...

C'était bien le garde, mais Gérard avait du mal à l'identifier.

- Ah ! ils l'ont bien arrangé, les cochons !... N'a plus d'oreilles, le pauvre b... Il est vrai que maintenant, il n'a plus besoin d'entendre !

Soudain, comme Gérard soulevait par les épaules le corps du garde et pendant que Corbillard lui prenait les pieds, le mort se mit à parler :

- Si vous voulez avoir des nouvelles de M^{lle} Juliette, faudrait aller tout de suite au Cheval-Blanc, m'sieur Gérard !

X

L'auberge silencieuse sous la lune

De saisissement, Gérard et Corbillard laissèrent tomber le mort qui parlait...

- Ne me laissez pas ici ! continua le mort. On s'expliquera dans le cimetière...

Ils reprirent le faux cadavre et le déposèrent avec précaution sur la terre molle que le fossoyeur avait retirée de l'énorme fosse commune où s'alignaient déjà les martyrs de Brétilly-la-Côte.

Là, François consentit à prendre un aspect moins mortuaire, se redressa à moitié et dit :

- Dès la première décharge, je me suis laissé tomber, je n'étais pas atteint... et j'ai fait le mort... ça m'a réussi !... Mais tout de même je n'en vaux guère mieux... que Corbillard ne donne une goutte de rhum et puis laissez-moi crever en paix... Vous avez autre chose à faire tous les deux que de me réciter la prière des trépassés. Courez au Cheval-Blanc, je vous le dis, m'sieur Gérard !... C'est là que Rosenheim a fait porter M^{lle} Juliette et que le Feind doit la retrouver. *Ils doivent être maintenant ensemble tous les deux.* Dépêchez-vous !...

- Transportons-le chez toi ! fit Gérard en s'adressant à Corbillard. Personne ne l'y viendra chercher. Tu le soigneras en cachette.

Corbillard n'était pas seulement appariteur, bedeau, fossoyeur ; il était encore gardien du cimetière et il avait sa petite bicoque au coin de la grille d'entrée.

C'est dans cette mesure qu'ils déposèrent le pauvre François plus mort que vivant, mais vivant tout de même, ce qui était bien encore un miracle.

- Tous les documents ont été télégraphiés par M^{lle} Juliette ! expliqua-t-il.

Mais il ne put dire un mot de plus et s'évanouit.

Gérard l'embrassa, demanda à Corbillard de ne pas le quitter et de lui donner tous ses soins.

Puis il s'échappa, sauta par-dessus le mur du cimetière et courut, à travers champs, vers le bois Saint-Jean, vers l'auberge du Cheval-Blanc, vers Juliette.

Un moment il dut s'arrêter ; quelqu'un courait derrière lui ; il se retourna et, épaulant son fusil, mit en joue l'ombre galopante.

- Attention, m'sieur Gérard ! faut pas me tuer !... C'est un ami !...

C'était Corbillard. Il raconta que François s'était réveillé de son étourdissement après un bon coup de rhum qu'il lui avait fait avaler ; revenu à lui, le garde avait aperçu Corbillard et l'avait « engueulé ».

- Il ne veut pas que je vous quitte, il dit que nous ne serons pas trop de deux pour sauver M^{lle} Juliette, et il m'a passé son revolver quand il a eu bien constaté qu'il était incapable lui-même de marcher...

- Viens ! fit Gérard.

Et ils s'enfoncèrent dans le bois...

Bientôt les murs blancs de l'auberge furent visibles au carrefour des trois routes.

La futaie entourait l'auberge sur trois côtés.

Ils purent s'approcher assez près pour distinguer bien des détails qui les intéressaient.

Par exemple, ils virent qu'on avait disposé des sentinelles devant les deux portes de la grand-route et sous les fenêtres qui donnaient directement sur le bois Saint-Jean.

Une fenêtre était éclairée au premier étage sur le bois.

À cette fenêtre il n'y avait point de volets mais de longs rideaux qui se soulevèrent.

Une figure féminine apparut rapidement et laissa retomber les rideaux. C'était Juliette.

Si vive qu'avait été l'image, si fugitive qu'avait été la silhouette, Gérard l'avait reconnue.

Corbillard aussi l'avait reconnu. Il souffla : « C'est elle ! C'est mademoiselle !... »

Gérard lui mit la main sur la bouche et lui montra la sentinelle qui, de ce côté, se tenait immobile sous la fenêtre...

Sans cette sentinelle, il eût été facile à Juliette de s'échapper et il eût été également facile à Gérard de parvenir jusqu'à elle.

L'escalade de ce premier étage ne présentait aucune difficulté. Une gouttière était solidement encastrée dans le mur ; en s'aidant des anneaux qui la maintenaient et de la vigne en espalier qui grimpait jusqu'au toit, un garçon moins lesté et moins jeune que Gérard eût atteint la fenêtre derrière laquelle on tenait Juliette captive...

Mais il y avait cette sentinelle immobile... et il y avait aussi les autres sentinelles de l'autre côté de la route qui pouvaient accourir à la moindre alerte.

Gérard et Corbillard étaient accroupis derrière un buisson à vingt mètres de l'homme.

Gérard se pencha à l'oreille du fossoyeur :

- Voilà ce que je vais faire, lui dit-il, et voilà ce que tu feras. Moi, je vais m'approcher de la sentinelle sans me cacher, de la façon la plus naturelle... si tu ne vois personne à l'horizon, tu feras le mort ; si tu vois quelqu'un de gênant tu imiteras le cri de la chouette... alors, je passerai mon chemin et, en tout cas, je te retrouverai ici... mais si tout se passe bien, je m'approcherai d'elle et je lui offrirai un cigare. Je lui offrirai également ma baïonnette entre les deux épaules, à un endroit que j'ai appris à connaître. Elle ne dira pas « ouf » !... je grimperai et je reviendrai avec Juliette. Tandis que je

serai là-haut, si la retraite du côté de la fenêtre est coupée, enfin s'il y a danger à revenir pour le moment par là, tu imiteras encore le cri de la chouette... *Quand je pourrai revenir, tu siffleras !* Compris ? la chouette : danger !... sifflet : on passe !...

- C'est bien dangereux ce que vous allez faire là, m'sieur Gérard !...

Gérard ne lui répondit pas et s'éloigna en se glissant sous la futaie sans faire le plus petit bruit.

Quelques minutes plus tard Corbillard entendit le pas d'un homme sur le sentier qui venait longer l'auberge du côté de la fenêtre si bien gardée par la sentinelle.

La lune, dans le moment, était éclatante ; aucun bruit ne venait de l'auberge ; au loin le canon tonnait toujours du côté du Grand-Couronné et de la Moselle, mais on était tellement habitué à cette musique qu'elle était devenue comme l'accompagnement nécessaire du silence tout proche...

Corbillard, l'oreille tendue, veillait...

L'homme se montra. C'était Gérard...

Il avait un cigare à la bouche et fumait béatement. Comme il s'approchait de la sentinelle, il lança un sympathique :

- *Gute Nacht, Kamerad !*

Auquel l'autre répondit à mi-voix également par un :

- *Gute Nacht !...*

Dans le moment même, le cri de la chouette se fit entendre tout près de là...

Gérard, qui obliquait déjà vers la sentinelle, continua son chemin, ne sachant pas ce qui se passait...

Cependant, comme il allait déboucher sur le croisement des trois routes, il aperçut une ombre qui se pressait, venant de son côté. Corbillard avait dû apercevoir cette ombre-là et avait signalé le danger.

L'ombre, sans se préoccuper de Gérard qui s'était légèrement détourné, passa près de lui.

Quand elle fut passée, il la regarda.

C'était une femme. Elle était disgracieusement enveloppée d'un gros manteau gris, et sa tête, coiffée d'une toque, était tout emmitouflée d'une épaisse voilette qui la dissimulait entièrement.

Évidemment cette femme ne voulait pas être reconnue.

Elle s'était dirigée vers la porte du Cheval-Blanc qui donnait sur la grand-route, avait montré un carton à la sentinelle qui lui avait lui-même ouvert la porte et la porte s'était refermée sur elle.

« Quelque espionne ! » se dit Gérard, et il regretta de ne pas avoir amené avec lui une dizaine de lascars de la Colonne Infernale : ils présumait qu'il y aurait eu, cette nuit-là, un beau coup de filet à donner sur cette mystérieuse auberge qui semblait dormir au bord de la forêt alors que tous les cabarets et les hôtels de la région occupée par l'ennemi retentissaient du bruit des chants et débordaient de la ripaille soldatesque.

Cette auberge silencieuse, gardée par ces sentinelles immobiles, était des plus impressionnantes.

Tant de précautions défensives ne pouvaient avoir été prises uniquement par Feind pour défendre Juliette qu'il devait croire bien à lui et dans l'impossibilité de lui échapper.

Feind était-il arrivé ?... Qui se trouvait dans l'auberge ? Juliette était-elle seule, là-haut, dans la chambre ?...

La silhouette de la jeune fille lui avait paru inquiète, mais non désespérée.

Si elle avait été poursuivie par cet ignoble Feind, Juliette certainement eût eu quelque geste tragique, elle eût appelé à l'aide, elle se fût jetée par la fenêtre...

Enfin, il imaginait qu'elle ne se serait pas contentée de soulever un rideau et de le laisser retomber en poussant un soupir...

Comme il se disposait à nouveau à tenter le coup de la sentinelle et qu'il revenait sur ses pas... le cri de la chouette se fit entendre une seconde fois.

À tout hasard Gérard se rejeta dans le bois ; quelques secondes plus tard, une auto légère passait, venant de Brétilly-la-Côte ; l'auto s'arrêta devant la porte de l'auberge. L'homme qui la conduisait en descendit. C'était un officier allemand, mais ce n'était pas Feind...

- Quel « mic-mac » va donc se mitonner dans cette singulière auberge ? se demandait avec une angoisse de plus en plus aiguë ce pauvre Gérard qui résolut, comme il entendait une troisième fois le cri de la chouette, d'aller momentanément rejoindre Corbillard.

Décidément il y avait encore trop de monde sur les routes pour penser à tuer tranquillement des sentinelles...

Cinq minutes plus tard, rampant sur les genoux et sur les coudes, n'ayant pas fait craquer une feuille ni un arbrisseau, il se retrouvait auprès de Corbillard qui se borna à lui montrer le premier étage de l'auberge...

La fenêtre où était apparue Juliette et sous laquelle se tenait toujours la sentinelle était tout à fait sombre, mais une autre fenêtre à côté qui donnait sur une chambre de derrière venait de s'éclairer. Or, dans cette pièce, Gérard reconnut, toute droite contre la fenêtre, l'ombre féminine qui l'avait frôlé sur la route.

Le personnage était toujours aussi mystérieusement enveloppé.

Tout à coup, une autre ombre vint se placer près de celle-ci : c'était l'officier que Gérard avait vu descendre de l'auto.

Cet officier s'avança vers la fenêtre, fit glisser le rideau et Gérard ne vit plus rien :

« Je m'étais trompé, se dit-il... C'était un rendez-vous d'amour... J'espère bien maintenant que tous ces gens-là vont me laisser travailler ! »

Alors, comme la sentinelle qui l'occupait particulièrement s'était mise à marcher, allant de long en large, et présentant tantôt la

face et tantôt le dos, un large dos de Boche qui eût tenté une baïonnette moins impatiente que celle de Gérard, celui-ci, après un court colloque avec Corbillard, se reprit à ramper sous bois.

Cette fois, il avait renoncé au coup du cigare. Du reste, ce n'était plus un cigare qu'il tenait entre les dents, c'était sa baïonnette...

XI

Voulez-vous devenir, oui ou non, Mme Feind ?

Quand il l'eut enlevée du bureau de poste, sur les ordres du capitaine, Rosenheim avait tout d'abord recommandé à ses hommes de manier Juliette en douceur.

C'était une marchandise qu'il ne fallait point détériorer et dont il avait répondu. Comme elle avait cessé de crier, il lui avait lui-même enlevé son bâillon.

Puis, tout le long du chemin, il n'avait cessé de lui poser des questions sur ses intentions, de lui faire l'éloge du capitaine, et de lui affirmer que, par les temps qui couraient, c'était un grand honneur de devenir M^{me} Feind, surtout quand on s'était conduit assez imprudemment pour redouter les pires châtements.

Elle ne lui répondait pas.

Elle semblait réfléchir. Elle était relativement calme.

Dès son arrivée à l'auberge, Juliette fut enfermée dans la plus belle chambre, dans celle des époux Rosenheim elle-même, qui avait du papier à fleurs sur les murs, un fauteuil Voltaire, un lit de milieu avec un magnifique édredon rouge et, sur la cheminée, la couronne de fleurs d'oranger de M^{me} Rosenheim, sous globe. De chaque côté de ce globe, un chandelier doré, avec des bougies roses.

- Vous serez bien ici, en attendant le Herr capitaine... Demandez tout ce que vous voudrez, on se fera un plaisir de vous servir.

La voyant si tranquille, et un peu las de parler tout seul, Rosenheim finit par s'esquiver en tirant les verrous. À travers la porte, il lui jeta encore :

- Je vous préviens qu'il serait dangereux d'essayer de vous sauver. Il y a des sentinelles partout et elles ont ordre de tirer.

Ses pas s'éloignèrent...

Des sentinelles partout !... Oh ! elle trouverait bien le moyen de se sauver !... Elle n'acceptait de vivre d'abord que parce qu'elle

ne l'avait point demandé, et, bien entendu, dans l'unique espoir de rejoindre Gérard.

Si la chose était possible, elle le verrait bien !

D'abord elle considéra les choses autour d'elle. Cette chambre était vaste avec des recoins comme on en voit dans les vieilles maisons, à la campagne.

Ce qui était autrefois l'alcôve servait maintenant de cabinet de toilette depuis que le lit s'était mis à la mode, c'est-à-dire était devenu un lit de milieu. Sur l'alcôve-cabinet de toilette, un rideau tombait à demi et pouvait être tiré tout à fait.

Un autre recoin se voyait sur la droite, qui servait de penderie. Au fond de ce recoin-là, il y avait une fenêtre qui donnait sur la forêt.

Deux autres fenêtres donnaient directement sur la grand-route au-dessus de la porte du cabaret.

La chambre n'avait que deux portes, celle par laquelle Juliette venait d'être introduite et, sur la droite de l'alcôve, une autre, qui faisait communiquer la chambre des Rosenheim, où l'on avait enfermé Juliette, avec une autre chambre en passant par un cabinet de débarras.

Cette seconde porte ouvrait donc directement sur le cabinet de débarras. Quand nous disons « ouvrait », c'est une façon de parler, car, pour le moment, elle était condamnée par le verrou qui avait été tiré de l'autre côté, ce dont Juliette se rendit immédiatement compte.

Toutefois, en secouant cette porte, comme en secouant l'autre par laquelle Rosenheim venait de disparaître, Juliette put juger avec quelle facilité le moindre effort ferait sauter gâche, serrure ou verrou dans de vieux bois et d'antiques ferrures qui ne tenaient plus guère les uns aux autres que par habitude.

Les sentinelles disposées par Rosenheim à toutes les issues, sur les ordres de Feind, n'étaient donc point inutiles, mais hélas ! elles étaient insuffisantes !

Si nous avons donné des détails aussi complets sur l'architecture de cette partie du premier étage du Cheval-Blanc, c'est qu'ils seront loin d'être inutiles pour la compréhension parfaite de ce qui va suivre.

On comprendra notamment que, grâce à cette disposition de coins, de recoins et de cabinets de débarras, les personnages qui pouvaient se trouver en même temps dans chacune des chambres adjacentes n'entendaient point nécessairement ce qui se disait ou se passait à côté mais pouvaient néanmoins entendre parfaitement s'ils se mettaient à certains endroits qui les rapprochaient les uns des autres.

Après avoir fait le tour de sa prison, Juliette revint s'asseoir rageusement dans le beau fauteuil Voltaire dont le reps vert s'adornait de bandes de tapisserie dues à la patience de M^{me} Rosenheim. Juliette se demandait comment elle allait sortir de là... Elle pensa qu'il faudrait user de beaucoup de ruse.

Ce Feind, après tout, ne lui paraissait pas très fort et ne lui faisait pas très peur...

Une petite fille a bien des tours dans son sac pour rouler un monsieur déjà mûr et aveuglément amoureux.

Tout de même, si ce Feind la dégoûtait trop pour qu'elle pût prolonger avec lui une attitude hypocrite ou s'il parlait trop en vainqueur, bref, s'il agissait trop en maître, elle aurait toujours la ressource de se tuer !

Il lui avait dit : « Vous me promettez d'être ma femme ou vous serez ma maîtresse ce soir ! » Eh bien ! qu'est-ce qu'elle risquait, pour le moment, de lui laisser croire qu'elle pourrait être *un jour* sa femme !... En attendant, il la respecterait, il la défendrait... il la sauverait !... *pour Gérard* !...

Cette idée, d'une simplicité enchanteresse, la séduisait maintenant tout à fait, elle se croyait très maligne ; elle se disait : « Comme cela je gagne quelques semaines ; et je trouverai bien, *d'ici la cérémonie*, le moyen de m'échapper !... »

Comme le soir tombait et qu'elle en était là de ses réflexions, Rosenheim revint, apportant une nappe et deux couverts.

- Je suis obligé de faire le service moi-même, Tobie n'y entend rien et est feignant comme une couleuvre... M^{me} Rosenheim est encore à Metz avec ma bonne Thasie... Vous comprenez, mademoiselle Juliette, j'ai été obligé, dès les premiers bruits de guerre, d'abandonner l'auberge avec mon personnel... Mais tout le monde va revenir *maintenant que nous sommes chez nous* !

Elle ne lui répondit pas. Elle se retenait de ne pas lui sauter à la figure.

Elle eût ressenti une jouissance ineffable simplement à le griffer...

Comment avait-on pu, si longtemps, sur la bonne terre de France, subir tous ces gens-là?... Celui-là avait été conseiller municipal de Brétilly-la-Côte !... Et maintenant, il revenait comme fourrier dans l'infanterie badoise...

Ce que Rosenheim ne racontait pas, c'était qu'il avait eu l'habileté de fuir dès le matin de la découverte des cadavres d'Hanzeau et de Kaniosky, au bas de l'éperon Saint-Jean. Quelques heures plus tard il eût été arrêté sur la dénonciation de François qui - on se le rappelle - avait assisté d'une façon si curieuse à la réunion des « chères petites saucisses ».

Du reste l'« accident » de l'éperon, porté à la connaissance des principaux intéressés par le délégué Tobie, avait été un avertissement pour presque tous les administrés de Stieber, même pour le père Fouare qui avait, sans perdre une minute, abandonné ses moutons et lâché sa houlette.

Un seul avait été pincé au nid, mais ce n'était pas le moindre : Frédéric Bussein, marchand d'appareils photographiques sur la place Stanislas à Nancy, avait été arrêté, jugé à huis clos et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Cette arrestation et cette exécution eurent une conséquence kolossale dont on ne s'aperçut point tout d'abord mais qui apparaîtra au cours de ce récit.

Nous savons simplement en ce moment que ce marchand d'appareils photographiques avait été, dans l'immense système d'espionnage de campagne organisé par Stieber, un rouage assez important, puisqu'il avait le grade de *contrôleur volant*.

Stieber aurait donné dix Feind et cent Rosenheim pour qu'on ne lui fusillât point son Bussein, du moins aussi rapidement ; c'est ce que dans sa fureur Stieber avait fait entendre à Rosenheim quand celui-ci était venu à Avricourt lui apprendre toute l'étendue de la catastrophe.

À quoi Rosenheim avait répondu que, s'il n'avait dépendu que de lui, il eût donné sa peau pour sauver celle d'un si précieux serviteur.

Rosenheim mentait. Ce n'était point un héros et il tenait à la vie qui, depuis qu'il s'était fait espion en France, n'avait eu pour lui que des douceurs...

Rosenheim souriait aimablement à sa prisonnière en disposant les couverts :

- Je ne vous mets pas de couteau ! c'est l'ordre du capitaine Feind !... expliqua-t-il... les couteaux, vous comprenez, mademoiselle Juliette, ça coupe !... et vous pourriez vous blesser... Le capitaine ne s'en consolerait jamais, il vous aime bien, allez !... Ah ! moi qui oubliais les assiettes à soupe... Tobie ! Tobie ! monte des assiettes à soupe !... Mais il ne me répondra pas, l'animal !... Il est encore en train de jouer aux billes dans la cuisine... Il devient tout à fait idiot, le pauvre garçon... Figurez-vous qu'il *s' imagine jouer aux billes avec des yeux* !...

- Jouer aux billes avec des yeux ! répéta la jeune fille en reculant d'horreur...

- Vous épouvantez pas !... C'est lui qui le dit ! C'est une manie de borgne... Il s' imagine comme ça qu'il a pris les yeux des autres et qu'il joue aux billes avec !... C'est bien innocent, mais pendant ce temps-là, il ne fait pas son ouvrage !... Tobie !... Tobie !...

- Quoi, m'sieur Rosenheim ?... Venez donc voir mes belles billes d'agate rouge !...

- Monte les assiettes à soupe !...

Mais Tobie ne monte rien du tout et continue à jouer aux billes.

Alors, furieux, Rosenheim finit par aller lui flanquer une roulée et, tout à coup, parmi les cris, Juliette entendit ces mots :

- Où as-tu eu ces yeux-là ?... Où as-tu eu ces yeux-là ?

Et Tobie répondit :

- *C'est les yeux des quatre-z'enfants !... J'suis allé les chercher sur eux, au cimetière, après l'exécution !...*

Rosenheim répondit :

- Ça, c'est drôle !...

Juliette s'était laissé tomber sur sa chaise, suffoquant d'horreur, les jambes croisées. Elle resta là, hébétée, tout ressort rompu...

À quoi bon lutter contre une pareille monstruosité déchaînée sur le monde ?...

C'était la fin du monde, voilà tout !...

Du reste, les nouvelles étaient mauvaises : nos troupes du Nord et de l'Est battaient précipitamment en retraite ; on disait Paris menacé... on prétendait qu'il ne résisterait même pas... qu'il ne pourrait pas résister...

Rien ne résistait, rien, à cette monstruosité déchaînée sur le monde !... Elle traînait avec elle des canons d'une force inconnue qui anéantissaient en quelques minutes les obstacles considérés comme les plus puissants ; elle apportait avec elle mieux que cela encore, elle apportait l'immense instinct dévastateur ancestral retenu depuis plus de quarante ans dans les forêts de la Germanie, grâce à des promesses toujours retardées de butins et de viols sans nombre... et cela allait tout dévorer... tout dévorer... et cela avait commencé atrocement... Oui, partout où ces gens de Germanie passaient, la terre n'était plus que de la cendre...

Accablée, Juliette pensait : « À quoi bon vivre sans la France, même avec Gérard ?... S'ils sont les maîtres, il n'y aura plus un coin fleuri sur la terre où deux jeunes gens pourraient s'aimer !... »

« ... Non ! Non !... il n'y aura plus de baisers !... Il n'y aura plus sur la terre que les professeurs à lunettes de la terrible *Kultur boche* !... »

« Alors, encore une fois, à quoi bon lutter davantage ?... »

« Il valait mieux mourir tout de suite... »

Ah ! Juliette ! petite fille ! petite fille ! qui tout à l'heure était décidée à jouer la comédie et qui maintenant pense à mourir parce qu'un petit Boche joue avec des billes d'agate rouge ! Tu es pourtant brave, tu l'as prouvé, petite héroïne fonctionnaire. Tu peux voir le sang couler sans te pâmer ! Un homme, devant toi, a fendu la tête d'un autre avec une hachette... et tu as revendiqué cette blessure avec orgueil comme si c'était toi qui l'avais faite !...

Oui, oui, tu es brave, mais te voilà parfaitement abattue et pleine de dégoût de combattre parce qu'il y a dans la cour un petit Boche qui joue aux billes avec les yeux des « quatre-z'enfants » du maire de Brétilly-la-Côte !... On a beau avoir dans les veines du sang des Vezouze, qui furent de terribles guerriers du Moyen Âge, votre cœur héroïque, mademoiselle, n'était pas préparé à *cela* ! Et pourtant, qu'est-ce que *cela* ? Le Herr capitaine vous répondra : *Das ist Krieg* ! « C'est la guerre !... »

Eh bien, vous, si courageuse, vous n'avez pas le courage de cette guerre-là... une guerre où les enfants des vainqueurs jouent aux billes avec les yeux des enfants des vaincus !... Il y a des limites à tout !... Vous aimez mieux désertier le combat... c'est-à-dire que vous demandez à mourir... Ainsi, si l'on joue aux billes avec vos yeux, au moins auront-ils la tranquillité de ne plus voir cet horrible capitaine Feind dont vous entendez le sabre dans l'escalier !...

Ah ! ah ! certainement voilà l'ogre !...

... Voilà le capitaine... Voilà le capitaine !...

Ça ne peut être qu'à lui ce pas vainqueur... Il monte en chantonnant : « *Ich bin eine kleine confectionneuse.* »

Il ouvre la porte.

Il salue gaillardement. C'est lui. C'est M. Feind ! C'est le seigneur *Hauptmann* ! Il empeste le parfum à bon marché !...

- Bonjour, *ma chérie* !

« Mourir, pense Juliette, mais avec quoi ? » Ah ! évidemment on a bien vite dit : « Je pourrai toujours me tuer ! » Eh bien non, on ne peut pas toujours se tuer... quand on est surveillé comme l'est Juliette... C'est dans les romans anciens que les jeunes femmes ont toujours du poison dans le chaton de leur bague.

- Comme vous voilà pâle, mon bedit ange !...

Ordinairement Feind n'a pas l'accent boche, il se surveille, mais comme défunt son maître Hanezeau, l'émotion amoureuse le rend à la douceur des *b* pour les *p*...

- Vous devez avoir faim ! Nous allons tîner ensemble !... Fous permettez que je m'asseye à votre côté charmant ?... C'est Rosenheim qui a fait le botage ; cela doit être à moitié bon, mon amour... heureusement qu'il n'a pas fait le champagne !... Eh ! eh ! eh ! eh !...

Le Herr capitaine rit... rit... il se trouve très spirituel ! Il appelle Rosenheim qui arrive avec deux bouteilles de champagne et qui s'en va en leur souhaitant de bien s'amuser.

- C'est une brute ! Il faut l'excuser ! Il ne sait pas combien je vous respecte !... Che vous aime gomme ma fraie femme !... Vous ne dites rien. J'espère que vous avez réfléchi ! Moi, j'ai dit au colonel que vous seriez ma femme et que vous n'étiez pas coupable de ce qui est arrivé au bureau de poste... Mais je ne répons de rien si je retire ma main de vous !... Mademoiselle Juliette, che vous ai toujours aimée !... Si vous saviez combien je vous ai aimée !... Che ne vous dis pas de m'aimer tout de suite à cause de ce petit béguin de jeunesse que vous avez eu pour ce Gérard... mais prononcez simplement ces mots, ces mots tivins ! Et je ne vous demanderai pas autre chose, ma parole : dites, dites seulement : « *Monsieur Feind, je serai votre femme !* » Rien que cela ! Rien que cela ! Je ne suis pas une brute, moi, je ne suis pas un barbare... nous ne sommes pas des

barbares !... dites : « Je serai votre femme ! » et alors vous êtes sauvée !... et moi, je suis le plus heureux des hommes !...

Il avait joint les mains ; il la suppliait de tout son regard luisant qui semblait vouloir l'envoûter... Il tremblait de l'espoir d'obtenir ce qu'il demandait... Il regardait cette bouche adorée dont allaient certainement sortir les mots fatidiques : « Monsieur Feind, je serai votre femme ! »...

Juliette vit toute cette ardeur amoureuse, haussa les épaules comme une personne qui n'est nullement impressionnée et dit :

- Vous feriez bien mieux de couper ma viande : votre Rosenheim m'a refusé un couteau !...

Il ne sut d'abord s'il devait rire ou se fâcher. Il ne pouvait croire cependant qu'elle plaisantait. Il ne comprenait point qu'elle répondît par une demande aussi insignifiante à une aussi importante question ! Enfin il fit :

- *Ya, ya...* je comprends ! avant tout... vous avez faim ! il faut se restaurer avant tout ! après nous parlerons de choses sérieuses... je vais couper votre viande... je vous remercie, je suis votre esclave...

Quand il eut fini de découper la viande froide, il voulut que Juliette la mangeât, mais celle-ci déclara qu'elle n'avait plus faim...

- *Ya, ya,* je comprends !... Vous avez voulu voir mon couteau... mais je le remets dans ma poche... On ne sait jamais ce qu'une jeune fille décidée comme vous peut faire d'un couteau si, par hasard, je le laissais traîner sur la table... je vous ai vue tantôt avec la hache... vous m'avez lancé la hache à la figure !... Ça n'est pas votre faute si vous n'avez pas été aussi adroite avec ma figure qu'avec celle du pauvre Badois qui est resté sur le carreau, la figure en deux ! Ah ! vous l'avez bien arrangé ! Permettez-moi d'en rire... Vous avez le petit poignet solide...

Il lui prit la main, y porta ses lèvres.

- Ah ! le charmant petit poignet !...

Mais elle retira sa main brusquement.

- Oh ! je comprends !... vous n'êtes pas encore dans l'état d'esprit utile... vous vous êtes calmée trop vite... la tempête couve encore sous la cendre... mais, cher petit ange, j'attendrai encore le peu de temps qu'il faudra... *Seulement, voyez-vous, j'ai besoin, moi, d'être renseigné tout de suite !*

Elle ne broncha pas... Il la dévorait des yeux... Il eût voulu à la fois la battre et l'embrasser...

- Ma chérie, reprit-il, avec un soupir, laissez de côté vos sentiments qui changeront à mon égard... je vous ai dit qu'après la guerre je serai très riche... que je vous ferai très heureuse... M^{me} Feind n'aura rien à se refuser... Elle sera la reine partout !... Ne voyez vraiment que votre intérêt... Prenez donc la force de me dire : « Monsieur Feind, je serai un jour votre femme !... » Rien que cela : un jour. Je ne fixe pas le jour et cependant, je pourrais tout fixer, car je suis le vainqueur et le maître après tout ! Prenez donc la force, je vous prie de dire cela !...

Il commença de la regarder moins amoureusement et plus furieusement, car elle avait l'air, elle, de songer tout à fait à autre chose...

- Voulez-vous prendre d'abord un verre de champagne... me faire l'honneur de prendre avec moi un verre de cet excellent mousseux pétillant vin de champagne ?... À propos, vous savez que toute la Champagne va devenir allemande !...

Juliette lui jeta méchamment, montrant des quenottes de jeune chienne prête à mordre :

- Et la lune ?...

Il trouva la réponse adorable...

- Et la lune ?... Et la lune ?... Gomme fous avez bien dit ça !... Et la lune !... Êtes-fous chantille quand vous êtes en colère !... J'aime mieux quand vous êtes en colère... Je n'aime pas quand vous ne dites rien !... Et la lune !... Je bois à la lune !

Il s'était approché d'elle, plus près, plus près, son genou la frôlait ; son regard était redevenu moins furieux et plus amoureux...

et en levant son verre, il lui mettait effrontément ce regard dans le sien...

Il s'était penché sur sa chaise, la chaise ne tenait plus que sur un pied... Juliette n'eut qu'un geste à faire pour faire pirouetter le *Hauptmann* de la façon la plus ridicule... Et elle se recula vivement...

- Qu'est-ce que vous avez ? demanda-t-il, très vexé de ce mouvement de recul comme il l'avait été du geste avec lequel Juliette lui avait retiré l'heureuse possession de son charmant petit poignet dans le moment que, si galamment, il voulait le couvrir de baisers. Qu'est-ce que vous avez ?... Est-ce que je vous fais peur ?...

- Oui, répliqua-t-elle... vous me faites peur...

Il se tut un instant. On le sentait très occupé à dompter une colère toujours prête à éclater !... Il se méfiait de la colère, mauvaise conseillère qui empêche de réfléchir... Enfin, il parvint à réfléchir, et il dit, après réflexion :

- Che comprends, mon amour !... Vous avez peur parce que je vous ai dit tantôt : « Ce soir, vous serez ma maîtresse... » J'étais fou, il faut me pardonner ! Je ne savais pas ce que je disais : c'était après le coup de la hachette... Mais maintenant que vous êtes raisonnable et que, moi aussi, je suis raisonnable, je vous déclare que l'on doit respecter M^{me} Feind !... Malheur à qui toucherait à un cheveu de M^{me} Feind ! Malheur à Feind s'il touche, ce soir, à la future M^{me} Feind ! Je me coupe moi-même le poignet. Voici les mœurs d'un homme civilisé ! j'ai une famille honorable *qui vous attend* !

- Ah ! fit Juliette... elle m'attend !...

- Mais oui !... à votre santé, mademoiselle Juliette... Vous ne mangez pas, vous ne buvez pas !... moi, je suis, pour le moment, un guerrier, il faut que je boive et que je mange ! Cela n'empêche pas les sentiments pour l'objet de mon gracieux amour, pour la toute charmante M^{me} Feind !... Cela vous étonne que j'aie une famille qui vous attende !... Ma vieille mère, mon vieux père, mes deux sœurs Bertha et Charlotte... Ah ! je leur ai parlé de vous, par notre bon vieux Dieu ! et ils vous attendent, comme j'ai l'honneur de vous le dire...

- Où ? demanda Juliette, les coudes sur la table, les poings sous son menton, ses yeux sur les yeux du capitaine.

- Où ?... Ah ! ah ! mais vous consentez donc à parler, à entrer en conversation avec cet amoureux capitaine ?... Eh bien ! Ils vous attendent, tout simplement, à Metz !

- À Metz !

- Oui, à Metz !... Vous voyez que ça n'est pas loin !...

- Mais je croyais que votre famille était de Karlsruhe !

- Certes oui, aimable demoiselle, mais c'est moi qui les ai fait venir à Metz, qui les ai installés à Metz pour bien des raisons !... D'abord c'est là qu'elles recevront tous mes petits cadeaux... *Elles seront plus près de la fortune de la guerre !...* Eh ! eh ! eh ! vous comprenez !

- Oui, oui !... Ah ! je comprends...

- N'est-ce pas ?... Vous comprenez qu'il s'égare beaucoup de petits cadeaux en route !... Moi, j'ai fait louer à ma famille trois grands appartements vides !... Oh ! ils seront bientôt remplis !... Et vous voyez que nous avons de quoi vous loger ! Vous comprenez ?...

- Je comprends que vous allez encore prendre à ces pauvres Français toutes leurs pendules !...

- Et leurs femmes !... Je veux dire, exprima le *Hauptmann* en éclatant de rire, que je donnerais toutes les pendules et tous les cadeaux de la guerre pour le sourire d'une petite femme comme vous !...

- Oui, mais je ne souris pas ! dit Juliette...

- Eh bien vous avez tort !... Je suis gentil avec vous, je suis aimable, je vous sauve la vie et je suis patient ! Voilà bien des raisons pour sourire au capitaine Feind !

Il s'était exalté, cette fois, plus qu'il n'eût voulu... Il se trouvait tellement patient que cette patience, qui était si peu récompensée,

fini, à la réflexion, par le remettre en fureur. Et, nerveusement, il écrasa son verre sur la table...

Juliette sursauta :

- Ah ! voilà encore que vous me faites peur !...

- Je vous demande pardon... c'est un geste ridicule et tout à fait indigne de moi ! (Juliette pensait : « Du verre... on peut se tuer avec du verre... avec un petit morceau de verre sous la gorge... Ça doit être bien long... » Aurait-elle le courage de se trancher la gorge ou de s'ouvrir les veines avec un morceau de verre ?... elle trouvait ce genre de supplice bien compliqué.)

- Vous me disiez donc que vos parents m'attendent !

- Oui, oui ! à Metz !...

- Ils sont à Metz ! Et où cela à Metz ?...

- Oh ! dans un joli quartier !...

- Le quartier de la cathédrale ? demanda Juliette qui se rappelait être souvent allée avec Gérard voir la vieille tante Vezouze dans une de ces petites rues étroites qui ont gardé toute la poésie mélancolique, toute le parfum du passé.

- Non ! Non !... pas dans ce quartier moisi de la cathédrale !... Mais laissez donc ce verre tranquille... vous allez vous couper !... êtes-vous entêtée... laissez ce verre...

- Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Du verre blanc, ça porte bonheur !...

- Ah ! on dit ça chez vous !...

- Mais oui !... C'est pour cela que vous devriez m'en laisser prendre un morceau, un petit morceau...

Il fronça le sourcil... et repoussa les morceaux de verre loin de la main de Juliette...

- Je vous disais donc que je les ai installés...

- Qui ?

- Eh bien ! mes parents !...

- Ah ! oui !... vous me parliez de vos parents qui m'*attendent*...

- Justement ! Ils vous attendent dans le beau nouveau quartier neuf de la Gare !... Cela est vraiment *kolossal* !... Vous connaissez bien Metz !... Vous direz comme moi, j'espère, qu'on meurt dans les autres quartiers !... Nous avons apporté là de belles maisons, de l'air, de la lumière !... Il ne dépend que de la belle M^{me} Feind d'y apporter le charme de sa présence !... Voulez-vous ?...

Cette fois, il lui avait saisi assez sournoisement les deux poignets et, penché sur elle comme une bête concupiscente, il exigeait une réponse.

Elle se plaignit qu'il lui faisait mal. Il ne la lâcha pas.

- Tuez-moi et n'en parlons plus !...

Il la lâcha ou plutôt la repoussa brutalement, se versa un grand verre de champagne, le vida d'un trait, cassa encore ce verre-là, ne s'excusa point, et dit :

- C'est oui ou non !... Si c'est oui, vous irez m'attendre chez mes parents !...

Elle le vit dans un tel état d'exaltation qu'elle n'osa point lui demander : « Et si c'est non ?... »

Non ; elle n'osa point cela... Il fallait trouver quelque chose pour le calmer tout de suite... et cependant, elle ne le voulait pas et elle ne le pouvait pas !... Il y a des paroles qui se refusent à être prononcées... Elle se leva, car de plus en plus il lui faisait peur, avec sa façon à la fois amoureuse et menaçante de la regarder... Il la laissa faire quelques pas dans la pièce. Il comprenait qu'elle réfléchissait et il la laissa réfléchir.

Cependant, comme elle sembla à un moment se rapprocher de cet endroit de la table où il y avait ces débris de verre, il jeta vivement tous les morceaux dans une serviette, alla ouvrir une fenêtre et jeta la serviette dehors ; puis il referma la fenêtre et revint

s'asseoir en disant, têtue : « J'attends la réponse... Oh ! réfléchissez ! réfléchissez bien !... *Je ne suis pas pressé à cinq minutes près !...* »

Elle frissonna. Comme il se méfiait d'elle ! et comme il la guettait... Elle pensa au loup et au Chaperon rouge comme elle avait pensé tout à l'heure à l'ogre... quelle pauvre petite proie sans défense, cette nuit, au fond du bois !... Qu'est-ce qu'elle allait répondre ?...

Elle s'en fut à une fenêtre regarder la nuit...

Dans le lointain, il y avait des feux sur le coteau et cette éternelle musique sourde du canon du côté de la Moselle...

Les vallées proches de la Meurthe en revanche semblaient apaisées, s'être tues d'épouvante après les crimes du jour...

Elle vit briller, sous la fenêtre, sur la route, la baïonnette d'une sentinelle...

Elle fit quelques pas, encore indécise, pénétra comme une ombre dolente dans l'espace de penderie au fond de laquelle il y avait une autre fenêtre... machinalement elle souleva le rideau...

Il y avait là, encore, sur le sentier l'éclair d'une baïonnette...

C'est à ce moment que Gérard et Corbillard, qui venaient d'arriver du fond du bois Saint-Jean, l'avaient aperçue...

Elle revint dans la chambre. Encore une fois elle venait de faire inutilement le tour de sa cage...

Oh ! elle était bien à la disposition absolue de cette brute qui n'attendait qu'une parole maladroite pour se jeter sur elle...

Elle s'assit en face de lui et lui dit doucement, humblement :

- Monsieur Feind ! Vous me demandez une chose terrible... une chose à l'idée de laquelle je n'ai pas encore eu le temps de m'accoutumer... Vous comprenez !... Il faut être bon avec moi si vous voulez que je me fasse à l'idée que vous savez !... Il ne faut pas me regarder comme ça... Il ne faut pas me bousculer comme tout à l'heure... Il ne faut pas me faire peur !...

- Il faut peut-être que je m'en aille, ricana-t-il.

Et il se leva brusquement :

- Ah çà ! en voilà assez, il me faut tout de suite une réponse !...

Elle vit qu'il était tout au bout, tout au bout de sa patience.

- Eh bien, dit-elle, faites-moi conduire chez vos parents !

Il poussa un cri de triomphe, un véritable « han ! » de gloire et de victoire. Sa figure flambait et ses bras, tendus vers elle, tremblaient. Jamais ! jamais ! jamais il ne lui avait fait encore aussi peur...

Il râla :

- Merci !... Voilà une réponse !...

Alors, elle, dans un souffle :

- Ça n'est pas encore une réponse, mais ça vous permettra d'en attendre une !...

- Parfaitement !... nous sommes d'accord, s'écria-t-il, en soufflant de bonheur... ça n'est encore que l'entente cordiale... mais l'anneau d'alliance vient après... Regardez la France et cette sacrée Angleterre !...

Il était enchanté de sa comparaison...

- L'entente cordiale ! l'entente cordiale ! mais je ne demande que ça, moi ! l'entente cordiale avec une belle petite fille comme vous ! C'est l'histoire de toutes les fiançailles... chez les gens bien élevés. Pour qui me prenez-vous ?... Che ne demande pas plus pour le moment !

Juliette commençait à respirer un peu plus librement quand il reprit, en se frottant ses grosses mains :

- Je ne suis pas une brute... je ne suis pas un barbare !... Qu'est-ce que je veux, moi ?... Tout simplement que l'on montre un peu de bonne volonté, d'abord ! Après la petite fille bien gentille deviendra M^{me} Feind ! Vous serez M^{me} Feind, mademoiselle Juliette.

Et vous serez heureuse avec M. Feind ! Permettez-moi de vous embrasser !...

Cette fois, elle répliqua avec une énergie soudaine dont elle ne fut pas maîtresse...

- Non ! nous n'en sommes pas encore là !...

Et elle ajouta aussitôt pour atténuer le déplorable effet produit :

- C'est vous qui l'avez dit vous-même !...

Il réfléchit encore. Il paraissait des plus fâcheusement impressionnés. Cependant il dit :

- C'est comme vous voudrez !... Ne mangeons donc point notre blé en herbe... Vous me paraissez maintenant trop raisonnable pour que je vous fasse la moindre peine !

Il la considéra quelques instants en silence et reprit :

- Certainement, le moment viendra où M^{me} Feind se laissera embrasser par M. Feind avec plaisir : en attendant, fit-il, en fouillant dans une poche de sa tunique, vous seriez bien aimable de me signer ces petits papiers-là !...

- Quels papiers ? demanda Juliette...

- Mais vos papiers de naturalisation !

- Quelle naturalisation ?

- Ah çà ! mais, ma chère demoiselle, il faudrait s'entendre ! Si vous ne demandez pas votre naturalisation allemande, moi, je ne puis rien pour vous ! J'ai pu vous arracher à la justice militaire en répondant de vous et en attestant que vous allez devenir ma femme ; de votre côté, vous consentez à aller habiter à Metz chez mes parents... c'est parfait ! mais ça n'est parfait qu'à une condition, c'est que vous renonciez à votre nationalité française et que vous demandiez la naturalisation allemande ! Sans quoi, ma petite, dans le cas où l'on ne vous fusillerait pas tout de suite, on vous dirigerait

sur un camp de concentration comme toutes les autres prisonnières civiles !... Comprenez cela et signez !

- Monsieur Feind, il est bien inutile que je demande ma naturalisation et je vais vous dire pourquoi, expliqua Juliette d'un ton glacé : ou nous nous marierons ensemble et notre mariage me naturalisera allemande, ou nous ne nous marierons pas et il est inutile que je change de nationalité. Laissez-moi donc si c'est nécessaire aller dans un camp de concentration ! Là, quoi qu'il arrive, vous êtes toujours sûr de pouvoir me retrouver... Qu'est-ce que vous en dites ?

- Je dis que vous vous f... de moi !... Voulez-vous signer oui ou non ?...

- Non !...

- Hein ?...

- Non ! je dis non !... *Je ne signerai pas un papier dans lequel je demande à devenir allemande !...*

- Nom te Tieu !... voulez-vous signer ?...

Il écumait. Sa rage le faisait grincer des dents. Il se rendait compte que cette petite s'était moquée de lui et que tout ce qu'elle pourrait dire et faire tendrait toujours à le tromper, à le berner, à lui faire perdre son temps ! Jamais elle ne consentirait à devenir sa femme !

La preuve en était qu'elle ne voulait point signer ces papiers, remplir cette première formalité qui la rapprochait de lui et la mettait sous sa dépendance... quelle petite rouée !... Et comme il l'eût déjà châtiée s'il ne l'aimait point à en perdre la tête ! La battre ! Mais, dans son transport hideux, il ne pensait encore qu'à la caresser !

Elle s'était croisé les bras devant sa fureur.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas collée au mur comme les autres !... Pourquoi ne me tuez-vous pas ?... J'aime encore mieux ça que de signer une saleté pareille ! Allons, mon vieux, un peu de

courage !... Pourquoi ne m'avoir pas tuée comme les autres, en même temps que les autres ?... Pourquoi ?

- Pourquoi ? rugit-il. Parce que je te veux !

Et il se rua sur elle.

Il la prit dans ses bras avec une fureur telle qu'on eût pu croire qu'il allait la jeter, la briser contre le mur... mais le misérable, resserrant sa terrible étreinte, cherchait à approcher son baiser de ce cou si blanc, de cette bouche qui se détournait avec horreur...

Dans le même moment, on frappait trois coups secs à la porte qu'il croyait condamnée et qui, comme nous l'avons dit, donnait, en passant par un cabinet de débarras, sur une chambre de derrière.

Une voix pleine d'autorité l'appelait par son nom, cependant qu'une main tirait brutalement le verrou.

D'abord il laissa échapper un formidable juron... mais, vite repris par la discipline, il abandonna son gracieux fardeau en s'écriant :

- *Ya, Herr Direktor !... Ya, Herr Direktor !...* et il courut à la porte qui s'ouvrait.

XII

La dame au manteau gris

Aussitôt qu'elle eut pénétré dans l'auberge, la dame au manteau gris et à l'épaisse voilette, qui avait frôlé Gérard sur la route, avait été conduite par Rosenheim lui-même dans une chambre du premier étage.

Cette chambre, contiguë à celle que l'on avait donnée à Juliette, avait deux fenêtres : l'une donnant sur le sentier, gardé par la sentinelle, l'autre ouvrant sur les derrières de l'auberge, directement sur le bois Saint-Jean.

Rosenheim n'avait pas posé une seule question au manteau gris. Il s'était borné à lui dire :

- Asseyez-vous, *il* va venir.

Et, de fait, le personnage annoncé se présentait quelques minutes plus tard, entrait dans cette chambre comme chez lui, saluait la dame, la pria d'enlever son manteau et sa voilette, lui affirmant, après avoir fait retomber les rideaux des fenêtres, qu'elle n'avait à craindre aucun regard indiscret.

Monique obéit.

Stieber put bientôt voir sa figure. Elle était affreusement belle. Il y a des femmes pour qui la douleur ajoute encore à la beauté.

Monique dit tout de suite :

- Monsieur, vous m'avez promis de sauver M^{lle} Tourette. Vous savez où on l'a transportée ?

- Ici, dans la chambre à côté. Mais parlons bas... C'est justement à cause de ce que je vous ai promis que je vous ai fait conduire dans cette pièce...

- Monsieur, il doit y avoir alors quelqu'un avec M^{lle} Tourette ! Il m'a semblé entendre tout à l'heure deux voix... et deux voix qui se querellaient !...

- Madame, M^{lle} Tourette dîne dans la chambre à côté avec le capitaine Feind. Ce parfait galant homme va essayer de persuader à votre parente qu'il ne peut y avoir de plus grand bonheur pour elle que de devenir sa femme...

- Elle ne le voudra jamais !...

- Non ! je connais toute l'histoire... Votre fils l'aime et elle aime votre fils... Laissons-les donc à côté jouer, pour le moment, leur jeu à tous les deux, cela n'a aucune importance !... et occupons-nous un peu de nos affaires. Elles en ont besoin !... Vous comprenez que je ne vous ai pas fait venir ici pour vous entretenir uniquement de M^{lle} Tourette !...

- Mais vous m'avez promis de la sauver !...

- Je tiendrai ma promesse !...

- Écoutez, monsieur, je connais M^{lle} Tourette ! À la moindre parole malséante de ce Feind, ce sera le drame !...

- Eh bien, je serai justement là pour l'arrêter ! Calmez-vous... Feind n'est pas dangereux... on ne prend pas comme ça une femme de force, que diable !... *Est-ce que nous avons jamais essayé de vous avoir de force, nous autres ?...* On se plaît à raconter des horreurs à dormir debout sur notre barbarie !... Nous ne sommes pas des barbares !... *Regardez toutes les précautions que nous avons prises pour que vous consentiez à venir à nous de votre seule bonne volonté !...* Voilà au moins un ouvrage plein de délicatesse !

L'horrible bonhomme avait ouvert une serviette en maroquin qu'il avait apportée avec lui, et, tout en compulsant des paperasses, jetait, de temps à autre, par-dessus ses lunettes d'or, son regard aigu sur la malheureuse femme.

Chaque mot tombait sur elle comme du feu.

Il pouvait être content. Stieber savait faire souffrir.

- Assez ! finit par gronder Monique qui étouffait de honte, taisez-vous !... je suis à votre disposition mais épargnez-moi votre raillerie !...

- À notre disposition ! releva Stieber... voilà ce dont je veux être absolument sûr !... Oui, je voudrais savoir *si nous sommes toujours d'accord* !...

- J'ai dit une fois : *oui ! c'est oui !* exprima d'une voix sourde Monique, atrocement pâle.

- Alors, reprit l'autre, vous me permettrez, madame, de m'étonner de l'imprudencé inexcusable de vos actes !... Il était entendu que vous deviez attendre votre maître au château et non dans la rue qui est dangereuse pour tout le monde ! surtout en cette saison !... Votre conduite, tantôt à Brétilly, a été inouïe !... Si je n'avais pas été là, je ne puis penser sans horreur à ce qui aurait pu vous arriver !...

- *Il ne peut rien m'arriver de pire !* gémit la pauvre Monique !...

- Je vous entends bien ! C'est votre avis à vous... mais qu'est-ce que nous serions devenus, nous autres !... L'empereur se fait une fête d'être reçu par vous dans votre célèbre demeure !... vieux château lorrain !... Vieille noblesse !... Les Vezouze !... C'est le commencement d'une alliance avec la France, cela !... Y avez-vous pensé, madame ! car il faudra bien qu'elle se fasse un jour ou l'autre, cette union nécessaire, et elle ne saurait m'apparaître sous de plus gracieux auspices !

- Monsieur ! je vous prierai de me faire grâce de toute votre politique ! *Que voulez-vous de moi aujourd'hui ?*...

Elle jeta cette dernière phrase d'une façon sinistre *en appuyant sur « aujourd'hui »*.

- Je veux d'abord vous faire lire cela !...

Et Stieber tira de son portefeuille une lettre sur le papier de laquelle Monique reconnut immédiatement l'écriture de son mari.

Elle lut avec avidité.

Au fur et à mesure qu'elle lisait, son visage, déjà si pâle, se décomposait ; l'arcade sourcilière se creusait plus profondément ; la bouche se crispait car elle ne voulait point pleurer, même de rage et

d'impuissance, devant cet homme ; et cependant de quel nouveau désespoir la malheureuse était-elle secouée !...

Ça, par exemple, c'était l'infamie... l'infamie type, le mensonge dans ce qu'il avait pu trouver jamais de plus abominable...

Jusqu'alors Stieber ne lui avait laissé voir que les preuves de la trahison de son mari... mais voilà que c'était la preuve de son prétendu crime, à elle, qui lui passait sous les yeux... Il était là-dedans question du *faux nom* ! *Et son mari racontait comment c'était sa femme qui lui avait soufflé l'idée de cette combinaison, du faux nom !...* « Je l'ai embrassée pour sa peine, concluait-il, ça valait bien ça !... *Monique nous est décidément très utile !* En dehors de toutes ses grâces mondaines, elle est, pour nous, la plus précieuse imagination ! »

Cette lettre était écrite par Hanezeau à Kaniosky. Elle apportait à la malheureuse Monique la cruelle certitude d'avoir aidé son mari sans le savoir dans sa criminelle besogne, par « toutes ses grâces mondaines » ; elle lui apprenait aussi qu'Hanezeau, sans doute pour faire croire à l'indulgente complicité de sa femme, n'hésitait pas à mentir en la représentant comme l'inspiratrice d'elle ne savait quelle combinaison sournoise d'espionnage !

Cette lettre terrible lui brûlait les mains. Elle l'eût volontiers arrachée mais les morceaux en eussent encore été bons, et puisqu'elle ne pouvait l'anéantir sous les yeux ardents de Stieber qui la surveillait, elle la lui rendit sans une réflexion, sans une protestation qu'elle estimait inutile et indigne d'elle, sans une plainte. Mais son visage ne pouvait cacher l'horreur où était plongée sa pauvre âme.

Stieber, impassible, continua :

- Ceci n'est point la seule lettre qui vous intéresse. Nous en avons découvert beaucoup d'autres... La correspondance de Kaniosky et de votre mari, qui est, comme vous le voyez, des plus intéressantes, nous est tombée tout dernièrement dans les mains. *Nous la déposerons dans les vôtres pas plus tard certainement que la semaine prochaine,* ainsi que tout le dossier que vous avez déjà pu apercevoir...

- Vous me donnerez tout ! reprit Monique... Vraiment tout !... Toutes ces lettres, tout le dossier !...

- Oui, *si vous êtes gentille !*

Elle frissonna sous l'horrible phrase...

- Ah ! vous saviez bien ce que vous faisiez en me faisant lire ça !... Hein ! vous m'avez fait venir pour me faire lire ça ?...

- *C'est pour votre bien !...* Pour que vous restiez tout à fait tranquille, chez vous, en nous attendant, et en vous faisant belle, ricana le misérable...

- Oui ! fit la voix rauque de Monique.

- Quoi ? oui ?... Vous me dites oui comme si vous aboyiez.

- Oui ! oui ! oui !... je dis oui !... comptez sur moi, je me ferai belle, je serai belle, je serai tout ce que vous voudrez !

- Oh ! moi, vous savez, madame... Tout ce *qu'il* voudra !

- Oui, oui, c'est oui ! n'en parlons plus !... mais il est bien entendu que vous ne tenterez jamais rien contre Gérard ! Vous me donnerez tous ces papiers infâmes... Mais qui est-ce qui me dit que vous n'en garderez pas ?... que vous n'en publierez pas plus tard des photographies ?

- Notre parole, madame !...

- Votre parole d'espion !... Vous voulez que je croie à votre parole d'espion !

- Je regrette, madame, de n'avoir, pour ma part, que celle-là à vous offrir... Seulement, remarquez que lorsque je dis « notre parole » *la sienne* se trouve également engagée...

- Je croirais encore plus en vous ! répliqua-t-elle, farouche...

À ce mot, il s'arrêta de fouiller dans ses paperasses et la regarda fixement en silence. Puis il se remit à ranger ses papiers, plia la lettre, la mit avec d'autres dans un portefeuille et, après avoir regardé encore sa victime d'une façon assez étrange, il fit :

- Madame, vous venez de prononcer là un mot qui est terriblement flatteur pour moi !... Oui, vous pouvez croire en moi !... Quand je dis quelque chose, je le dis !... rien de plus, rien de moins... ma parole, c'est comme ma signature, j'y fais toujours honneur, même quand elle m'engage aux pires choses, même quand elle m'engage aux meilleures ! C'est ma seule force à moi ! Je dirai même que c'est notre seule force à nous autres qui travaillons dans l'ombre. Nous sommes obligés d'être plus honnêtes que les honnêtes gens, je veux dire que ceux qui travaillent dans la lumière !... Nous ne pouvons donner aucune garantie... elle n'est pas acceptable... nous sommes donc obligés de nous faire croire sur parole !... Le jour où on ne croira plus à ma parole ou à ma signature, Stieber et tout son système s'effondrera !... Vous avez donc raison, madame, de croire en moi *plus qu'en tout autre* !

- N'est-ce pas ? fit-elle, en songeant à ce *tout autre* qui était entre eux deux et dont ni elle ni Stieber n'avaient encore prononcé le nom redoutable... n'est-ce pas ?... Ah ! vous le connaissez bien !... Alors, vous, espion...

- Dites mouchard, pendant que vous y êtes...

- Vous n'auriez pas fait, si vous aviez été empereur, ce qu'il a fait... Vous n'auriez pas, par exemple, violé la neutralité de la Belgique ?...

- Moi ? répondit Stieber, avec son affreux sourire, moi ?... je l'aurais parfaitement violée !...

- Mais alors, c'est que vous ne l'auriez pas signée !

- Si, madame, je l'aurais signée !... Je croyais vous avoir fait comprendre qu'un empereur n'est pas tenu aux mêmes gestes qu'un mouchard !... Moi, madame, je ne suis qu'un mouchard, et je vous dis : « Vous pouvez avoir confiance en moi !... » Maintenant écoutez-moi bien... je vous ai fait beaucoup de mal... mais c'est fini !... Du moment que vous tiendrez votre parole, je tiendrai la mienne... je ne vous ferai plus de mal, jamais... Et même... et même peut-être pourrai-je vous être, dans une minute difficile... d'un secours des plus appréciables... je vais m'expliquer : je vous ai déjà parlé du dossier H.

- Le dossier H ?

- Oui, le dossier du *faux nom*... le dossier qui était entre les mains de votre mari... nous ne l'avons toujours pas... nous ne savons pas où il est... nous l'avons cherché partout... Il doit être chez vous !...

- Mais vous l'avez cherché chez moi !...

- Nous avons mal cherché... Pensez-y ! rappelez-vous vos conversations avec votre mari, ses habitudes, fouillez les meubles, mieux que nous ne l'avons fait, découvrez des tiroirs secrets... Enfin, tâchez à trouver ce dossier... si vous me l'apportiez un jour, je pourrais peut-être faire beaucoup pour vous !... beaucoup !...

- Quoi ?...

- Cherchez d'abord, je vous le dirai ensuite. Seulement, ne perdez pas de temps !...

- Monsieur Stieber, je croyais que vous me connaissiez suffisamment maintenant pour ne pas douter, une seconde, de la conduite que je tiendrais dans le cas où j'entrerais en possession d'un dossier pareil ! Vous paraissez y attacher trop d'importance pour que j'hésite à le porter au gouvernement français !

- Eh bien, ma petite, vous auriez tort... parce que je vais vous dire une chose... ce dossier n'a qu'une valeur négative... pour le gouvernement français... Votre gouvernement n'en pourrait rien faire et n'y comprendrait rien !... Et même avec ce dossier il n'empêcherait rien... rien de ce que nous parvenons à savoir par l'intermédiaire du *faux nom* !...

- Encore maintenant ?...

- Encore maintenant !...

- Mais j'ai dénoncé moi-même les manœuvres de ce *faux nom* !

- Qu'est-ce que cela a pu nous faire puisque vous n'avez pas pu dénoncer le *faux nom* lui-même ?... Oh ! nous savons qu'on le cherche !... Depuis votre visite à Paris au chef de la Sûreté, pas une heure ne s'est écoulée sans qu'on ait essayé de traquer le *faux nom*...

tous les limiers ont été lancés non point sur sa piste, qu'ils ignorent, mais à la recherche de cette piste... Ils ne trouveront rien !... Même avec le dossier, si, par hasard, vous le leur apportiez... je vous le répète...

- Comment savez-vous que c'est au chef de la Sûreté que j'ai parlé pour la première fois du *faux nom* ?

- C'est le *faux nom* qui me l'a appris !

- Allons donc !

- Il m'a tout appris... Tenez ! il m'a répété toute votre conversation !...

- Vous mentez !... J'étais seule avec le chef de la Sûreté !...

- Eh ! madame, vous l'avez cru, et le chef de la Sûreté aussi le croyait comme vous ! Eh bien, non !... Il y avait près de là un troisième personnage... il y avait le *faux nom* ! Et tenez ! madame, je vais vous dire une chose qui va encore bien vous étonner... j'étais tellement sûr que le *faux nom* serait là pour nous répéter ce que vous disiez au chef de la Sûreté que c'est moi qui vous ai conduite comme par la main...

- Où ?...

- Chez le chef de la Sûreté !...

- Vous...

- Oui, moi !... Je savais que vous deviez avoir une conversation avec lui !... qu'il devait venir vous voir à Brétilly... que, seul, votre voyage en Allemagne avait empêché cet entretien auquel vous deviez tenir beaucoup... aussi ma première idée, quand j'ai vu que vous ne vouliez rien nous dire de raisonnable sur le drame dans lequel avaient péri Hanezeau et Kaniosky, ma première idée a été de vous faire reconduire en France pour que vous nous livriez vous-même, par l'intermédiaire du *faux nom*, votre secret !... Le malheur était que l'empereur tenait beaucoup à vous ! Or, dans le moment, ma bonne fortune a voulu que l'on vous fît évader. C'était de la besogne toute faite. L'empereur ne pouvait pas m'en vouloir d'une trahison venue de la maison de l'impératrice. Il ne sut que me

féliciter, au contraire, du programme que je lui soumis pour Brétilly-la-Côte. Il me dit même qu'il avait été un sot de ne pas y avoir pensé le premier et il me recommanda de bien veiller sur vous pour qu'il ne vous arrivât aucune fâcheuse aventure !... C'est ainsi que, de près ou de loin, je ne vous ai pas perdue de vue pendant ce curieux voyage que vous fîtes, mêlée à la suite de la princesse de Carinthie !...

- Vous êtes... vous êtes vraiment très... très fort...

Elle recula sa chaise, d'un geste instinctif. Plus elle apprenait à connaître cet homme et plus elle comprenait qu'il fallait en avoir peur... Maintenant elle s'expliquait bien des choses qui lui étaient apparues comme fantastiques au cours de ce voyage de cauchemar...

- Vous avouez donc que ce que je dis est exact ?...

- Très... très exact... en ce qui concerne le voyage... je sais que vous ne m'avez pas perdue de vue... car moi aussi, je vous ai vu plusieurs fois...

- Je sais, je sais... et vous faisiez chaque fois une figure qui me faisait bien rire... quand vous n'étiez plus là !... *Mein Gott !* avez-vous eu peur quand vous m'avez presque heurté dans les couloirs de l'hôtel de Dresde... Vous êtes devenue plus pâle qu'une accouchée... Rendez-moi cette justice de m'accorder que je ne me cachais pas !... J'étais plus ou moins déguisé pour les autres ; je ne l'étais pas pour vous !... pour vous qui aviez peur que je vous arrête !... Chère madame, je ne voyageais avec vous que pour que l'on ne vous arrêtât pas !...

- Vous êtes infernal !...

- Et votre fuite de Constance !... votre évasion par la fenêtre !... J'étais à quelques pas de vous... je me disais : « Pourvu que les draps ne se dénouent pas ! »... Ah ! c'est que vous représentiez pour moi quelque chose d'immense... quelque chose de plus important au point de vue de l'espionnage, que tout ce qui pouvait se passer en ce temps-là dans mon service de campagne en France... Vous représentiez ce que vous alliez dire au chef de la Sûreté !...

- Est-ce possible ?... Est-ce bien possible ?... gémit-elle. Non ! là, je ne veux plus vous croire... vous vous vantez !... vous voulez m'impressionner dans un but que j'ignore... Ah ! j'ai trouvé !... vous voulez me faire dire des choses que je croirai sans importance parce que vous m'avez fait entendre que vous les saviez déjà... Non ! il n'est pas possible que vous sachiez quoi que ce soit de ma conversation avec le chef de la Sûreté, à Paris !...

- Je vous dis que je ne mens jamais !... Voulez-vous que je vous répète tous les compliments qu'il vous a faits ?... les termes mêmes des consolations qu'il vous a administrées ?... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir été félicitée pour les services rendus ! En toute vérité, ces éloges vous appartenaient, car vous nous avez porté un coup redoutable en livrant les papiers que Kaniosky vous a remis, croyant les remettre à votre mari !...

Monique écoutait Stieber, les yeux follement agrandis par la stupéfaction... Stieber s'en aperçut et en triompha :

- Ah ! vous commencez à me croire, maintenant... Tenez ! pour dissiper le moindre doute qui pourrait rester dans votre esprit, je vais vous dire exactement comment les choses se sont passées entre votre mari, Kaniosky et vous ! C'est vous qui les avez tués tous les deux !... Vous êtes une diable de femme !... Quand j'ai raconté le coup de l'accident de l'éperon à l'empereur, il a dit : « Elle est épatante, cette petite femme-là... ! » Je vous demande pardon, madame, mais je cite textuellement les paroles de Sa Majesté.

Monique considérait de plus en plus cet homme avec épouvante...

Ces gens-là étaient donc partout ! Ils savaient tout ! Ils étaient aussi puissants qu'ils le disaient ! Ils voyaient, ils entendaient à travers les murs ! Ils pénétraient partout ! Ils crochetaient toutes les consciences ! Ils fouillaient tous les tiroirs !...

... Qu'est-ce que c'était donc que ce misérable *faux nom* qui se glissait dans les coins les plus secrets des administrations les plus fermées, dans les états-majors, à la police chez le chef même de la Sûreté, et grâce auquel ce Stieber pouvait lui répéter à elle des paroles qu'elle croyait n'avoir été entendues que d'elle et de Dieu !...

- Monsieur, demanda-t-elle, dans un souffle, pourriez-vous me dire quels ont été les derniers mots du chef de la Sûreté générale, quand je pris congé de lui ?

- Il vous a dit : « Allez sans crainte, madame, et sans remords. Vous avez bien mérité de la patrie ! »

- C'est bien, monsieur, je m'avoue vaincue... mais qu'avez-vous tant besoin de ce dossier H relatif au *faux nom* puisque ce *faux nom* continue si bien et si... tranquillement à vous servir ?...

- Madame, je vous affirme que ce dossier ne pourrait avoir aucun intérêt pour le gouvernement français, mais je ne suis pas tenu de vous dire quel genre d'intérêt il peut avoir encore pour nous !... Enfin, vous êtes avertie... s'il vous tombe sous la main, venez me trouver ou faites un signe, vous ne vous en repentirez pas !... Maintenant, j'ai dit là-dessus tout ce que j'avais à vous dire. Nous pouvons parler de M^{lle} Tourette, si cela vous convient...

- Oh ! mon Dieu ! soupira Monique du fond de son abîme. Sauvez-au moins celle-là !...

- Chose promise, chose due !... Voilà ce que vous allez faire, ou plutôt d'abord ce que je vais faire. Je vais prier le capitaine Feind de venir ici, car nous avons à nous entretenir avec lui de quelques détails de service nécessaire pendant le séjour de l'empereur à Brétilly-la-Côte. Vous ne serez pas de trop. Il faut que nous nous entendions tous les trois. Quand je vous ferai signe vous vous lèverez et vous vous en irez !... Mais vous ne descendrez pas, vous resterez au fond du couloir, dans le lavabo. Il pensera que vous avez quitté l'auberge... Vous me suivez bien... vous me comprenez bien... ?

- Allez, monsieur, allez !...

- Vous partie, je dirai à Feind que je l'emmène avec moi dans mon auto jusqu'à Brétilly où le colonel nous attend. Affaire de service !... il bougonnera. Je lui dirai que le service passe avant tout et, pour le consoler, qu'il pourra être de retour ici une demi-heure plus tard. Cette demi-heure-là vous l'occuperez à faire évader M^{lle} Tourette comme M^{me} de Lavalette fit évader son mari.

- Mais le capitaine a mis des sentinelles partout...

- Oui, et vous êtes bien venue jusqu'ici... Les sentinelles vous en laisseront repartir ou plutôt laisseront passer M^{lle} Tourette que vous aurez enveloppée de votre manteau et de votre voilette, et à laquelle vous aurez remis le petit carton jaune qui vous permet de passer partout !... Enfin, si vous avez besoin du mot d'ordre ce soir, c'est « Strasbourg et Berlin »... Vous voyez comme c'est simple !...

- Si simple que j'ose à peine y croire !... murmura Monique.

- Soyez tranquille... il ne se présentera aucune difficulté...

- Et moi après, qu'est-ce que je ferai ?...

- Vous, vous, resterez ici. Du reste, vous ne pourriez plus en sortir ! et je n'y tiens pas !... Il faut que Feind, à son retour, constate bien que l'affaire a été uniquement montée par vous... que je n'y suis pour rien !... Feind sera furieux contre vous et peut-être aussi contre moi ! Il viendra me trouver... je lui répondrai que c'était à lui de mieux surveiller sa fiancée et je lui donnerai l'ordre de veiller discrètement sur votre retour à Brétilly avec tous les respects dus à votre rang. Soyez tranquille. C'est un homme qui connaît son intérêt ! Il ne vous bousculera pas trop !...

- Et où ira M^{lle} Tourette ?...

- Ah ! ça, vous m'en demandez trop !... Où elle voudra !... mais qu'elle ne se fasse pas prendre !... car cette fois, je doute que Feind...

Monique l'interrompit... depuis quelques minutes des bruits sourds et inquiétants venaient de la chambre à côté. On donnait des coups de poings sur une table... Il y avait un bruit de verres brisés...

- Tenez ! écoutez !... entendez-vous ! mais il la rudoie ! mais on se bat dans la chambre à côté !... Mais c'est épouvantable... Mais, intervenez donc, monsieur !...

- Vous, d'abord, restez bien calme ici, fit Stieber, ou je ne réponds de rien !... Il ne faut pas que le capitaine puisse s'imaginer, un instant, que vous savez que M^{lle} Tourette est dans la chambre à côté... sans quoi il se méfierait, par Dieu ! et tout serait raté... Pas

d'émotion !... Du sang-froid !... Eh bien oui ! quoi ! il l'embrasse ! Elle n'en mourra pas !... Ah ! un dernier conseil... Ne revenez dans cette pièce, d'où vous pourrez pénétrer ensuite dans la chambre de M^{lle} Tourette, que dix bonnes minutes après notre départ... Assurez-vous que nous sommes partis, c'est plus prudent ! Si Feind avait la moindre méfiance, il serait bien capable de remonter un instant ici sous le prétexte qu'il a oublié quelque chose mais en réalité pour venir voir ce qui s'y passe !... Ah ! madame, je suis gentil... j'ai pensé à tout !... Pensez de votre côté au dossier H... vous me ferez rudement plaisir !...

Comme on entendait une plainte, un gémissement étouffé, un râle qui ressemblait à un sanglot dans la pièce à côté, Monique n'y tint plus. Ce fut elle qui alla frapper à la porte ; mais ce fut Stieber qui appela M. Feind.

Alors, Monique revint s'asseoir à sa place et fit appel à tout son sang-froid comme Stieber le lui avait recommandé.

XIII

Juliette dans les ténèbres

Quand Feind eut obéi à Stieber et que la porte eut été refermée, Juliette, encore frissonnante de l'étreinte subite du *Hauptmann*, se trouva toute seule, et prête à tenter l'impossible pour éviter une seconde expérience de la faiblesse de sa ruse en face d'un amour aussi brutal et aussi déterminé que celui de M. Feind. Il fallait fuir !

Fuir coûte que coûte ! Fuir ou se tuer ou se faire tuer en fuyant, ce qui était encore une solution préférable aux embrassements du Herr capitaine.

Dans le tumulte bouillonnant de sa pensée et pressée par le prix des minutes où on la laissait seule, une imagination lui vint.

Tout à l'heure, elle avait considéré mélancoliquement à travers la vitre la sentinelle qui gardait la route et elle s'était dit que, sans cette sentinelle, la fuite eût, en somme, été assez facile, à cause de la vigne en espalier qui entourait de son rideau solide les murs de la maison.

Elle n'eût eu qu'à se laisser glisser en prenant appui des pieds et des mains sur les branches même de l'arbre. Hélas ! il y avait cette sentinelle qui l'attendait, en bas !

« Eh bien mais, pensa-t-elle tout à coup, si je m'enfuyais *par en haut* ! »...

Oui, si, au lieu de descendre vers la route, elle grimpait vers le toit... jusqu'aux lucarnes du grenier... Peut-être là parviendrait-elle à se dissimuler jusqu'à la minute propice qui favoriserait sa fuite dans la nuit... peut-être, encore, en passant de l'autre côté du toit, réussirait-elle à descendre sur les derrières de l'auberge, dans quelque endroit où elle risquerait de ne point trouver de sentinelles. Il ne fallait qu'un instant pour atteindre le bois Saint-Jean et la forêt de Champenoux !...

Et même si elle devait encore rencontrer de ce côté-là des difficultés, eh bien, elle les braverait !

Elle risquerait le coup de feu !

En quelques bonds elle pouvait être sous bois, à l'abri de ces arbres qui étaient ses amis, de ces épaisses futaies qu'elle connaissait si bien et qui ne demandaient certainement qu'à se refermer sur elle et qu'à la défendre !

Ah ! sentir le salut si proche ! Comment n'eût-elle point tenté la plus folle entreprise pour l'atteindre ?

Elle y fut décidée tout de suite.

D'abord elle souffla sa lampe.

Puis elle s'en fut à l'une des fenêtres qui donnait sur la route. Elle essaya de voir la sentinelle ; mais sans doute celle-ci était-elle adossée au mur même car Juliette ne l'aperçut point.

Alors, tout doucement, tout doucement, elle ouvrit la fenêtre...

Quel silence autour de l'auberge !... et même plus loin, tout là-bas, les baoum !... baoum !... de la grosse artillerie boche s'étaient espacés... Les canons eux-mêmes s'endormaient...

Le malheur était dans cette lune éclatante qui illuminait la route et argentait la lisière du bois...

Tant pis ! Juliette n'avait pas le temps d'attendre les nuages qui accouraient, par troupeaux lourds, de l'ouest.

Feind pouvait revenir à l'instant...

Elle voyait les bras solides de la vigne qui se croisaient aux côtés de la fenêtre et jusqu'au-dessus de sa tête. Elle se pencha pour voir un peu le chemin de sa fuite vers le toit, vers une lucarne qui était du reste très rapprochée.

Elle aurait deux gestes à faire ou trois au plus, mais elle devait les exécuter avec précision, et surtout sans bruit ; se mettre debout dans la croisée, appuyer un pied à droite sur cette fourche... se pendre avec les mains aux branches de dessus ; se hisser d'un mouvement lent et sûr jusqu'à ce qu'elle pût mettre un genou sur le

rebord de la lucarne... en somme une petite affaire si elle réussissait ; et la mort si le pied glissait un peu...

Cependant elle ne pouvait se livrer à une pareille escalade tant qu'elle ne saurait pas où se trouvait exactement la sentinelle...

C'est alors que, se penchant toujours davantage, elle repoussa tout à fait le battant de la croisée qui fit entendre un grincement.

C'était terrible, ce grincement dans la nuit !... On n'entendait que lui !...

Il parut à Juliette plus assourdissant que l'explosion d'un mortier de 42... Et, aussitôt, directement sous la fenêtre, ces deux mots allemands interrogèrent la nuit :

- *Wer da ?...*

Juliette, de ce côté, était « brûlée ». Elle n'avait plus qu'à fermer le plus tranquillement et le plus naturellement possible sa fenêtre. C'est ce qu'elle fit. Après quoi, elle eut une légère défaillance et se laissa tomber sur une chaise.

Évidemment, il lui faudrait attendre un bon moment, maintenant, avant de tenter à nouveau l'expérience. Et Feind allait sans doute revenir tout de suite !...

Que faisait-il dans la chambre à côté avec cet homme qui était venu le chercher et qu'elle ne connaissait pas ?... Comme Feind avait obéi à l'homme... Une espèce d'officier supérieur de l'administration sans doute... Feind lui disait : « Herr Direktor » !... Si Juliette s'adressait à lui... si elle lui demandait qu'il la délivrât de ce Feind !...

Elle était prête à tout pour être délivrée de ce Feind !

Elle demanderait au supérieur de ce Feind comme une grâce qu'il la fît fusiller ! et surtout elle lui expliquerait qu'il n'y avait aucune raison pour qu'on la laissât à la disposition d'un individu qui mentait aux autorités allemandes en prétendant qu'une Française consentait à l'épouser !...

Elle avait relevé la tête... Un murmure lointain de voix venait jusqu'à elle...

Soudain, elle aperçut, au fond de ce trou qui avait été autrefois l'alcôve et qui était devenu le cabinet de toilette, un rai de lumière...

C'était, évidemment, la lumière de la chambre d'à côté qui venait jusque-là, à travers les interstices de la cloison desséchée...

Elle se leva et, sur la pointe des pieds, pénétra dans l'alcôve, se dirigeant vers cette lumière... vers cette raie éclatante qui l'attirait du fond des ténèbres...

Quand elle fut près de cette cloison, elle entendit... et quand elle eut collé son œil à ce rai de lumière, elle vit...

Elle vit, assis autour d'une table, deux hommes et une femme.

Les deux hommes étaient Feind et ce « Herr Direktor » qui était venu chercher le capitaine tout à l'heure...

Quant à la femme, Juliette ne la distingua pas très bien tout d'abord !

Cette femme était dans l'ombre, au fond d'un fauteuil... De temps en temps, elle faisait un geste de dénégation ou de consentement du côté du « Herr Direktor »...

Enfin, comme on prononçait son nom, à elle, Juliette, la femme sortit de l'ombre et sa figure fut éclairée un instant, en plein, par le feu de la lampe.

Si Juliette ne poussa pas un cri en reconnaissant M^{me} Hanezeau, c'est que l'étonnement, le saisissement furent si grands chez la jeune fille que ce cri en perdit toute la force qu'il lui fallait pour sortir... Oui, il lui resta dans la gorge...

M^{me} Hanezeau, la mère de Gérard, entre ces deux officiers allemands, discutant tranquillement, presque amicalement des choses... des choses que Juliette ne comprit pas tout d'abord...

Non ! non ! elle ne comprenait rien à ce qui se disait...

Ou plutôt elle n'entendait plus... Ses yeux étaient tellement occupés à voir M^{me} Hanezeau et à chercher à la revoir quand elle se replongeait dans l'ombre et à la regarder encore quand elle revenait dans la lumière que Juliette semblait, momentanément, avoir renoncé à la faculté de l'ouïe...

Enfin, quand elle fût bien sûre que c'était Monique qu'elle avait là en face d'elle, les paroles reprirent tout à coup toute leur importance... et quelle importance ! L'ouïe aussi eut son compte !...

Après avoir vu cela, voici ce qu'elle entendit :

L'officier, que Monique appelait M. Stieber, parlait ; il disait à Feind :

- Je suis sûr, capitaine, que vous vous entendrez très bien avec M^{me} Hanezeau. Du reste, vous étiez un ami de la maison, du temps de M. Hanezeau... et je ne vois pas ce qui pourrait vous diviser aujourd'hui... J'insiste là-dessus parce que, aux fins que rien ne cloche dans la fête que nous préparons, il faut qu'il y ait une bonne volonté parfaite de part et d'autre !... J'ai parlé tout à l'heure à madame de votre fiancée, mon cher Feind ; et *madame m'a avoué qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce que M^{lle} Tourette devienne M^{me} Feind ; au contraire !*

- Tant mieux ! fit entendre la voix bourrue du capitaine. Et cela tombe bien !... car je ne suis pas décidé à lâcher M^{lle} Juliette !...

Ah ! les cloches qui sonnaient à toute volée dans les oreilles de Juliette... C'était à ne plus entendre... à ne plus rien entendre du tout... C'était même à ne plus rien voir. Oui... tout se brouillait... Juliette ne vit même pas le geste par lequel Stieber figea sur les lèvres de Monique toute protestation maladroite... Cependant Juliette voulait écouter encore ! voir encore !...

Un miracle de volonté fit qu'elle ne perdit point tout à fait les sens...

Herr Direktor Stieber continuait :

- Du reste, votre mariage avec M^{lle} Tourette est une chose qui a été discutée « en haut lieu » et qui est infiniment plus raisonnable

que ne l'eût été celui de la nièce du général avec M. Gérard Hanezeau...

- Tel a toujours été mon avis, Herr Direktor !... ricana encore l'abominable Feind, en regardant Monique qui détourna la tête.

- La grande fortune, si honorablement acquise, des Hanezeau, conclut Stieber, peut permettre à M. Gérard, s'il ne lui arrive point malheur car ce jeune homme est bien imprudent, une grande ambition. Je n'hésite pas à vous tenir ce langage devant M^{me} Hanezeau qui est plus notre amie que l'on ne pouvait croire *mais qui est obligée souvent de donner le change pour ne point éveiller les soupçons de M^{lle} Tourette ou même ceux de son fils dont le patriotisme et l'amour sont également intransigeants !*

Cependant Feind, tandis que Monique, sous ce coup d'assommoir, disparaissait au fond de l'ombre de son fauteuil, cependant Feind répondait avec une ironie marquée !

- Je suis d'autant plus agréablement surpris de vous entendre parler ainsi que l'attitude de M^{me} Hanezeau, aujourd'hui même, au bureau de poste, ne pouvait pas me faire espérer...

- Eh !... comédie que tout cela, mon cher ! Êtes-vous, oui ou non, un homme intelligent ?... Finissons-en avec cette histoire de mariage qui vous tient tant à cœur !...

- Monsieur le directeur, exprima Feind, cette histoire de mariage ne sera point seulement honorable pour moi, mais un vrai triomphe pour tout le *Deutschland ! La nièce d'un général français !...*

- Nous savons ! Nous savons ! interrompit, avec une impatience, cette fois, difficilement contenue, Herr Direktor... ne vous ai-je point dit qu'on s'en était occupé en haut lieu ?... alors nous avons tout intérêt, n'est-ce pas ?... (ce que Stieber ne disait pas à Feind, c'est qu'il estimait que son intérêt, à lui, Stieber, n'était point de se prêter à un mariage qui donnerait à son subordonné une importance excessive et attirerait sur lui l'attention déjà éveillée de l'empereur. N'était-ce point Sa Majesté elle-même qui avait demandé à ce que Feind fût chargé de la surveillance militaire pendant son séjour à Vezouze ? Il voulait connaître et certainement faire parler celui qui avait été presque l'associé d'Hanezeau et qui

était maintenant presque le fiancé de « la petite Vezouze », comme l'empereur appelait, pour ne point donner plus d'ampleur à cette affaire de mariage, la nièce du général Tourette et la parente éloignée de Monique...)

- Oui, tous, je le crois, nous avons intérêt à ce que cela réussisse... appuya en terminant le capitaine Feind... Enfin, c'est le rêve de ma vie... et le but de tous mes travaux... pour moi et pour ma chère patrie...

- J'ai vu tout à l'heure, en ouvrant la porte, ricana Stieber, que vous touchiez de bien près au bonheur...

- M^{lle} Tourette est donc là ? demanda la voix froide et indifférente de Monique, une voix qui vint glacer le cœur de la pauvre Juliette, déjà à moitié morte, de ce qu'elle venait d'entendre derrière sa cloison...

- Oui, madame, répondit Feind en fronçant le sourcil, mais autant que possible, il ne faut pas le dire... et s'il n'avait dépendu que de moi, j'eusse préféré...

- Eh ! mon cher Feind ! quand je vous dis que vous pouvez avoir toute confiance en madame... Elle me disait tout à l'heure qu'elle était si intéressée maternellement à voir vos affaires prendre cette tournure qu'elle ne se consolait point que M^{lle} Tourette pût vous échapper *et que si, par hasard, elle y réussissait, elle ferait bien tout son possible pour vous la ramener !...*

Cette fois, Monique, oubliant le rôle que Stieber s'astreignait à jouer en outrant les précautions qui devaient détourner de lui les soupçons de Feind quand celui-ci apprendrait l'évasion de sa fiancée, Monique, outrée, bouleversée d'un si affreux mensonge, se redressa, sortit de l'ombre et... et y retomba sur ces mots de Stieber :

- Qu'est-ce que vous avez, madame ? Ne fais-je point que répéter vos paroles ?... À moins que madame ne m'ait menti, reprit-il, en se retournant sur Feind... ce qui m'étonnerait fort car nos intérêts, à nous, sont également très liés aux siens...

Il y eut un silence... Ah ! Monique n'avait plus envie de protester...

- Donc, à moins que madame ne m'ait menti, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, mon cher Feind, ou plutôt ouvrez-les plus que jamais *pour ne plus vous occuper que des affaires de service* !

Ici la voix de Stieber avait changé !... Ce n'était plus l'ami qui donne des conseils, c'était le chef qui donnait des ordres...

- Je vous ai déjà parlé du service exceptionnel qui vous attend à Vezouze ! Il faudrait en arrêter le détail matériel avec madame... Voyons, madame, le capitaine, dès demain, sera logé au château même. Où le placerez-vous ? Autant que possible, il faudrait qu'il fût installé dans une pièce qu'il gardera pendant le séjour de l'empereur... et d'où il pût facilement tout surveiller... car je le place là comme chef de mes surveillants militaires ; j'aurai aussi des surveillants civils mais dont vous saurez pas à vous occuper et qui seront logés dans le village... voyons, où le placerons-nous ?...

- Mais où vous voudrez, monsieur, répondit Monique. Vous savez mieux que moi ce qui vous convient.

- J'ai pensé au cabinet de M. Hanezeau, au rez-de-chaussée. Cela ne vous dérange pas ?...

- Nullement !...

- Ah ! eh bien voilà qui est entendu !... Maintenant, dites-moi, madame, j'avais fait employer à Vezouze une caisse remplie des bustes de l'empereur... Cette caisse vous est bien arrivée ?...

- Je crois que oui ! répondit Monique d'une voix sourde.

- Comment ! vous croyez que oui ! Est-ce que l'on n'a pas déjà disposé ces bustes dans toutes les pièces ?... C'est comme le portrait de Sa Majesté, par Kaniosky, l'empereur m'a dit qu'il vous en faisait cadeau, madame... et j'ai donné des ordres pour que ce portrait fût placé dans la chambre que doit occuper l'empereur à Vezouze... Nos employés ont-ils bien veillé à tout cela ?... Je n'ai pas encore eu le temps d'aller à Vezouze... Je compte donc sur vous, madame, et sur vous, Herr capitaine... pour veiller à tous ces détails... Je serai à Vezouze, vingt-quatre heures avant l'arrivée de l'empereur ; il faut que rien ne cloche...

- Remettez-vous en à moi, répliqua Feind. Je suis à vos ordres !...

- Il faut que Sa Majesté soit reçue avec toute la bonne volonté et toute la grâce désirables !...

- Ah ! ceci regarde la maîtresse de maison ! répondit cette fois Feind en fixant Monique.

Celle-ci s'était levée.

- Si vous n'avez plus rien à me communiquer, dit-elle à Stieber, je vais me retirer, monsieur...

- Oui, vous pouvez rentrer à Vezouze !... Et surtout ne le quittez plus avant l'arrivée de Sa Majesté... cela vaudra mieux !...

Monique, qui s'était à nouveau enveloppée dans son manteau, avait déjà fait quelques pas vers la porte...

- Si je faisais accompagner madame ? proposa Feind.

Mais Stieber ne fut pas de cet avis. Il fit signe à Monique qu'elle pouvait se retirer.

- Vous comprenez, mon cher, que nous n'avons aucun intérêt à compromettre cette charmante femme... Elle est venue ici incognito... qu'elle s'en aille de même... Il est bien inutile que l'on sache que M^{me} Hanezeau est venue régler ici, ce soir, les derniers détails de la réception de Sa Majesté le roi de Prusse dans le vieux château de Vezouze !... Les Vezouze ne nous le pardonneraient jamais !... Ah ! à propos, il faut que je vous emmène...

- Où ça ? sursauta Feind qui croyait que Stieber allait enfin le laisser tranquille et qui ne songeait qu'à rejoindre Juliette envers laquelle il regrettait déjà de s'être montré si brutal, car, en fin de compte, c'était sa femme légitime qu'il voulait en faire !...

Son orgueil s'y était engagé ! Et quel intérêt l'y poussait... tout le monde parlait déjà de ce mariage !... On s'en était occupé « en haut lieu » !... Juliette, déshonorée par Feind, ne servait plus l'ambition de Feind !... Faire de force, de cette belle fille, sa maîtresse, n'était qu'un pis-aller ! une vengeance de ses sens... quelque chose

de très banal que Feind pouvait s'offrir, pendant cette campagne de brigandage, à tous les coins de rue, le viol y étant aussi fréquent que le vol et l'assassinat !...

- Où je vous emmène ? releva Stieber en souriant aimablement (ce qui lui arrivait rarement et qui était effroyable). Je sais bien que vous ne demandez qu'à rester ici, mon cher capitaine, et je comprends cela, mais le colonel demande à vous voir... Il m'a chargé de vous ramener... Oh ! je vous laisserai mon auto... Dans quelques minutes, vous serez de retour ici...

Et Stieber se leva raide, et de nouveau très froid :

- Affaire de service, capitaine !

- À vos ordres, Herr Direktor !...

Feind n'était plus qu'un automate... Il jeta un regard dérobé à la porte qui le séparait de Juliette, porte dont il avait eu soin de tirer à fond le verrou, et s'apprêta à suivre le chef du service de l'espionnage de campagne...

XIV

Drame dans les ténèbres

Juliette n'entendait plus et n'écoutait plus... Elle s'était éloignée de la cloison en même temps que Monique avait quitté la chambre voisine.

Pauvre Juliette ! elle glissait le long du mur, essayant de se raccrocher à quelque chose et ne trouvant partout que les ténèbres, c'est-à-dire ne trouvant d'appui nulle part.

Il y a des révélations qui apportent avec elles la lumière, il y en a d'autres qui font la nuit. Désormais « on sait », ou l'on croit savoir, mais on ne comprend pas ! Il y a des crimes que l'on constate sans les expliquer ! Ainsi venait de lui apparaître l'ombre formidable de *l'espionne* !...

Était-ce possible ?... Était-ce possible ?... Était-ce possible ?... Mais oui, cela était possible, puisque cela était. Elle ne pouvait douter de ses yeux ni de ses oreilles !...

- Monique !... la mère de Gérard !... M^{me} Hanezeau...

Ah ! c'est qu'elle avait tant souffert, elle, Juliette, dans cette période où le bruit de l'infamie de la maison Hanezeau avait couru la ville et la campagne !... Et comme elle avait défendu ardemment l'honnêteté du nom qu'elle aimait !...

Sa foi avait été récompensée par les déclarations officielles !... Mais sa foi n'avait point besoin de récompense comme elle n'avait pas eu besoin d'encouragement !...

Elle ne pouvait admettre que tout ce qui touchait à Gérard ne fût pas honnête comme lui, droit comme son cœur héroïque, pur comme sa belle âme simple, sans complication aucune...

Mais maintenant, hein ?... Maintenant !... Cette Monique !... Cette Monique qu'elle avait aimée, non pas comme une mère, car elle ne lui paraissait pas assez sérieuse, ni en dépit de son âge réel assez vieille... mais comme une tendre et belle amie, très sûre et très bonne, qui savait comprendre, sans le dire, le doux amour de son fils et de la petite fonctionnaire !...

Cette Monique que Gérard adorait, cette Monique dont il disait :

- C'est elle qui nous mariera, en dépit de papa, en dépit du général, malgré tout le monde, parce qu'elle le voudra et que rien ne résiste à maman !...

Eh bien ! Juliette savait maintenant comment Monique voulait les marier !... *Rien ne résiste à maman !...* Oh ! la réplique atroce qui vient à l'esprit en désordre de Juliette : « *Non ! rien ! pas même l'empereur !...* »

Car enfin, on avait dit... oui... oui... des infamies... Eh bien non, ça n'était pas des infamies !... Tout ça, c'était vrai !... C'était vrai !... C'était vrai !... Juliette venait d'en avoir la preuve !...

Elle avait beau ne pas comprendre qu'une pareille horreur fût possible, cela était !...

Monique attendait l'empereur ! s'entendait avec les agents de l'ennemi pour lui faire, à Vezouze même, une réception triomphale !...

Et maintenant Juliette se rappelait les singuliers coups de téléphone de M^{me} Hanezeau dans ces derniers jours ; Monique, par le fil, lui conseillait, sous un prétexte quelconque, de ne point venir la voir au château... Évidemment elle ne tenait point à ce que Juliette assistât à l'impérial emménagement...

Et Juliette qui s'était bénévolement étonnée de l'imprudence de la châtelaine, laquelle s'obstinait à rester seule, tout là-haut, isolée entre ses deux grandes tours historiques, à la merci de la première ruée de l'envahisseur !...

La ruée de l'envahisseur ! Monique l'attendait !... Elle l'attendait en mettant des bustes du Kaiser sur ses cheminées et son portrait dans son alcôve !...

La misérable Monique ! C'était à cause d'elle, de sa coquetterie criminelle et de sa fourberie par instants, trop audacieuse que le nom d'Hanezeau avait failli, un moment, être compromis ! Juliette pensa : « *Hanezeau était un honnête homme, que sa femme trompait, en même temps qu'elle trahissait la France !...* »

Horreur ! horreur ! oh ! horreur !... La mère de Gérard espionne !... Cette pensée la poursuivait comme à coups de marteau, entre les cloisons de cette chambre où on la retenait prisonnière !... au fond de ces ténèbres où son fantôme titubant cherchait vainement une issue...

Ainsi Feind et *l'espionne* veillaient sur elle, derrière ces murs !...

Et elle avait pu espérer un instant vouloir s'échapper !

Elle avait compté sans Monique !...

De mur en mur, de porte en porte, de fenêtre en fenêtre, elle était arrivée à cette fenêtre qui, au fond de la penderie, donnait sur la sortie.

Elle n'avait encore rien tenté de ce côté ; elle ouvrit la fenêtre, d'un geste presque instinctif, peut-être moins dans un suprême espoir de fuite qu'elle savait irréalisable que pour, tout simplement « avoir un peu d'air » car elle étouffait et, littéralement, agonisait...

Elle ouvrit donc la fenêtre. Or, une ombre, dans le même moment, bondissait sur cette fenêtre, une ombre qui semblait venir du ciel et qui était peut-être envoyée par lui !...

Juliette recula, ne pouvant retenir un cri, du reste vite étouffé par une main amie...

Et cette ombre avait la voix de Gérard !...

- Silence, Juliette !...

- Gérard !... Gérard ?... Toi, Gérard !...

- Taisez-vous donc ! et venez !...

- Ah ! Gérard !...

Vraiment, il pouvait lui dire de se taire. Elle ne pouvait point ne pas prononcer ces deux syllabes adorées. Oui ! oui ! il tombait du ciel ! C'était le ciel qui le lui envoyait... au moment où elle croyait tout perdu... Il était là !...

Il était là !... Il la serrait sur son cœur à l'étouffer ! Il était venu pour la sauver ! D'où ?... est-ce qu'elle savait ? est-ce qu'on sait ?... Du ciel, entendez-vous ! Comprenez-vous ? Le ciel était dans l'affaire...

Elle ne doutait plus qu'elle allait sortir de ce gouffre dans les bras de Gérard !...

Tout à coup l'envoyé du ciel se mit à jurer comme un charretier...

La lune, qui, un instant, avait eu le bon esprit de se cacher, venait de découper à la croisée son grand carré lumineux...

Et Gérard repoussa Juliette, dans l'ombre, parce que, dans le même moment, au-dehors se faisait entendre le hululement de la chouette...

Mais Juliette avait eu le temps de voir Gérard. Il paraissait hagard, terrible, il avait à la main une baïonnette ensanglantée !... Et elle s'aperçut alors qu'il portait l'uniforme abhorré de l'ennemi !

- Toi ! en Allemand !...

C'était la première fois qu'elle le tutoyait depuis bien longtemps, depuis qu'elle n'était plus une petite fille... Même dans un moment pareil, il n'avait pas, lui, osé lui dire toi !... Décidément les demoiselles sont souvent plus hardies que les plus hardis militaires... À partir de ce *toi-là*, ils ne se dirent plus jamais *vous* !...

- Oui ! moi, répliqua-t-il, en la serrant sur son cœur... mais pour te sauver, *toi* ! C'est pour *toi* que j'ai mis cette défroque... Pour *toi*, j'ai tué la sentinelle...

- Tu as tué la sentinelle !... Tu as tué la sentinelle ! C'est donc pour cela que tu as les mains humides !...

- Oui, je suis plein de sang !...

- Eh bien ! puisque tu as tué la sentinelle, qu'attendons-nous ?... partons !...

- Le cri de la chouette vient de me signaler un danger... et cette lumière !... Tiens !... laisse-moi repousser le battant de la fenêtre...

- Qui donc est avec toi ?

- Corbillard !... Il veille ! Il a dû entendre quelque chose !... Oh ! « le plus gros est fait ! »... Maintenant, il s'agit de ne pas compromettre notre fuite... du sang-froid ! du courage, ma Juliette !... Ah ! ma pauvre petite chérie !... comme tu trembles !...

- C'est de joie, mon Gérard !...

- Mon amour !...

- Vois-tu, l'affaire peut maintenant ne plus réussir, dit-elle de sa voix qui tremblait, ça m'est bien égal ; je suis avec toi ! on ne peut plus nous séparer, n'est-ce pas ?

- Tu penses ! fit Gérard...

- Si on nous surprenait... eh bien, tu me tuerais !...

- Non ! je te sauverais !

- Enfin, le pire qui puisse nous arriver, maintenant, c'est de mourir ensemble... Il faut remercier le bon Dieu, Gérard !

- Oui, oui ! acquiesça Gérard, mais ne dis plus un mot et laisse-moi écouter...

Il s'était glissé à genoux jusqu'à la fenêtre... la lune était toujours là, terrible...

Un moment cependant, malgré la dangereuse lumière, il passa la tête entre les deux battants de la croisée... aussitôt le cri de la chouette se fit de nouveau entendre... et, si lugubre, si lugubre, que Juliette, malgré la présence de Gérard, en frissonna jusque dans les moelles...

- Attention, Gérard !... Oh ! ce cri...

- J'entends le bruit d'une troupe en marche, fit la voix sourde de Gérard... et je viens d'apercevoir, au coin de la route, l'autre

sentinelle qui est venue jusqu'au sentier et qui va certainement s'étonner de ne point voir la sentinelle du sentier !... Pourvu qu'elle ne vienne pas jusqu'ici... qu'elle n'aperçoive pas le corps !...

- Où est le corps ? demanda Juliette...

- Eh ! le corps est resté à sa place, sous notre fenêtre, je n'ai pas pris le temps de le cacher... tu penses... chut !... Encore ce cri de la chouette...

- Oh ! oui ! c'est épouvantable !... Nous ne pourrons jamais nous sauver !...

Mon Dieu !... Elle avait eu trop d'espoir !... Et on a beau dire que l'on ne demande qu'à mourir à deux... quand on s'aime c'est si bon de *vivre* à deux !...

Gérard avait quitté son poste d'observation ; il était revenu vers Juliette, l'avait poussée doucement dans la chambre...

Il semblait avoir pris une grande résolution...

- Mon chéri !... Mon chéri !... qu'est-ce que nous allons faire ?... qu'est-ce que tu veux faire ?... où vas-tu ?... ne va pas par là et parle tout bas... il y a du monde dans la chambre à côté...

- Je le sais bien !... Il y a *l'espionne* !...

Juliette fit : « Ah !... » et s'appuya contre le mur... puis elle balbutia dans une espèce de râle :

- Tu sais ?... comment sais-tu ?...

- Je l'ai vue rentrer dans l'auberge enveloppée dans son manteau et se cachant sous sa voilette... et du bois Saint-Jean, où j'étais caché, je l'ai vue pénétrer dans la chambre voisine de la sienne... Un Boche, qui est arrivé en auto, l'y a bientôt rejoint... Et puis, je n'ai plus rien vu parce que le Boche a fait tomber les rideaux...

Juliette, une fois de plus, recommençait à revivre : Gérard n'avait point reconnu sa mère !...

Sans quoi, elle ne doutait point qu'il ne l'eût tuée, ce qui, dans son esprit, n'eût été que justice, mais elle ne doutait point non plus qu'il ne se fût tué ensuite, ce qui était bien la fin de tout !

Juliette, comme on le voit, avait sur Gérard la même opinion que Monique, et elles n'avaient tort ni l'une ni l'autre.

Gérard avait craqué une allumette...

- Qu'est-ce que tu fais ?...

- Tu vois ! j'examine la porte !...

Or, la porte que Gérard examinait était celle qui les séparait des voisins d'à côté !...

- Qu'est-ce que tu veux faire par là ?... Il n'y a rien à faire... Cette femme n'est pas seule... Feind est avec elle et aussi un autre officier !...

- Non ! répondit Gérard... sans quoi tu ne me verrais pas si tranquille... J'ai vu repartir le Boche dans son auto... il ramenait avec lui le capitaine Feind !... Cette femme était donc bien venue pour une affaire d'espionnage... elle ne saurait tarder maintenant à s'en aller... elle est même peut-être partie... si on pouvait savoir...

Tout à l'heure Juliette était tremblante, glacée, maintenant de grosses gouttes de sueur coulaient de ses tempes...

- Savoir quoi ?... À quoi cela nous servirait-il de passer par cette chambre ?... Nous sommes aussi bien gardés par-derrière que par-devant !...

- Non, justement non !... par-derrière, avec un peu de gymnastique, nous avons des chances de nous jeter dans le bois Saint-Jean sans donner l'éveil...

- Crois-tu ?... Attendons plutôt qu'on n'entende plus le cri de la chouette... et nous nous en irons par où tu es venu, c'est le plus simple !

L'allumette s'était éteinte entre les doigts de Gérard.

- Cette porte ne tient pas, dit-il, un bon coup d'épaule et je la fais sauter !... Si je pouvais être sûr que l'espionne n'est plus là !...

- Oh ! elle doit y être encore, reprit la jeune fille. Encore tout à l'heure, je l'entendais remuer...

- Oui, mais depuis que je suis ici, moi, je n'ai rien entendu... Tiens ! qu'est-ce que c'est que cette lumière ?...

- Où ? demanda Juliette qui savait parfaitement de quoi il s'agissait...

Gérard était déjà allé vers le fond de l'alcôve, sur la petite raie de lumière qu'il venait d'apercevoir, là-bas... et qui venait certainement de la mystérieuse chambre...

Sans savoir comment elle pouvait expliquer son geste, Juliette avait couru derrière Gérard, l'avait arrêté...

- Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?...

Elle lui serrait le bras à lui faire mal !... Elle ne pouvait cependant pas lui dire : « Ne regarde pas ! » C'eût été aiguïser son attention, sa curiosité, son angoisse de savoir...

Elle trouva tout à coup ceci :

- On n'entend plus le cri de la chouette !...

- Eh bien !

- Eh bien ! allons-nous en par la fenêtre !...

- Si le danger s'était éloigné, dit Gérard, Corbillard eût sifflé... Mais laisse-moi donc !... qu'as-tu ? laisse-moi regarder !...

- Gérard !

C'était lui maintenant qui lui tenait fortement le bras et l'écartait de lui, mettant le mouvement inexplicable de la jeune fille sur le compte d'une terrible nervosité... et pendant qu'il l'écoutait ainsi il s'était baissé et regardait...

Il sentit tout à coup Juliette défaillante à son côté. Il se redressa... Elle roulait sans force dans ses bras...

- Juliette ! Juliette ! ma petite Juliette ! reviens à toi ! Encore un peu de courage et tu es sauvée, je te le jure !...

Il sentit que Juliette se ranimait sous son haleine ardente, dans ses bras aimés...

Elle demanda dans un souffle :

- Elle est partie ?

- Non ! répondit-il... Cette femme est encore là... elle est seule, assise dans un fauteuil !... Elle nous tourne le dos. Évidemment elle n'est pas près de partir... Mais écoute-moi bien !... Elle est seule ! toute seule !... Ce n'est qu'une femme et ce n'est qu'une espionne !

- En es-tu sûr ?...

- Mais oui ! j'en suis sûr ! Elle se cachait pour venir trouver ici les Boches !...

- Mon Dieu ! qu'est-ce que tu vas faire ?... Gérard, qu'est-ce que tu vas faire ?...

- Laisse-moi, je vais faire sauter la porte !... et je me jette sur elle ! Tu vois comme c'est simple !

- C'est fou ! elle criera !...

- Elle n'en aura pas le temps ! je la tuerai d'un coup de baïonnette, comme la sentinelle !... Et nous passons !.

- Écoute ! écoute ! écoute ! supplia Juliette en essayant de l'entraîner à l'autre extrémité de la chambre !... et en l'entourant de gestes suppliants qu'il ne pouvait comprendre !... Écoute, nous allons essayer de passer par l'autre porte !..., Il n'y a personne derrière l'autre porte !... Ce sera beaucoup plus simple !... Comprends bien !...

- Corbillard, qui connaît la maison, m'a dit que cette autre porte ne conduisait qu'à un escalier qui descend directement dans le

cabaret... ce serait nous jeter dans la gueule du loup. Rosenheim appellera les soldats !... Je te dis de me laisser faire !...

- Mon Dieu ! Gérard !... Gérard !...

- Quoi ? quoi ? quoi ?...

- Non ! je ne veux pas que tu tues cette femme !... Entends-tu ?... C'est indigne d'un homme de tuer une femme !... Laisse donc cette porte !... Mon Dieu ! trouvons autre chose !

- Je te dis que c'est tant pis pour l'espionne !... C'est un devoir de la tuer !... C'est mon devoir !... Laisse-moi donc !...

- Devant moi, c'est épouvantable !...

- Tu resteras ici et je reviendrai te chercher !...

- Non ! non ! je ne veux pas que tu me laisses !...

- Tu ne vas pas avoir pitié d'une espionne, tout de même !...

- Oh ! je t'en prie !...

- Je te dis de me laisser !... Tu es extraordinaire ! je ne te reconnais plus !...

- Non ! non ! non !... pas par là ! pas par là !...

Elle s'était accrochée à lui, s'était glissée entre la porte et lui. Elle l'empêchait d'y atteindre, arrêta son bras, suppliait, divaguait, délirait...

- Je t'en prie ! je t'en prie !... Une femme !... Elle criera !... On viendra ! tout sera perdu !...

- C'est comme tu voudras ! finit-il par dire, la voix brisée, las de cette lutte inexplicable et silencieuse dans les ténèbres, stupéfait de rencontrer devant leur fuite cet obstacle auquel il ne s'attendait pas.

Juliette !... Oui, c'est comme tu voudras !... Restons donc ici et attendons qu'on vienne nous y chercher !...

- Oh ! Gérard ! Gérard ! comme tu me dis ça !...

- C'est toi qui nous tues ! fit-il.

- Gérard ! Gérard ! tu ne m'aimes plus, Gérard !... Ta voix est dure !... Tu ne m'aimes plus !...

- Oh ! ce n'est pas le moment de me faire une scène d'amour !... Pourquoi ne veux-tu pas me laisser tuer cette espionne ?... Tu la connais donc ?...

- Mais ! es-tu fou ?...

- Ah ! assez ! j'enforce la porte, on verra bien après !

Et il prit son élan !...

Cette fois encore, il dut s'arrêter... Il la rencontra, encore, les bras en croix, devant la porte, râlant ces mots incompréhensibles... incompréhensibles... incompréhensibles...

- C'est notre mort à tous ! à tous !... C'est notre mort à tous si tu passes par là !...

Et comme il ne pouvait retenir une sorte de rugissement et levait du côté de la porte qu'il ne pouvait atteindre un poing terrible, dans un geste sauvage... voilà qu'elle tomba à genoux, les mains levées vers lui, comme en prière...

La lune éclairait alors Juliette en plein ; il la vit se traînant à ses pieds, si douloureuse et si misérable qu'il la releva avec un sanglot, la pressa sur son cœur :

- Ma petite Juliette !... Ma petite Juliette qui est folle !...

Et il la couvrait de baisers...

- Oh ! oui ! nous pouvons bien nous embrasser puisque nous allons mourir !...

Et ils mêlaient leurs bouches et leurs larmes !...

Soudain Juliette tressaillit dans ses bras.

- Non ! Non !... je ne suis pas folle... On a sifflé... Tu n'as pas entendu ?...

- Non ! fit Gérard, je t'embrassais...

- Je te dis qu'on a sifflé !... C'est Corbillard qui nous avertit...
On peut passer par la fenêtre !...

Ils coururent à la fenêtre, au fond de la penderie... Ils l'entrouvrirent...

La nuit, la lune, le silence...

- On n'entend plus rien ! fit Gérard. La troupe se sera éloignée... L'autre sentinelle n'est plus sur la route... Regarde... penche-toi... tu vois... on n'a pas touché à l'homme que j'ai tué... son corps est toujours là... on ne s'est aperçu de rien !...

- Eh bien ! qu'attends-tu ?... qu'attends-tu ?...

Justement, dans le moment, un léger sifflement se fît entendre sous bois.

- Ah ! cette fois j'ai entendu. Tu me demandais ce que j'attendais... voilà ce que j'attendais ! souffla Gérard. Viens ! Je vais passer le premier. Comme ça s'il y a du danger, je serai le premier averti et tu n'auras qu'à rester dans la chambre...

- Non ! je ne te quitte plus...

- Mais tu ne me quittes pas !... expliqua Gérard en enjambant la barre d'appui. Tu vas voir comment je vais faire... Tu vas faire comme moi... Je me suspens par une main, je tourne sur moi-même et je vais me laisser tomber sur l'herbe... Là, j'ouvre les bras et tu tombes dans mes bras !...,

- Eh bien va !...

Après un dernier coup d'œil jeté à droite sur la route en face, du côté de la forêt de Champenoux, à gauche vers le bois Saint-Jean, Gérard exécuta le mouvement et se laissa tomber sur l'herbe, près du cadavre de la sentinelle boche...

Mais Gérard avait à peine touché l'herbe que des ombres surgissaient de partout, des ombres boches avec des cris boches, des cris de sauvages et de victoire... Il n'eut que le temps de crier : « Ne

saute pas ! » et de bondir à travers les coups de feu qui éclataient, du côté du bois Saint-Jean dans lequel il disparut...

- Mon Dieu ! soupira Juliette qui était restée à genoux sur la fenêtre, mon Dieu ! merci de l'avoir au moins sauvé, lui !

Et elle rentra dans sa chambre.

Rosenheim y accourait... Il l'interrogea, à la fois curieux et furieux.

- C'était M. Gérard, hein ?... C'était M. Gérard ?... Eh bien, nous l'avons échappé belle... et lui aussi du reste !... (il allumait la lampe). Mademoiselle est dans l'obscurité !... Mademoiselle n'a pas besoin de lumière pour recevoir son amoureux !... Ah ! vous aviez beau parler bas, allez !... J'étais derrière la porte... à certains moments, j'ai bien reconnu la voix de M. Gérard !... Ah ! on vous guettait, allez !... Le plus épatant c'est qu'il ait encore pu s'échapper ! Il n'y a que lui pour faire des coups pareils...

Juliette s'était laissée tomber dans le fauteuil, et, farouche, les coudes à la table, le menton dans les poings, regardait droit devant elle, les yeux fixés sur sa fixe pensée, ne semblant prêter aucune attention, ni aux paroles ni aux gestes de son geôlier...

- Croyez-vous qu'il courait ! continua Rosenheim... Mais ils peuvent courir après dans le bois... ils ne le rattraperont pas !... Et ceux qui courent après n'en reviendront peut-être pas !... *La Colonne Infernale* doit être quelque part par là !... Pour sûr, m'sieur Gérard ne sera pas venu tout seul. Qu'est-ce que vous en dites, vous, mademoiselle Juliette ? La Colonne Infernale ne doit pas être bien loin, n'est-ce pas ? Vous ne me répondez pas... en tous cas, je viens d'envoyer prévenir le colonel et M. Feind...

- Vous êtes sûr que cet homme n'a pas été atteint ?...

- Qui ? M'sieur Gérard ? Ah ! ce n'est pas la peine de me le cacher à moi !... Je vous dis que j'ai entendu sa voix quand il voulait passer par la porte de l'autre chambre et que vous ne vouliez pas parce qu'il y avait une femme qui s'y trouvait !... Et c'était vrai !... Ah ! vous ne pouviez pas vous échapper, vous étiez bien gardée,

allez !... même du côté du bois Saint-Jean ; il y avait des sentinelles cachées... on redoutait un coup de la Colonne Infernale !... Cependant c'est quand la dernière escouade du sergent Loffel est arrivée qu'on s'est aperçu de quelque chose... la sentinelle du sentier n'était plus à sa place... ou plutôt oui, elle y était toujours, mais elle était par terre avec un coup de baïonnette dans la gorge... alors, Loffel, en voyant le mur et la fenêtre qui était restée entrouverte, a compris... Le tout était de savoir si vous n'étiez pas déjà envolée... Il m'a prévenu en douceur... je suis venu aux écoutes... Les tourtereaux étaient encore au nid... mais fallait se presser... L'escouade a eu l'air de partir comme si de rien n'était et puis elle a entouré l'auberge sans que personne ne s'en doute. M'sieur Gérard lui-même y a été trompé !... Comprenez, c'était bien inutile de venir le chercher ici où il y aurait eu un massacre épouvantable et où surtout vous auriez pu être endommagée, ce que le capitaine ne nous aurait jamais pardonné, car m'sieur Gérard ne vous aurait pas laissée prendre vivante !... Ah ! c'était délicat de vous cueillir, allez !... Enfin ! tout s'est bien passé !... et maintenant, mam'zelle Juliette, je vais vous donner un conseil... Vous voyez qu'il n'y a rien à faire... M. Gérard est venu, vous êtes encore là... La Colonne Infernale elle-même n'y pourrait plus rien !... Moi, j'en prendrais mon parti et n'essaierais plus de faire de la peine à ce bon M. Feind !...

- Monsieur ! finit par dire Juliette, est-ce que vous n'allez pas bientôt me laisser tranquille ?...

- À votre idée ! répondit-il obséquieusement... (et, faisant le geste de mettre une serviette imaginaire sous son bras :) Mademoiselle n'a besoin de rien ?... Une tasse de thé ?... Un verre de camomille ? Deux doigts de malaga ?... Une choucroute !... C'est moi qui régale !...

Là-dessus il salua, sortit, ferma la porte, poussa les verrous... et l'on entendit son pas qui descendait l'escalier.

Juliette laissa échapper l'affreux sanglot qui lui gonflait la gorge et dit :

- Cette fois, c'est bien fini !

- Non ! fit entendre une voix derrière elle... Non, Juliette, ça n'est pas fini !... Je viens vous sauver !...

Elle se retourna et se trouva en face de Monique.

XV
Juliette et Monique

Juliette se leva, pâle comme une nappe d'autel.

Elle regarda avec des yeux terribles, cette femme qui prétendait venir « la sauver » : *l'espionne !...*

Monique recula sous ce regard, ne le comprenant pas.

- Juliette ! ma pauvre enfant, balbutia-t-elle, pourquoi me regardez-vous ainsi ?... Je viens pour vous sauver ! Je vous en supplie ; ne perdons pas un temps précieux...

- Pardon, madame, interrompit la voix de Juliette, vous savez sans doute qui était ici tout à l'heure ?...

- Mais oui, c'était cet aubergiste allemand... ce Rosenheim !...

- Mais avant, savez-vous qui était ici dans cette chambre ?...

- Non ! pourquoi me demandez-vous cela ? et sur ce ton-là ?... j'étais là à côté, et j'attendais que vous fussiez seule pour venir à vous... j'entendais vaguement des voix, des pas... je me disais que l'aubergiste était remonté près de vous pour son service... j'avais hâte de l'entendre vous quitter... et puis ces cris dehors !... ces alertes continuelles. J'étais dans une angoisse... Ah ! j'aurais voulu être près de vous !... Déjà je poussais la porte quand j'ai reconnu la voix de Rosenheim !... Sur qui donc a-t-on tiré ces coups de feu ?

- Sur votre fils, madame !...

- Sur Gérard ! sur Gérard ! sur Gérard !...

- Oui, sur Gérard ! oh ! rassurez-vous ! il n'a pas été atteint !... C'est Rosenheim qui vient de me le dire !...

- Mon fils était donc ici ? gémit Monique d'une voix sourde, en interrogeant âprement le pâle visage mystérieux et affreusement hostile de Juliette...

- Ici même ! Il était venu lui aussi pour me sauver... Et savez-vous pourquoi il n'y a pas réussi ?... parce qu'il voulait passer par cette porte et par cette chambre *et tuer l'espionne* !...

- Ah ! ah !... Vous dites ?... Vous dites ?... Juliette !... Juliette !... Tu... tu... tu dis ?... qu'est-ce que tu dis ?...

Elle lui avait mis des griffes d'acier aux épaules... Elle lui entraînait ses ongles dans les chairs...

Juliette se laissait secouer sans reculer, sans essayer non plus d'échapper à l'étreinte, sans détourner non plus son froid regard de ce regard de folle qui la brûlait... Et d'une voix métallique, elle répéta :

- *Oui, il voulait tuer l'espionne* !...

Un râle s'échappa de la gorge de Monique... un râle de mourante... et la malheureuse, lâchant Juliette, mit ses mains à ses tempes dans un geste suprême, comme pour retenir sa raison qui allait certainement fuir pour toujours...

Il y eut un épouvantable silence...

Juliette était retombée dans son fauteuil et semblait ne pas plus s'occuper de Monique que si celle-ci n'avait jamais existé...

Ce fut Monique qui, ayant retrouvé sa voix, mais un autre timbre de voix... une voix vieille, creuse, dit :

- Comment savait-il que *l'espionne*, comme tu dis, était là ?... C'est toi qui le lui avais dit ?...

- Non ! c'est lui qui l'avait vue passer sur la route allant au rendez-vous que lui avaient fixé les Allemands !...

- Sur la route !... Ah ! sur la route !... Tu crois qu'il m'a vue passer sur la route... Moi, je ne l'ai pas vu sur la route !... Où était-il, sur la route ?... qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?... Oui, je t'en prie, explique-toi... ! Qu'est-ce qu'une histoire pareille ?... Il m'a vue passer sur la route, tu dis, *alors il m'a reconnue* ?

Comme elle avait jeté cela ! avec quel accent sauvage ! En vérité, on ne pourrait pas dire le ton dans lequel cela fut demandé, non, non ! on ne pourrait traduire avec aucun mot au monde la fièvre de cette interrogation !...

Juliette répondit :

- Non !...

- Non ?

- Non !!!

- Non ! non ! il ne m'a pas reconnue ! Vous êtes sûre de cela ? Il ne m'avait pas reconnue !...

- Vous comprenez, expliqua terriblement Juliette, que, s'il vous avait reconnue, il vous aurait tuée tout de suite... ou bien il m'aurait été impossible de le retenir de vous tuer là, dans la chambre !...

- Ah ! ah !... ah !... alors il ne sait rien, mon Dieu !...

Dans une crise, elle sanglota.

Juliette regardait maintenant avec effarement cette espionne qui pleurait mais elle n'en fut pas touchée.

- Pardon ! pardon ! fit *l'espionne*, faisant un effort surhumain pour interrompre cette crise nerveuse qui aboutissait à des larmes dans un moment où l'on n'avait vraiment pas le temps de pleurer, pardon ! et moi qui suis venue pour vous sauver !... et moi qui reste là à pleurer !... Écoutez ! écoutez Juliette, voici ce que vous allez faire... vous allez mettre mon manteau...

En disant cela, elle lui tendait son manteau, cherchant déjà à l'envelopper...

- Assez de cette comédie, je vous en prie, madame !... dit Juliette.

- Hein ?... Pourquoi ?... pourquoi ne voulez-vous pas de mon manteau ?... de ma voilette ?... je vous dis que je suis sûre de vous

sauver !... Mais au nom de Dieu, Juliette, ne perdons plus une minute...

- Il est étrange, fit la jeune fille, qu'après m'avoir demandé comment votre fils avait vu que *l'espionne* était là, à côté, vous ne m'avez point demandé comment je le savais aussi, moi !...

Monique laissa retomber le manteau.

Son visage redevint hagard... sa bouche se crispa... La voix creuse reprit :

- C'est vrai ! j'ai oublié de vous demander cela !... Comment avez-vous su ?... Et puis, j'ai oublié de vous demander pourquoi vous traitez... oui, pourquoi vous traitez ainsi... d'espionne... la personne qui était là à côté !...

- Vous allez tout comprendre d'un coup, madame, et ainsi nous n'aurons plus rien à nous dire, ce qui, je l'espère mettra fin à votre supplice... et au mien !...

Juliette alla à l'alcôve, montra la fente dans la cloison et dit simplement :

- J'ai vu et tout entendu par là !... Maintenant, adieu madame !...

Elle revenait à son fauteuil, ne regardant plus Monique, ne voulant plus la voir et bien décidée à ne plus l'entendre... Mais elle fut arrêtée, entourée de deux bras qui la retenaient comme tout à l'heure elle avait elle-même arrêté, entouré de ses bras, retenu Gérard...

- Et vous avez cru ? et vous avez cru ?...

Monique, délirante, la prenait sur son cœur... C'était horrible. Juliette lui cracha son dégoût, ne pouvant plus longtemps sentir sur elle cette emprise de *l'espionne* !...

- Quelle ignoble femme, vous faites !...

Monique la lâcha...

- Ah ! mon Dieu !... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

Monique maintenant secouait la tête comme une pauvre petite fille sans force et sans méchanceté, sur les intentions de laquelle oh avait pu se méprendre...

- Ah ! mon Dieu !... Et moi qui étais venue pour vous sauver !... oui, pour vous sauver !... vous ne me croirez jamais puisque vous avez entendu ça !... Vous avez entendu tout ce qu'ils ont dit ?...

- Tout !...

- Ah ! mon Dieu !... Et vous croyez naturellement que... Oh ! oh ! oh !... oh ! je vous dis qu'il ne faut pas croire cela, Juliette !... Non ! non ! il ne faut pas croire cela !... ces gens-là disent ce qu'ils veulent, mais, moi, n'est-ce pas, moi je n'ai rien dit du tout !... Alors ?... alors ? Ah ! alors... écoutez-moi... ah ! écoutez-moi et croyez-moi... Moi !... moi, je ne mens pas ! je ne mens jamais... c'était entendu avec Stieber qu'il parlerait comme ça devant Feind ! pour tromper Feind !... pour le mettre dedans, vous comprenez ! Ah ! prenez mon manteau maintenant !... Tout cela a été dit pour endormir les soupçons de Feind !... pour qu'il s'en aille... mon Dieu ! elle ne comprend pas et c'est si simple !... Je vous dis que c'était pour qu'il s'en aille et qu'il me laisse seule avec vous !... Alors, moi, je prends votre place... Vous prenez la mienne... vous mettez mon manteau !... Je vous dis de mettre mon manteau !... ma voilette ! ma toque !...

- Eh ! madame, je n'ai pas l'habitude, moi, *de me déguiser en espionne* !...

- Atroce !... Atroce ! oh ! atroce petite fille qui se perd quand je veux la sauver !... Je vous dis que je vous expliquerai tout... et que tout cela était de la frime... pour vous sauver !... Il faut partir ! quitter cette affreuse auberge ! Si vous ne le faites pas pour moi, vous le ferez pour Gérard !... Vous savez bien que Gérard ne pourrait pas vivre sans vous !... Vous n'allez pas me rendre folle, peut-être... je vous dis que je suis venue pour sauver Gérard !

- Allons donc ! ricana Juliette, sinistre. On ne me la fait pas !... C'est vous qui me ramèneriez à Feind si jamais je parvenais à me sauver !...

- Hein ! ah ! non ! ah ! non !... vous n'allez pas me dire ça !... Vous n'allez pas croire une chose pareille !... Vous savez bien que lorsqu'il a dit ça j'ai fait un geste pour protester !... Oui, oui, j'ai protesté !... Et j'avais tort car il aurait pu trouver ce geste-là bien louche !... Mais je me suis révoltée quand l'autre a dit une chose pareille !... Mon Dieu ! elle ne me croit pas encore !... Et elle dit qu'elle regardait !... qu'elle a tout vu, et elle n'a pas vu que je me suis révoltée !...

- Madame, allez-vous en !... dit Juliette.

- M'en aller !... Mais c'est vous qui devez partir *avec ma carte* !... je ne suis venue ici que pour ça !... pour vous apporter cette carte avec laquelle vous pouvez passer partout, partout... Comprenez-moi, vous n'avez qu'à montrer cette carte-là aux sentinelles et on vous laissera passer !... Vous vous jetterez tout de suite dans la forêt... Vous vous cacherez bien ! Vous rejoindrez Gérard qui ne peut être loin s'il était tout à l'heure ici... Vous ne le quitterez plus !... Ah ! mon Dieu, ma petite Juliette, partez !...

- Qui est-ce qui vous a donné cette carte-là ?...

- Eh bien ! c'est l'autre... vous n'avez pas besoin de savoir son nom... un autre avec lequel je me suis entendu pour vous sauver...

- L'autre s'appelle Stieber... je sais son nom, vous n'avez pas besoin de me le cacher, ce doit être *le chef des espionnes* !...

Monique tomba à genoux...

- Ah ! Juliette, si vous saviez !...

- Je sais tout !...

- Non ! non ! non !... Juliette... ne croyez pas ce que vous avez vu, ne croyez pas ce que vous avez entendu !... et fuyez !... fuyez, je vous en conjure !...

- J'aime mieux mourir que d'être sauvée par une espionne ! dit Juliette...

- Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

- Et puis, je suis sûre que vous faites encore leur jeu !... Vous vous êtes entendue avec eux pour me faire tomber dans quelque nouveau guet-apens...

- Taisez-vous !...

- Je suis bien ici, j'y reste ! déclara Juliette avec une ironie de plus en plus atroce, et vous, madame, je vous prie, une fois de plus, de vous en aller ! *il n'y a rien à faire !... On vous attend à Vezouze !... Allez y préparer la chambre de l'empereur !...*

- Oh ! oh ! oh ! oh !...

Monique, après ce coup sur la nuque, s'y reprit à trois fois avant de parvenir à se relever, à se remettre sur ses pieds, à se tenir sur ses jambes.

Et puis elle étendit le bras sur la route où se faisait entendre déjà le ronflement d'un moteur...

- C'est Feind qui revient ! dit-elle.

En effet, une auto arrivait presque aussitôt et s'arrêtait devant la porte de l'auberge...

- Maintenant, il est trop tard ! continua Monique, d'une voix basse, étouffée, haletante. Promettez-moi, au moins que, quoi qu'il arrive, si vous devez revoir Gérard, vous ne lui direz jamais...

- Je vous le promets ! répondit Juliette d'un ton sec.

- Jurez-moi cela...

- Je n'ai rien à jurer à une femme comme vous !...

Un grand bruit de bottes et de sabre emplissait déjà l'escalier. La porte fut enfoncée plutôt qu'ouverte !

C'était Feind.

Il avait un visage éclatant, le poil hirsute, des yeux qui lançaient des éclairs...

- Qu'est-ce que j'apprends ? Une tentative d'évasion !

Et il se tourna vers Monique :

- Votre fils serait venu jusqu'ici, paraît-il ?... aurait eu l'audace de monter jusque dans cette chambre après avoir assassiné une sentinelle !... Enfin, vous, madame, que faites-vous encore ici ? Je vous croyais partie ! Pourriez-vous me dire ce que vous faites ici ?...

- *Vous le voyez bien, répondit Juliette, elle veillait sur moi !...*

XVI

Les mystères de la forêt de Bezange

Dans ce roman où il n'est question que de la guerre, nous ne sommes point cependant entré dans le détail d'aucune action de guerre... nous n'avons point encore montré nos soldats à l'affût ou à la charge ; cela se présentera inévitablement ; mais, quoi qu'il en soit, nous avouons que nous ne nous sommes point appliqué à peindre l'héroïsme militaire en action...

Pourquoi ?

C'est peut-être bien parce qu'à ce point de vue nous avons pensé que rien ne saurait dépasser l'intérêt de nos bulletins de victoire...

La prose officielle ne nous a-t-elle point retracé avec un relief inimaginable, parce qu'il ne pouvait être inventé et qu'il acquérait toute sa vertu et toute sa force dans l'exactitude minutieuse des faits, les grandioses et terribles péripéties des immenses combats de la Marne et, plus tard, de la guerre des tranchées et des bois, des sournoises mêlées de l'Argonne... ?

Le plus beau roman est celui qui nous à fait voir nos troupes chassant les Boches des Éparges, occupant rue par rue le village de Vauquois, noyant l'ennemi dans l'Yser, le foudroyant sur les sommets des Vosges, plantant le drapeau tricolore sur les clochers de Thann !...

Immense poème héroïque, vécu, après quoi on n'invente pas de petites histoires de bataille...

Mais derrière cette flamme terrible, à l'aube de ce corps à corps formidable des races, il y a des événements farouches nés du sombre mystère de la guerre...

L'immense drame entraîne des catastrophes particulières dont l'histoire vaut quelquefois d'être contée, car, si elle ne nous fait pas assister précisément à la bataille, elle nous fait voir l'envers de la bataille, et cela aussi peut avoir son intérêt.

Ainsi donc, c'est au récit de l'un de ces drames mi-domestiques, mi-publics, et non des moindres, que nous nous sommes particulièrement attaché. C'est surtout lui que nous poursuivons, même sur les champs encore fumants de la bataille et si nous nous trouvons ce matin au fond de la forêt de Bezange, au plus épais de la haute futaie, à l'ouverture de l'une de ces carrières qui sert d'abri à la Colonne Infernale, c'est pour y pénétrer avec Gérard, l'un des héros de cette terrible aventure dont Monique est le centre.

Nous avons vu que Gérard, en sautant de la fenêtre du Cheval-Blanc, s'était aperçu immédiatement du traquenard dans lequel on le faisait tomber et qu'après avoir lancé un avertissement suprême à Juliette, il avait fait un bond terrible.

Traqué de très près, il n'avait pu s'échapper qu'à grand-peine.

C'était miracle qu'il n'eût pas été atteint par quelque coup de feu. Il est vrai que son bondissement avait été si rapide au milieu du groupe même qui le poursuivait et qui pensait bien se refermer sur lui que les Badois de Loffel avaient été gênés par la crainte de se fusiller les uns les autres.

Jusqu'au matin ils le poursuivirent à travers les fourrés du bois Saint-Jean et de la forêt de Champenoux... Parfois ils avaient bien cru le tenir car Gérard était revenu rôder autour de l'auberge ; finalement, ils avaient perdu tout espoir de le retrouver, du moins pour le moment...

Personne ne connaissait le pays comme Gérard. C'est ce qui en avait fait le plus précieux des chefs pour la Colonne Infernale...

Depuis quelques jours, Gérard avait installé sa petite troupe dans la forêt de Bezange, derrière Champenoux, entre Arracourt et Moncel. Là, il était, comme il disait, « en plein Boches ».

Il n'avait qu'à étendre la main pour en prendre et pour leur jouer cent tours de sa façon, dont ils devenaient enragés.

Avec sa centaine d'hommes, il avait tout dernièrement encore surpris une batterie qui se croyait en toute sécurité, en avait

massacré les servants, l'avait rendue inutilisable, et, une fois de plus, la Colonne Infernale semblait, le coup fait, s'être volatilisée...

Cela touchait à la fantasmagorie.

Dans certaines affaires importantes, il avait pu, grâce à des complicités paysannes et aussi à l'astuce de François qui savait se faufiler partout, recevoir des indications du haut commandement grâce auxquelles il avait rendu des services inappréciables, en intervenant tout à coup, dans des diversions fantastiques, sur les derrières de l'ennemi. Celui-ci se croyait tourné et ne comprenait plus rien à cette guerre étrange où l'on ne savait jamais bien au juste à qui l'on avait affaire.

Ayant fait demander au général de C... s'il n'était point de son devoir d'ordonner enfin à ses hommes de se disperser et de rejoindre comme ils le pouvaient leur corps ainsi qu'il le tenterait lui-même, on lui avait répondu qu'il devait « tenir », derrière les Boches et au milieu des Boches, le plus longtemps qu'il pourrait.

Les munitions françaises étant venues à leur faire défaut, ils travaillaient maintenant avec des armes allemandes ; ils avaient pu s'emparer de deux mitrailleuses, d'un grand nombre de cartouches et étaient devenus suffisamment redoutables pour faire parler d'eux jusqu'à Metz, jusqu'au quartier général allemand.

Selon les fléchissements de la ligne de front, ils avançaient ou reculaient.

Tous les arbres du pays, toutes les grottes, toutes les carrières, le moindre trou, le moindre chaume se faisaient leurs complices.

- Bonjour, la compagnie !

- Bonjour, Capiston !

Au fond de la grotte, tous s'étaient levés, enchantés de revoir leur chef auquel ils avaient d'emblée, après la mort des officiers, donné le grade de capitaine.

- D'où venez-vous, nom d'un pétard, vous êtes plein de sang ! Vous vous êtes encore payé une tranche de Boche ? demanda ce gamin de Mathurin Cellier, que toute la colonne appelait « le

photographe », car, si on le voyait rarement sans son fusil, on ne le voyait jamais sans son appareil. À l'affût, à la charge sous les branches ou dans la mêlée, quand on se donnait des coups ou quand on mangeait la soupe, Mathurin photographiait, photographiait, photographiait...

Il disait qu'il était en train de faire fortune et que la guerre, pour un photographe, était la plus belle invention que l'on pût imaginer. Plus d'une fois ses clichés avaient été d'un merveilleux secours pour l'État Major, et ce n'était point lui le moins utile, dans cette étrange agglomération de la Colonne Infernale.

Nous disons « agglomération », car l'organisation première avait disparu et il y avait là un peu de tout, jusqu'à des zouaves, jusqu'à des chasseurs alpins qui avaient été ramassés à demi morts sur les champs de bataille des Vosges et qui avaient été soignés par le Toubib de la Colonne, au fond du trou mystérieux de la forêt de Bezange ou de Champenoux.

Le médecin en chef de cette petite armée « extra », si l'on peut dire, était l'aide de laboratoire d'une des célébrités médicales de Plombières.

Inutile de dire que ce jeune homme n'avait jamais coupé une jambe *vivante* avant la déclaration de guerre, mais comme, après tout, il avait appris tout de même à se servir d'une pince hémostatique, il s'en tirait maintenant à peu près.

Il avait, au fond d'une carrière insoupçonnée des Boches, installé à sa façon un petit hôpital où il continuait de donner ses soins à une douzaine d'amputés qu'il avait charcutés comme il avait pu et qui ne lui en voulaient pas pour si peu !... Ce chirurgien improvisé avait naturellement un nom, mais c'était là une chose bien inutile puisque tout le monde l'appelait selon l'habitude du bled : le Toubib.

C'était un ami de notre ami Théodore Dumay, ce Brummel de la publicité qui avait été surpris en pleine cure par la guerre et qui, désespéré d'un coup pareil porté à son estomac, s'était engagé pour accompagner sous les armes celui qui, à Plombières, était chargé de lui faire suivre cette cure à laquelle la perfide diplomatie de Guillaume venait si cruellement de l'arracher.

Or, Dumay et le futur Toubib avaient été envoyés à Saint-Dié où ils s'étaient rencontrés avec Gérard et François. Le sort des armes les avait bientôt réunis étroitement dans le cadre de la Colonne Infernale.

Théodore n'était même pas devenu caporal, ou plutôt il n'avait pas voulu le devenir parce que, disait-il, il redoutait les responsabilités !...

Mais il était devenu le cuisinier de la compagnie !...

Parfaitement !... Il avait bien fallu !... Par ses exigences gastriques, il avait fini par se rendre tout à fait insupportable aux camarades de bonne volonté qui avaient bien voulu se charger de la tambouille. Alors on lui avait fait entendre que, puisqu'il était si difficile que cela, c'était à lui à se montrer plus malin que les autres !

Cuistot ! Théodore, le beau Théodore, cuistot de la Colonne Infernale !...

Et bien ! il arriva ceci qu'il ne fit pas un mauvais cuistot du tout et qu'à l'ordinaire un peu simple de la compagnie, il sut ajouter quelques délicatesses de son invention !

Comme ses maux d'estomac l'avaient en même temps quitté, Théodore était devenu d'une humeur charmante. Cependant il n'avait pas les mêmes raisons de se réjouir de la guerre que le photographe ; la guerre le ruinait. Il disait couramment que s'il mettait tant d'application à sa besogne cuisinaire c'était pour apprendre un état qui le nourrirait après les hostilités.

Théodore Dumay n'était pas brave du tout.

Il avait une horreur profonde des armes à feu et même des autres... une baïonnette ne le rassurait pas plus qu'un revolver d'ordonnance.

Dans le civil, quand il se coupait, il ne pouvait voir son sang couler sans se trouver mal.

Malgré tout cela il racontait volontiers qu'il avait réussi à tuer trois Boches ! mais il ajoutait que c'était par accident, attendu qu'il

fermait toujours les yeux en appuyant sur la gâchette de son fusil et même qu'il tournait la tête quand le coup partait...

Il racontait encore qu'à l'affaire d'Arracourt, s'il avait été le seul de sa compagnie à courir sus à l'ennemi pendant que ses camarades se faisaient massacrer glorieusement sur place, c'est qu'il avait agi ainsi par lâcheté. Oui, *il avait fui en avant !...*

- Comprenez-moi bien, expliquait-il, les premiers coups de canon venaient de nous toucher. À côté de moi des jeunes gens avec lesquels je m'entretenais encore quelques minutes auparavant de choses plus ou moins indifférentes, de pauvres jeunes gens disparaissaient comme par magie : des jambes, des bras, des têtes volaient en l'air et retombaient autour de moi... Si j'étais resté là, je subissais un sort pareil et ma prompte destinée était inévitable. Alors je me suis sauvé !

« Et... et si je n'ai pas, en me sauvant, reculé, c'est que l'un de mes camarades, qui avait quelque connaissance de l'artillerie moderne, m'avait enseigné, le matin même, que les premiers coups de canon étaient toujours tirés « plus courts » et que ceux qui leur succédaient devenaient « plus longs », de manière à suivre les bataillons dans leur mouvement de repli...

« L'affaire, dès lors, devenait pour moi des plus simples. Plus je me rapprochais de l'ennemi et moins je risquais d'être touché, et c'est ainsi que j'en fus réduit à me sauver en avant avec toute la furie d'un pauvre homme qui ne tient rien tant qu'à conserver ses jours.

Et il concluait, en interrompant les rêves de ses ambitions : « Que l'on m'ait, à cause de cela, cité, à l'ordre du jour de l'armée, voilà ce que je ne parviendrai jamais à comprendre. On s'est trompé sur mes intentions, je le jure !... »

Nous ne perdrons point un temps précieux à présenter au lecteur toutes les figures plus ou moins « poilues » qui garnissaient, à cette heure, le coin de grotte ou venait de pénétrer Gérard et la sentinelle qu'il avait ramassée en route et qui avait voulu l'accompagner jusque-là.

Au fur et à mesure des événements, on verra surgir de l'ombre ces caractères héroïques, ces dévouements anonymes, ces belles humeurs diaboliques.

Du reste, ce que nous venons de dire nous fait connaître déjà les têtes principales.

D'un geste, Gérard avait fait se rasseoir tout son monde, et consciencieusement nos guerriers s'étaient remis à torcher leurs gamelles.

On parvenait au trou mystérieux éclairé d'un feu de résine où le cuistot donnait à goûter sa pitance, par un escalier de huit à dix marches qui descendait, roide, dans la terre.

On voyait là le foyer des plus primitifs disposé sur une pierre où bouillait la marmite.

Ceci était le centre d'où rayonnait l'odeur embaumée du frichti. Un peu partout, posés sur des pierres, des bouts de planches s'allongeaient pour la réfection des héros de Bezange-la-Grande et du bois Saint-Jean ! Il y avait là presque du confortable...

Dans la pénombre lointaine des choses, on apercevait des éclaircies, des petits rais de lumière tombés d'en haut, au travers de racines centenaires, comme d'un toit crevé dont elles auraient formé la latte...

Des piliers naturels, soutènement de l'antique carrière, rejoignaient un peu plus loin une voûte crayeuse avec des airs d'architecture romane au fond des cryptes moyenâgeuses.

Autour de ces piliers, il y avait des armes, des sacs, des ceintures, des cartouchières, des pioches et des pelles, tout le fourbi de guerre qui brillait ou restait dans l'ombre selon le jeu de la flamme de la marmite.

Gérard avait faim.

Il mangea comme un ogre.

Le Toubib, pendant qu'il mangeait, lui pansa un genou qui était affreusement déchiré.

Son scribe, celui qui s'était « érigé » en historien de la Colonne Infernale, une espèce d'homme de loi à lunettes, un bonhomme grisonnant qui avait gratté du papier toute sa vie, *et qui se battait en manches de lustrine pour ne pas se salir*, un nommé Benedict (cité à l'ordre du jour du corps d'armée pour avoir ramené, sous le feu, le corps de son capitaine)... lui lut le rapport de ce qui s'était passé en son absence.

C'était court. Rien du tout.

On s'était tassé suivant les ordres.

Gérard paraissait soucieux.

- As-tu des nouvelles de François ? demanda Théodore.

Gérard répondit sèchement.

- Je crois qu'il a pu « passer ».

Et il regarda bien en face son ami pour qu'il ne l'interrogeât point davantage.

Théodore comprit et retourna à sa marmite.

Quelqu'un prononça le nom de Brétilly-la-Côte ; un autre, celui de Vezouze. Gérard fit celui qui n'avait pas entendu. Il se serait cru déshonoré aux yeux de ses camarades si ceux-ci apprenaient qu'il avait consacré les dernières heures de son absence à une affaire purement personnelle.

Ah ! s'il avait pu sauver Juliette, avec quelle joie il serait revenu parmi eux !... Une femme leur aurait été utile au fond de leur trou ! Elle aurait eu bien de l'imagination pour l'adoucissement de leurs misères.

Et elle aurait combattu avec eux ! il la connaissait ! Elle serait morte à ses côtés, s'il l'avait fallu !...

Le coup était raté... eh bien, le coup était raté !... Il était indigne de lui d'y penser encore !...

Mais comment ne pas y penser ? Son cœur était sur le feu. Qu'est-ce que Feind, en ce moment, faisait de Juliette ?...

« Ah ! mort aux Boches ! gronda-t-il comme un enfant furieux. Où y a-t-il des Boches à tuer pour l'amour de Dieu ? »

Il se relève. Il tend les poings dans un geste immense de menace, de prière ou de lassitude...

Avoir été si près de réussir ! si près !... Et n'avoir point réussi... à cause d'elle !... Car enfin, si elle n'avait pas eu peur qu'il tuât une femme !... une femme !... une espionne !... Est-ce qu'une espionne est une femme ?... dont on peut avoir pitié ?... C'est une espionne !... Juliette était décidément folle !... Mais cette femme, qui était-elle ?... qui était-elle ?... *Plus il y pensait, plus il lui semblait qu'elle ne lui était pas inconnue, à lui !...*

Et elle n'était peut-être pas inconnue à Juliette !... quel étrange mystère !

Le photographe annonça :

- Les quatre de Norémy sont revenus !...

En effet, on les vit presque aussitôt apparaître.

Ils étaient quatre de Norémy, farouches, taciturnes, toujours tête basse avec des yeux terribles.

Ils étaient presque ridicules avec cet air abominable qui ne changeait jamais.

Ils ne disaient jamais rien à personne.

De temps en temps ils échangeaient un mot entre eux.

On aurait pu rire d'eux, tant ils étaient singuliers...

Mais on ne riait pas. On savait que, depuis que les Allemands étaient passés par Norémy, ces quatre-là n'avaient plus ni père, ni mère, ni petits frères, ni sœurs, ni femmes, ni fiancées... ni personne au monde, ni maison...

Ils étaient comme cela depuis qu'ils avaient appris cela.

On ne leur avait pas donné grands détails, mais des nouvelles sûres.

Le massacre, disait-on, avait été froidement organisé par un colonel des hussards de la mort venu de Metz exprès sur ordre du Kronprinz et qui y était retourné aussitôt les ordres exécutés. C'était un nommé von Tipfel ou von Tiffel, enfin quelque chose comme ça...

Avant, les quatre de Norémy étaient gais. Ils étaient comme tout le monde. Ils n'étaient pas toujours ensemble. Le malheur en avait fait ce bloc terrible !

Maintenant, quand ils surprenaient un Boche, ils lui demandaient, avant de le tuer, s'il n'avait pas été à Norémy.

Les réponses avaient toujours été négatives. Alors ils tuaient le Boche tranquillement, honnêtement.

Des camarades se demandaient, avec un petit frisson, ce qui se passerait le jour où le Boche répondrait qu'il avait passé par Norémy.

Dans les commencements de leur malheur, ils demandaient d'abord à leur victime : « Comment t'appelles-tu ? ça n'est pas toi von Tiffel ? » Mais ils s'étaient vite aperçus qu'ils posaient cette question à des Boches qui n'étaient pas colonels. Alors ce n'était pas la peine. Ils n'avaient encore, *personnellement*, rencontré aucun colonel allemand...

Dans ce moment *qu'ils rentraient au château* (c'est ainsi que s'exprimaient ces messieurs de la Colonne Infernale en parlant de leur tanière), il était aisé de constater que les quatre de Norémy *revenaient de la chasse* ; ils avaient chacun à la main un ou deux casques à pointe.

Ils allaient les jeter sur un tas qui gonflait l'ombre dans un coin. Et puis ils s'assirent, ouvrirent des lames de couteau et firent des coches dans la crosse de leur fusil...

Gérard alla leur serrer la main, et leur adressa quelques bonnes paroles. Ils lui répondirent par un grognement.

Il s'enfonça dans l'ombre des galeries suivi de Théodore. Ils firent ainsi une centaine de pas. Gérard secoua une porte, alluma une bougie, referma sa porte.

Il était dans son taudis particulier.

Alors il embrassa Théodore et se mit à fondre en larmes.

C'était un héros, mais c'était un enfant.

Et il raconta à son ami tout ce qui s'était passé depuis qu'il l'avait quitté.

- Tu sauras ce qu'elle est devenue par Corbillard ! lui dit Théodore.

- Voilà l'espoir que tu me donnes !... gémit Gérard.

- Eh bien, mon pauvre gosse, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? T'imagines pas que ça ne me fait pas de la peine, ce que tu me racontes là !... Je te l'ai déjà dit : moi aussi je la trouve épatante, ta petite fonctionnaire !... mais saperlotte, faut pas pleurer comme ça !... Toi, le capiston ! si, on te voyait !... attention ! j'entends des pas !...

Gérard, honteux, s'essuya les yeux et s'enfonça dans l'ombre. Les pas se rapprochaient.

- Je vais voir ce que c'est ! fit Théodore.

Il sortit un instant et revint, poussant devant lui un pauvre être, dont l'apparition eut auprès de Gérard un certain succès.

- Tiens ! v'là un prisonnier qu'on t'amène !...

- Corbillard !...

- M'sieur Gérard !...

- Toi !...

- Oui, moi !

- Eh bien : elle ?...

- Ah ! c'est lui...

- Qui lui ? Je te parle d'elle ?...

- Moi aussi !...
- Elle !...
- Je viens vous dire que François...
- Je te parle de Juliette !
- Eh bien, justement, François m'a dit qu'il fallait vous apporter de ses nouvelles...
- Va !... Va !... Va !...
- Où que vous voulez que j'aille ?...
- Comment va-t-elle ?...
- Est-ce que je sais, moi ?...
- Où est-elle ?
- À Metz !...
- Ah !... tu n'aurais pas pu dire cela tout de suite !...
- Tu vois bien qu'il a bu, émit Théodore.
- Oui ! dit Corbillard.
- Il pue le rhum ! dit Théodore.

- Non ! répliqua Corbillard, en le regardant d'un air sévère : le trois-six ! si vous croyez que j'aurais jamais pu trouver vot'boîte à lapin sans boire la goutte !... C'est elle qui m'a donné du courage...

Il en avait encore dans sa gourde. Il la vida, les yeux au ciel.

- Je n'ai plus besoin de m'gêner, fit-il... Vous me laisserez pas repartir sans me la remplir...

Gérard bouillait d'impatience. Il assit Corbillard de force sur une caisse qui se trouvait là, le cala et attendit son récit. L'autre souriait, soufflait, s'essuyait les babines, exhibait son bonheur parfait d'être arrivé à bon port. Enfin, il se décida.

- Pour lors, voilà ce qui s'est passé... Quand ils vous ont couru dessus, j'ai pas moisi sous bois... Ils cherchaient partout, comme des furets... ils pouvaient me dénicher... J'suis rentré à Brétilly où que j'ai trouvé François dans un fichu état, avec une sacrée fièvre...

« François ne m'a même pas laissé le temps de lui faire chauffer un bol de vin. Il m'a dit :

« - Tu vas retourner au Cheval-Blanc, mais cette fois, sans te cacher, comme quelqu'un qui ne serait pas fâché de boire un coup avec un vieil ami, Rosenheim. Puisque Tobie est là, tu sauras bien le faire parler. Il te dira ce qu'ils ont fait de M^{lle} Juliette ; enfin tu tâcheras à savoir quelque chose, et, ce que tu auras appris tu iras le répéter à m'sieur Gérard !

« - M'sieur Gérard ! que je m'écrie, où qu'c'est qu'il est, m'sieur Gérard ? Il court encore !...

« - Oui, qui m'fait, François, et je vas te dire où qu'il a couru, mais si tu dis jamais un mot de ce que je vais te raconter là, tu travailleras contre la patrie, qu'il a dit ! et tu es un homme mort !... qu'il a même ajouté...

« C'était pas la peine, avec Corbillard !... J'ai juré sur mon salut éternel et je ne suis pas un salaud !... on peut avoir confiance ! la preuve ! me v'là !... Un soûlaud, oui ! un salaud, non !...

- Alors, tu as vu Rosenheim ? demanda Gérard, haletant.

- Non point ! il était déjà parti avec le Feind et M^{lle} Juliette en auto !...

- Ah ! mon Dieu ! Feind était avec elle !

- Vous échauffez pas ! il est revenu avec Rosenheim à Brétilly, dans la nuit. Ils étaient allés mettre la demoiselle en sûreté et j'ai su où par Tobie...

- Es-tu sûr de ce que t'a dit Tobie ?

- Si j'en suis sûr, je vas vous dire comment « je l'ai eu »... ça en vaut la peine...

« Il était en train de jouer dans la cuisine de Rosenheim avec des petites choses rondes saignantes, “des billes d’agate rouge”, qu’il disait... Moi, ça me dégoûtait parce que j’avais reconnu les yeux des quatre-z’enfants de ce pauvre Talboche que le p’tit bandit était venu leur décrocher après l’exécution au milieu des rires de tous les Boches, que j’ai failli en tomber malade !... Alors il me dit en voyant que je me jetais sur lui pour lui reprendre ses billes d’agate rouge :

« – J’vous les vends cent sous, père Corbillard !...

« Je le savais avare. Je lui dis :

« – Écoute, Tobie... sommes copains depuis longtemps. J’te donne un beau louis de vingt francs si tu me racontes tout ce qui s’est passé ici avec mam’zelle Juliette !...

« On s’est vite entendu quand il a vu le louis ; d’autant plus que je lui en promettais un autre si tout ce qu’il me dirait était vrai. Il a juré par la vérité du bon Dieu !

« C’est comme ça que j’ai su tout ; et qu’il m’a répété tout ce qu’il a entendu : Les Feind et les Rosenheim doivent habiter en famille à Metz, dans une grande maison, aux environs de la gare, une maison où il y aurait, paraît-il, une brasserie... Retenez bien ça... une brasserie... une grande brasserie... c’est là qu’ils ont conduit M^{lle} Juliette. À ce qu’il paraît même qu’il y a eu une scène terrible, juste avant le départ...

« Le Feind voulait faire signer des papiers à la demoiselle et M^{lle} Juliette ne voulait pas !... Alors le Feind a dit : “C’est bon ! je signe pour vous ! Comme ça nous sommes en règle !”... Et ils ont emballé la petite qu’était comme enragée et qui répétait tout le temps : “Tuez-moi plutôt, mais tuez-moi donc !”

– Mon Dieu ! gémit Gérard.

– C’est tout ? demanda Théodore.

– Ben oui ! répondit Corbillard, qu’est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ?... j’ai soif !...

Gérard eut beau comme on dit « retourner » Corbillard de toutes les manières, il n'en tira point une indication de plus mais ce qu'il apportait était déjà bien suffisant et, en tout cas, extrêmement précieux...

Il remercia le fossoyeur-bedeau-appariteur de Brétilly-la-Côte et voulut lui donner de l'or qui fut refusé : « J'en ai plus que vous, fit Corbillard, c'est pas ça qui me tracasse. Avant de mourir, le curé m'a fait cadeau de l'argent des pauvres attendu qu'il n'y a plus de pauvres dans la paroisse. Il n'y a plus que des Boches, François et moi... mais avant de retourner auprès de François, j'avais vous avouer une chose que je n'ai encore dite à personne...

- Nous vous écoutons ! dit Gérard.

- Quelque chose qui me tracasse parce que ça pourrait bien amener du vilain...

- Mais quoi donc ?...

- C'est à cause de Tobie...

- Eh bien ?...

- Eh bien ! pour les vingt francs, il voulait me donner les yeux que je voulais aller enterrer avec les pauvres petits... c'était très naturel !... C'était leur dépouille quoi !... Et il n'y a que les Boches pour jouer aux billes avec des yeux... Bref, Tobie a voulu les garder. Alors je me suis fâché... vous comprenez... et comme nous nous étions rendus tout seuls dans le garage pour causer plus à l'aise... et comme... et comme il m'embêtait... et comme il y avait là une petite hache à fendre le bois... alors je lui ai cassé la gueule !...

- À Tobie !...

- Bien sûr ! À qui voulez-vous que ça soye ?...

- Tu es un brave garçon ! dit Gérard.

- C'est un imbécile ! déclara Théodore.

- C'est monsieur qui a raison ! fit Corbillard en montrant Théodore... Comprenez, m'sieur Gérard, qu'on va pas être long à se douter que c'est moi qui ai fait le coup...

- Eh bien ! tu n'as qu'à rester avec nous ! dit Gérard.

- Je ne peux pas ! souffla Corbillard... Je ne peux pas rester ici à cause de François ! On me cherchera et on le trouvera !...

- C'est vrai ! dit Gérard. Ils vont m'assassiner François !

- Oh ! c'est déjà à moitié fait ! expliqua Corbillard, mais enfin on ne peut pas abandonner comme ça l'autre moitié. Mais il y a pas de temps à perdre... Faut d'abord qu'ils trouvent Tobie ! j'ai caché le corps sous du purin, car ils ont mis leurs chevaux dans le garage...

- Corbillard, je vais te donner deux hommes sûrs qui t'aideront à ramener François !...

- C'est pas de refus et c'est l'*absolution* ! comme dirait feu not'curé !...

- *La solution* ! corrigea Théodore.

- *L'absolution* ! reprit, têtu, Corbillard !... Je suis bedeau et vous, vous ne connaissez rien aux curés ! C'est pas en vendant des étiquettes de pharmacie que vous avez appris la religion !...

Une heure plus tard, Corbillard se remettait en route avec deux poilus de la Colonne qui connaissaient le pays aussi bien que lui...

Le bedeau, en arrivant, vers le soir, sur les derrières du cimetière de Brétilly-la-Côte, était complètement saoul.

Il avait vidé une seconde gourde de trois-six ! Et quelle gourde !... Une de ces poches de cuir qui contiennent au moins deux litres...

Cependant, dès qu'il eut jeté un coup d'œil au-dessus du mûr du cimetière, il fut dégrisé d'un coup.

À la place de sa petite maison, là-bas, au coin de la grille, il ne vit plus qu'un amas de pierres noircies et de cendres.

Voilà tout ce qui restait de la demeure de Corbillard, jusque-là respectée par l'ennemi !

- Ce serait un honneur, gémit le bonhomme, s'il n'y avait pas eu François dedans !...

Il sauta dans le cimetière, suivi des deux poilus. Et ils eurent beau chercher François, mort ou vivant, ils ne le retrouvèrent pas.

- Pauvre vieux ! exprima douloureusement le bedeau, pauvre vieux ! j'aurais voulu au moins l'enterrer ! mais allez donc trouver un squelette dans un remue-ménage pareil ! Ils ont tout rincé au pétrole !... Enfin, j'vas toujours enterrer les yeux des quatre-z'enfants ! Vous énervez pas, vous, les poilus !... J'suis à vous tout de suite !... Moi, voyez-vous, faut toujours que j'enterre quelque chose ou quelqu'un ! ça fait partie de mon métier...

XVII

Désormais les poilus de la Colonne Infernale se feront faire la cuisine par le « cuistot » de l'empereur !

- Qu'est-ce que tu vas faire ? avait demandé Théodore à Gérard dès que Corbillard se fut éloigné avec ses deux poilus... Il faut sauver ta Juliette, mon vieux ! Il faut la tirer de leurs pattes !... Nous avons tout ce qu'il faut pour ça !... je parle boche aussi bien que toi... j'en suis !... Prenons le train pour Metz !...

- Merci ! répondit Gérard en serrant la main de son ami, mais qu'est-ce que diraient les camarades en voyant leur « piston » partir encore une fois, et cette fois, avec leur « cuistot » !...

- Ils diraient... ils diraient... d'abord ils n'ont rien à dire du tout... t'es le maître !... et puis ils penseraient bien que c'est pour une expédition pas ordinaire... quelque chose de sérieux...

- Oui, répliqua Gérard, le front soucieux... ils n'imagineraient pas une seconde que je suis uniquement occupé de mes petites affaires...

- Gérard, je ne comprends pas de pareils scrupules ! Il s'agit de sauver une Française !... d'empêcher ces misérables de commettre un crime de plus ! Ce n'est pas parce que Juliette est ta fiancée que tu dois te désintéresser d'elle. Ce serait stupide et odieux !... Et puis, Metz est si près... On fait de la bonne besogne, en une nuit, quand on connaît Metz comme nous deux... Enfin ! tu ne vas pas laisser cette pauvre enfant...

- Mais tais-toi donc !... mais tais-toi donc !... tu vois bien que j'en meurs !...

À ce moment, Cellier accourut.

Il paraissait fort échauffé :

- Alerte, mon capitaine !... La patrouille du Fer-Blanc nous revient avec de bonnes nouvelles... y a du Boche à manger sur la route des Trois-Chênes... un vrai morceau... Ils sont une dizaine, paraît-il, autour d'un fourgon qu'ils ont l'air de garder comme s'ils

contenait le trésor de guerre ! le tout est commandé par un *Oberleutnant* de la garde, S. V. P. !

Gérard suivait déjà le photographe, suivi lui-même de Théodore.

Dans la première salle, ils trouvèrent la patrouille et le nommé Fer-Blanc, un caporal qui avait un nez en argent si merveilleusement « travaillé, peinturluré » que personne ne l'aurait « remarqué » si, de temps en temps, il n'avait tapé dessus comme on tape sur une table de café pour appeler le garçon !

- Et dire, exprimait-il avec orgueil, que je n'aurais eu qu'à me dévisser le blair devant le conseil de révision pour qu'il me renvoie élever mes escargots !

Mais il était patriote et avait su dissimuler sa misère nasale. D'où lui venait-elle ? Jamais il ne voulut le dire : il racontait en riant qu'il était né comme ça ! On prétendait dans son pays qu'il y avait, dans cette histoire de nez, une cruelle histoire d'amour...

Au commencement de la campagne, ses camarades l'avaient appelé « nez d'argent ! » Ou encore, les Parigots lui criaient : « Il fait l'marle avec son éteignoir en plâtre ! » Il les faisait taire :

- Vous allez me le faire voler par les Boches, disait-il, j'aime mieux qu'on fasse courir le bruit qu'il est en fer-blanc !

C'est là-dessus qu'on l'avait appelé Fer-Blanc.

Aussitôt qu'il aperçut Gérard, il courut à lui :

- Capitaine, nous n'avons voulu rien faire sans vos ordres !... mais j'ai laissé des hommes en surveillance aux Trois-Chênes...

- Combien ?...

- Quatre... quatre costauds... les quatre de Norémy...

- Combien sont les Allemands ?

- Pas plus d'une quinzaine en tout... Maintenant, il y en a peut-être dans le fourgon... C'est à cause des chevaux que nous sommes venus vous consulter : tuons-nous les chevaux ?...

- Non !... ils peuvent nous être utiles ! fit Gérard, nous avons de quoi les loger et les nourrir... et, au besoin, s'ils ne nous servent pas, nous les mangerons... au fur et à mesure de nos besoins, car depuis quelques jours, la boucherie se fait rare... Allons, mes enfants, suivez-moi...

Ils étaient là une douzaine qui sortirent avec Gérard et Théodore.

Ils défilèrent sous bois avec de grandes précautions et arrivèrent à une petite éminence d'où l'on découvrait le blanc lacet de la route des Trois-Chênes...

La route était encore toute défoncée du passage récent du service arrière de la brigade boche qui opérait autour de la forêt de Champenoux et du bois Saint-Jean.

Tout ce coin du pays était aux mains de l'ennemi, et comme les derniers exploits de la Colonne Infernale s'étaient passés assez loin des Trois-Chênes (on la recherchait dans le même moment du côté de la Haie-Sainte), la petite caravane que l'on apercevait s'avancait en toute sécurité.

Sur les ordres de Gérard, Fer-Blanc prit avec lui six hommes et, faisant un détour, alla se dissimuler de l'autre côté de la route...

Le fourgon avançait toujours... Il était traîné par des chevaux magnifiques et les soldats qui l'entouraient avaient une fière mine.

- C'est de la garde !... C'est de la garde à Guillaume, disait Cellier à voix basse... Mince ! qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans ce fourgon-là ?... C'est un fourgon de luxe... pourquoi que c'est pas une auto ?... On dirait une voiture historique... un « maille-coache !... » Surtout, hein ? tirez pas trop tôt... que je les photographie tous avant qu'ils soient morts !...

Car la Colonne Infernale ne faisait plus de prisonniers.

Dans les commencements, elle s'était payé ce luxe. Mais trois braves petits bleus de la compagnie de Gérard étaient tombés dans les mains des Bavarois et ceux-ci les avaient froidement exécutés sous le seul prétexte qu'ils appartenaient à la Colonne Infernale *et qu'ils faisaient la guerre en francs-tireurs.*

C'était vrai, mais cela ne pouvait être considéré comme un crime pour et par des soldats réguliers.

Instruits de ce qui s'était passé et de ce qui, personnellement, les attendait, Gérard et ses hommes, après avoir fait fusiller les prisonniers qu'ils détenaient en pleine place d'un village occupé par les Boches et dont ceux-ci, surpris, avaient été momentanément chassés, avaient juré qu'ils ne feraient plus de quartier !

Cette guerre était terrible, mais n'étaient-ce pas *eux* qui l'avaient voulue ?...

- Regardez comme il est gentil, ce lieutenant, fit Théodore, en frissonnant... et tout à l'heure, il va être mort !... Il ne s'en doute pas, le pauvre bougre... ça a vingt-cinq ans ! ça a une mère !... ça a...

- Tais-toi ! commanda Gérard, d'une voix sourde. Sa main tendue montrait à quelques pas de là, à l'affût derrière le talus, les quatre de Norémy, la joue penchée sur la crosse.

Ils étaient terribles à regarder.

Ils visaient en fronçant si atrocement le sourcil et en crispant si sauvagement la gueule que Théodore ne put les regarder sans frémir :

- Va donc leur raconter tes petites histoires !... dit Gérard.

Le fourgon et ses cavaliers avançaient toujours. Là, on ne se doutait de rien... L'officier fumait un énorme cigare et s'amusait avec une branche coupée...

Il faisait un temps délicieux... Pas trop de soleil... et l'ombre fraîche de la forêt... Enfin, c'était une journée plaisante !... et un coin de la terre où l'on était heureux de vivre, quoi !...

À cet endroit, la guerre n'avait fait que passer sans s'attarder avec ses ravages.

Certes !... il y a eu des forêts qui ne sont plus maintenant des forêts, qui ont perdu leurs branches, qui ont même perdu leurs troncs... Il ne reste plus de ces forêts-là que quelques bâtons tordus

en terre avec quelques morceaux de carne ensanglantée qui pendent en guise de fruits... Mais la forêt de Bezange, alors, avait encore à peu près toutes ses feuilles... et tout son parfum...

Doux et pénétrant parfum de la terre et des bois qui fait rêver même les petits Boches de vingt-deux ans qui ont un monocle dans l'œil droit, un gros cigare à la bouche et de belles bottes éclatantes, ornées d'éperons sonores !

Son oreille sembla un moment charmée par le bruit d'un ruisseau murmurant entre les cailloux. Poésie ! Poésie !...

Devant les cavaliers s'élevait, couverte de chênes et de sapins, cette petite hauteur qui semblait là fermer la vallée et que la route contournait, et autour de laquelle étaient dissimulés nos hommes.

Au-dessus des têtes s'étendait le ciel clair et brillant ; et dans sa lumière d'un bleu d'argent passaient les lointaines et hautes hirondelles...

Le bel été !... surtout pour un officier de la garde qui sait ce que la gloire lui réserve, là-bas, du côté de Paris où se prépare, dit-on, l'entrée triomphale !...

Il daigna se tourner vers le sous-officier qui le suivait. Il daigna lui adresser la parole.

La douceur qui est répandue dans toute la nature, la certitude prochaine des joies du champ de bataille est parvenue à attendrir en vérité un jeune cœur de tigre !

Il est aimable ; il demande au maréchal des logis quel est « son sentiment » en pénétrant sur le sol étranger !...

Et l'autre est un beau jeune garçon aussi qui répond :

- Le sentiment qu'on éprouve, aujourd'hui, Herr lieutenant, n'est pas celui qui précède le départ pour la manœuvre ! Nous allons entendre enfin le son que rendent les pièces et les caissons de guerre. Nous en avons croisés en route ; ils sentent qu'ils ont dans le corps autre chose que de misérables cargaisons d'exercice ! Ah ! comme ils roulent sur le pavé avec un bruit menaçant ! C'est toute une poésie !

- Oui, oui, répond en riant l'officier ; en attendant, *nous écoutons le bruit des casseroles !*

Et il tournait la tête vers le fourgon...

- C'est vrai ! avoua le sous-officier avec une mine moins radieuse, nous sommes des gardes de cuisine !...

- Eh ! ne vous désolez pas, mon ami ! service de l'empereur ! Que vous faut-il de plus ?

- Assurément rien, Herr lieutenant ! assurément rien !...

- Alors, à propos de poésie... portez-vous comme d'habitude vos poèmes dans votre fonte gauche ?

- Sans doute, Herr lieutenant ! sans doute !

Et il lui tendit un flacon d'eau-de-vie que le jeune homme officier de vingt-deux ans, de la garde, vida plus qu'à moitié...

- Je permets que l'on chante ! fit l'officier, l'œil brillant, les tempes battantes !.. cela me fera même plaisir. Allez ! chantez ! en avant !... un de ces bons lieds populaires du régiment... Ah ! comme la journée est belle !

Tous les cavaliers chantèrent :

*Un jour nous avons juré
Avec le cœur, la bouche et la main,
De mourir pour le Roi,
Puis Dieu et la Patrie !
Quand l'ennemi nous menace,
Tenons notre serment !
Et gaiement, en avant !
Et gaiement, en avant !...*

- Oui, oui, en avant pour la batterie de cuisine ! ricana le sous-officier dans sa grande moustache tombante qu'il raccrochait toujours avec ses dents comme s'il ne pouvait rester une seconde sans mordre.

- Ils ont bien chanté ! dit l'officier.

- Oui, Herr lieutenant ! Ils brûlent tous du désir de voler au combat et de montrer sur le champ de bataille les talents qu'ils ont acquis sur le terrain d'exercice !... Hélas ! je n'ose point leur dire que si l'on continue à nous donner en garde aux casseroles, Paris sera pris sans nous, Herr lieutenant !...

- Vive l'empereur ! répliqua l'officier, et comme s'il était à la charge sur un champ de bataille il lança au galop son noir coursier à la crinière flottante...

Or, tout à coup, le noir coursier s'arrêta net au beau milieu de la route, renifla et refusa d'avancer.

- *Wer da ?* hurla le lieutenant.

Déjà le maréchal des logis accourait avec quelques hommes. Il se fit bien arranger :

- Vous oubliez la consigne ! Aux casseroles ! aux casseroles !...

Le maréchal des logis et ses hommes ne se le firent pas répéter et coururent au fourgon. Quand ils se retournèrent, un coup de fusil venait d'éclater et il n'y avait plus de jeune et bel officier sur le noir coursier à la crinière flottante. Et le noir coursier était debout sur ses sabots de derrière, tournant sur lui-même comme une toupie... Mais les cavaliers qui entouraient le fourgon n'eurent point le temps d'épiloguer sur un pareil événement !

Et ils ne devaient plus jamais chanter : « Un jour, nous avons juré avec le cœur, la bouche et la main »... etc., ni cela ni autre chose.

Ils moururent tous, dans les cinq minutes, car ils ne purent même pas se défendre... et ceux d'entre eux qui n'avaient été que blessés furent achevés à coups de revolver par les quatre de Norémy qui s'étaient chargés d'une besogne dont personne n'aurait voulu.

On se précipita sur le fourgon. On en ouvrit les portes. On y trouva une magnifique batterie de cuisine et un énorme cuisinier, en veste blanche et en toque, qui tremblait et ne pouvait dire deux mots.

On l'amena à Gérard, et quand celui-ci put l'interroger, c'est-à-dire quand l'émotion du gros homme fut un peu calmée, la Colonne Infernale ne fut pas peu fière d'apprendre qu'elle venait de s'emparer d'un des « cuistots » de l'empereur !

Il se disait suisse allemand et en profitait naturellement pour réclamer un traitement convenable.

On lui promit de ne point lui faire du mal s'il répondait sans détour aux questions qu'on lui poserait. Il le promit, et, ma foi, il parut bien qu'il disait la vérité. Du reste, les papiers qui furent saisis sur le maréchal des logis et sur l'officier de la garde vinrent corroborer les dires du gros homme : *son installation culinaire avait été détachée du quartier général pour être dirigé vers un endroit où le Kaiser devait venir s'installer au commencement de la semaine suivante, dans un château des environs...*

- Vous savez le nom de ce château ? demanda Gérard.

- Oui, monsieur... je vous le dirai !... mais c'est juré ; vous ne me fusillerez pas ?...

- C'est juré !...

- Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

- Notre cuisinier parbleu ! mais dites-nous le nom du château !...

- Monsieur, c'est le château de Vezouze, auprès de Brétilly-la-Côte !...

Gérard devint pâle et serra nerveusement le poignet de Théodore qui était près de lui...

- Oh ! murmura-t-il, c'est le ciel qui nous l'envoie !

- Oui, répliqua sourdement Théodore, qui ne croyait cependant pas en grand-chose, oui... on dirait qu'il nous le donne !...

Gérard avait donné l'ordre du retour. Le fourgon et les chevaux dont les poilus de l'« Infernale » s'étaient emparés furent dirigés vers la carrière. Sur son ordre également tous les cadavres

furent enterrés sous bois ; auparavant, on les avait dépouillés de leurs uniformes...

Et quand la lune se leva, ce soir-là, sur la route des Trois-Chênes, son froid regard brillant ne put rien découvrir du drame qui venait de se passer là... Il y avait bien un peu de sang sur la route... mais un peu plus ou un peu moins de sang sur les routes, en temps de guerre, qu'est-ce que cela signifie ? cela n'arrête point la marche des astres !

Ce soir-là, après le souper, qui avait été préparé par le cuistot de l'empereur avec certains assaisonnements « extra » ramassés dans le fourgon, Gérard prévint ses hommes *qu'il leur ordonnait de se reposer jusqu'à nouvel ordre !*

Plus rien à faire qu'à se pagnoter, culotter sa bouffarde et se faire de la graine...

Et surtout, pas un coup de fusil !... qu'on se fasse oublier !... qu'on ne parle plus de la Colonne Infernale ! qu'on la croie disparue, volatilisée !

- Je vais m'absenter deux ou trois jours, leur dit-il. *À mon retour, il y aura un coup à faire dont on parlera dans le monde !... Mais c'est à une condition, c'est que d'ici là, vous fassiez les morts !...*

- C'est entendu ! Je réponds d'eux !... je leur apprendrai à jouer aux échecs ! s'écria Benedict... et moi, j'en profiterai de mon côté, pour mettre à jour mes Mémoires...

- Enfin, je vais pouvoir développer mes clichés ! fit Mathurin Cellier...

- Et moi, repeindre mon nez !... déclara Fer-Blanc... le soleil d'août l'a un peu jauni...

À l'aurore, sur la route de Metz, un peloton de la garde galopait ; il y avait là, en tête, un beau lieutenant à monocle et à bottes incomparables, puis un maréchal des logis qui paraissait fort occupé de son cheval, puis quatre cavaliers qui avaient un air si

sombre qu'on pouvait, à coup sûr, dire, qu'ils venaient d'accomplir un mauvais coup ou qu'ils couraient en faire un !...

C'étaient Gérard Hanezeau, Théodore Dumay et les quatre de Norémy.

XVIII À Metz

Les arcades de la place Saint-Louis ! les petites maisons bourgeoises, les petites rues tassées autour de la cathédrale. Tous ces coins délicieux d'ombre et de mystère qu'il avait tant aimés, dont il avait senti le charme d'une façon si aiguë quand sa mère le conduisait embrasser la vieille tante Vezouze au fond de son hôtel, de son vieil hôtel silencieux et funèbre, au plus épais de l'ombre désolée de la ville captive.

Il revoyait tout cela noyé dans une immense « bocherie »... dans un tumulte de guerre, un remue-ménage de caissons et de canons retentissants sur les pavés naguère encore si tranquilles, se glissant tout doucement sous la mousse comme les vieilles pierres sous leur moisissure...

Cependant, il y a un coin par où personne ne passe, c'est cette espèce de cul-de-sac que Gérard connaît bien et au fond duquel s'ouvre la porte qui donne sur la cour des communs de l'hôtel de Vezouze... C'est là qu'il conduit sa petite troupe, et rapidement ! car il ne s'agit pas de se laisser interroger par quelques officiers curieux.

Avec quelle émotion il se penche du haut de sa selle pour tirer sur le pauvre fil de fer qui aboutit à l'antique cloche fêlée... Ah ! le son ! le son de la cloche !...

Il ne peut le réentendre sans un émoi enfantin. Et puis cette pauvre vieille cloche rouillée, abandonnée entre tous ces murs déserts, semble sonner si inutilement, si inutilement...

Il n'y avait plus personne derrière ces murs pour entendre la cloche, pour venir ouvrir la porte !...

Mon Dieu ! Gérard a compté sur ce refuge !... Est-ce que la vieille tante aurait fui ? est-ce qu'elle ne serait plus derrière sa vitre ?... là-bas, de l'autre côté de la rue, à regarder passer les ombres et les souvenirs d'autrefois ?...

Se serait-elle, elle aussi, sauvée devant la bocherie ?

Mais c'était une vieille personne très entêtée qu'on ne faisait pas partir comme cela, à propos de bottes de uhlands... Elle n'était pas partie en 70 ; elle avait montré son fauteuil où tous les jours elle s'asseyait pour faire de la dentelle ou broder, derrière la fenêtre :

« Quand les Français reviendront, ils me trouveront là ! » avait-elle dit.

Il y avait de cela plus de quarante ans et elle avait, à cette époque, elle-même dans les quarante ans...

Eh bien ! à moins qu'elle ne fût morte, Gérard pensait bien qu'elle devait être encore dans son fauteuil, à attendre les Français !

Et il sonna à nouveau à briser le fil de fer. La cloche fêlée cria avec une voix de vieille que l'on écorche.

Enfin, la porte s'entrouvrit. Par l'entrebâillement passa une bonne tête chenue de paysanne sous un bonnet :

- Madeleine !...

Il lui avait jeté tout de suite son nom à la vieille servante pour qu'elle ne fût pas épouvantée à l'apparition de tous ces uniformes détestés...

Elle resta plantée à le regarder. Elle n'avait pas maigri. Elle avait toujours sa mine superbe et sa santé robuste. Elle était forte comme trois hommes à soixante ans.

- Ouvre la grande porte ! ordonnait Gérard. Ouvre la grande porte !...

- C'est pas Dieu possible que ce soit vous, finit-elle par dire. Vous, m'sieur Gérard, en Prussien !

- C'est un déguisement, ma bonne Madeleine... on t'expliquera tout cela plus tard, mais ouvre la grande porte !... la grande porte de la cour.

- Vous voulez que j'ouvre à tous vos Prussiens ? demanda-t-elle, encore, sans bouger, obstinée et ahurie, ne parvenant toujours pas à comprendre...

- Je te dis que ce sont des camarades à moi !... on s'est déguisé en Boches pour venir vous dire bonjour !...

- Ah ! bien ! ah ! bien !...

Gérard avait sauté de cheval :

- Si tu ne veux pas ouvrir la grande, on passera par la petite...
Comment va la tante ?

- A va bien, mais a voudra pas vous embrasser comme ça !...
Et puis, de vous voir comme ça, ça la fera mourir...

Gérard avait fait signe à ses compagnons qui descendirent de cheval ainsi qu'il avait fait et tirèrent derrière eux leur monture jusque dans la cour, par la petite porte qui fut soigneusement refermée...

- Ouf ! soupira Gérard, cela va déjà mieux...

Et il sourit avec satisfaction aux vieux murs qui l'entouraient, fit sonner joyeusement sous sa botte l'antique pavé... alla pousser la porte des écuries vides depuis si longtemps... s'assit sur la margelle de l'abreuvoir où, tout petit, il faisait glisser ses bateaux... C'est lui qui actionna la pompe pour donner à boire aux bêtes... Ils avaient apporté avec eux un peu d'avoine...

- Ah ! c'est pas les bêtes qui me tracassent, déclara la vieille Madeleine, je trouverai bien dans le quartier, à leur donner à manger... Mais c'est Madame !... Qu'est-ce que va dire Madame ?... M'sieur Gérard ! je vous l'dis... c'est tracassant... Elle va s'évanouir, pour sûr, en vous voyant un casque à pointe sur la tête... Et puis les autres feront bien de se cacher... Il y a pas plus de huit jours, on nous a donné des Boches à loger ici... La pauvre Madame est descendue dans la cave, elle n'a pas voulu les voir... C'était une pitié à son âge, de la voir couchée entre deux barriques. Enfin, ils sont partis et c'est une veine qu'il n'en soit pas revenu... ça, j'vous en avertis... mais comment faire avec Madame ?...

- Eh bien ! tu vas aller la prévenir ! dit Gérard. Quand elle sera prévenue de notre déguisement, nous pourrons paraître devant elle !...

- Elle est devenue tout à fait sourde !... Elle ne me comprendra pas !...

- Comment faites-vous entre vous ? demanda Gérard.

- *C'est elle qui parle tout le temps !...*

- Attends un peu, je vais lui écrire un mot...

Il prit un calepin dans sa poche et un crayon.

- Écrivez gros car, malgré ses lunettes, elle y voit mi-clair.

Gérard écrivit « gros » et remit ses feuillets à Madeleine qui se sauva.

Bientôt après, elle leur faisait signe. Elle les appelait :

- Tous ! tous !... M'sieur Gérard : amenez-les tous ! Madame veut les embrasser tous ! Elle sait que c'est des soldats français... Ah ! elle est dans une joie !... Elle m'a fichu un coup de béquille !...

Ils traversèrent hâtivement deux salons obscurs, aux volets clos, aux meubles garnis de housses depuis des années sans nombre et arrivèrent dans une longue pièce garnie de boiseries pâles, décolorées, aux dessins délicats et vieillots, aux trumeaux effacés... et tout au bout de cette longue salle pâle, dans la lumière grise d'une haute fenêtre, se tenait, debout devant son fauteuil, une vieille dame blanche qui agitait une béquille. Sa petite voix perçante criait :

- Gérard ! Gérard !... Venez ! Venez tous, mes enfants !

Et de sa pauvre petite voix perçante et si comique, si comique, la vieille dame blanche cria : « Vive la France ! »...

Elle embrassa Gérard, gloutonnement, sans se lasser...

- Laisse-moi donc... laisse-moi donc... on ne sait pas si je pourrai t'embrasser demain... laisse-moi donc ! Ah ! brigand ! tu me laisserais bien faire si j'avais vingt ans...

Après Gérard, ce fut au tour des autres. Elle ne les embrassa qu'une fois, sur les joues... mais les quatre de Norémy durent y passer...

- Mes pauvres enfants chéris !... Vous ne savez pas ce que vous risquez de leur faire un tour pareil !... Madeleine, videz le buffet, ma petite fille ! (Elle traitait toujours Madeleine comme une gamine, et Madeleine avait soixante ans). Il faut donner à manger et à boire à ces p'tits gars-là !... Voyons, Gérard, donne-nous des nouvelles de la guerre... Ici on ne peut rien savoir !... Ils mentent !... Ils mentent !... Je ne veux plus de leurs journaux !... Quand j'ai vu qu'ils prétendaient être à Paris ! et à Belfort et à Nancy !... je n'ai plus rien voulu lire. J'ai dit à Madeleine : « Plus de journaux, plus rien !... Ne demande rien !... Les Français viendront ici nous apporter les vraies nouvelles ! » Et je ne croyais pas si bien dire !... Vous voilà !... v'là que vous vous êtes déguisés en Prussiens pour m'apporter des nouvelles du pays, hein ?

Elle essuya une larme et ajouta : « Gérard, ça ne m'étonne pas de toi !... Tout de même j'espère que vous viendrez bien un jour sans être habillés comme ça mais avec de bons pantalons rouges... Alors, dites-moi... je n'ose pas vous interroger... j'en tremble... comment... comment ça va ?...

- Ça va bien ! déclara Gérard, d'une voix qui fit trembler les Vitres...

- Oh ! t'as pas besoin de crier si fort pour dire : ça va bien !... les bonnes nouvelles, je les entends !... Il n'y a que pour les mauvaises que je suis sourde !... quand on me dit par exemple qu'ils sont à Paris !

- Ils ne sont pas à Paris ! Ils ne sont pas à Belfort ! Ils ne sont pas à Nancy !...

- Mais alors, qu'est-ce qu'ils racontent ? Ils ne sont nulle part ?... s'exclama, joyeuse, la bonne dame.

- Si, répliqua une voix lugubre... *ils sont à Norémy !...*

La tante Vezouze s'aperçut alors de l'air sombre qui ne quittait point ces quatre visages alignés en face d'elle... Gérard expliqua :

- Ils sont de Norémy !...

- Ah ! les pauvres enfants !...

- Oui, ils sont à plaindre.

- À ce qu'il paraît, reprit la tante à voix basse... enfin, on raconte qu'ils font pire qu'en 70... Est-ce vrai ?

- Ils s'en vantent ! dit Gérard.

- Mais nous, qu'est-ce que nous leur ferons quand nous serons à Berlin ? demanda la vieille qui tremblait de rage. Ah ! il ne faudra pas qu'on nous parle d'humanité, n'est-ce pas ?... Ah ! l'humanité, ça n'est pas fait pour eux !... ça ne les regarde pas !... Ils se sont mis hors de l'humanité, au-dessus ou au-dessous, comme ils l'entendront, mais il ne faut pas qu'ils comptent plus pour vous que des chats enragés !... (ses petits yeux gris lançaient des éclairs et, dans le moment, si blanche et si irritée, et avançant ses bonnes petites vieilles mains si crochues, c'était elle qui était comme une vraie chatte enragée)...

Madeleine apportait pendant ce temps un dîner frugal auquel tous firent honneur et qui fut arrosé de plusieurs bouteilles d'un excellent thiaucourt que la bonne dame ne sortait que dans les grandes occasions.

- Réussis-tu toujours le cochon de lait à la gelée ? demanda Gérard à Madeleine...

- Ah ! bien, vous en aurez pour le souper de ce soir... et vous m'en direz des nouvelles...

- C'est ça qui est bon avec un verre de vieux thiaucourt !...

Ils ne disent plus rien ou à peu près. Chose singulière, tous ces jeunes hommes buvaient sec, mais leur langue ne se déliait guère et c'était la tante Vezouze qui, elle, ne buvait que de l'eau, qui parlait tout le temps.

« À mon âge, on aime mieux parler qu'écouter, disait-elle à l'ordinaire, ça fatigue moins ! »

Et dans tout ce qu'elle disait passait sa haine flamboyante de l'Allemand... les histoires des ruines familiales, « les champs de vigne passés à la chaux (chaulés comme on dit là-bas) après la

dévastation officielle et la défense de travailler la terre pendant cinq ans ! »...

- Tout cela, pour nous ruiner, mes chers enfants, pour nous mettre à « quia »... pour nous faire crier grâce ou nous faire quitter le pays !... Mais moi, j'ai dit : non !... je resterai !... quand même !... j'attendrai !... je ne mourrai pas avant d'avoir vu ces gens-là chassés d'ici à *coups de pied dans le derrière* !...

Elle disait toute la phrase, la tante Vezouze. Elle n'avait pas honte de se servir d'une semblable expression... seulement elle s'en excusait : « Il y a des mots qu'il faut dire... il y a des choses qu'il faut faire, avec des animaux pareils !... »

Et, quand elle avait dit le mot, elle en venait aux choses qu'il est permis de faire « avec des animaux pareils »... Et, à cette chose-là, elle y arrivait toujours comme au plus beau de son discours, à la plus magnifique histoire qu'on pût raconter...

Elle commençait par bien exciter son hôte avec les misères subies... Elle remontait, pour cela, il le fallait, jusqu'au siège « où nous mourions du manque de sel... vous ne savez pas ce que c'est que *la soif de sel* !... Mes enfants, on faisait queue à la porte des charcutiers pour ramasser quelques bouts de saumure, quelques morceaux de salaison que l'on raclait... et puis, quand il n'y a plus rien eu chez les charcutiers..., on descendait jusqu'à la Seille, oui, jusqu'aux vieilles tanneries de la Seille... c'est au tan, aux vieux cuirs tannés que l'on demandait un petit goût de sel ! »

Mais tout cela ce n'était que torture physique... c'est-à-dire rien à côté du martyre moral qui n'avait cessé d'êtreindre les malheureux Français restés à Metz depuis cette époque lointaine... Ah ! l'administration boche s'y entendait... On pouvait dire que, depuis ce temps-là, elle avait trouvé quelque chose à inventer toutes les semaines...

- Aussi, mes enfants, on s'est bien vengé... oui, un jour, on s'est bien vengé... avec la chose en question, la chose dont je vous parlais tout à l'heure... Ah ! ce fut un beau jour !... Nous en rions encore derrière nos volets quand nous voyons passer ces messieurs de l'administration, les *Herr Direktor*... les *Kreiss Direktor* ! et toutes leurs gothons. Ah ! ils étaient tous réunis, ce beau jour-là, dans leur

palais, et ils avaient arboré leurs plus brillants uniformes... Songez donc ! quel jour de gloire : on allait inaugurer sur la place de l'Esplanade, la statue de leur Guillaume ! une statue équestre *Kolossale, ya mein Herr !...*

« Or, il arriva ceci que ces messieurs et dames, sur des ordres subits et affolés, restèrent chez eux dans le moment même qu'ils se disposaient à sortir en procession... Parfaitement ! ils laissèrent l'équestre Guillaume se morfondre tout seul sur l'esplanade... tout seul ? tout seul ?... Tout seul ?... Non ! il n'était point tout seul !... Il avait la compagnie des pompiers et aussi celle, moins proche, de nombreux Français de Metz qui, avertis, s'étaient rendus dans les maisons amies du voisinage d'où l'on pouvait apercevoir la statue. Et là, derrière les volets, je vous prie de croire que l'on ne s'ennuyait pas...

« Le spectacle avait commencé de bonne heure. On avait vu venir le commissaire de police et la haute organisation administrative de la ville qui tenait à prendre les dernières mesures de sécurité, car vous pensez bien qu'on n'inaugurait point un pareil bronze sans qu'un bien important personnage se fût dérangé...

« La statue était toujours sous sa toile... Cette toile, naturellement, ne devait tomber qu'au moment le plus dramatique, au son du canon et de la musique, et quand tous les discours et tous les orateurs seraient prêts... C'était une belle toile blanche... une immense toile blanche qui cachait toute la statue. Mais voilà qu'un *Polizeikommissar* découvrit que la toile présentait certaines taches qu'il ne lui connaissait point la veille...

« ... La toile fut soulevée !...

« Une certaine odeur se répandit sur la place !...

« Messieurs les commissures devinrent verts... Ils se regardèrent avec épouvante en se bouchant le nez et prirent les résolutions suprêmes...

« On enleva entièrement la toile...

« Et toute l'horreur du sacrilège apparut... J'ai vu cela, moi, mes chéris !... oui, j'ai eu le bonheur de voir cela ! glapissait la tante

Veizouze, la statue équestre de Guillaume !... Ah ! il était beau à voir à cheval cet homme-là, avec son seau à caca ! oui, mes chéris, à caca, passé au bras... et le chapeau de feutre plein de caca qu'on lui avait versé sur la tête !... Mes enfants ! l'empereur avait du caca partout !... c'en était ! c'en était !... Vous pensez si les pompiers ont eu à faire de nettoyer l'empereur de la vidange !... Et savez-vous ce qu'on lui avait mis dans la main ?... dans la main qu'il tend, d'un geste si décidé, vers le fort Saint-Quentin ?... On lui avait mis deux sous français !... Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous dites de ça, hein ?... Comment va ta mère, Gérard !... Ta mère connaît bien l'histoire... Elle était sur mes genoux quand l'affaire est arrivée... Nous riions tellement qu'elle voulait savoir... Elle n'a jamais voulu croire, cette petite fille, que c'en était pour de bon ! Ta mère n'a jamais souffert de la guerre, ni des Prussiens... *Ta mère n'a jamais compris notre haine de ces gens-là !...*

« Mais c'était là une bonne terrible farce qui nous a valu, du reste, un régime de terreur pendant les mois suivants. Ce qu'il y a eu de gens jetés en prison... Alors, dites donc, mes chéris, j'espère que vous aussi, vous êtes venus ici pour faire une bonne terrible farce !

- Oui, dit Gérard en se levant ; je vais essayer de leur faire la bonne terrible farce de leur reprendre ma fiancée qu'ils m'ont volée...

XIX

La Nouvelle Brasserie de l'Empire

Quand, vers le soir, Gérard et Théodore, toujours vêtus l'un de la tunique de sous-lieutenant de la garde, l'autre de l'uniforme de maréchal des logis, pénétrèrent pour la troisième fois dans *La Nouvelle Brasserie de l'Empire*, les clients civils et militaires (il n'y avait dans cette belle brasserie riche que des fonctionnaires connus, avec leurs dames, et des officiers avec leurs maîtresses, et aussi quelques rares sous-officiers de cavalerie que la guerre avait amenés dans le rang et qui étaient de riches jeunes gentilshommes toujours prêts à sortir les billets du portefeuille), tous s'entendaient merveilleusement au milieu de la fumée pour chanter avec enthousiasme une vieille chanson dont le refrain était à peu près celui-ci : « Hurrah ! Hurrah ! M^{me} Germania ! – Hurrah ! belle et orgueilleuse femme !... Malheur à toi, M^{me} Gallia ! » Enfin c'était une chanson où il n'y avait que de la gloire pour M^{me} Germania et des sujets de mécontentement pour M^{me} Gallia...

Nos deux jeunes gens étaient tout à fait las de leurs déambulations dans le quartier de la gare... Il y avait, dans ce quartier, tant de maisons neuves, tant de beaux appartements nouvellement loués et aussi tant de brasseries... mais aucune ne semblait avoir la vogue de cette nouvelle brasserie de l'Empire qui avait eu le génie de s'installer au centre en quelque sorte d'une douzaine de cercles d'officiers et de fonctionnaires dont les membres lui avaient fait fête aussitôt...

Et puis où n'était pas la fête, depuis le commencement de cette guerre ?... Ah ! il y avait de quoi se réjouir ! Le Belge était mangé, le Français écrasé, l'Anglais anéanti... L'Allemagne (belle et noble Germania) s'asseyait sur le monde.

« M^{me} la conseillère intime du commerce », qui revenait de la gare avec des journaux, s'écria, en les agitant au bout de sa main grasse, aux doigts boudinés et encerclés de bagues riches :

– Mettez-vous à genoux et remerciez Dieu ! Le prince Rupprech de Bavière vient d'écraser sur un champ de bataille *Kolossal* (cent kilomètres d'étendue)... vient d'écraser quatre cent mille Français ! Nancy est pris ! Huit corps d'armée français sont

anéantis !... Quant aux English, ils reçoivent sur la tête un tel coup qu'ils renoncent à la partie...

- Oui, on dit qu'ils ont été massacrés jusqu'au dernier à Saint-Quentin ! précise « M^{me} la conseillère de calcul » en manquant de s'étouffer avec un œuf dur qu'elle avait insuffisamment nettoyé de son écaille...

Mais voici, au bras de son mastodonte préhistorique, « M^{me} la conseillère sanitaire ». Celle-là, on l'écoute, car ses renseignements sont quasi officiels et il lui est permis, à cause de son titre, d'approcher et de voir bien des choses :

- Pauvre France ! elle est perdue ! Nous venons de voir une chose sans égale dans le monde !... un troupeau de pantalons rouges prisonniers ! croirait-on que ces malheureux n'ont, pour chaussures, que des escarpins vernis comme on en met pour aller au bal ! Ils n'avaient rien mangé depuis quatre jours... Ah ! ils nous ont remerciés quand on leur a apporté de la soupe et du rôti !... Mais quelle honte pour une nation ! quelle désorganisation ! Du reste, la France a toujours passé pour manquer d'initiative, n'est-ce pas, madame la conseillère de calcul ?

- Ah ! vous avez tout à fait raison, madame la conseillère sanitaire !...

Théodore et Gérard ne bronchaient pas. Nous avons dit qu'ils étaient fatigués de leurs vaines et longues courses. Ils n'avaient osé interroger personne... Une sorte d'instinct de chasseurs les avait toujours ramenés à cet endroit...

Il est vrai qu'ils avaient aperçu au comptoir une vieille dame qui ressemblait assez vaguement à Feind... Ils s'étaient imaginés, à tort ou à raison, que cette femme pouvait être sa mère...

Ce qui les rendait perplexes, c'était de ne point apercevoir M^{me} Rosenheim...

Tout à coup, Gérard pâlit ; il voyait venir à lui une énorme *Biermamzel* qu'il reconnaissait parfaitement : c'était Thasie, la servante du Cheval-Blanc. En même temps, comme il détournait la

tête pour ne pas être vu, une porte s'ouvrit non loin du comptoir et Juliette fit son apparition suivie de M^{me} Rosenheim !...

Les deux femmes allèrent s'installer à la caisse, à côté de la mère de Feind. Juliette était entre elles deux.

Cette nouvelle vision stupéfia tellement Gérard que celui-ci ne fit plus un mouvement, même pour se cacher.

Il ne baissa même pas les yeux. Son regard se rencontra avec celui de M^{me} Rosenheim et il ne parut point du tout que la plantureuse moitié du patron du Cheval-Blanc eût reconnu le fils Hanezeau dans ce jeune officier de la garde.

Quant à la *Biermamzel*, quant à cette Thasie, elle avait pris la commande auprès de Théodore et s'était éloignée sans se douter de quoi que ce fût.

Gérard respira. Avait-il eu tort de s'alarmer ? Non, car enfin, s'il n'avait jamais mis les pieds au Cheval-Blanc, la Rosenheim et Thasie l'avaient vu quelquefois passer en auto ou à cheval sur la route. C'était le « fils du château ». Gérard, dans le pays, ne pouvait nulle part passer inaperçu.

Toujours est-il qu'il changea de table, se rapprochant de celle d'un *Oberleutnant* qui venait avec deux autres officiers de se faire servir de la bière et des *Bockwurtz*, petites saucisses de viande de veau très épicées. De cet endroit il pouvait voir Juliette sans être vu de la Rosenheim ; enfin il tournait le dos à Thasie quand celle-ci le servait.

Il se laissa aller à la joie sans borne d'avoir retrouvé Juliette. De pâle, il devint soudain flamboyant...

- Qu'est-ce que tu as ? demanda Théodore, te voilà rouge comme si tu avais chanté le « Jérum »...

Derrière eux, en effet, une bande bachique entonnait : « *Ha ! ha ! ha ! O Jérum ! Jérum ! Jérum ! Gut'n morgen, Herr Fischer !...* » (Bonjour, M. Fischer !... M. Fischer, bonjour !)

« ... *Oui, oui, hinnon herum, hinnon, herum !* » etc. (ô douleur ! ô malheur ! il faut s'en aller !...).

- Qu'ils f... donc le camp, émit Théodore, on ne s'entend plus !...

- Qu'ils restent !... on ne s'occupe que d'eux... Théodore, tu n'es jamais descendu à l'auberge du Cheval-Blanc ?

- Jamais !...

- Tant mieux... car la *Biermamzel* qui nous sert n'est autre qu'une servante de Rosenheim... je la reconnais... je l'ai vue souvent avec Tobie !...

- Eh bien, alors, nous sommes bons !...

- Tu penses !... et nous aurions pu être renseignés depuis longtemps si nous avons pris la peine de lire ce qu'il y a au bas de la carte...

- Qu'est-ce qu'il y a au bas de la carte ?

- Lis !...

Théodore la prit des mains de Gérard et lut :

WO SIND DIE MASS KRUGER ? OÙ SONT LES CRUCHES À BIÈRE ?

Dans la période de vingt-deux jours du mois, trois cents cruches à bière ont été enlevées de *La Nouvelle Brasserie de l'Empire*. *M^{me} Rosenheim* (dont le mari est mobilisé) prie ceux qui les ont de bien vouloir les lui rendre à 6 pfennigs pièce ; elle promet de ne faire aucune question indiscrete sur la provenance de ces brocs. Elle croit pouvoir être assurée que le public aura pitié d'une femme dont le mari est mobilisé.

- Ouais ! s'écria Théodore, dans le tumulte grandissant, cela vaut un verre de *Gott Vater Bier* ! (bière Dieu-le-Père, comme ils disent en parlant du *Salvator*).

- Gare à l'estomac ! Théodore ! enfin si tu doutais que nous soyons arrivés à bon port, jette un coup d'œil du côté du comptoir, mais en douceur...

- Saprelotte ! Elle ressemble à Juliette !...

- C'est elle.

- Hein ?... Cette jeune personne si calme qui compte des jetons au milieu des deux vieilles dames ?...

- C'est elle !...

- Tu m'avoueras que c'est extraordinaire !...

- Non !...

- Comment non ?... C'est la seconde fois que je vois ta fiancée, la première fois elle distribuait des timbres-poste derrière son grillage !... Maintenant, elle est caissière dans une brasserie, et quelle brasserie !...

- Et après-demain, monsieur, si nous ne sommes pas trop bêtes, elle fera le coup de feu avec nous !... Tu crois qu'elle n'est pas mieux là qu'à bouder dans sa chambre !... C'est très fort ce qu'elle fait là !... Elle le fait à la soumission !... Elle aide ces dames dans leur petit commerce... d'autres ne s'y laisseraient pas prendre, mais comment veux-tu que la mère de Feind, par exemple, puisse imaginer qu'on ne soit pas fière d'épouser son Boche de fils ?... Juliette doit être à l'affût de la première occasion... Regarde-la jeter de part et d'autre son coup d'œil sournois...

- Oui, eh bien, regarde-moi ce qu'il y a dans la cour, toi !...

La porte de la cour était restée ouverte. Gérard aperçut, alignés comme à l'exercice, les quatre ombres funèbres des quatre de Norémy.

Gérard jura entre ses dents et passa dans la cour, immédiatement, refermant la porte.

Son mouvement attira l'attention de Juliette, et, visiblement, pour Théodore qui la regardait, la jeune fille eut un léger sursaut. Théodore se leva à demi. Théodore fut aperçu à son tour.

Juliette leva les yeux au ciel puis continua, tranquillement, de compter et de distribuer ses jetons.

Quand l'une des deux femmes qui étaient à côté d'elle lui parlait, elle la regardait aimablement et lui souriait. On était en famille.

Théodore se disait : « Elle est bigrement gentille et on ne peut pas dire qu'un rien la démonte. »

Sur ces entrefaites, Gérard rentra :

- C'est une veine que mes quatre troubadours ne se soient pas encore fait interroger par un officier !... À la première question, le pot aux roses était découvert. Je leur avais pourtant bien défendu de sortir !... Mais ils ont du feu dans les bottes... Mais dis donc, mon petit... Juliette nous regarde !...

- Bien sûr qu'elle nous regarde depuis un quart d'heure !... Elle m'a envoyé un baiser !...

- Idiot !... Seigneur Jésus, elle nous sourit !... Cette enfant a un toupet...

- Je parie qu'elle va venir nous demander des nouvelles de notre santé !...

- Moi, je ne la regarde plus, je me trahirais... je te disais donc qu'il n'y a pas moyen de tenir ces Quatre lustucrus-là !

- Pourquoi les as-tu choisis ?

- J'ai eu tort !... J'ai craint quelque bêtise de leur part en mon absence... Tu comprends !... Ce sont de pauvres b... qui ne peuvent pas se coucher sans avoir descendu leur Boche quotidien. Or, ce n'est pas le moment de faire parler de nous, tu as deviné pourquoi... Comme ils sont dévoués comme des chiens, je me suis dit : « Autant les emmener eux, plutôt que d'autres, je leur prêcherai la patience... » Eh bien, mon vieux ! je n'avais oublié qu'une chose...

- Ne regarde donc pas Juliette comme ça... qu'est-ce que tu avais oublié ?...

- Tout simplement que le fameux Tipfel, l'*Oberleutnant* de Norémy, se trouve en ce moment à Metz et qu'ils le savaient, eux !...

- Ah ! diable !...

- Et on ne peut plus les retenir !... Nous n'avions pas plus tôt quitté l'hôtel qu'ils avaient sauté le mur et qu'ils prenaient leurs renseignements... Ils ont eu heureusement la bonne idée de ne s'adresser qu'à de simples soldats, à un bombardier, entre autres, qui précisément le connaissait, ce lieutenant-colonel-là... et il leur a indiqué la brasserie à laquelle il vient à peu près tous les soirs...

- Ici ?...

- Ici !... Voilà pourquoi tu les as vus là, dans la cour. Ils attendaient la sortie du monsieur !...

- Il est donc là ?

- Ne te retourne pas, tu l'as dans le dos !...

- En voilà une histoire ! Et alors ?... j'espère que tu les as calmés...

- Euh ! je leur ai promis de l'amener à souper à l'hôtel avec nous ! et je leur ai donné l'ordre de rentrer tout de suite !...

- Et ils sont partis ?

- Oui, la tête basse !... Oh ! pour moi, ils ne doivent pas être bien loin !...

- Dis donc, mon petit, mais ça complique les choses, cette affaire-là...

- Un peu !... Qu'est-ce que tu veux, je ne peux pas leur en vouloir !... Dis donc, crois-tu que ce serait rigolo si je leur amenais vraiment le bonhomme à souper !... Tu sais qu'il fait tout le temps de l'œil à Juliette !...

- Tu vois tout !... Tu es un vrai chef, plaisanta Théodore.

- Tu as tort de blaguer, on va peut-être pouvoir faire quelque chose avec ce coco-là !... Je voudrais bien entendre ce qu'ils disent à la table à côté, mais quel tohu-bohu !...

- T'impatiente pas, voilà les brailards qui s'en vont.

En effet la troupe turbulente se dirigeait vers la porte en jetant aux échos : « *An weh ! an weh ! jetzt muss mach fort !* (Il faut s'en aller, ô douleur, ô malheur !) Et dehors, on les entendait hurler *Le Chant du Nouvel Empire...*

Bondissez comme une mer sans rivages.

Par-dessus ces Français !...

Tous les champs, tous les lieux,

Faites-les blanchir en répandant leurs ossements !...

Le jugement de l'histoire ne vous demandera pas pourquoi !

Des cadavres putréfiés jonchent de toutes parts ce jardin parfumé !...

- As-tu un plan ? demanda Théodore à Gérard.

- Peut-être bien ! répondit celui-ci en rapprochant sa chaise de la table des officiers et en faisant signe à Théodore de prêter l'oreille à la conversation.

XX

Le plan de Gérard

Depuis que les turbulents triomphateurs avaient vidé la place, on entendait parfaitement ce que disait les trois officiers...

Cet *Oberleutnant* Tipfel avait une très insupportable figure (ce qu'on appelle, chez nous, une figure à gifler). C'était un gonflé et très fat bellâtre, tout ce qu'il y a de plus horrible en bellâtre, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus fade et aussi de plus joliment sournois.

Il avait fait une toilette irrésistible, il était en petite tenue et portait le bonnet de police sur l'oreille d'un air conquérant ; sa moustache était élégamment frisée et le peu de cheveux qu'il possédait, soigneusement ramené de derrière l'occiput, sortait de chaque côté du bonnet de police en formant deux redoutables accroche-cœurs...

Son œil gauche souriait et ce sourire sournois s'étendait sur toute la partie gauche de son individu ; c'était le côté qui était tourné vers Juliette ; mais les plus terribles orages s'amoncelaient sur la partie droite qui était tournée vers Gérard. Il avait dû surprendre les regards des deux jeunes gens. Heureusement que Gérard ne regarda plus du tout Juliette et parut plongé avec son ami dans une profonde conversation intime.

Alors, peu à peu, le côté droit de la physionomie de cette aimable bête féroce devint aussi souriant que l'autre. Il parlait de la jeune fille du comptoir :

- Je serais curieux de savoir qui elle est, disait-il. Elle est tout à fait charmante !... Elle ne descend au comptoir que depuis hier, et hier elle a mis à son corsage une rose à peine éclosée que je lui ai offerte moi-même. Sa chevelure est dorée comme de l'or en fusion... Non ! non ! je ne sais point quelles étranges et douces pensées font naître en moi cette chevelure !...

- Toujours amoureux, colonel !... disait l'un des officiers en riant fort et en se tirant la moustache, et en se renversant sur sa chaise. Vous me rappelez les belles années de la seconde jeunesse

quand nous faisons sonner nos éperons sur le pavé de cette petite ville où vous avez fait tant de victimes !...

- *Ya ! ya !* et où ce pauvre cher major von Schippenbauer m'a collé, en vérité, l'un de ces « *species facti* » dont on se souvient dans une vie de soldat !...

- Parce que vous lui aviez pris sa maîtresse au pauvre vieux, répliqua en riant de plus en plus fort l'un des officiers.

Ils étaient deux Herr capitaines à la table de l'*Oberleutnant*, deux *Hauptmanns* déjà un peu mûrs mais encore assez frais pour tenter les demoiselles. Ils devaient être frères ou cousins car ils se ressemblaient étrangement : ils avaient chacun un vilain nez camard sous lequel se dressaient, en guise de moustaches, deux petites touffes de poils qui ressemblaient de loin à deux morceaux de taffetas d'Angleterre.

- *Ya ! ya !* en vérité, reprenait le lieutenant-colonel, je me le rappellerai toute ma vie : ce pauvre bon vieux von Schippenbauer ! Il tenait beaucoup à cette petite blanchisseuse que j'avais emmenée à Heidelberg, ma parole ! Ah ! quel retour !... « Que le tonnerre vous écrase dix fois, m'a-t-il dit textuellement... Herrr !... Herrr !... (il ne pouvait plus parler)... Vous essayez de danser sur le nez de votre major et de toute la brigade !... (textuellement)... Herrr !... Herrr !... Et vous avez déserté !... oui, déserté ! au lieu de rentrer à votre batterie à l'expiration de votre permission vous ne vous présentez que cinq jours plus tard ! Herr ! Herr !... vous serez réduit en cendres (textuellement) mille millions de chiens ! aussi vrai que je me nomme major Schippenbauer ! »... Et il se chargea lui-même de la rédaction du « *species facti* » Ah ! il m'en a collé un « motif ! »...

- Oui, il vous a trempé une fameuse soupe ! ça n'était pas pourtant un méchant homme... mais ce qui l'a empêché d'avancer rapidement, c'était son caractère de cheval rétif... À ce qu'il paraît que, dès qu'il a été nommé colonel, il ne put s'accorder avec les Herr officiers parce qu'il avait la prétention d'être juste ! c'est un homme qui avait toujours le mot de justice à la bouche !

- Vous savez les détails de sa mort ? demanda l'officier qui n'avait encore rien dit.

- Comment ! Schippenbauer est mort ?... le « vieux » est mort ? s'écrièrent les deux autres.

- Ma foi, je croyais que vous le saviez, vous parliez de lui comme d'un défunt... ce pauvre major par-ci ! ce pauvre major par-là !... sa mort a été épouvantable... on m'a donné des détails cet après-midi au quartier général... *Encore un coup de la Colonne Infernale, vous savez !...*

- Non !...

- Je vous assure... Oh ! c'est affreux !... L'affaire s'est passée du côté de Moncel, aux environs de la forêt de Bezange... Le colonel et l'État-Major du régiment faisaient une petite fête en l'honneur de nos victoires et dînaient donc au cabaret... Il faut vous dire que von Schippenbauer avait été chargé de nettoyer certains villages, comme vous, Herr colonel, vous avez été chargé de porter la bonne parole à Norémy... ces villages avaient été en vérité rasés avec accompagnement d'exécutions et *d'épouvante*, pour l'exemple ! parce qu'ils étaient soupçonnés de ravitailler la Colonne Infernale ! comme on l'appelle...

- Ça n'était donc que justice comme aurait dit Schippenbauer...

- Comme il l'a dit, paraît-il, et comme il s'en vantait. Or, figurez-vous qu'à la fin du petit « gueuleton », selon le mot de la belle France, on apporte un pli cacheté au colonel ! Celui-ci décachète et lit : « Vous êtes un lâche assassin, je vous condamne à une mort ignominieuse. Signé : sergent Hanezeau, commandant la Colonne Infernale. »

- Ah ! le cochon ! s'exclama l'*Oberleutnant*... en voilà un que je voudrais bien tenir au bout de mon revolver !... Et qu'est-ce qui est arrivé ?

- Il est arrivé que les autres ont ri et ont continué à boire... Seulement, le lendemain matin ils ont cherché partout leur colonel, inutilement d'abord. Finalement, au moment du départ, ils l'ont retrouvé pendu à une poutre du cellier.

- Pendu ?...

- Pendu !... et, sauf votre respect, il avait les fesses à l'air qu'on lui avait fouettées jusqu'au sang !...

- Mais ce Gérard, on ne le prendra donc jamais, avec sa soi-disant Colonne Infernale !... gronda l'*Oberleutnant* en roulant des yeux terribles... c'est une honte pour nous qu'on n'ait pas encore écrasé ces gens-là !... j'en étouffe !... Pendu et fouetté !... un noble !... un vieux noble de l'empereur !...

- Oh ! ils disparaissent comme des fourmis dans la terre aussitôt qu'ils ont fait leur coup !...

- Eh bien ! on n'a qu'à fouiller la terre ! qu'à la remuer, entre toutes les racines de la forêt de Bezange et ou de Champenoux !... Car enfin... *comment voulez-vous que l'on travaille tranquillement avec ces gens-là dans le dos ?...*

À ce moment un jeune lieutenant de la garde, qui était assis à une table à côté de compagnie avec un maréchal des logis, se leva et demanda dans toutes les formes de la politesse militaire la permission de se mêler à la conversation.

Bien que ce jeune officier fût justement celui auquel les regards de M^{lle} Juliette semblaient tout à l'heure s'adresser, le *Herr Oberleutnant* lui permit de dire ce qu'il avait à dire.

- Mon colonel, fit Gérard, je viens d'entendre, bien malgré moi, ce que l'on a dit à votre table, relativement à la Colonne Infernale et à son chef.

« J'ai moi-même des amis qui ont été victimes des criminelles entreprises de cet abominable Gérard Hanezeau, un lâche qui se cache dans des trous et dont je serais curieux, autant que vous, je vous l'assure, de voir de près la figure. Or, imaginez-vous que par le plus grand hasard, je suis logé ici avec mon ami le maréchal des logis von Lunte (un jeune noble très riche entre parenthèses) chez une parente de ce Gérard !

- Ici ? s'écria le lieutenant-colonel.

- Oui, ici même, à Metz !... Vous savez, mon colonel, que ce Gérard est le fils du fameux Hanezeau, de la marque Hanezeau... les automobiles !...

- *Ya ! ya !...* parfaitement... parfaitement !... on disait même que c'était une marque allemande...

- Non, mon colonel... lorraine, seulement... La famille est lorraine... et le père Hanezeau avait épousé une Vezouze dont la famille est originaire de Metz...

- *Eh ! mein Gott !* tout cela est bien allemand !... Ce Gérard est un traître !

- C'est bien ce que je pense, mon colonel... or, mon ami et moi habitons, en ce moment, chez une Vezouze, chez une vieille tante Vezouze qui adore ce Gérard et qui a fini par nous dire bien des choses... car nous l'avons interrogée dans les coins, vous comprenez !...

- Elle sait peut-être où est ce Gérard !...

- Peut-être bien, après tout !... Elle nous dit que non... mais elle le sait peut-être bien, la vieille taupe !...

- Il faudrait lui arracher ce secret-là... sans rien dire à personne !...

- Ah ! mon colonel, mon ami et moi, nous avons essayé...

- Vous avez peut-être mal essayé !...

- Eh ! Herr colonel, il est évident que nous n'avons pas osé user de certains moyens...

- Eh ! je connais parfaitement des moyens, moi, auxquels on ne résiste pas, mes enfants !...

- Sans aller jusque-là, exprima Gérard qui s'était assis à la table de l'*Oberleutnant* sur son ordre, sans aller jusque-là, car enfin il se peut que la vieille ne sache pas l'endroit exact où se cache son petit-neveu, attendu qu'il semble bien que la satanée Colonne se déplace très facilement et souvent... j'avais pensé à une chose... c'est que la vieille tante pourrait nous servir de gage contre Gérard !...

- Bien pensé ! Compliments, ma parole ! approuva l'*Oberleutnant*. Cela est une idée très juste et plausible... Il faut que cette

vieille taupe soit notre gage... mais, croyez-vous, Herr lieutenant, que le fait de tenir ce vieux hibou pourra avoir quelque résultat appréciable ?...

- Il n'y aurait pas seulement le vieux hibou ! souffla Gérard après avoir légèrement toussé, non, si nous le voulions bien il n'y aurait pas seulement le vieux hibou... nous pourrions avoir aussi comme gage une jeune colombe...

- Ah ! ah ! une jeune colombe ?...

- Oui, oui, gentille et fraîche !...

- Une gentille et fraîche colombe, en vérité !...

- La propre fiancée de ce Gérard !...

- *Mein Gott* ! ça n'est pas possible !...

- À vos ordres ! Herr colonel !

- Et où donc est-elle ?

- Elle vous sourit au comptoir !...

- Elle !... Ah !... ça, mais mon cher, vous rêvez !...

- Vous n'avez qu'à vous renseigner, Herr colonel !... Vous n'aurez pas de peine à apprendre que cette jeune fille était il y a quelques jours encore à Brétilly-la-Côte où se trouve le château des Hanezeau, qu'elle a été faite prisonnière par les nôtres et que c'est un nommé Feind, un capitaine de l'« organisation de campagne Stieber », qui l'a amenée ici pour la faire surveiller par la vieille dame du comptoir, laquelle n'est autre que la mère du Feind en question.

- Et pourquoi l'a-t-il amenée ici ?

- Il veut se marier avec elle, donc !...

- Ah ! diable !... Et comment savez-vous tout cela, vous ?

- Mais tout simplement par la vieille tante qui nous a montré un mot que lui a envoyé cette petite ! La fraîche colombe lui a fait

part en secret de son arrivée singulière à Metz !... La petite se plaint de ne pouvoir faire un mouvement, un geste qui ne soit surveillé et souvent mal interprété. Enfin elle déclare que si on ne la sauve pas de là, elle va être obligée d'épouser ce Feind qu'elle déteste !... Voilà pourquoi vous me voyez ici, mon colonel !... C'est la vieille elle-même qui m'a prié d'y venir pour juger si la fraîche colombe n'est pas trop maltraitée !... Mais elle est si sage en vérité, que je ne vois pas pourquoi on la traiterait mal, cette enfant... Elle a l'air bien raisonnable...

- Lui avez-vous parlé ?

- En passant près du comptoir, je lui ai glissé rapidement que j'avais un mot à lui dire de la part de la dame de Vezouze...

- Voilà donc pourquoi elle vous regardait !...

- Mais oui, Herr colonel !... À vos ordres, si vous permettez, Herr colonel, je vais vous dire une idée qui me vient ! Nous nous moquons de ce Feind !

- Ah ! vous pouvez le dire !...

- Eh bien ! Herr colonel, il faut lui chiper la petite !

- Ma foi ! qu'est-ce que vous en dites, vous autres ?

- Ya ! ya ! ya !...

Les deux *Hauptmanns* étaient tout à fait de cet avis et la seule idée du tour à jouer à ce Feind qu'ils ne connaissaient pas les mettait dans une humeur charmante... Le taffetas d'Angleterre tressautait sur les lèvres retroussées...

- Remarquez, continuait Gérard, que ce ne serait pas difficile...

La petite, pour échapper au Feind, fera tout ce que nous voudrions ou plutôt tout ce que vous voudrez, Herr colonel !...

- Ya ! ya ! hier elle a accepté de moi une rose qu'elle a mise à son corsage !...

- Eh bien ! savez-vous ce que je vous propose... Nous sommes attendus à souper chez la vieille : que le Herr colonel, suivi des Herr lieutenants, nous amènent la jeune !...

- *Hoch ! hoch !*

- Cette petite est un peu parente avec la dame ; on ne peut vraiment pas l'empêcher d'aller dire bonsoir à cette honorable personne... surtout si c'est le colonel qui promet à la vieille Feind de lui ramener sa future bru lui-même... Comment douterait-elle, oserait-elle douter de la parole d'un colonel ?...

- *Nein ! nein !* Elle n'oserait pas !

- Elle fera des difficultés, mais le colonel et ces messieurs pourront parler haut !... et lui faire comprendre qu'il résulterait bien du dommage pour ces dames si elle ne voulait pas laisser une pauvre colombe honnête aller dire bonsoir à son honnête vieille tante !...

- *Ya ! ya !...* Alors, je puis aller tenter cela moi-même ? demanda l'*Oberleutnant*... Et si vous y alliez vous-même, Herr lieutenant ?...

- J'irai, lui dit Gérard, et je suis à vos ordres ! mais ce ne sera pas du tout la même chose que si le Herr colonel voulait bien agir lui-même... Le Herr colonel pourra parler en maître et cela paraîtra une affaire sérieuse... Moi, je pourrais être pris *seulement* pour un amoureux !...

- Vous avez raison ! fit tout de suite le colonel... je m'en charge !...

Et il se leva, se dirigeant d'un air fort « avantageux » vers le comptoir.

Juliette qui n'avait cessé de surveiller les moindres mouvements de Gérard vit venir à elle le reluisant guerrier, persuadée que ce qui allait se passer était « ordonné » par Gérard. Aussi battit-elle le rappel de toute son astuce naturelle ! mais elle n'en eut guère besoin... L'affaire était si simple, si peu compliquée, reposant sur des bases tellement exactes qu'il ne pouvait se produire aucun quiproquo...

Aux premières paroles du colonel, on vit les femmes se récrier et regarder Juliette avec animation et même hostilité... Puis l'affaire parut s'arranger... puis se déranger... puis il y eut de nouvelles explications...

- Je crois qu'il y a du tirage ! fit Théodore à Gérard, qui était revenu prendre sa place à côté de son ami. Les vieilles ne veulent pas lâcher la petite !...

- Allons donc ! faudra bien qu'elles cèdent au colonel ! Il est très amoureux, le colonel !...

- C'est très fort ce que tu as trouvé là ; si ça pouvait réussir !...

- Ça réussira, parce que c'est très simple... Au fond, ces femmes n'ont pas le droit de refuser à l'*Oberleutnant* d'emmener la petite chez la tante... Dis-moi ce qui se passe... moi, je n'ose pas me retourner... j'ai toujours peur d'être reconnu par la Rosenheim...

- Eh bien ! il se passe que la Rosenheim se lève !... elle s'en va... elle quitte la pièce...

- Et la Feind ?...

- La vieille mère Feind reste au comptoir avec Juliette.

- Juliette reste ?...

- Oui... Tiens, voici l'*Oberleutnant* qui revient. Il frise sa moustache et paraît enchanté de lui-même... Bon signe !...

L'*Oberleutnant*, en effet, arrivait, s'asseyait avec majesté, refrisait sa moustache ; il disait à Gérard, qui avait repris sa place à son côté sur son ordre :

- Herr lieutenant, l'affaire est arrangée ! Ces dames ont gloussé, naturellement, comme de vieilles poules auxquelles on enlève leurs poussins. Mais j'ai parlé ferme. La petite n'est point prisonnière, sans quoi elle serait dans un camp de prisonniers ou de concentration ; elle a demandé sa naturalisation ! Elle veut devenir allemande mais elle veut qu'on la traite en Allemande ! Elle a raison. On a raison aussi de se méfier. Mais je suis là ; et c'est si naturel qu'elle aille faire un tour chez sa vieille tante ! Enfin, j'ai fait pour le

mieux. Seulement je n'ai pas pu empêcher que l'une de ces dames ne l'accompagne !... Oui, elle viendra avec nous, mais cela, n'est-ce pas, n'a aucune importance !...

- Aucune, Herr colonel !... On la mettra à la cuisine...

- *Ya ! ya !* elle regardera si la broche tourne !... ah ! ah ! ah !... cette dame est allée dans l'appartement chercher des manteaux, car nous allons partir tout de suite... vous nous montrerez le chemin, Herr lieutenant !... voulez-vous ?... Moi, je prendrai sous mon aile la fraîche colombe... ces messieurs suivront par-derrière... une vraie procession !... On se croira à la noce !... Mille millions de chiens, comme disait ce pauvre défunt de Schippenbauer ! Il faudrait que ce Gérard Hanezeau nous vît dans ce grand tralala ! Ce serait un spectacle que je lui offrirais bien volontiers !...

- Chacun son tour de rire, nous nous chargerons de lui donner bientôt des nouvelles de sa fiancée !... Chut ! Ces dames mettent leurs manteaux...

- La plaisanterie est bonne ! La plaisanterie est bonne ! roucou-
lèrent les deux bouches ornées de taffetas d'Angleterre...

Et comme ces dames s'approchaient, ils s'inclinèrent gracieusement comme s'ils avaient été devant leur « danseuse » en prononçant les paroles fatidiques : « *Protection aux dames !* »

- *Silentium !* ordonna tout à coup le colonel, aussi sérieux et aussi comminatoire qu'aux beaux temps de sa jeunesse quand il lançait le mot latin à travers le tumulte d'un « commerce » ou d'un « jugement de bière » !

Et, à demi-courbé, il offrit son bras à Juliette qui y posa délicatement sa petite patte qui ne tremblait pas. M^{me} Rosenheim rougit de bonheur en se voyant entre les deux capitaines. Gérard et Théodore avaient déjà pris les devants.

La vieille mère Feind vint jusque sur la porte recommander aux partants de ne point trop s'attarder et de lui ramener au plus tôt sa colombe...

XXI

Quelques bonnes histoires de l'Oberleutnant von Tipfel

La traversée de la ville se fit sans encombre. Dès que l'on se trouva dans un quartier moins éclairé, les officiers devinrent plus galants encore avec les dames. Le colonel serrait amoureusement le bras de Juliette et l'on entendait par derrière M^{me} Rosenheim rire aux éclats et un peu nerveusement comme seules savent rire les grosses dames quand on a la gentillesse de les chatouiller honorablement.

Tout en la chatouillant, les deux Herr capitaines, comme d'heureux guerriers à qui tout réussit, fredonnaient d'une façon désinvolte le *Lied* de l'artillerie...

*Nous partons avec des chants joyeux !...
Le nombre des ennemis
N'effraye pas l'artilleur,
Il porte le tonnerre
Au plus fort de la bataille !...*

- Mademoiselle, disait l'Oberleutnant avec une onction charmante, en se penchant sur la colombe fraîche qu'il abritait de son aile (style de *La Nouvelle Brasserie de l'Empire* après une abondante consommation de *Kaiserbiers*), mademoiselle j'ai vu souvent de charmantes figures mais toujours elles péchaient par quelque coin, car enfin on trouve des taches même au soleil ! Mais votre radieux visage est l'image même de la perfection, je veux dire de la beauté descendue sur la terre, comme racontent les poètes ! je n'ai jamais vu une chevelure comme la vôtre !... Vos yeux, votre bouche...

- Mon nez et mes oreilles !...

- *Ya ! ya !* votre nez et vos oreilles, on dirait des coquillages, de petits coquillages !... Vous avez été bien aimable d'accepter cette rose que je vous ai apportée hier !

- Je l'ai encore ! fit hypocritement Juliette.

À cette déclaration pleine d'imprévu, l'*Oberleutnant* s'arrêta une seconde, pressa la main de Juliette sur son cœur et dit :

- Mademoiselle ! désormais, vous pouvez compter sur moi ! Malheur à qui vous veut du mal !...

- Merci, Herr colonel ! vous êtes, à ce que je vois, un vrai chevalier !...

- *Ya ! ya !* j'ai toujours été vrai chevalier ! l'*Oberleutnant* von Tipfel est bien connu comme vrai chevalier !... mais vous verrez !... vous verrez !... tout ceci n'est encore rien !... Vous avez su m'apprécier... je ne l'oublierai pas !... *Mein Gott !* comme cette dame Rosenheim est vulgaire ! l'entendez-vous rire ?

- Elle fait la petite folle !... dit Juliette.

- Elle veut être légère parce qu'elle se croit en partie fine, exprima l'*Oberleutnant* avec dégoût. Elle me rappelle la vache qui voulait monter sur un pommier !...

- Vraiment, colonel, vous êtes drôle !...

- Je suis comme cela !... Oh ! je suis bien connu pour être comme cela !... Vous verrez... vous verrez... tout cela n'est rien encore... pourvu que je ne vous déplaie pas trop, certainement...

- Oh ! oh ! comme vous pressez une faible fille !

- Comment cela ! comment cela !... J'ai fait mes principales armes dans l'artillerie... Baoum !... Mes amis aussi sont dans l'artillerie !... Eh ! eh ! comme on dit au régiment, nous sommes les bombardiers des cœurs !... Ah ! mademoiselle, s'il y avait un peu moins de lune, cette nuit, et si je ne tenais point à ménager votre pudeur devant ces effrontés et cette dame grasse qui nous surveille, il y aurait longtemps que je vous aurais embrassée, foi de Tipfel !... Je n'y tiens plus !... Que vienne seulement un nuage, un petit nuage !... « Rapide nuage !... Voilier de l'air ! » comme on dit dans *La Joyeuse Cantinière* !... À propos, on m'a raconté que vous étiez fiancée ?

- À qui ? demanda la voix mélodieuse de l'« ensorcelante » jeune fille (style *Grande Brasserie de l'Empire*).

- Mais, au neveu de la dame chez qui nous vous conduisons... à un certain Gérard Hanezeau, paraît-il...

- Paraît-il est bien, Herr colonel !... C'est en effet mon oncle qui m'a fiancée à ce certain Gérard-là !...

- Et puis aussi à ce capitaine Feind pour lequel la dame grasse vous garde si précieusement...

- C'est le capitaine Feind qui m'a fiancée au capitaine Feind, comme mon oncle le général Tourette m'a fiancée à ce certain Gérard, mais moi, Herr colonel, moi, je ne me suis encore fiancée à personne !...

- Vous n'aimez donc personne ? questionna encore l'*Oberleutnant* avec une avidité apparente...

- Personne !...

Le cavalier galant soupira. La jeune fille « ensorcelante » ajouta :

- Jusqu'à ce jour !...

- Merci !... cela me donne de l'espoir !...

- Eh ! Herr colonel, en me ramenant chez une vieille parente, vous me rendez la vie !... je ne suis point née pour distribuer des jetons aux *Biermamzels* !

- Vous êtes digne de faire une princesse !... Ce jeune homme, ce jeune sous-lieutenant de la garde est venu me parler... À propos, comment s'appelle-t-il ?

- Mais je n'en sais rien, je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois...

- Oui, eh bien ! je me suis dit en vous regardant : « Il faut que j'arrache sans tarder cette jeune princesse à tous ces torchons gras !... » Textuellement, le Herr capitaine pourrait vous le répéter.

- Je vous crois !...

- Et croyez-vous que le « torchon gras » qui rit derrière nous comme une petite folle est disposé à nous suivre ainsi toute la vie ?...

- Oh ! chez ma parente, je m'arrangerai bien pour vous en débarrasser...

- *Ya ! ya !* je pense bien que nous sommes faits tous les deux pour nous arranger en nous débarrassant de tout le monde... je vois que toute jeune que vous êtes ce n'est pas vous qui prendriez un cheval sans jambe pour vous sauver !... Ah ! ah ! ah !

Devisant ainsi de cette façon exquise, et les capitaines chatouillant convenablement M^{me} Rosenheim, la petite troupe arriva au fond du cul-de-sac, sur les derrières de l'hôtel des Vezouze.

Pour la première fois, Gérard se retourna. Il dit :

- Le Herr colonel m'excusera si je le fais entrer par cette porte, mais j'ai la clef de la porte et ainsi nous allons faire une heureuse surprise à la bonne dame.

- Allez ! allez ! pas tant de discours et conduisez-nous à une bonne table ! ordonna joyeusement l'*Oberleutnant*.

Gérard fit entrer tout son monde dans la cour et referma soigneusement la porte...

- Par ici... fit-il... laissez-moi vous diriger... Je suis obligé de vous faire passer par la cuisine...

Il s'avança vers la cuisine s'attendant à voir surgir de l'ombre les silhouettes farouches des quatre de Norémy... et, à la vérité, c'était dans cette espérance qu'il était entré dans cette cour des communs...

En finir tout de suite avec les trois officiers... on verrait ensuite à se débarrasser de la Rosenheim ou à l'empêcher de parler... mais l'ombre de la cour sans doute ne cachait rien, car rien n'en sortit et il pensa que les quatre devaient être dans la cuisine...

Il en poussa la porte...

C'était une grande pièce quadrangulaire toute dallée, au fond de laquelle un âtre immense était illuminé par un vrai feu de joie.

Devant le feu, se dressait, les poings sur les hanches, et surveillant la cuisson d'un appétissant et odoriférant dîner, cette bonne Madeleine !...

Quant aux quatre de Norémy, ils n'étaient pas plus là qu'ils n'étaient dans la cour !...

- Tu n'as pas vu nos ordonnances ? demanda Gérard à Madeleine qui comprit de qui il parlait et qui répondit négativement...

Elle ne les avait pas revus depuis « le tantôt ». Gérard se dit : « Ils se seront fait pincer, les nigauds ! » mais quoiqu'il arrivât, sa résolution était prise, et il pria ces messieurs de traverser la cuisine pour se rendre dans les appartements...

Au centre de la cuisine, suspendue au plafond, il y avait une énorme touffe de gui ; l'*Oberleutnant* en profita pour faire passer dessous Juliette et vouloir l'embrasser !...

- À quoi pensez-vous ! fit-elle... c'est une coutume anglaise !...

- Vous avez raison ! Mort à l'Angleterre !... Nous autres, ce que nous aimons dans le chêne, c'est le gland ! et non sa plante parasite ! ô chêne, symbole de force de l'homme allemand ! arbre chéri jusque dans tes fruits !

- Que jadis vous mangiez crus ! osa dire Juliette en riant...

- Et dont nous faisons maintenant du café, ce qui prouve que nous ne sommes pas tout à fait des barbares, mademoiselle, exprima en riant plus fort l'un des capitaines...

Madeleine, complètement ahurie, serrait dans ses grosses pattes les petites mains de Juliette, chaudes d'une fièvre terrible, et, regardant tous ces gais militaires boches, se demandait ce que tout cela voulait dire et comment tout cela allait tourner...

- Vont-ils manger ici ?

- Comment ! vont-ils manger ici ? s'écria Gérard !... mais bien sûr que ces messieurs vont dîner ici... je les ai invités au nom de ta maîtresse !...

- Mais je ne serai jamais prête pour servir messieurs les officiers !...

- Madame t'aidera, dit le colonel en désignant M^{me} Rosenheim qui, enchantée de ce qu'elle apercevait sur la table et dans l'âtre, accepta immédiatement de venir au secours de la cuisinière.

Cependant, dès qu'elle fut seule avec Madeleine, elle lui dit :

- C'est drôle !... ce grand jeune homme, il me semble que je connais sa figure...

- À qui ?...

- Bien ! au sous-lieutenant de la garde !... cette tête-là me revient tout le temps... vous ne savez pas comment il s'appelle, vous ?

- Ma foi non ! je sais seulement que c'est un officier de la garde !...

- Ah ! bien sûr, ça se voit bien !...

- Aidez-moi donc à éplucher mes pommes de terre !...

« Seigneur Jésus ! comment tout cela va-t-il *fini* ? se disait la bonne Madeleine... si j'avais su que les Boches devaient *veni*, je n'aurais pas déjà mis mon cochon de lait à la gelée sur la table... Écoutez-les ri dans *l'escali*... ces poisons-là ! » et elle essuyait les gouttes de sueur qui lui coulaient des tempes avec les coins de son *tablii* (style de Nancy).

Tout au fond du troisième salon, là-bas, la vieille dame blanche s'était levée, tremblante de rage sur ses béquilles en voyant que son neveu lui amenait des officiers boches chez elle, en face d'elle, *ce qui allait la mettre dans la nécessité de parler à ça !...*

Gérard s'était avancé vivement pendant que les autres restaient au fond de la pièce mais même avant qu'il eût pu lui dire un mot, elle lui jetait de côté de sa petite voix sifflante et surtout si comique quand elle était « en colère ».

- Pourquoi m'as-tu amené ça ici, mon cher neveu ?

- *Pour les tuer*, ma chère tante.

Aussitôt, le visage de la vieille dame s'éclaira et, se tournant vers eux, elle leur sourit :

- Soyez les bienvenus ! dit-elle, *vous qui amenez un peu de gaieté dans ma vieille demeure...*

- Sans compter, chère madame, qu'ils vous ramènent la jeune parente dont vous m'aviez parlé ce matin, fit Gérard.

- Juliette !...

- Madame...

- Appelle-moi ma tante, petite bête !

- C'est vrai ! C'est vrai !... vous devez dire : ma tante ! appuya avec un gros rire d'un charme tout familial le *Herr Oberleutnant...* M^{lle} Juliette est fiancée à votre neveu, madame !... Tous mes compliments... pas pour votre neveu mais pour votre nièce certainement !...

- Je vais faire les présentations régulières ! déclara Gérard.

Et il fit les présentations régulières. Son ami Théodore s'appelait von Lunte et lui se dénommait von Forber. Ces messieurs pardonnèrent à Théodore de n'être que maréchal des logis parce qu'il était baron...

Aussi, il lui fut permis de s'asseoir à table avec tous ces messieurs, mais il avait tout d'abord donné quelques détails typiques sur son immense fortune.

Madeleine servait, aidée de M^{me} Rosenheim, celle-ci toute rayonnante d'avoir à s'occuper d'une aussi noble société et de pouvoir l'approcher d'une façon aussi intime. En même temps elle

surveillait Juliette, écoutait ce qui se disait et se demandait à chaque instant en regardant Gérard : « Où donc ai-je vu cette figure-là ?... »

Mais la plus heureuse de toutes était la vieille tante Vezouze... Le colonel s'imaginait avoir été la cause de la joie visible de la bonne dame, en lui promettant, dans le particulier, avant de s'asseoir à table, qu'elle pouvait être tout à fait tranquille en ce qui concernait la pauvre Juliette. Il affirmait qu'il ne lui serait faite aucune violence et qu'il saurait prouver à une noble dame qui lui faisait l'honneur de le recevoir si aimablement à sa table que les officiers allemands n'étaient pas des barbares !...

- Du reste, vous devez nous connaître, vous qui êtes restée *des nôtres* !

- *Ya ! ya !* acquiesçait la bonne vieille... Vous êtes de gentils garçons ! *Ya ! ya !...*

- Ça fait plaisir d'entendre une Lorraine, d'origine française, nous rendre enfin justice ! exprima Théodore.

Quant à Gérard, il ne disait rien ; il pensait : « Où donc sont passés mes quatre de Norémy ? » Il ne comptait que médiocrement sur Théodore ; non point que celui-ci manquât de vrai courage, et la preuve en était qu'il était là ! mais Théodore - c'était certain - répugnait à *faire la besogne lui-même...* Bref ! le cœur pouvait lui manquer.

« J'attendrai donc qu'ils soient à peu près saouls tous les trois, concluait Gérard, et je les abattraï à coups de revolver... Seulement jamais les quatre de Norémy ne me le pardonneront ! »

Gérard raisonnait, comme on le voit, avec une simplicité admirable, oubliant tout à fait que les autres aussi avaient des revolvers dans leurs poches... mais en vérité n'était-ce point grâce à cette ignorance naïve du danger que tant de précédentes expéditions avaient si joyeusement réussi ?

Et puis la jeunesse, surtout quand elle aime et quand il s'agit de se distinguer sous le regard de l'objet aimé, ne doute de rien. *Se distinguer !* Il s'agissait, dans le fait, de tuer trois hommes que l'on avait invités à dîner ! Scrupule ?... Peut-être pour quelques

philosophes délicats qui en sont encore à tirer leurs chapeaux aux assassins de Louvain et d'ailleurs ! Pas pour la vieille dame qui attendait une occasion pareille depuis 70 ! Tout de même je déclare hautement que si elle avait su à l'avance ce qui allait se passer, elle eût hésité à livrer à son neveu « les têtes de ses hôtes », comme dit à peu près don Ruy Gomez de Silva. Et je déclare hautement encore que le neveu ne les aurait point acceptées non plus. Voilà bien des discours. Laissons faire la Providence.

Le colonel faisait du pied à Juliette sous la table. Juliette avait le pied écrasé et souriait. Elle souriait à Tipfel et Tipfel était aux anges.

Pour se rendre compte à peu près de la chose qui va se passer, il faut se représenter la salle à manger éclairée seulement dans son centre par l'une de ces énormes « lampes suspension » de bronze comme on en voyait il y a trente ans et qui semblaient moins répandre la lumière que la retenir autour du cercle de famille... les coins étaient absolument dans l'ombre ; et quand la vieille Madeleine ou la bonne grasse M^{me} Rosenheim s'approchaient de la table pour servir, elles sortaient littéralement de la nuit...

Dès le second service, le Tipfel était déjà bien.

Il avait voulu briller auprès de Juliette et, poussé par les deux Herr capitaines, il avait commencé par raconter des histoires un peu salées, datant de son temps de garnison quand ils étaient tous trois sous les ordres de ce « mille millions de chiens » de Schippenbauer qui avait, hélas ! si mal fini !...

- Pauvre Schippenbauer, maintenant il regrette le temps de la manœuvre ! Je l'entends encore hurler comme si c'était hier : « À mon commandement ! Ah ! si vous ne voulez pas me conduire au tombeau, mille millions de chiens ! Vous vous enlevez au moyen des deux bras, et, à mon second commandement : Cheval ! »

- « Vous portez la jambe droite, mille millions de chiens ! continuèrent les deux Herr capitaines, au-dessus de la croupe, et la maintenez dans cette position, la main droite seule vous servant de point d'appui ! »

- Ces messieurs connaissent leur théorie ! dit Juliette qui craignait de la leur entendre réciter tout entière et qui n'osait pas regarder Gérard tant elle se sentait surveillée par le *Herr Oberleutnant* (elle avait toujours le pied écrasé).

- La théorie et la pratique ! reprit le Tipfel. Ah ! mademoiselle, si vous nous voyiez monter à cheval, vous voudriez monter en groupe, ah ! ah !... *Et dire, éclata-t-il tout à coup, que ce pauvre vieux de Schippenbauer monterait encore à cheval s'il n'avait pas été pendu sur les ordres du neveu de madame !*

- Vous dites ? demanda la vieille noble dame en mettant à ses oreilles son tuyau acoustique.

- Ah ! vous êtes sourde, la petite mère ! Eh bien ! je vais crier assez fort pour que vous m'entendiez et pour que vous répétiez mes paroles si l'occasion s'en présente à votre neveu, à votre Gérard, qui est un bandit, un homme hors la loi !...

Il venait de décider, dans son ivresse commençante, d'épouvanter tout à fait ces gens, aussi bien la vieille noble dame que la grosse Rosenheim, que la servante Madeleine et que Juliette elle-même, dans le dessein de disposer ensuite à son gré de la jeune fille.

- Oui ! oui ! je le répète ! je le répète ! un bandit !... un homme hors la loi !

- Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il vous a fait ! demanda la voix aiguë de la tante.

- Ce qu'il nous a fait ?... Il nous a pendu notre vieux millions de chiens de colonel von Schippenbauer !

- Ça n'est pas possible !

- Pendu et fouetté !

- C'est une action mal civile que je ne lui pardonnerai jamais ! exprima la vieille noble dame en longenant un coup d'œil sournois au sous-lieutenant de la garde, cependant que toute sa falote physionomie reflétait soudain une sorte de joie paradisiaque que ces messieurs purent prendre, s'ils le voulaient, pour de l'indignation.

- Mais il faut que l'on sache, continua de tonner Tipfel, que nous serons impitoyables pour des crimes pareils...

- Impitoyables !... répétèrent les deux Herr capitaines, en retroussant leur taffetas d'Angleterre... Eh ! le Herr colonel sait ce que c'est que d'être impitoyable !... Il a fait ses preuves !... *C'est lui le héros de Norémy !*

Norémy ? charmant petit village ! déclara la vieille noble dame en souriant.

- Charmant petit village ! Charmant petit village !... dites-lui donc, Herr colonel, ce qu'il en reste du charmant petit village !... Ceci servira d'exemple à son neveu et à tout le monde et à tous les charmants petits villages de France !...

- Madame, c'est bien simple, j'ai fait tout brûler ! tout massacrer ! *Il le fallait pour l'épouvante !...*

- Racontez ! racontez ! c'est très, très, très amusant et très instructif, insistèrent les Herr capitaines. Il y avait une mairie en feu, de laquelle s'échappaient des blessés français que les nôtres rejetaient dans les flammes à coups de baïonnettes ou fusillaient séance tenante !...

- À ce point de vue, exprima le Herr lieutenant, l'histoire de l'église est bien supérieure... Là on pouvait voir le plus terrible spectacle de la misère humaine pour des vaincus. Plus de trois cents Français étaient entassés dans un étroit espace : femmes, vieillards, enfants, bébés et agonisants s'y trouvaient pêle-mêle, debout, assis, couchés, à quatre pattes ou à genoux. Un vieil ecclésiastique aux cheveux blancs paraissait protéger ce sanctuaire... Midi sonnait à l'horloge de l'église. Alors, s'il vous plaît... c'est moi qui leur ai procuré l'eau bénite ! une eau bénite qui se vend dans des bidons chez messieurs les épiciers !... Ah ! ah ! ah !...

Or, comme il riait de son étonnante plaisanterie, et qu'il se renversait sur le dossier de sa chaise, il aperçut non loin de lui, sur sa droite une forme noire immobile et deux yeux qui le regardaient fixement dans l'ombre. Il fut gêné et s'arrêta de rire...

- Ce n'est rien, Herr colonel ! ce n'est rien ! fit Gérard, continuez je vous en prie...

L'*Oberleutnant* crut à l'ombre de quelque domestique ou de quelque ordonnance debout au fond de la pièce et reprit son rire, mais en vérité, ce n'était plus cela. Tout de même il dit :

- C'était de l'eau bénite qui les a tous envoyés au paradis !...

- Voilà une bonne histoire ! s'empressa de déclarer Gérard en voyant que Juliette était devenue horriblement pâle et qu'elle n'allait peut-être plus avoir la force de prolonger cette comédie.

- Oui, voilà une bonne histoire qui fera réfléchir les francs-tireurs de la Colonne Infernale et le neveu de madame, assurément, reprit l'*Oberleutnant* en vidant haut son verre !

- Voilà ce que nous sommes obligés de faire raisonnablement pour l'épouvante du monde et pour que le monde réfléchisse ! insista l'un des Herr capitaines. On ne saurait trop le répéter et ces dames devront le répéter à l'occasion. Les Français ne sont plus regardés par les nôtres comme appartenant à la race des hommes, en vérité !...

- Continuez ! Herr colonel, vous n'avez encore rien dit.

- Il ne faut pas vous arrêter en si bon chemin ! déclara Gérard.

Mais le colonel semblait avoir perdu son entrain... En attendant qu'il le retrouvât au fond de la bouteille, un Herr capitaine prit la parole :

- Je puis vous raconter des choses qui me sont arrivées à moi personnellement, ou devant moi en personne, ce qui est la même chose, n'est-ce pas ? Ah ! cette expédition mémorable dans la forêt ! On *les* descendait des arbres comme des écureuils et quand ils tombaient on les accueillait chaudement à coups de crosse et de baïonnette : comme ça ils n'ont plus besoin de médecins ; nous ne combattons plus des ennemis loyaux mais des brigands perfides. Par bonds, nous traversons la clairière. (Disant cela le Herr capitaine faisait réellement de petits bonds sur sa chaise comme s'il était dans la clairière, et il s'animait tellement en vérité qu'il se croyait encore à la guerre, ce qui est le propre des guerriers qui viennent de faire un

bon repas et racontent des histoires au dessert.) Ici et là ils sont cachés dans les buissons, et maintenant, sus à l'ennemi ! On ne fera pas quartier. On tire debout, à volonté ; c'est tout au plus si quelques-uns tirent à genoux ; personne ne songe plus à s'abriter. Nous arrivons à une petite dépression du terrain ; des pantalons rouges gisent là, morts ou blessés, en foule. Nous assomons et transperçons les blessés, car nous savons que ces canailles, quand nous sommes passés nous tirent dans le dos. Là est couché, tout de son long, un Français face contre terre, mais il fait le mort. Le coup de pied d'un robuste fusilier lui apprend que nous sommes là (ce disant le Herr capitaine donne un grand coup de pied sous la table qui n'atteint heureusement personne). Se retournant, il demande quartier, mais on lui dit : « C'est bien ainsi, b..., que travaillent vos outils ? » et on le cloue au sol. À côté de moi, j'entends des craquements singuliers : ce sont des coups de crosse qu'un soldat du 154^e assène vigoureusement sur le crâne chauve d'un Français ; très sagement il s'est servi pour ce travail d'un fusil français, de peur de briser le sien. Les hommes à l'âme particulièrement sensible font la grâce aux blessés français de les achever d'une balle mais les autres distribuent tant qu'ils peuvent des coups d'estoc et de taille. Nos adversaires s'étaient battus bravement : c'étaient des troupes d'élite que nous avions devant nous ; ils nous avaient laissé approcher jusqu'à trente et même dix mètres – trop près. Des sacs et des armes jetés en masse attestent qu'ils ont voulu fuir ; mais à la vue des « fantômes gris », l'épouvante leur a paralysé les pieds, et sur le sentier étroit qu'ils prenaient la balle allemande leur a porté l'ordre de : « Halte ! » À l'entrée de leurs abris de branchages, les voilà couchés, gémissants, et qui demandent quartier. Mais qu'ils soient blessés légèrement ou grièvement, les braves fusiliers économisent à la patrie les soins coûteux qu'il lui faudrait donner à de nombreux ennemis... Ah ! ah !...

- Ah ! ah ! la bonne économie ! Ceci est vraiment bien de songer à l'économie dans un moment pareil !... Il faut économiser la bonne bourse de la chère patrie !... Ah ! ah ! *Hoch ! hoch ! hurrah !* éclate le lieutenant-colonel qui a retrouvé son entrain, ayant vidé la bouteille.

Cette fois, c'est sur la gauche de sa chaise qu'il s'est renversé pour mieux rire à son aise... et son rire encore est coupé net. Il y a,

de ce côté également, une ombre immobile dans l'ombre de la pièce, avec deux yeux fixes qui le regardent du fond de la nuit... Est-ce que son entrain va fuir à nouveau?... Ce serait enfantin ! enfantin !... à cause de deux ombres fixes ! car enfin, cette fixité, cette immobilité, c'est de la discipline... ce sont des gens de service bien disciplinés qui attendent derrière les convives que l'on ait besoin d'eux. Ils sont bien stylés, voilà tout !... Tout de même ils sont arrivés sans faire de bruit en marchant *comme des fantômes bien stylés*... (idée qui le trouble encore un peu).

- Messieurs les capitaines, *je bois à votre économie* !

Et l'*Oberleutnant* leva son verre...

Les autres aussi levèrent leurs verres... et les vidèrent naturellement.

- *Hoch ! hoch ! hurrah !* crie le second Herr capitaine. J'étais là, les choses se sont passées exactement ainsi. Et mon Dieu, pourquoi ne pas dire (puisque l'honneur lui en revient !) que Son Altesse royale, le prince Oskar de Prusse, averti des exploits du 154^e et du régiment des grenadiers qui fait brigade avec le 154^e les déclara tous deux dignes du nom de *Kaenigsbrigade* !

- C'est l'absolue vérité ! et disons-le aussi, *le soir même* un prière d'action de grâce sur les lèvres, nous nous *endormîmes dans l'attente du jour suivant*.

- Que notre bon vieux Dieu soit donc loué ! fit l'*Oberleutnant* je dois vous dire qu'en ce qui me concerne, j'y pense souvent à notre bon vieux Dieu ! Et peut-être n'aurais-je pas eu la tranquillité d'esprit suffisante pour aller jusqu'au bout des choses, si je ne l'avais pas senti toujours en moi, et présent devant nous !... c'est lui qui nous conseille dans notre cœur de n'avoir aucune pitié de ces païens de Welches ! et c'est en son nom que nous *nettoyons la terre* !

- À propos de nettoyer la terre, vous n'avez pas fini de nous raconter comment vous avez nettoyé Norémy !...

- Mais vous connaissez ces détails !...

- Ces dames ne les connaissent pas !...

- Nous non plus ! exprima Gérard d'une voix singulièrement sèche, nous non plus... et vous seriez vraiment aimable, Herr colonel, de nous mettre ces dames et nous à la hauteur de ces messieurs...

- Ah ! ah ! vous voulez que je vous raconte l'histoire des petits garçons bouchers et des deux pieds qui remuent !

- C'est cela ! c'est cela !...

- Et de la dame qui regardait par-derrière pendant qu'on fusillait son mari !...

- C'est cela ! c'est cela !...

- Et des grimaces du joli papillon qui avait été cloué sur le mur ?

- *Hoch ! hoch ! hurrah !* oui, oui, les grimaces du joli papillon !... fort joli titre, Herr colonel, pour un petit poème...

- *Ya ! ya !* si j'étais poète !...

Il s'était repris à rire...

Cette fois, ce fut plus fort que lui, il se retourna tout à fait sans avoir rien vu, sans avoir non plus rien entendu... mais il y avait quelque chose, dans la nuit de cette grande pièce profonde, quelque chose derrière lui qui n'avait pas fait de bruit mais qui le forçait, lui aussi, à retourner la tête...

Il put apercevoir à peu près ce que c'était : maintenant les ombres étaient quatre... quatre ombres immobiles dans l'ombre... et quatre paires d'yeux immobiles et fixes...

- Ce n'est rien !... Ce n'est rien ! fit Gérard !... Pour le service, vous comprenez, Herr colonel !... Nous vous écoutons.

- Euh ! hum ! hum !...

Il se remit en place... En vérité, il n'osait avouer que ces quatre *ombres de service* le gênaient car c'était stupide... enfantin... indigne de lui !... mais elles le gênaient ! certes ! elles le gênaient.

Et il n'eût pu dire pourquoi !...

Il commença cependant par l'histoire du petit garçon boucher.

XXII

Comment finirent les petites histoires de l'Oberleutnant Herr von Tiffel

- Vous savez, très chères dames, que la première chose ordonnée par la *Kommandantur* qui s'installe dans un pays est qu'on lui apporte toutes les armes, sans exception. Je dis, sans exception ; car enfin le tout est de savoir si un couteau de boucher est une arme, oui ou non ? Cela ne se discute même pas, à mon avis, et quand on m'a apporté ce petit garçon boucher frais comme une rose, que l'on avait découvert dans un trou de cave où il se cachait avec son couteau, je me dis qu'il fallait faire un exemple.

« Le malheur, dans le métier de guerrier victorieux et par conséquent envahisseur, est qu'il faille toujours faire des exemples ! Et le plus grand malheur est qu'au surplus cela ne sert presque jamais de rien ! Mais nous n'avons pas à discuter avec le devoir *ni avec l'intelligence plus ou moins déliée des victimes qui ne comprennent pas l'exemple* ! On n'en « sortirait » jamais, mille millions de chiens ! Mais revenons au petit garçon boucher.

« Le plus beau est qu'il n'avait pas honte d'avoir son couteau attaché à son côté par une chaîne de fer et de se présenter ainsi devant moi !

« Je lui dis fort aimablement ma façon de penser et qu'il pourrait bien payer très cher le crime de se cacher, comme il l'avait fait, avec un couteau comme celui-là !

« Il me répondit naturellement, comme il fallait s'y attendre, que c'était son métier d'avoir un couteau attaché à son côté avec une chaîne de fer.

« Je lui répondis que c'était le métier des armuriers d'avoir des fusils et que cependant je ne pourrais pas admettre que les armuriers se cachent dans leurs caves avec leurs fusils !

« Il trouve cela juste. Mais il me dit que son couteau n'était pas un couteau pour tuer, *mais un couteau à découper, simplement à découper* !

« Ah ! ah ! Évidemment s'il avait eu sur lui le couteau à tuer appelé le *seigneur* avec lequel on tranche la gorge, évidemment il estimait qu'un pareil cas aurait pu avoir certaine conséquence, mais, d'après lui, il n'était point question de cela puisqu'il n'avait avec lui qu'un couteau à découper !

- Attention ! fit entendre un Herr capitaine. Attention ! c'est ici que cela commence à être drôle !...

- Ya !... Je lui répondis : « Puisqu'il en est ainsi, *on ne te tuera point avec ton couteau à découper, mais on te découpera !... »*

- Salomon !... Salomon lui-même, s'exclama l'autre Herr capitaine, n'a point prononcé avec une justice meilleure, quand il a voulu que l'on découpe en deux le petit enfant des deux mères !

- Et on l'a découpé ? demanda Gérard, qui paraissait lui-même fort occupé à découper la viande qu'il avait dans son assiette.

- Ya ! ya !... répondit le joyeux *Oberleutnant*. On lui a découpé les bras et les jambes, puis la tête, et ils l'ont mis à rôtir dans la boucherie qui flambait, le petit garçon boucher.

- *C'était mon frère !...*

Le joyeux *Oberleutnant* tourna brusquement la tête ; qui est-ce qui avait dit : « C'était mon frère ? »

Car il avait entendu très nettement... Mais avait-il réellement entendu très nettement ?...

De fait les quatre ombres étaient toujours aussi immobiles devant lui...

Et c'était certainement quatre ombres trop bien stylées pour avoir osé prononcer un mot sans y avoir été préalablement autorisées...

Au fait, personne d'autre que lui ne paraissait avoir entendu... À table, personne n'avait « bronché »... Les heureux convives le pressaient de continuer ses héroïques récits, et il avait toujours sous sa botte le charmant petit soulier de l'adorable Juliette. Quant à la vieille dame, il voyait bien qu'elle souriait d'une façon stupide et

qu'elle faisait parfois des réflexions à tort et à travers, mais en vérité, il ne fallait pas oublier qu'elle était sourde.

Le sous-lieutenant Forber et le maréchal des logis Lunte paraissaient doués d'un appétit splendide. Ils avaient tout le temps le nez sur leur assiette.

Eh ! le joyeux vainqueur, bourreau des cœurs, *Oberleutnant* von Tipfel pouvait bien avoir eu une « illusion d'oreille » !

- Maintenant, racontez-nous l'histoire des deux pieds qui remuent !...

- Non ! je continue par ordre ; nous en sommes maintenant à la jeune dame qui regardait par-derrière pendant qu'on fusillait son mari par-devant !... C'était une jeune dame nouvellement mariée avec le greffier de la mairie. Je ne sais plus bien ce qu'avait fait le greffier de la mairie, mais il était de toute urgence qu'il fût fusillé.

« La jeune dame nouvellement mariée est venue se jeter à mes pieds. Tout ce que je pus lui accorder fut qu'elle assisterait à l'exécution.

« Or, comme elle m'avait fort agacé avec ses cris et ses lamentations, je fus outré de voir qu'au moment de l'exécution elle détournait la tête ! Comprenez-vous cela très chers ?... Elle détournait la tête !... Évidemment, son mari n'était pas très beau ! c'était un pauvre greffier de village mal habillé, et qui n'avait pas eu le temps de faire toilette pour la cérémonie... Il avait des cheveux d'un vilain blond sale et mal peignés. Enfin, il avait des lunettes...

« Mais enfin si cette jeune dame avait tant de répugnance à regarder son mari, il était inadmissible qu'elle m'eût accablé de supplications destinées à ce que je le lui laissasse voir au moins une dernière fois !

- Très juste ! très juste ! approuva le Herr capitaine... Entre nous, voilà bien les femmes : elles sont prêtes à tout pour obtenir ce qu'elles désirent, mais aussitôt qu'on le leur donne, elles n'en veulent plus ! Je criai donc : « *Tournez donc la tête à cette dame là-bas qui a tant désiré voir son mari !* »

- Alors ! alors ! c'est alors que ça devient amusant ! firent encore les deux Herr capitaines en caressant leur taffetas d'Angleterre. Comprenez bien, mesdames, ce qui va se passer... La jeune dame regarde par-derrière et il est nécessaire qu'elle regarde par-devant !...

- Toute l'affaire est là, reprit en souriant d'un air entendu l'Oberleutnant...

- Alors ? Alors ? Alors ?...

- Alors, vous savez bien le reste qui n'est pas long !... Ils lui tournèrent la tête de façon à ce qu'elle vît bien son mari...

- Ah ! ah ! vous nous faites languir, Herr colonel !... dites comment ! dites comment, *mein Gott* !...

- Oh ! cela se devine !... La jeune dame nouvellement mariée s'obstinait pour ne plus voir son mari, à tourner la tête de gauche à droite. Chaque fois que mes gens ramenaient cette tête en avant, c'est à dire de droite à gauche, elle, elle s'obstinait à retourner en arrière, de gauche à droite. Alors je leur criai : « Tas d'imbéciles ! vous ne voyez donc pas qu'il ne faut jamais contrarier les femmes !... Elle veut tourner la tête de gauche à droite ! *Laissez-la faire sans la déranger et continuez le mouvement !* »...

« Or, ils continuèrent si bien le mouvement que lorsque la tête après avoir fait tout le tour revint en avant, la jeune dame nouvellement mariée était morte ! mais, *Mein Gott* !... cette fois, elle regardait son mari !...

- C'était ma sœur !...

« Hein ? quoi ? qu'est-ce encore ?... Qui a parlé ? Qui a dit : *c'était ma sœur ?*... »

Il se le demanda tout bas. Il finit par demander tout haut :

- Qui a dit : « C'était ma sœur ! » ?

- Je n'ai pas dit : « C'était ma sœur ! », répond Gérard avec un grand flegme, j'ai dit : « Quelle horreur ! »

- Eh bien ! vous avez eu tort, jeune homme, vous n'allez pas vous mettre à plaindre ces cochons de Welches peut-être, ou vous

n'êtes pas digne de porter la tunique de Sa Majesté ! mille millions de chiens, comme disait ce pauvre Schippenbauer !

- Je ne les plains pas ! déclara Gérard, et c'est vous que j'admire, Herr colonel ! car enfin quand on voit le sort qu'ils ont fait subir à ce pauvre Schippenbauer, on peut se demander, non sans un certain effroi, ce qui vous arriverait si jamais vous tombiez dans leurs mains !

- Oui, ils se réjouiraient ; je le sais, et c'est pour leur épargner cette réjouissance-là que nous nous trouvons réunis ici ; j'espère, Herr lieutenant, que vous ne l'avez pas oublié !...

- *Mein Gott !* Herr colonel, je ne pense qu'à ça !...

- Messieurs, dit un Herr capitaine, vous perdez un temps précieux quand nous pourrions entendre l'histoire des deux pieds qui remuent et des grimaces du gentil petit papillon !...

- Eh ! n'avez-vous pas assez d'histoires comme cela ?...

- Je vous en prie, demanda Juliette... si vous avez quelque chose encore à nous dire, il ne faut pas vous gêner ! je trouve comme le Herr lieutenant qu'il faut un grand courage pour les raconter...

- Ah ça ! vous aussi, mademoiselle ! vous pensez donc que le neveu de madame est bâti pour nous faire peur...

- Eh ! Herr colonel, c'est dans votre intérêt ce que je vous dis ! on raconte tant de choses sur son compte... et sur la Colonne Infernale !...

- Des histoires à dormir debout et qui ne valent pas les miennes !...

- Assurément ! Assurément ! Assurément ! firent tous les officiers...

- Tenez ! je veux en finir avec les pieds qui remuent ; c'étaient les pieds d'une femme que l'on avait enterrée la tête en bas pour lui apprendre à mentir à un officier supérieur... On l'avait ainsi envoyée compter ses petits secrets à la terre ! et on l'avait ainsi enterrée devant son mari pour l'exemple... quand elle fut ainsi

enterrée il y eut un éclat de rire général *car les pieds, au-dessus de la terre, remuaient toujours !* C'était une des choses les plus drôles que j'aie vues de ma vie !... Un proverbe dit que lorsqu'on a ri on est désarmé... Aussi, je permis au mari de déterrer sa femme, mais l'imbécile ne s'y est pas mis assez vite et quand il est arrivé à la tête les pieds ne remuaient plus !

- *C'était ma mère !...*

- Ah ! cette fois, j'ai bien entendu !

Et il se leva, courut comme un fou aux quatre ombres immobiles, se heurta à elles comme à des blocs.

Elles ne reculèrent pas d'une ligne sous sa ruée...

Il s'arrêta, effaré devant la résistance invincible et muette de ces singulières ombres, au fond de la nuit :

- Ah çà ! c'est bien l'un de vous qui a dit : « C'était ma mère ! »...

Pas de réponse...

- Mais qu'est-ce que c'est que ces hommes-là ? demanda tout haut l'*Oberleutnant*, en les regardant pour la première fois de tout près. Ils ont l'uniforme de la garde !... Qu'est-ce que c'est que ces hommes-là ?... que font-ils là ? hurla-t-il.

Les deux capitaines se sont levés, eux aussi, et répètent :

- Mais oui ! qu'est-ce que c'est que ces hommes-là ?

- Je vous dis que ce sont nos ordonnances !... Ils sont à vos ordres, colonel ! déclare Gérard qui est resté tranquillement à sa place et fait signe à Juliette et à sa tante de ne faire aucun mouvement...

- Ordonnances ? Un ordonnance n'a pas le droit de parler ! Lequel de vous a dit : « C'était ma mère ! » Je veux savoir lequel de vous a dit : « C'était ma mère ! » !

- Mon colonel, demanda Gérard, êtes-vous sûr d'avoir entendu « C'était ma mère ! » ? La plaisanterie, serait trop forte et mériterait une solide punition !...

- Eh, eh ! expliqua à tout hasard l'un des capitaines, vos histoires, Herr colonel, les amusent et ils s'amuse entre eux !...

- Eh bien ! rompez ! clama l'*Oberleutnant* hors de lui.

Ce silence, cette immobilité, cette *inexplicabilité* de ces quatre statues d'ombre achevaient, avec le champagne, de le rendre fou...

- M'avez-vous entendu ? Rompez !...

Ils ne bougeaient toujours pas !...

Gérard se leva et Théodore le suivit. Juliette à tout hasard saisit un couteau...

- Vous avez entendu ? dit Gérard aux quatre hommes... vous avez entendu l'ordre du colonel ?... Il ne faut pas vous étonner, Herr colonel ! ce sont des brutes ! Il y a des moments où la voix de l'autorité les remplit d'une si affreuse terreur qu'il semble qu'on n'a plus affaire qu'à des granits.

- Moi, je crois qu'ils se permettent une farce, expliqua le deuxième Herr capitaine... mais ils peuvent la payer cher... j'ai connu comme ça des ordonnances qui prenaient des airs idiots *pour danser sur le nez de leur capitaine*, comme disait ce pauvre Schippenbauer !

Tout à coup l'une des ombres parla... Elle parla et dit en allemand :

- C'est bien dur de s'en aller avant que notre Herr colonel nous ait fait l'honneur de nous raconter l'histoire des grimaces du joli petit papillon qui avait été cloué sur le mur...

Alors, cette fois, ce fut un éclat de rire général !

- Ah ! Herr colonel, on ne peut plus se fâcher !...

- Mille millions de chiens ! ils sont drôles !...

- Herr colonel ! Herr colonel, ils ne peuvent plus se passer de vos histoires !

- C'est vous, Herr lieutenant qui les avez dressés comme cela !... Ils sont bien stylés, ma parole, et vous avez bien conduit la farce du dessert !... Les bougres, ils sont arrivés comme des ombres dans la nuit... sans qu'on les entende ! tout noirs sur leurs pattes noires pour écouter mes histoires ! Ils me feront mourir de rire (il ne disait pas qu'il avait eu peur, mais il avait eu peur sans savoir pourquoi ; cela il faut le dire, parce que c'est la vérité)... Oui, mourir de rire !... Et après chaque histoire : « C'est mon frère !... c'est ma sœur !... c'est mon père !... c'est ma mère !... » Bien stylé !... Bien stylé !... Vous ne devez pas vous embêter avec des brutes pareilles !... Et maintenant, allez boire un coup à la cuisine !... Ah ! c'est mon frère !... c'est ma sœur !... dites ! très drôle !...

- Herr colonel ! vous leur devez l'histoire du joli petit papillon !

- Trop juste ! c'était un joli petit papillon de dix-huit ans ! Dix-huit ans pour un papillon, c'est très vieux, ajouta-t-il en se rasseyant à table et en ramenant tout son monde autour des bouteilles, mais c'était l'âge printanier d'une jeune personne qui avait griffé un galant sergent, lequel sergent la cloua d'un coup de baïonnette contre la porte de sa maison !... Charmante soirée ! comme on dit à Montmartre !... Nous aussi, nous savons, quand il le faut, chère mademoiselle (écrasement complet du petit pied dans le petit soulier), nous montrer parisiens !... Donc, charmante soirée ! Nous sommes tous allés la voir contre sa porte ! Elle agitait ses bras comme des ailes autour de la baïonnette et elle ressemblait, en vérité, à un joli petit papillon épinglé sur un bouchon ! Elle faisait des grimaces charmantes !... C'était bien la chose la plus drôle au monde... car enfin, *elle avait la permission d'enlever la baïonnette !... et je me demande encore pourquoi elle restait comme cela, c'est que, sans doute, malgré ses grimaces, ça lui faisait donc plaisir !*

« Le lendemain matin, quand nous sommes partis, elle n'était pas encore morte, mais elle n'en valait guère mieux... Vous

connaissez maintenant l'histoire du joli petit papillon... c'est la moins drôle...

- Merci tout de même, Herr colonel, répondit l'ombre qui avait osé réclamer l'histoire, merci, *c'était ma fiancée !*

- Badaboum ! badaboum !... je m'y attendais ! allez boire un coup à la cuisine, à ma santé !... Ils sont impayables, ces bougres-là !...

- *Il faut venir boire avec nous, Herr colonel !*

- Ah ça ! est-ce que je suis saoul ou est-ce qu'ils sont ivres ? *Position ! position ! position !*

La proposition était si formidable que les trois officiers prussiens, qui avaient repris leur place à table pour écouter l'histoire plus agréablement le verre en main, se relevèrent d'un seul coup comme au commandement...

- *Mein Gott ! Meine Geduld ist zu Ende !*

Oui ! sa patience était à bout ! Ils étaient à bout tous les trois de ne pas comprendre pourquoi on les avait, tout à coup, introduits dans un monde renversé, où de simples bombardiers du dernier rang osaient, d'abord, prononcer des paroles qu'on ne leur demandait point et ensuite offrir à boire dans leur cuisine à un Herr colonel.

Comme ces messieurs les officiers étaient légèrement ivres, cette situation anormale les avait d'abord légèrement chavirés et puis les avait légèrement fait rire. Or, ils avaient ri d'une petite farce exceptionnelle de bombardiers qu'ils ne comprenaient pas encore très bien... et parce qu'ils n'avaient pas voulu paraître sots devant les dames... Mais rien ne les empêchait maintenant d'abattre, à coups de revolver, les bombardiers, pour leur apprendre à être plus saouls que leur colonel ! (Car ils devaient être saouls, à ne plus oser mettre un pied devant l'autre, ces blancs-becs-là ! Ainsi pouvait s'expliquer une pareille immobilité et aussi une pareille audace incroyable !)

La fureur du colonel éclatait dans la puissance foudroyante du regard, dans le gonflement des tempes, dans la flamme du teint,

dans le grincement de la terrible mâchoire, dans le hérissément de la moustache et dans le tonnerre des paroles sans suite :

- Quatre pendants ! quatre pendants qui se permettent ! Heuh ! heuh (il étouffait)... Ils mériteraient qu'on les fusille sans autre forme de procès !... Heuh ! heuh !... des vagabonds dont je rends le Herr lieutenant responsable ainsi que le sous-officier !... Debout, hum ! *position ! position !* (Gérard et Théodore prirent immédiatement la position)... Ils seront emmenés au poste... heu ! heu !... considérez-les comme en prison préventive !... Je veux les faire passer en conseil de guerre, oui, en conseil de guerre ! pour avoir... pour avoir... (sa voix se perdit alors dans un grondement semblable à celui d'un orage qui s'éloigne, puis il termina sur le ton qu'il employait quand il voulait être ironique)... pour avoir offert à boire à leur colonel !...

- Ah ! Herr colonel ! soupira Juliette. (Elle soupirait souvent à cause que le colonel recommençait à lui écraser le pied.) Vous nous avez fait vraiment peur !...

- J'ai cru que j'allais les tuer !... Heureusement que vous étiez là ! Votre gracieuse présence, mon ange, leur a sauvé la vie !... Mais quoi ! recommença-t-il à hurler, ils sont encore là ! Rompez !... rompez !... (Cette fois, n'y tenant plus, le colonel mit la main sur la gaine de son revolver.)

Gérard arrêta le geste du colonel.

- Pourquoi ne vous en allez-vous pas tous les quatre ? et restez-vous là comme des bûches quand on vous chasse ?... leur demanda-t-il le plus poliment du monde... Vous voyez bien que votre présence exaspère ces messieurs officiers !...

- Nous attendons, répondit la voix qui avait déjà parlé, que ces messieurs officiers veuillent bien venir avec nous boire un coup à la cuisine !...

Cette fois, nous devons dire que la table fut secouée avec une fureur que nous n'essaierons pas d'excuser ; le colonel et les Herr capitaines « n'en pouvaient plus » et, dans le même moment, (ce qui mit le comble au désordre) cette excellente grasse M^{me} Rosenheim

survenait en jetant des cris de pintade outragée... Ceci aussi fit diversion.

- Qu'est-ce qu'elle veut, cette dinde ? demanda le colonel en montrant la pintade...

- Herr !... Herr !... Herr colonel !... Le Herr... Herr ! lieutenant 1... Je... Je l'ai... Je l'ai reconnu !...

- Ah çà ! c'est donc la maison des fous ici !...

- Prenez garde !... c'est... c'est... (et elle montrait Gérard d'un doigt qui tremblait)... c'est le fils Hanezeau...

- Fils Hanezeau ?...

- Oui... Colonne Infernale !...

Gérard éclata de rire... Le colonel était de plus en plus furieux... Est-ce que cette vieille bique avait rêvé de lui faire peur avec ses propos imbéciles !... En voilà une idiote !... Et il allait lui lancer sa botte quelque part quand Gérard l'arrêta :

- Elle n'a pas tort ! dit-il... et je ne le nie plus !... Mon colonel, permettez-moi de me présenter vraiment cette fois... Messieurs ! cette petite comédie a assez duré !... Le fils Hanezeau, c'est moi !... La Colonne Infernale, c'est nous !... (et il montra Théodore et les quatre de Norémy).

- Comme c'est spirituel, mon garçon !...

- Je vous dis de prendre garde, colonel ! c'est lui !...

- Haut les mains ! clamaient en même temps Gérard et Théodore qui avaient sorti leurs revolvers.

Cette fois, ils comprirent que l'affaire était sérieuse, mais les trois officiers, négligeant l'avertissement, n'écouterent qu'un furieux courage qu'il ne faut pas refuser même à son pire ennemi, surtout s'il a pris, comme ceux-ci, quelques flacons de vins de Thiaucourt et vidé aussi quelques bouteilles de champagne... les trois officiers avaient mis la main sur leurs armes...

Le geste fut d'ailleurs inutile...

Sur la ruée des quatre de Norémy, qui avaient su prendre leurs dispositions et préparé les liens nécessaires, ils étaient bientôt réduits à la plus parfaite impuissance et ficelés comme des boudins.

- Eh bien ! ça n'est pas trop tôt ! fit Gérard en se relevant, car on pense bien que Gérard et Théodore n'étaient pas restés à rien faire. Qu'est-ce que vous attendiez donc pour nous débarrasser ?... Quand je vous ai vus apparaître tout doucement dans l'ombre, j'ai cru que ça allait être fini tout de suite...

- Ma foi ! dit Juliette, moi, je n'en respirais plus ! et mon pauvre pied est bien malade !...

- Tu ne comprends pas, fit Théodore, qu'ils voulaient d'abord entendre les histoires du colonel !...

- C'est la vérité du bon Dieu ! approuva celui des quatre qui avait le don de la parole (il était en train de mettre la dernière main au ficelage d'un Herr capitaine)... Oui... nous voulions entendre *jusqu'au bout* !... (Il tourna, un instant, la tête du côté de Gérard et de Juliette)... Il faut vous dire que jusqu'alors nous nous étions refusés à croire à toutes ces histoires !... Enfin, nous nous disions *que ça pouvait bien n'être pas possible* !... Maintenant, nous sommes bien tranquilles... *nous pouvons aller boire dans la cuisine !*

- Je comprends ! dit Gérard, ce que parler veut dire... mais si vous vouliez m'en croire, *vous iriez les faire boire dans la cave* !... Là il y a plus de vin, ce qui leur fera certainement plaisir, *et puis cela fera moins de bruit* !...

- N'ayez pas peur du bruit, capitaine ! Tout est préparé dans la cuisine...

- Alors, fermez la porte ! dit Gérard...

- Oui, capitaine, nous fermerons la porte !... *Finissez de dîner tranquillement* !...

À ces mots, un concert de lamentations commença de s'élever du coin où les quatre de Norémy avaient roulé les trois officiers boches.

Seul, *l'Oberleutnant* ne disait rien !...

Chose singulière, dans la bataille et au cours de son ficelage, il n'avait pas perdu son monocle...

Ce fut le lieutenant-colonel que l'on emporta d'abord... Il se laissa soulever sans un mot, sans une injure, sans un essai suprême de résistance.

Il regarda seulement, tant qu'il put, le groupe formé par Gérard et Juliette qui étaient appuyés l'un sur l'autre... il regarda avec haine... Ah ! ce fut, au travers de ce monocle, un dernier regard de haine aigüe et transperçante comme une froide épée dont les deux jeunes gens devaient se souvenir longtemps !...

Celui-ci fut donc ainsi emporté... mais les autres ne se laissèrent point faire sans se rouler, se contorsionner et aussi sans tenter des explications...

D'abord ils déclarèrent que ce qui se passait était profondément injuste et que si la Colonne Infernale avait monté ce coup-là pour se venger des exécutions de Norémy, il n'y avait aucune raison pour qu'on les ficelât, eux, de la sorte... Ils n'avaient pas été, ils n'étaient jamais allés à Norémy ! Et ils juraient qu'ils n'iraient jamais !...

Par conséquent, on devait les laisser tranquilles... ou tout au moins, s'ils étaient faits prisonniers, ils réclamaient un traitement honorable !...

Comme on ne leur répondait pas, ils insultaient Gérard et le traitèrent de lâche.

Ils disaient que ce n'était pas une manière d'agir pour un honnête homme et un brave soldat que d'inviter les gens à dîner à la table d'une vieille tante pour les faire maltraiter au dessert et les abandonner à des brutes qui, dans leur esprit de vengeance, étaient capables de tout !

- Si vous êtes vraiment soldats, rendez-nous nos armes et nous combattons en soldats !

- Non, finit par répondre Gérard, agacé, vous n'êtes pas des soldats ! Vous êtes des assassins !...

- Mais nous n'étions pas à Norémy !...

Gérard n'eut pas à leur répondre, cette fois, car les autres les emportaient, assez brutalement du reste, bien qu'ils ne fussent pas de Norémy !...

- Fermez bien les portes, leur cria une dernière fois Gérard, fermez bien les portes et « faites vite » !

- Oui, oui, capitaine !...

De fait, ils fermèrent toutes les portes derrière eux.

- Quelle guerre ! exprima Théodore en s'asseyant et en essuyant la sueur qui coulait de son front...

- Mon ami, demanda la petite voix comique de la vieille noble dame, pourriez-vous me dire ce *qu'ils* vont faire de ces messieurs ?

Du fond de son fauteuil, elle n'avait cessé de prêter une attention amusée à tout ce qui se passait. Pendant le grand désordre, alors que tout, choses et gens, était entré en danse et qu'un incroyable tintamarre de vaisselle et de bouteilles cassées accompagnait la mêlée et le ficelage de ces messieurs officiers, elle était restée fort proprement en place, ne laissant son face-à-main que pour porter son cornet acoustique à l'oreille, car, autant que possible, elle voulait non seulement voir, mais encore entendre.

Elle était là comme à un spectacle pour lequel elle aurait payé et dont elle ne voulait rien laisser échapper. Évidemment, elle se demandait maintenant pourquoi on la frustrait de l'acte le plus intéressant.

- Ce *qu'ils* vont en faire ? ma foi ! répondit Gérard en se penchant à son oreille et en criant très fort, je n'oserais pas le leur demander !

- *Eh bien ! si on allait voir ça !...*

- Ah ! ça non ! dit Gérard ! je m'y oppose !

- Pourquoi ?...

- Parce que ça ne regarde pas les femmes !...

- Eh bien toi, vas-y et tu nous raconteras ce qui s'est passé !...

Gérard secoua la tête : « Je ne m'en sens pas la force ! » dit-il.

- Eh bien ! et vous, monsieur ? demanda la vieille entêtée à Théodore.

- Moi non plus ! répondit Théodore en frissonnant.

- Je regrette de ne pas être un homme ! fit la vieille en se renversant dans son fauteuil, et vous, Juliette ?

- Moi aussi, dit Juliette, je le regrette énormément !

- Les femmes sont effrayantes ! dit Gérard.

- C'est qu'elles ont eu plus à souffrir et qu'elles ont plus à craindre que les hommes, exprima Juliette de sa voix douce et tranquille...

Dans le moment, on entendit des cris aigus, des appels au secours !

- Mais c'est une femme qui crie comme cela ! s'écria Gérard et il se précipita.

Théodore et Juliette le suivirent ; la vieille se déplaça sur ses deux béquilles.

La première porte poussée, ils trouvèrent, dans l'office, M^{me} Rosenheim qui protestait de toutes ses forces vocales contre le traitement qu'on était en train de lui faire subir. Cependant, le plus jeune de Norémy, « celui qui parlait », ne lui faisait d'autre mal que de la brusquer un peu pour lui attacher convenablement les pieds et les mains.

- Je l'ai trouvée sous cette table où elle se cachait, dit-il.

- Je comprends que vous vous en assuriez, dit Gérard, et que vous la mettiez dans l'impossibilité de vous nuire, mais ne lui faites pas de mal. Cette femme ne nous a rien fait !...

- À vous ! répliqua l'autre ; à vous peut-être, « mais à moi ! »...

- Je vous jure que je n'ai jamais rien fait de mal à un Français !... clama M^{me} Rosenheim... je jure que je ne connais pas ce monsieur !

- C'est exact ! dit Gérard...

- Je n'ai pas à me plaindre d'elle, dit Juliette... Elle a toujours été convenable avec moi !... Et même elle a été plutôt bonne !... Il ne faut pas faire de mal à cette femme, ce serait lâche !...

- C'est mon avis ! dit Gérard !... vous entendez, *vous* ?

Le quatrième de Norémy se releva en soulevant son fardeau humain.

- Oui, j'entends, *moi* !...

Et il regarda Gérard d'une façon singulière en entraînant avec lui la femme qui poussait des cris d'écorchée...

- Mais enfin ! qu'est-ce que vous allez faire de cette femme-là ?... s'écria Gérard. Sur votre tête, je vous défends d'y toucher, n'est-ce pas ?...

- Eh ! capitaine, c'est entendu !... Seulement, comprenez-vous, *je veux qu'elle voie* !... Nous aussi, il nous faut un témoin qui racontera un jour comment ceux de Norémy se sont vengés !... Maintenant, m'sieur Gérard (il ne lui donnait plus du capitaine, et Gérard vit bien que ce n'était plus le soldat qui lui parlait, mais l'homme... L'homme parlait à un homme...), maintenant, m'sieur Gérard, j'vais vous donner un conseil, ainsi qu'à ces dames... allez donc prendre votre café tranquillement !...

Là-dessus, il fit un effort, emporta la femme qui se reprit à hurler, poussa la porte du corridor qui conduisait à la cuisine et poussa le verrou.

- Allons-nous en ! dit Gérard. Cet homme a raison : tout ceci ne nous regarde pas !...

- Moi, je reste ici, déclara la vieille noble dame, en frappant le parquet de sa béquille. *On entendra peut-être quelque chose* !... Juliette, ma mie, allez donc me chercher mon fauteuil !...

Il n'y eut pas moyen de la faire sortir de là, et bon gré mal gré, il fallut l'y installer...

Théodore et Juliette la trouvaient surprenante, héroïque, comique et terrible, et l'admiraient, et lui donnaient raison quand elle disait : « Ça me ferait tant de plaisir après les avoir *vous* raconter en riant leurs histoires de Norémy, de les entendre crier un petit peu !... »

Et elle mettait son cornet acoustique à son oreille, d'un geste si comique, si comique, que dans d'autres circonstances évidemment, on eût pu dire qu'elle était « à mourir de rire ».

Gérard, lui, s'était éloigné... Il s'était retiré, au fond d'une pièce, là-bas... Il trouvait que c'était long !...

Soudain il accourut en entendant du bruit à la porte de l'office...

Il arriva pour voir entrer une Madeleine à tête d'épouvante... Elle venait d'accourir là, de tirer les verrous, et de refermer la porte... Et, les deux bras croisés sur la porte, elle disait, entre deux hoquets de terreur :

- Surtout, n'y allez pas ! n'y allez pas !... Ils sont fous !... Ils ne veulent même pas qu'on leur parle !... Ils vous tueraient !...

- Qu'est-ce qu'ils font de la femme ? demanda Gérard.

- Ils l'ont jetée dans un coin... ils n'y touchent pas !...

- Ah ! et d'où viens-tu ? toi ? Où étais-tu ?... Assieds-toi et remets-toi un peu... Allons, Madeleine, tu ne vas pas te trouver mal ?...

- Madeleine, ma fille !... vous allez nous dire ce qui vous rend folle comme ça... demanda la vieille tout en penchant son oreille et son cornet... *et surtout, ne nous cachez rien !*

- Pauvre Madeleine ! elle claque des dents ! dit Juliette...

- Ah ! si j'avais pu croire que je verrais une chose pareille, je serais restée en haut, bien sûr ! finit-elle par dire. Figurez-vous qu'ils

m'avaient envoyée en haut, faire les chambres, préparer les lits... et quand je redescends, je vois quatre paquets de chair humaine, dont la dame qui m'aidait à faire la cuisine, tout cela, ficelé, arrangé comme de l'andouille, comme de la cochonnerie... je pousse un cri, ils me disent de ne pas m'émouvoir quoi qu'il arrive, ou que je n'étais pas une vraie Française... qu'une vraie Française serait bien contente, etc., etc. !... attendu que ces gens-là étaient des Boches qui avaient mérité pire que la mort. Ils étaient en train de leur mettre des mouchoirs mouillés dans la bouche pour ne pas les entendre crier !...

Madeleine s'arrêta, haletante, se passant les mains dans des cheveux en désordre.

- Eh bien ! et après ? demanda la vieille qui s'était soulevée...
crie plus fort ! plus fort !

- Ah ! non ! ce n'est pas tout !... Il y avait dans l'âtre un feu terrible... Où ont-ils déniché tout ce bois-là ?... Je crois bien qu'ils ont brûlé le vieux buffet !... Oui, notre vieux buffet et peut-être notre commode du cellier !... Un feu d'enfer, quoi !... Je remarquai aussi qu'ils avaient arraché et apporté dans la cuisine les volets de fer des communs... J'ai voulu savoir pourquoi faire... Ils m'ont encore dit de me mêler de mes affaires... « Va balayer ta salle à manger et t'occupe pas du reste ! » a même dit le plus petit des quatre. « On t'apprendra après l'histoire de France. » Il serait drôle ce petit-là, s'il n'avait pas des yeux à faire peur ! À ce qu'il paraît qu'il était fiancé et que sa promise est morte depuis la guerre... je suis restée encore, en tremblant sur mes vieilles jambes, mais c'était plus fort que moi, je voulais voir ce qu'ils manigançaient avec les volets de fer et le grand feu de bois ! Ah ! je n'ai pas été longue à comprendre ! Ils ont attaché les trois hommes sur les volets !

- Et la femme ? demanda Gérard...

- Je vous dis que la femme, ils n'y ont pas touché !...

- Je n'entends rien de ce qu'elle dit ! gémit la vieille noble dame. Faites-la crier plus fort !

- Je vous le répéterai après ! promit Juliette.

Madeleine continua en maintenant de ses mains les battements de sa grasse et tumultueuse poitrine :

- Ils les ont attachés sur les volets de fer... et ils les ont glissés tous les trois sur le feu... le colonel au milieu !... Voilà... je me suis sauvée en hurlant... c'est des sauvages ! Il faut nous en aller tout de suite ! nous ne pouvons pas rester ici !... Ils vont nous perdre !... Ah ! m'sieur Gérard, qu'est-ce que vous êtes venus faire ici avec ces brigands-là ? Ils vont mettre le feu à la maison, Seigneur Jésus !...

- Chut ! Chut ! mais chut donc !... commandait la tante, le cornet sur son oreille... Vous ne les entendez pas ?... *Moi je les entends !*

- Ah ! c'est vrai, fit Madeleine... je les entends maintenant !... Ils crient comme dans l'enfer !...

- C'est qu'ils l'ont mérité ! dit la tante.

- Juliette ! demanda Gérard, venez avec moi. C'est atroce !...

- Je n'abandonnerai pas ma tante, dit Juliette. Il me semble que je reconnais la voix du colonel !...

Théodore ne put s'empêcher de sourire... Le pauvre homme était tout détraqué... il souriait quand il eût voulu crier d'horreur... Il répétait stupidement : « Quelle guerre ! quelle guerre !... »

- Eh ! taisez-vous donc, monsieur ! fit Juliette, c'est eux qui l'ont voulue !...

Alors on ne dit plus rien et l'on put très bien entendre le triple hululement épouvantable, tantôt sourd, tantôt étouffé, tantôt éclatant, qui venait du fond de la maison et du fond de l'âtre et du fond de l'enfer où les soldats de Sa Majesté étaient en train de grésiller sur leurs volets de fer !...

Cette triple plainte montait et descendait, semblait près de s'éteindre, puis reprenait soudain avec une force singulière... cela avait un rythme terrible, atteignait à des notes inattendues, puis s'affirmait avec un étrange et lointain et inexplicable soupir...

On eût dit, par moments, comme un chant d'église, comme une procession de moines qui, sous les arceaux du cloître lointain, eussent gémi en priant, eussent chanté en gémissant, et, de temps à autre, eussent éclaté en clameurs désespérées, sous la torture morale du péché et peut-être physique de quelque affreuse fustigation... mais c'étaient tout simplement et tout prosaïquement l'*Oberleutnant* Herr von Tipfel et ses deux *Hauptmanns* qui mouraient pour leur bon vieux Dieu allemand, sur leurs volets de fer.

Quand la plainte se fut tue définitivement, la vieille dit :

- Tout de même ils ont oublié de chanter le *Deutschland über alles* !

Gérard put croire que c'était fini.

Il releva une tête affreusement pâle. Il voulut entraîner les femmes. Et tout à coup, il y eut encore des cris terribles... puis des coups sourds ! les murs en tremblaient. Cela prenait une proportion énorme. Cela pouvait être entendu du dehors, bien que le quartier fût désert et que ce cul-de-sac fut isolé comme le fond d'un puits.

Gérard franchit l'obstacle des femmes qui le retenaient en tremblant (oui, maintenant devant les cris nouveaux et les grands coups sourds inexplicables, elles tremblaient)... il alla au bout du corridor, courut à la cuisine, se heurta à la porte et frappa, car il ne put l'ouvrir. Tout le bruit était là, derrière...

Les cris étaient à la fois des cris d'hommes et de femme.

Il reconnaissait la voix terriblement aiguë de la Rosenheim qui cessa de se faire entendre tout à coup, comme si on l'eût étouffée, mais les voix d'hommes continuaient, menaçantes, farouches, heurtées les unes aux autres, comme dans une bataille.

Il y avait une bataille derrière cette porte !

Gérard frappe, frappe !...

- Ouvrez, Ouvrez ! c'est moi qui vous ordonne !

Le pauvre ! Il eût aussi bien fait de chanter !

Alors, éclata un coup de feu et le bruit de la bataille fut instantanément terminé.

Gérard frappait, frappait, sans se lasser.

Ce silence subit l'effrayait autant que les bruits de tout à l'heure.

Une épouvantable odeur de chair brûlée se répandait sournoisement, dans les appartements, dans les couloirs...

Et les femmes s'enfuirent, cette fois, devant cette odeur-là...

Mais Gérard voulait savoir ce qui s'était passé, ce qui se passait derrière la porte. Soudain la porte s'ouvrit toute grande... Et les yeux de Gérard, tout grands ouverts, virent...

D'abord, au fond de l'âtre, trois détritrus de squelettes d'hommes aux chairs et aux os carbonisés... les crânes et les bottes au bout des pieds étaient encore ce qui se distinguait le mieux... et quelques morceaux de cuir et de cuivre des ceinturons...

Par terre, il y avait un cadavre.

C'était un des quatre de Norémy qui avait reçu une balle dont il saignait encore, en plein front...

Mais, sur la porte qui faisait communiquer la cuisine avec le cellier... il y avait un gros papillon, tout palpitant encore, un si gras papillon, qu'il avait fallu trois baïonnettes pour le fixer là d'une façon un peu certaine...

M^{me} Rosenheim avait été crucifiée là dans la belle robe de soie qu'elle mettait pour descendre au comptoir...

Sa poitrine maintenue par un corset solide offrait l'ornement d'une épaisse chaîne d'or où pendaient des breloques et quelques objets d'un touchant fétichisme.

Les trois baïonnettes ne l'avaient pas trop abîmée. Elle en avait une un peu au-dessus de la taille et les deux autres au-dessus des seins, au défaut de l'épaule... De telle sorte qu'elle était maintenue assez correctement...

Sa figure était déjà verte ; ses yeux chavirés ; mais elle remuait encore un peu la tête de gauche à droite et de droite à gauche, Hans un mouvement de balancier qui diminuait, diminuait, marquant le progrès sûr de l'agonie.

Gérard dit :

- Vous êtes des misérables ! Vous avez assassiné une femme et vous avez tué votre frère !...

- Monsieur, dit le plus jeune des quatre de Norémy, celui qui prenait la parole dans les grandes occasions, monsieur, notre frère était un égoïste, qui après avoir vengé « Les pieds qui remuent », s'était mêlé de nous empêcher de venger sur madame le joli papillon qui a tant fait rire le Herr colonel von Tipfel !... *Il y a des gens, monsieur, qui ne pensent qu'à eux !...*

Gérard se le tint pour dit. Il s'éloignait, titubant, rasant les murs, hors de l'abominable spectacle, loin de l'abominable odeur, loin des quatre de Norémy qui, derrière lui, ne seraient plus maintenant que trois ! Est-ce qu'il oserait encore les regarder ?

Le dernier coup d'œil qu'il avait jeté sur cette salle de supplice lui avait montré M^{me} Rosenheim qui venait d'expirer entre ses trois baïonnettes, en le regardant !...

- Et, *monsieur !...* j'avais pensé à tout ! lui cria encore la voix d'un des trois de Norémy... *Je lui avais délié les mains pour qu'elle puisse faire le papillon !...*

XXIII
« *N'y va pas !* »

Le retour dans la forêt de Bezange ne s'effectua point sans une certaine mélancolie.

Cependant l'expédition avait eu du succès. Oui, peut-être trop de succès...

C'est ainsi que la mort aussi tragique qu'inattendue d'un des quatre de Norémy avait singulièrement servi Gérard en lui permettant d'offrir à Juliette un beau cheval et un splendide uniforme de la garde.

La nuit tous les cavaliers du roi de Prusse sont gris.

Et ils voyagèrent la nuit.

Rien ne pouvait arrêter cette petite troupe dont le chef avait sur lui tous les papiers et tous les ordres qui justifiaient sa présence sur la route qu'elle suivait.

À tout hasard, la tante et la vieille Madeleine avaient été mises en sûreté chez des amis de Metz, dans un endroit où les Français seuls, disait-elle, auraient l'idée de venir la chercher...

Les trois de Norémy, après avoir enseveli leurs victimes, et leur frère, dans la cave de la vénérable dame, suivaient à une distance fort respectueuse le chef qui ne voulait plus les connaître et qui cependant ne pouvait se résoudre à les repousser... Que fussent-ils devenus?... Et ils avaient tant d'excuses!... Tout de même, tout le monde en était triste... Si c'était ça la guerre, ça n'était pas beau!

Quand ils eurent, sans encombre, retrouvé leur taupinière de la forêt de Bezange, ils ne purent se défaire de ce grand air de tristesse qui les avait envahis.

Cependant Gérard avait sauvé Juliette. Il l'avait maintenant auprès de lui, à chaque heure du jour... il était triste ! il était triste !

C'est en vain que ses compagnons l'interrogeaient sur cette mystérieuse expédition qu'ils venaient d'accomplir, il secouait la tête et s'éloignait sans répondre. Questionné à son tour sur les

événements du voyage, Théodore n'en avait pas plus long à dire. Sa mine était jaune. Sa mauvaise santé reparaisait. Ses maux d'estomac revenus lui faisaient décidément regretter un régime plus régulier et la déclaration de guerre !... Ceux de Norémy étaient naturellement tristes de n'être plus que trois. Quand on leur demandait des détails sur la disparition de leur quatrième compagnon, ils se contentaient de lever les yeux au ciel !...

L'arrivée d'une jeune femme avait fort intrigué les poilus de l'Infernale, mais il avait suffi qu'on leur dise « c'est la fiancée au capiston » pour qu'ils n'en demandassent point davantage. Tout de même, cela n'éclaircissait point la situation.

Cependant, trois ou quatre jours avant leur arrivée, Mathurin Cellier, le photographe, annonça une grande nouvelle.

- Mes enfants ! Il y a du bon ! je viens d'entra percevoir le profil du capiston, il rigole !...

- Ben ! firent les autres, ça ne lui est pas arrivé depuis quelque temps !...

Sur ces entrefaites, Gérard se présenta sur le dernier degré de l'escalier de craie qui descendait à la « salle des gardes du château » (ainsi appelaient-ils cette caverne).

- Mes amis, leur dit-il, appelez tous les camarades qui ne sont pas de service, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

- Vive le capiston !...

Juliette ayant montré le bout de son nez et s'étant retirée presque aussitôt, Gérard la rappela :

- Vous n'êtes pas de trop !

- Vive la cantinière ! s'écria Fer-Blanc.

- Bah ! fit-elle, il n'y a pas de cantinière ici ! Il n'y a qu'un soldat de plus !

De fait, elle avait endossé un costume d'alpin dont venait hélas ! d'hériter le Toubib. Et elle avait à la main un flingot qui lui

faisait certainement moins peur qu'à Théodore. Elle n'avait pas eu encore l'occasion de s'en servir, mais elle le souhaitait.

Dix minutes plus tard, il y avait une soixantaine de poilus assis autour de Gérard. Celui-ci était resté debout au milieu d'eux et c'est en camarade qu'il leur parla :

- Mes amis, fit-il, il va falloir nous séparer !...

- Hein ! quoi !... qu'est-ce qu'il dit ?... Nous séparer, pourquoi ça ?... Et c'est pour ça qu'il est si gai ?...

- Non, mes amis, c'est pour cela que, ces jours-ci, j'étais si triste !... Écoutez-moi bien ! et vous serez de mon avis... Nous avons fait ici et aux environs toute la besogne « possible »... Ne nous le dissimulons pas... nous sommes brûlés ! Il n'y a plus deux coins comme celui-ci pour nous y terrer !... Quand on nous aura dénichés, et ce ne sera pas long car on nous traque sérieusement, nous n'aurons plus qu'à nous disperser, au hasard, sans avoir la certitude de pouvoir nous retrouver au point de ralliement !...

Il parlait maintenant dans un grand silence... mais ce silence était presque hostile. Il s'en rendit compte. Il continua :

- Oh ! j'ai bien réfléchi !... Il y a aussi la question des approvisionnements, elle est devenue impossible !... depuis deux jours, vous n'avez pas eu de pain !... Les villages, même les mieux disposés, ne peuvent plus nous en donner !... Ils sont surveillés de très près et la moindre imprudence de leur part est une question de vie ou de mort pour toute une population !

- Nous manquons de singe !... Nous manquons de cheval !... Nous sucerons notre pouce, s'écria Fer-Blanc, mais il ne sera pas dit...

- Il ne sera pas dit que vous répondrez à votre capitaine sans l'avoir écouté, mon cher Fer-Blanc ! répliqua Gérard.

- Oui, oui, écoutons le capitaine, on pourra toujours bien discuter après !... déclara le photographe, quoi, nous sommes en république !

- Les derniers renseignements que j'ai reçus m'ont prouvé, continua Gérard, qu'il n'y a plus rien pour nous à faire ni sur Bezange, ni sur Champenoux, ni sur Arracourt, ni sur Parroy ; autant dire que nous sommes brûlés partout. Et vous savez vous-même que nous n'en avons pas pour longtemps à rester ici. Il ne faut qu'une minute de mauvaise chance pour que notre retraite soit découverte comme les autres ! Or moi, je ne vois pas l'infamante prisonnière !

- Jamais ! s'écrièrent-ils tous... elle mourra plutôt !

- Quand elle sera morte, reprit sans sourciller Gérard. Quand elle sera morte, elle ne rendra plus de services au pays !... Ce n'est pas le tout de mourir... il faut vaincre... et la France, aujourd'hui plus que jamais, a besoin de soldats..., et de bons soldats comme vous !...

- Ça, c'est encore vrai ! firent encore entendre quelques voix timides...

- Si vous en croyez celui que vous avez nommé votre capitaine et qui se propose, après y avoir mûrement réfléchi, de vous faire tous rentrer dans le rang, vous l'écouteriez et vous le suivriez !... Croyez-moi, mes amis, notre besogne en arrière à l'ennemi est *presque* terminée ; si nous continuons à rester ici nous ne ferons plus que de la bricole... et nous finirons par périr inévitablement à la tâche les uns après les autres, sans utilité pour personne...

- Tout de même, s'écria Fer-Blanc, c'est bien triste de se quitter comme ça après tout ce qu'on a fait ensemble !...

- Mes amis, je vous promets, quoi qu'il arrive, nous ne nous quitterons pas !... Nous rentrerons tous ensemble dans les lignes françaises et je demanderai à nos chefs, s'ils sont contents de nous, de ne pas nous séparer !

- Ça, c'est bath ! mais tout de même il faudra bien nous séparer pour *passer* ! et qui sait combien d'entre nous y réussiront !...

- Je vous dis, affirma Gérard, que nous ne nous séparerons pas !... que nous *passerons* ensemble... je connais en ce pays, un

chemin de chenille où notre chaîne se glissera inaperçue, je vous le jure !...

- Et puis, si l'occasion s'en présente, on trouvera bien le moyen de se débarrasser de quelques sentinelles !...

- Je vous le défends !...

- À cause ?...

- À cause que notre passage ne doit pas laisser de traces *pour le dernier coup qui nous reste à faire* !...

- Ah ! il nous reste un dernier coup !...

- Le capitaine a dit que la besogne était *presque* terminée, c'est donc qu'elle ne l'était pas tout à fait ! expliqua le photographe.

- S'il reste un coup à faire, y a du bon ! mais pour le dernier, il faudrait que ce soit un sacré coup !

- Avant son dernier départ, le capiston nous avait promis *un coup qui étonnerait le monde* !

- Eh bien ! dit Gérard, c'est celui-là !...

- Ah ! bien ! s'écrièrent les autres, il ne s'agit que de s'expliquer... Un coup qui étonnera le monde !... Après ce coup-là évidemment, il n'y aura plus qu'à rentrer faire l'exercice dans la cour du quartier !...

Ils étaient maintenant dans une grande jubilation. Cependant ils voulaient être traités en grands garçons et savoir un peu de quoi il retournait avec ce coup qui devait étonner le monde...

- En bien, mes amis, finit par dire Gérard, je vais vous faire connaître à demi-mots ce dont il s'agit, car il va falloir faire vite et il n'y a plus de raison maintenant pour que nous ne sachions point tous, les uns et les autres, où nous allons et ce que nous risquons. Mais quand j'aurai parlé, plus de questions, plus une seule ! Et vous ne vous étonnerez de rien de ce qui vous sera ordonné, et vous m'obéirez sur un signe !... même sans comprendre !...

- Même sans comprendre ! répétèrent-ils tous... c'est juré !...

- Eh bien voilà, dit Gérard ! *Nous allons enlever l'empereur d'Allemagne !*

Ils reçurent le coup comme en extase. D'abord ils souriaient béatement en faisant : « Ah ! ben ! ah ! ben !... » Et puis une allégresse de triomphe éclata et ils se mirent à danser comme des fous. Gérard se trouvait au centre des entrechats les plus extravagants.

- L'empereur ! Enlever l'empereur d'Allemagne... s'emparer de Guillaume !... Ah ! ben ça ! c'est une idée par exemple !... Oui, une vraie idée ! Vive le capitaine !...

- Et quand nous l'aurons enlevé, dit encore Gérard, nous l'apporterons au général de Castelnau !

- *Tout simplement !* ajoutèrent les autres en délire... Tout simplement, il n'y aura pas autre chose à faire !... Ah ! bien, en voilà une *rentrée en fanfare* !... Quand on leur montrera le nez de Guillaume, crois-tu qu'ils seront un peu épatés les frangins !...

- Eh ben ! et le colo ! et le général !

- Eh ben ! et le président de la République !...

- Du coup, on va tous être décorés !

Gérard les laissa à leur joie et rentra dans sa cellule suivi de Juliette. Celle-ci avait bien des questions à poser à son fiancé, mais elle les garda par-devers elle, car il y avait là quelqu'un qu'elle ne reconnut point tout d'abord. Gérard fit de la lumière. L'homme salua. Elle vit alors que c'était Corbillard !

- Ce brave homme, dit Gérard, nous apporte, au péril de sa vie, la nouvelle que j'attendais pour agir. J'avais déjà été averti par une prise que nous avons faite dernièrement, que l'empereur se disposait à aller passer quelques jours au château de Vezouze où il sera admirablement, du reste, pour assister à la grande attaque du Couronné de Nancy et particulièrement du plateau d'Amance. Or, voici notre ami Corbillard qui vient m'apprendre que les services impériaux sont arrivés hier à Vezouze et qu'on y attend l'empereur

demain, après-demain au plus tard... Merci, Corbillard, vous allez rester avec nous... je puis avoir besoin de vous ! Pas un mot à personne de ce que vous avez vu ou appris... Allez, mon ami !...

Et comme Corbillard se dirigeait vers l'assemblage de planches qui servait de porte à cette cellule troglodyte, Gérard demanda encore :

- Toujours pas de nouvelles de François ?...

- Monsieur Gérard, j'ai fait mon enquête en douceur, chez les amis du voisinage... il n'y a pas d'erreur... Le pauvre bougre est mort ! Ils l'ont achevé avant de mettre le feu à ma bicoque !... Tenez, m'sieur Gérard, c'est ça qu'est le plus triste. Vous m'avez encore tout retourné en me reparlant de ce pauvre François !...

- Va boire un coup à la Cambuse, ça te remettra !...

- Merci... pas la peine de vous déranger... je connais le chemin !...

Quand ils furent seuls, Gérard dit à Juliette :

- Si l'empereur couche une nuit, une seule, à Vezouze... s'il est vrai, comme me l'a rapporté Corbillard, que des ouvriers « venus de loin » ont préparé pour lui la chambre de papa... *je l'ai, tu entends, je l'ai !...* Il est à moi !... pu plutôt il est à nous !... j'ai bien mûri mon plan ! rien ne peut me le faire manquer !... absolument rien, tu entends !... Mais qu'as-tu, Juliette ?... Tu ne me réponds pas !... Es-tu souffrante ?

- Nullement, mon chéri !...

- Tu ne me dis rien !... Tu me vois tout vibrant de ce projet... Tu n'as pas une parole !... *Encore une fois je ne te reconnais plus !...* depuis que nous nous sommes revus, *il n'y a plus que de la tristesse entre nous !...* Ces heures où nous nous sommes retrouvés dans le danger auraient pu, auraient dû être si bonnes et si douces !... Dis-moi, Juliette, *pourquoi les moments que nous passons ensemble sont-ils tristes à pleurer ?...* Enfin, parle, dis-moi quelque chose !... Tes mains sont froides !... et si cela continue, je finirai par croire que ton cœur est plus froid encore que tes mains !...

- Oh ! mon chéri !...

- Tu ne sais que me dire cela : « Oh ! mon chéri !... mon chéri... » Eh bien quoi, mon chéri ?... ces deux mots qui autrefois étaient une caresse ont l'air maintenant d'une plainte. De quoi me plains-tu ?... Pourquoi me plains-tu ?... Pourquoi me dis-tu, comme à un pauvre ami qui te ferait pitié : « Oh ! mon chéri !... » Moi, je ne veux de la pitié de personne !... Juliette ! Juliette ! au lieu d'apporter ici du courage, dont nous avons besoin tous... tu me désespères !... tu me désespères, je te dis !... *et je ne sais pas pourquoi !... C'est affreux !...*

Juliette essayait en vain de le faire taire ; elle glissait sa main sur sa bouche... mais cette main, comme le disait Gérard, était bien froide... et Juliette était bien glacée...

La vérité était que la nouvelle de l'expédition projetée avait fini de jeter l'épouvante dans ce cœur qui adorait *Gérard* mais qui se souvenait de *Monique*... Et puis, Juliette se rappelait les termes précis de la conversation entendue à l'auberge du Cheval-Blanc... Elle n'ignorait pas qui était chargé de recevoir l'empereur à Vezouze... de le recevoir en amie...

Gérard, de plus en plus irrité de ne pas comprendre la singulière attitude de sa petite amie, la pressait de questions...

- Ta main tremble... ta main tremble sur ma bouche !... Pourquoi ta main tremble-t-elle ? Est-ce que je te fais peur ? Est-ce que je suis devenu un objet d'horreur pour toi ?... continuait Gérard, qui était prêt à pleurer comme un enfant...

Or, tout à coup, il crut avoir trouvé :

- C'est depuis cette histoire terrible de la vengeance des quatre de Norémy que tu m'en veux ! je le sens, je le sais !... je n'aurais pas dû laisser crucifier cette malheureuse, je n'ai pas assez fait pour la sauver, pour l'arracher à leurs mains sauvages !...

- Tais-toi !... finit-elle par dire, ce sont là des choses qui ne te regardent pas... Nous ne sommes pas dans la conscience de ceux qui ont fait cela... et il fallait peut-être que cela fût fait, qu'en savons-nous ?... La loi du Talion est à toutes les pages de la Bible !...

Ne gémiss donc pas comme un enfant et ne te torture pas pour un crime qui te dépasse et dont seuls sont responsables ceux qui ont commencé !... Quant à moi, si ma main tremble sur ta bouche, c'est que ta bouche a prononcé des paroles sacrilèges... Tu sais bien que je t'adore et que toutes les gouttes de mon sang t'appartiennent... Mais je t'ai donné aussi toute ma pensée, toute mon intelligence, toute ma prévoyance de femme... Ne t'étonne donc pas de ne pas me voir me réjouir d'une expédition que je trouve insensée !

- Insensée, cette expédition, mais je n'en connais pas de plus simple... Tu sais, toi, comment est bâti Vezouze... l'agglomération de vieilles pierres et de bâtiments relativement modernes... Tu en connais tous les coins presque aussi bien que moi... Tu sais le parti que je puis tirer de ce labyrinthe...

- Oui, interrompit-elle, c'est un endroit admirable pour jouer à cache-cache quand on est enfant...

- Mais c'est aussi un endroit des plus propices...

- À l'enlèvement de l'empereur !... mon bon Gérard... Tu avais si bien parlé à tous ces petits gars... tu leur avais si bien fait comprendre que leur mission était terminée, et qu'ils n'avaient plus qu'un devoir, celui de rentrer dans le rang !... Et voilà que tu termines ce discours de sagesse par cette page de roman : *enlever l'empereur !...*

- Allons, c'est donc vraiment cela qui te chiffonne ! s'écria Gérard. Ah ! c'est cela qui te retourne à ce point, c'est pour cela que tu trembles !... mais je t'ai bien enlevée, toi !... et tu as vu comment !... en pleine ville de Metz !...

- Moi ! fit Juliette en souriant, je ne suis pas l'empereur... je ne suis même pas l'impératrice... je n'ai pas une armée qui me garde... un corps d'officiers qui ne me quitte pas... un État-Major qui se déplace avec moi... un peuple d'espions qui me défend de toute approche !... Ce que tu as fait est très beau et très difficile, mais, comprends-moi, mon chéri, ce que tu veux tenter est impossible !... C'est fou !... Tu y trouveras ta mort et la mienne et, ce qui est plus grave, celle de tes camarades !

- Ils ne demandent qu'à mourir et pour moins que ça !...

- Eh bien ! qu'ils meurent donc pour moins que ça !... ça sera pour quelque chose mais point pour cette folie qui ne rime à rien !... et qui vraiment !... et qui vraiment est d'une imagination !... Gérard, mon chéri ! Alors, tu as rêvé de prendre l'empereur !... Sais-tu que tu ne te refuses rien ! Tu vois, je ne suis plus triste, je souris, je ris... laisse-moi t'embrasser !...

Il l'aurait battue !

- Tu ne sais pas ce que je peux faire ! Tu ne t'en doutes même pas ! gronda Gérard qui se mordait les lèvres et essayait de dompter la fièvre de mauvaise humeur qu'il sentait monter en lui contre cette Juliette qui se faisait maintenant la hachette de tous ses discours... Si tu pouvais seulement soupçonner mon plan !...

- Je ne veux pas le connaître ! s'écria-t-elle en lui jetant les bras autour du cou... Non ! je ne veux pas le connaître !... je ne veux rien savoir d'une histoire pareille... Voyons, Gérard, sois raisonnable ! renonce à mettre l'empereur dans ta poche !... Tu peux bien m'accorder ça, à moi !...

Elle voulait l'embrasser, mais il se défendait d'elle. Sa parole lui semblait faussement ironique, faussement drôle... et Juliette avait un faux sourire... Enfin, il y avait quelque chose entre Juliette et lui depuis qu'ils s'étaient retrouvés... et voilà que cette chose inconnue prenait des proportions considérables à propos de cette expédition dont il regrettait bien maintenant de lui avoir parlé !... Qu'avait-elle à vouloir l'en dissuader avec cette force ou plutôt cette astuce ?... Il n'y comprenait rien !... Il lui en voulait très sérieusement... Est-ce qu'il allait la haïr ?...

Tout à coup, il lui prit la tête à deux mains et plongea son regard dans ses yeux :

- Juliette, laisse-moi regarder dans tes yeux... pourquoi fermes-tu tes paupières ?... Veux-tu ouvrir tes yeux ?... Ah ! les voilà ! les voilà !... Tu les ouvres trop grands, trop audacieusement, trop effrontément !... Ils veulent me démontrer qu'ils n'ont rien à me cacher, et cependant ils me cachent quelque chose... quelque chose que je veux savoir... Juliette, *tes yeux ne sont pas si simples !...*

- Gérard, tu deviens fou !... et tu me fais mal !...

- Je te demande pardon !... mais aussi tu m'exaspères... Pourquoi t'es-tu si méchamment moquée de cette chose qui me tient tant à cœur ?...

- Méchamment ?... Ah ! tu voudrais me faire pleurer !... mais voyons, j'aime mieux discuter avec toi... C'est ce brave homme de Corbillard qui t'a donné des détails sur l'installation du Kaiser à Vezouze !... *Et qu'est-ce qu'il t'a dit encore, Corbillard ?... Il ne t'a pas donné d'autres détails sur les personnes qui se trouvent en ce moment à Vezouze ?...*

- Non ! il n'y est pas allé, lui !... Tu penses qu'il a dû prendre des précautions... Il ne peut plus se montrer depuis l'affaire de Tobie et de François... Pourquoi me demandes-tu cela ?... Est-ce que tu sais quelque chose ?

- Rien du tout ! mais j'imagine que le château doit être déjà plein d'Allemands et que lorsque l'empereur y sera, il y aura là-bas dix mille hommes... (« Au moins ! », s'écria Gérard en riant) qui ne feront qu'une bouchée de mon Gérard et de la Colonne Infernale !...

Elle se jeta presque à ses genoux, l'entoura de ses bras :

- Je t'en supplie : *n'y va pas ! n'y va pas !*

Comme il tardait à répondre, elle fut soudain prise d'une épouvantable crise de sanglots... C'était si subit, après ses petites moqueries de tout à l'heure, si affreux et si désespéré que Gérard ne put la faire revenir à elle qu'en la couvrant de baisers et en lui promettant *qu'il n'irait pas !...*

Alors, elle s'endormit sur son manteau, comme une enfant !

Au réveil, elle devait trouver un narcotique hypocritement présenté par le Toubib sur la prière de Gérard et elle se rendormit du sommeil de l'innocence.

Pendant ce temps, le chef de l'inférieure prenait ses dernières dispositions et donnait ses derniers ordres pour cette expédition si terrible à laquelle il avait, cependant, promis de renoncer.

Mais quel est l'honnête homme qui ne préférerait point mentir que de contrarier une jolie femme qui a ses nerfs ?...

XXIV

Le dossier H

La France touchait alors au moment le plus critique de son destin, c'est-à-dire que l'on entrait dans cette semaine divine qui vit la bataille de la Marne et changer la face du monde.

Les armées de von Kluck avaient dépassé Compiègne, celles du Kronprinz, au centre, après avoir contourné Verdun, descendaient les côtes ouest de l'Argonne ; pendant ce temps les armées du sud de l'Allemagne, formant la gauche de l'envahisseur, avaient mission de franchir côte que coûte le front Nancy-Verdun et de rejoindre l'armée principale vers Châlons.

Quand nous nous retrouvons au château de Vezouze, on est en pleine bataille, c'est-à-dire que depuis plusieurs jours la fortune est balancée entre l'envahisseur et ceux que l'on a si justement appelés « les soldats du droit ». L'immortel ordre du jour de Joffre a été lancé ; et si rien de décisif encore ne s'est passé, l'ennemi a reçu déjà des coups si retentissants et si inattendus qu'il lui faut déployer toutes ses ressources, faire appel à toutes ses réserves, frapper de toutes ses forces pour espérer diminuer encore des armées qu'il avait pu croire abattues.

Von Kluck, avec une rapidité et une décision sans égales, semble avoir paré définitivement au coup que l'armée de Paris lui avait porté sur l'Ourcq... Enfin, pour tout dire, à l'heure où nous nous trouvons à Vezouze (en plein milieu allemand, ne l'oublions pas), on ne doute pas, on ne doute plus, on n'a jamais douté de la victoire allemande... Il y a eu une surprise sur l'Ourcq, désagréable, mais on y a paré... Paris n'est pas perdu !... Rien n'est perdu !... Les dernières nouvelles sont excellentes !...

Enfin les Français, avant vingt-quatre heures, auront tourné le dos à Nancy... On est en train de leur tremper une sacrée soupe sur le plateau d'Amance !

L'empereur, que l'on attend, arrivera juste pour assister au triomphe... C'est ainsi que s'expriment la demi-douzaine d'officiers supérieurs qui se promènent en ce moment sur les terrasses de Vezouze, devant l'admirable panorama de Brétilly-la-Côte. Tout le

pays, toutes les routes sont noires d'Allemands qui courent à la ruée suprême contre le Grand-Couronné !

La conversation que nous relatons ici a lieu au son lointain du canon qui ne cesse plus sa musique maintenant, ni de jour ni de nuit...

Ces messieurs passent en devisant ainsi sous les fenêtres de la chambre de Monique, vers laquelle, de temps à autre, ils lèvent, assez discrètement du reste, la tête, *car ils savent qu'elle l'attend !...* qu'elle n'est là que pour lui !... et il y a tant de légendes qui courent sur la belle M^{me} Hanezeau !

Ah ! ils voudraient bien la voir... savoir enfin comment elle est faite, cette « téresse » qui a su enchaîner le cœur du plus glorieux des Hohenzollern...

Est-elle vraiment aussi belle qu'on le dit ?... Depuis quarante-huit heures qu'ils sont arrivés, ils n'ont même pas aperçu la plus fugitive silhouette...

Elle les ignore, elle se cache, elle reste enfermée... « elle n'est même pas bolie »... Mais, puisqu'elle plaît comme cela à l'empereur !...

Ah ! si elle daignait se montrer, elle verrait combien les officiers de Sa Majesté savent être galants !...

Oui, Sa Majesté, maintenant n'a plus qu'à venir... tout est prêt pour la recevoir !... Il sera vraiment bien à Vezouze, tout à fait bien !... On a royalement fait les choses... Mais maintenant, rien n'est trop beau pour le vainqueur du monde ! On raconte qu'il a fait préparer pour son entrée à Nancy et pour son entrée à Paris des choses vraiment surprenantes et dignes d'un empereur romain (quand les empereurs romains étaient les maîtres du monde) ! Dix mille hommes de la garde recevraient un manteau blanc spécial et des casques et des armes vermeilles, et lui aussi apparaîtrait avec un extraordinaire manteau spécial et un casque et des armes d'or !... C'est peut-être vrai ! ça n'est peut-être pas vrai !... mais il peut tout et il ne dit rien de ce qu'il fera à personne... En vérité, il doit avoir combiné pour l'entrée à Paris un programme peu ordinaire !...

- Mariette, voulez-vous fermer la fenêtre :

- Tout de suite, Madame !...

Mariette obéit à Monique, va fermer la : vient s'asseoir au pied du lit de Monique...

Monique passe maintenant ses jours et ses nuits étendue sur son lit, comme si elle était déjà morte, comme si la vie s'était déjà retirée de son beau corps si pâle... si pâle... on ne la voit plus... Dans le pays on ne se doute certainement pas qu'elle est à Vezouze. Elle a obéi à Stieber, elle ne s'est plus montrées. Elle s'est enfermée avec cette Mariette qu'elle a retrouvée en rentrant au château... Ah ! cette rentrée nocturne au château, après la fameuse scène où Juliette l'avait traitée d'espionne !...

Elle s'était enfermée là comme dans une tombe !... Ah ! si elle avait eu seulement le droit de mourir !...

Une tombe ! Une tombe ! et le repos, et l'oubli ! Et la fin du plus cruel martyre !

Elle n'avait pas trouvé une tombe en rentrant au château mais un lit...

Elle s'était couchée... Et cette fille la soignait... *avec dévouement* !...

Il est vrai que Monique lui avait sauvé la vie !...

Tout de même... Cette fille était à eux !... Elle était payée par eux !... Elle avait accepté ça depuis des années !...

Monique se laissait soigner, sans la regarder, sans lui parler le plus souvent, sans essayer même d'entendre ou de comprendre les paroles un peu mystérieuses que cette fille prononçait à de certaines heures du jour ou de la nuit, devant elle, et qui sans doute lui étaient adressées, à elle !

Donc Mariette ferma la fenêtre et revint s'asseoir, son petit ouvrage de couture dans les mains...

- Madame a raison de faire fermer la fenêtre. Ils sont épouvantables à entendre !...

Sa voix, en disant cela, était si singulière, si changée, que Monique leva les yeux sur elle. Mariette paraissait extraordinairement agitée... ses mains tremblaient... tout son corps tremblait... Son regard, sournois et hagard, faisait le tour des choses et donnait le frisson...

- Qu'avez-vous, Mariette ? demanda Monique. Vous me feriez peur si je pouvais avoir encore peur de quelque chose.

La femme de chambre, après un violent effort apparent, se décida :

- Écoutez, Madame, j'ai cinq minutes, je crois bien pour parler à Madame... Dans cinq minutes, il sera peut-être trop tard... car on l'attend, *lui*, et lorsqu'il arrive, on ne sait pas ce qui peut se passer...

- Je croyais qu'*il* ne devait venir que demain !... fit Monique en se soulevant sur un coude et en devenant plus pâle encore si possible !...

- Oh ! je ne parle pas de celui que Madame attend, répondit la femme de chambre d'une voix sourde... Oui, celui-là ne viendra que demain, mais il y en a un autre qui doit précéder celui-là et que Madame connaît bien aussi... Moi, je ne l'ai vu que ce soir de misère où il est arrivé ici avec ses gens, où il a tout mis sens dessus dessous dans le château et où il a fini par emmener Madame dans son auto.

- Où voulez-vous en venir ?... interrogea Monique, la voix dure... je sais de qui vous voulez parler, et après ?... pourquoi me parlez-vous de lui ?... D'abord, pourquoi me parlez-vous ?... Vous savez bien que je ne puis avoir aucune confiance en vous !... Il vaudrait mieux vous taire !... et vous éviter ainsi toute comédie !...

- Madame !...

- Taisez-vous, Mariette, vous me fatiguez !...

Alors la femme de chambre se leva, vint à son chevet et tomba à genoux.

- Écoutez-moi, je vous en supplie !... Vous m'avez sauvé la vie... je veux faire quelque chose pour vous !...

- *Depuis combien de temps vous payent-ils ?...*

- Oh ! Madame ! Madame ! Madame ne se rappelle donc plus ce que je lui ai crié le jour où ils voulaient m'assassiner avec les autres, sur la place du village !... C'est une chose, Madame, que je n'ose répéter... et que je regrette d'avoir dite !... car ça porte malheur de répéter une chose pareille... mais puisqu'il le faut, je le dirai à Madame... Ils me payent, Madame, depuis qu'ils m'ont forcée à les servir !... Madame va comprendre !... Ils me menaçaient de couper les mains de ma petite fille, comprenez-vous cela, Madame ?

- Mon enfant ! mon enfant !...

- Mon Dieu ! j'ose répéter cela ! et on écoute peut-être derrière la porte !... Laissez-moi pleurer, ça me fait du bien !... Ils m'ont tant fait souffrir, moi aussi, mais pourvu qu'on n'écoute pas derrière la porte... je vais aller voir...

Elle alla ouvrir tout doucement les deux portes, et, après avoir écouté, la tête penchée, l'oreille tendue derrière les cloisons, tous les bruits proches ou lointains du château, elle revint près du lit, la figure extraordinairement ravagée, les yeux rouges et secs et ne pleurant plus.

- Ah ! Madame, si vous croyez que l'on est toujours espionne pour son plaisir !... Est-ce que j'étais née pour faire une espionne, moi !... Est-ce que je savais seulement qu'une affaire pareille pouvait exister et qu'on pouvait recevoir de l'argent pour trahir ses maîtres...

- Et son pays !... fit la voix blanche de Monique...

- Oui, son pays !... mais, avant tout, moi, j'étais chargée de surveiller Monsieur et Madame, de dire tout ce qu'ils faisaient et d'écouter le plus que je pouvais ce qu'ils disaient... et aussi ce que l'on racontait dans la maison et de donner les noms de toutes les personnes qui venaient chez Madame... Ah ! vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'ils exigeaient de moi !... Il fallait que je leur

dise si Madame avait des amants !... et comme je répondais que Madame était une honnête femme, ils ne voulaient pas me croire et ils me menaçaient toujours de faire couper les mains de ma petite fille !... Vous comprenez, Madame ?... Madame comprend que c'est à cause des mains de ma petite fille !...

Monique la regardait et l'écoutait maintenant avec terreur... et, de tout son pauvre cœur, elle plaignait la pauvre fille...

- Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela tout de suite ?

- Madame ! Madame ! je serais morte avant d'avoir pu dire un mot de tout cela ? *Ah ! on ne sait pas combien ces gens-là me font peur !...* Ils font peur, Madame, et ils promettent !... On ne saura jamais combien d'honnêtes gens ont été obligés de marcher avec eux et de devenir leurs complices ! Tout cela par une certaine façon de menacer qu'ils ont !... Ils possèdent tous les secrets. Ils savent tout ce qui vous intéresse !... Il n'y a pas de mystère dans les familles qu'ils ne connaissent... mais ils ne sauraient rien du tout et l'on n'aurait rien à cacher qu'ils vous feraient croire qu'il faut avoir peur quand même !

Elle frémit de la tête aux pieds... Elle passa une main démente sur un front qui avait déjà perdu sa jeunesse...

- Pour moi, ils savaient que j'avais eu, à seize ans, une petite fille, et que je l'avais cachée à tout le monde... et que j'étais folle de cette enfant, mon enfant !... mon enfant !... Madame, vous êtes bonne, vous m'écoutez ! et vous me comprenez !... Madame, cette petite, je la faisais élever à Langatte, au-dessus de Sarrebourg, chez de braves paysans que je connaissais et qui me gardaient ou plutôt qui m'avaient promis de garder le secret, car mon père est un honnête Lorrain qui m'aurait tuée s'il avait appris mon déshonneur... mon enfant, je trouvais le moyen d'aller la voir une dizaine de fois par an... Ah ! je passais la frontière avec une joie ! je me disais : « Elle est là ! personne ne sait qu'elle est là ! Et je vais l'avoir dans mes bras tout à l'heure !... » Maintenant, Madame, elle a neuf ans !... C'est une jolie petite fille... On m'a envoyé son portrait !... Madame, il y a deux ans que je ne l'ai plus revue !... je ne sais pas où elle est... C'est eux qui me l'ont prise... Eux seuls savent ce que ma petite fille est devenue... Ils ne me la rendront que

s'ils sont contents de moi !... En attendant, ils me menacent tout le temps de lui faire couper les mains !...

Elle ne peut plus y tenir. Elle se replongea la tête dans les mains et se remit à pleurer... Quand elle releva la tête, elle vit que Monique pleurait avec elle...

- Oh ! Madame pleure !... Madame est bonne !... Madame doit comprendre tout ce qu'on peut obtenir d'une mère avec un système pareil !...

- Ma pauvre fille... ma pauvre enfant !... ma pauvre Mariette !...

La femme de chambre se redressa, tremblante, cette fois, de fureur et les poings au ciel :

- Mais enfin, est-ce que, là-bas, Dieu sera toujours pour eux !... Ça n'est pas juste ! ça n'est pas juste !... *Le bon Dieu devrait les chasser de la terre !*

Ayant dit cela, elle s'effondra encore, baissa la voix, eut l'air de se cacher...

- Qu'est-ce que j'ai dit ? Je ne sais plus ! Ah ! mon Dieu ! je suis folle ! Ils pourraient m'entendre...

Elle garda quelques instants le silence, et puis :

- Voyez-vous, Madame, c'est plus fort que moi, c'est comme quand je vous vois, vous, Madame, qui êtes si bonne, et qui ne demandiez si gentiment qu'à rire et à vous amuser, quand je vous vois étendue là, si pâle, si défaite, presque mourante, *parce que vous savez ce que l'on veut de vous !...* eh bien ! ça me retourne les sangs et je perds toute prudence !... Mais je me reprends, il faut être aussi malin qu'eux, aussi hypocrite !... Madame... Madame... vous m'avez sauvé la vie malgré tout ce que vous saviez contre moi, parce que vous avez eu pitié de moi et peut-être aussi de ma petite... eh bien ! écoutez !... je vais faire quelque chose pour vous...

Monique secoua sa tête douloureuse :

- Tu ne peux rien pour moi, Mariette !... Personne ne peut rien pour moi, ma fille... *sans cela tu penses bien que je ne serais pas là !...*

- Je le pense bien, Madame !... vous êtes, autant que moi, leur prisonnière, n'est-ce pas ?... je ne veux rien dire de ce qui ne me regarde pas, mais je vous plains de tout mon cœur et, ces nuits-ci, je les ai passées à pleurer sur vous. Mais à quoi bon pleurer si on ne peut rien ?... *Madame, est-ce que ces gens-là ne vous ont jamais parlé d'un dossier H ?*

À cette brusque phrase, étincelante comme un éclair d'orage dans une nuit d'abîme, Monique, haletante, prit les poignets de Mariette et l'attira à elle d'un geste inconsciemment brutal.

- Qui est-ce qui t'a parlé du dossier H ?

- Stieber ! Ils l'ont cherché partout ! Ils ont bouleversé le château pour le trouver !... Je l'ai ! oui ! je l'ai, moi, depuis trois jours !...

- Tais-toi !... Écoute !... J'entends des pas dans le corridor...

- C'est le pas de Prosper... il faut se méfier de celui-là !... Il leur appartient corps et âme !...

- Dis-moi, Mariette... alors, le dossier...

- Madame, je l'ai caché dans mon matelas au milieu de la laine et j'ai soigneusement recousu la toile... Personne n'ira le chercher là !... vous êtes la seule à savoir maintenant où il se trouve...

- Et toi, où l'as-tu trouvé ?

- Par le plus grand hasard, il y a trois jours, dans le bureau de Monsieur !

- Mais ils l'ont cherché partout dans le bureau de Monsieur !...

- Je parle du petit bureau d'en haut, qui précède la chambre de Monsieur !... J'avais surpris, un jour, Monsieur ouvrant un tiroir en face de la table et au-dessous de la table, dans le bois du mur... je m'en suis tout à coup souvenue en nettoyant la boiserie et en me pinçant dans une moulure. Comme je ne pouvais pas trouver le

secret j'ai fait sauter la plinthe... puis je l'ai remise en place comme j'ai pu... j'ai découvert le tiroir...

- Et le dossier y était ?...

- Tout seul...

- Dis-moi vite ce que c'est...

- Oh ! c'est un petit dossier, pas quelque chose d'épais... une chemise de carton jaune, comme on me l'avait décrit... sur la couverture, il y a l'inscription : *Dossier H*.

- Et à l'intérieur ?...

- À l'intérieur, il y a cette autre inscription : *le faux nom* !...

- Mais enfin, dis-moi, dis-moi donc !... Tu as vu ce qu'il y avait dans le dossier ?...

- Oui, ils m'avaient prévenue que je n'y comprendrais rien, que cela n'avait de valeur que pour eux...

- Et alors ?...

- Eh bien ! c'est vrai, en partie... Il y a là-dedans des choses incompréhensibles... mais il y a une chose que j'ai très bien comprise.

- Et cette chose ?...

- Eh bien ! cette chose est terrible !...

- Qu'est-ce que c'est ?... Dis-moi ce que c'est !...

- Oh ! c'est à ne pas croire...

- Est-ce qu'on y dit qui est *le faux nom* ?...

- Justement, Madame verra... Moi, je n'ai fait qu'y jeter un coup d'œil et je l'ai caché tout de suite... J'ai peut-être mal vu, mal lu ; j'ai peut-être mal compris... En tout cas, il y a des choses que ma bouche ne dira pas !... Ce sera à Madame de décider... Madame fera du dossier ce qu'elle voudra, je le lui donne !... Il peut vous sauver !... Il peut aussi me sauver, peut-être ! Ils y tiennent tant !...

- Il peut aussi être très utile au pays, Mariette !...

- Ça, c'est certain !...

- Y as-tu pensé ?

- Madame, je dois dire à Madame que, lorsque j'ai eu le dossier, j'ai d'abord pensé à ma petite fille, oui... Je leur ai demandé si, contre le dossier (dans le cas où je le trouverais) ils me rendraient ma petite fille... Ce Stieber m'a fait répondre par Feind qu'il y réfléchirait et Feind m'a communiqué la réponse en souriant d'une façon si incompréhensible que je lui ai demandé ce que signifiait un sourire aussi stupide ! Il m'a répondu qu'il ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée que je demandais à voir ma fille !... *car c'était l'ordre que les mères comme moi ne devaient point revoir leur fille avant la fin de la guerre !...* Comprenez-vous une réponse pareille ?... Tout de même s'ils savaient ce qu'il y a dans le dossier, ils seraient peut-être plus raisonnables !... J'ai idée qu'ils ne savent pas tout ce qu'il y a dans le dossier !... *Sans quoi, on ne m'aurait pas répondu comme ça !*

- Mariette, tu vas aller me chercher le dossier tout de suite !

- Oui, Madame !... et Madame décidera !... Madame saura mieux que moi ce qu'il y a à faire avec un dossier pareil !... Et puis, moi, ça me fait peur de l'avoir, ça me fait peur de le leur donner !... ça me fait peur en tout !... Et je vous dirais qu'il y a des moments où je regrette de l'avoir trouvé, à cause de cette chose qui est dedans et qu'on ne me pardonnera jamais d'avoir vue... En tout cas, Madame n'aura pas besoin de dire que c'est moi qui l'ai trouvé !...

- Es-tu folle, Mariette !...

- Ni à eux, ni à d'autres, ni à personne !...

- Va... je te le promets !...

- Enfin, Madame fera ce qu'elle voudra !...

Monique exaspérée, et qui sentait la vie revenir au grand galop dans ses veines glacées, eut un geste de commandement : « Va !... »

La pauvre Mariette s'en alla, obéissante et inquiète, heureuse d'avoir accompli son devoir envers une maîtresse qui avait été si

bonne pour elle, mais se disait tout de même « J'aurais peut-être mieux fait de me taire et de le brûler, ce dossier ! »...

Et la mine désolée et incertaine qu'elle eut en refermant la porte exprimait si bien cette dernière pensée que Monique eut, pendant les dix minutes de l'absence de Mariette, la terreur de ne point la voir revenir ! Comme ces minutes lui paraissaient interminables, elle se leva, passa un peignoir... Enfin, elle entendit des pas légers qui glissaient sur la carpepe du corridor, et puis une porte s'ouvrit et Mariette parut, atrocement pâle :

- J'ai peur d'avoir été suivie ! dit-elle dans un souffle après avoir refermé la porte...

Sa respiration était tellement haletante qu'elle dut s'appuyer au mur... Et comme Monique lui demandait, à voix basse : « Le dossier ?... le dossier ?... », elle lui montra sa poitrine... Il était là !... dans son corsage ! Monique alla l'y arracher !...

- Oui, prenez-le, fit Mariette avec un soupir, et gardez-le ! Il me brûle !

Monique avait dans les mains le dossier H !...

Il ne pesait vraiment pas lourd ! et cependant, malgré la minceur du fardeau, ses bras étaient brisés de le soutenir.

Il était plié en long. Elle déplia. Mais tout à coup les deux femmes sursautèrent.

On frappait à la porte du boudoir. Monique courut à un meuble où s'entassaient quelques fines lingeies et y glissa le dossier.

La femme de chambre tenta de se diriger vers la porte où l'on venait de frapper, mais ses jambes lui refusèrent tout service.

Alors Monique traversa la chambre et le boudoir et alla demander : « Qui est là ? »

C'était Prosper, le maître d'hôtel.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- J'ai une commission à faire à Madame et Mariette « doit donner une signature »...

- Oh ! mon Dieu ! quelle signature ? demanda Mariette d'une voix qui agonisait...

Pour ne pas éveiller les soupçons, Monique ouvrit la porte. La femme de chambre se traîna dans le boudoir. Pour que Prosper ne vît pas l'état d'effroyable angoisse dans lequel se trouvait Mariette, Monique maintint la porte devant Prosper comme un paravent.

Le maître d'hôtel avait, dans les mains, un registre et une boîte. La boîte était pour Mariette et la femme de chambre devait signer sur le registre. Cela était arrivé par la poste allemande :

- Je n'ai pas voulu déranger Mariette, je savais qu'elle était avec Madame...

- Vous avez bien fait, Prosper, donnez-moi le registre, je vais le porter à Mariette...

- Si Madame veut aussi lui donner le colis postal ?...

- Donnez !...

Monique repoussa la porte et remit la petite boîte à Mariette. Enfin celle-ci signa avec la plume de l'écritoire de Madame... une pauvre signature illisible, tremblante... une chose informe... qu'est-ce que ça pouvait bien être que cette boîte-là, qui lui arrivait par la poste allemande ?... Elle n'attendait rien... Elle n'attendait rien !...

Monique remit le registre à Prosper. Alors, celui-ci, avant de s'éloigner, dit :

- Madame, il y a là M. Stieber qui désirerait être reçu de suite par Madame.

- Vous direz à M. Stieber, répondit Monique, que je le reçois à l'instant... Je suis en peignoir... Je prends seulement le temps de m'habiller !...

- Bien, Madame.

On entendit Prosper qui descendait l'escalier.

Monique ne fit qu'un bond jusqu'au meuble dans lequel elle avait glissé le dossier...

- Où vais-je le mettre le dossier ?... Où vais-je le mettre ?... Stieber est là !... Il se doute peut-être de quelque chose !...

Elle avait posé ses mains tremblantes sur ses lingeeries, sur ses chiffons sous lesquels elle sentait le dossier...

- Où ?... Où ?...

Elle pensa à la cacher sur elle !... mais elle pensa aussi qu'il ne saurait être en sûreté sur elle !... *Sa personne leur appartenait !... S'il le fallait, ni les uns ni les autres ne se gêneraient pour porter la main sur elle !...*

Elle avait maintenant le dossier entre les mains et elle tournait, tournait... Le parquet du corridor claqua... Elle glissa le dossier entre les deux matelas du lit... en attendant... en attendant qu'elle trouvât autre chose...

- Vite, Mariette, habille-moi !... ma robe... n'importe laquelle...

Alors, elle s'étonna de ne point recevoir de réponse... Elle s'étonna de n'avoir point été suivie dans chacun de ses mouvements par la femme de chambre... Elle courut au boudoir et trouva là Mariette, à l'endroit et dans la position qu'elle l'avait laissée...

La femme de chambre regardait la petite boîte d'une façon stupide et épouvantée :

- Eh bien ! Mariette ! Vous ne m'entendez pas ?...

- Madame, qu'est-ce que c'est que cette boîte-là ? Je n'attends pas de boîte, moi !... qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?...

- Ouvrez-la ! Vous êtes extraordinaire !... Pourquoi ne l'ouvrez-vous pas ? demanda Monique... Vous êtes là devant cette boîte, comme une folle !...

- Madame, j'ai peur d'ouvrir cette boîte-là, moi, Madame !...

- D'où vient-elle ?...

- Je ne sais pas, Madame...

Monique prit la boîte et regarda la suscription, les timbres...

- Elle vient de Langatte !

- De Langatte... mais c'est là qu'était ma petite fille. Cette boîte vient de Langatte !... *Mais c'est épouvantable !...*

- Qu'est-ce que vous avez ? Voyons, Mariette, qu'est-ce que vous avez ? pourquoi est-ce épouvantable ?... Sûrement, la pauvre fille est devenue tout à fait folle... Écoutez, Mariette, j'irai l'ouvrir, moi, la boîte... En voilà une comédie !...

Et Monique saisit les ciseaux pour couper les ficelles et faire sauter les cachets...

- Je ne veux pas !... Non ! Madame !... N'ouvrez pas !... D'abord, est-on sûr que c'est pour moi, cette boîte-là ?...

Elle la prit et se mit à considérer, d'une façon idiote, l'adresse qui était bien à son nom sans contestation possible...

Alors elle se mit à secouer la boîte *et à l'écouter...*

- On n'entend rien !... C'est drôle : on n'entend rien !... Moi j'aime autant cela qu'on n'entende rien !...

- Pourquoi ? demanda Monique...

- Est-ce que je sais, moi, Madame... est-ce que je sais ce qu'ils peuvent m'envoyer dans une boîte que je n'attends pas, quand je n'attends rien !... Ce doit être une farce : il n'y a rien dans la boîte !...

Alors, elle se mit à rire : « J'ai eu une peur !... Tenez, Madame, on frappe encore à la porte du boudoir... je vais aller voir ce que l'on veut... je suis tout à fait remise, maintenant... je n'ai plus rien à craindre... le dossier n'est plus à moi... je ne l'ai jamais vu... vous entendez bien... je ne l'ai jamais vu... ce n'est pas moi qui vous l'ai donné... Et il n'y a rien dans la boîte !... Alors, me voilà bien tranquille... »

Ayant dit ces choses à voix basse, et d'un air fort entendu, elle alla à la porte du boudoir... et en retira le verrou. Aussitôt la porte fut ouverte et Stieber, dans un magnifique uniforme, la poitrine constellée de décorations, parut :

- Dis à ta maîtresse qu'elle m'excuse ! fit-il... Il faut que je la voie absolument tout de suite... J'ai une grande nouvelle à lui annoncer...

Monique, en peignoir, se montra :

- Madame, fit Stieber... vous pardonnerez mon insistance. L'empereur arrive ce soir... on dînera à neuf heures !... *Je devais avertir la maîtresse de maison !*

Monique fit signe à Mariette de passer dans la chambre à coucher. La pauvre fille, plus morte que vive, car la seule vue de Stieber la plongeait dans un anéantissement absolu, obéit, emportant sa boîte. Elle ferma la porte.

Monique, pâle comme une nappe d'hôtel, dit à Stieber :

- *Alors, c'est pour ce soir ?*

En somme, elle était dans l'état d'esprit d'un condamné à mort auquel on vole vingt-quatre heures ?...

- Oui, c'est pour ce soir !... L'empereur est très gai... Les nouvelles sont excellentes !... Il n'a pas pu attendre jusqu'à demain !... Il m'a dit qu'il aurait un plaisir infini à vous revoir !... Il m'a encore demandé s'il vous trouverait dans de bonnes dispositions. J'ai répondu à Sa Majesté que vos dispositions étaient excellentes. Ai-je eu raison ?

- Vous avez eu raison !... j'aurai le dossier de mon mari !...

- Oui...

- Je n'aurai plus rien à craindre de vous ?...

- Plus rien !...

- Jamais mon fils n'entendra parler de cette infamie ?

- Jamais !... À propos, madame, votre fils vient d'être décoré de la Légion d'honneur !

- Merci, monsieur, pour cette bonne nouvelle.

- Cela compense l'autre ! émit Stieber, d'une façon froidement ironique...

- Oui, monsieur, répondit Monique d'une voix extraordinairement grave. Le ciel me devait cela !... L'honneur du fils rachètera le déshonneur de la mère...

- Eh bien ! fit Stieber, tout est donc pour le mieux... Nous sommes tous contents... nous nous sommes tous compris... nous n'avons plus rien à nous dire...

Il salua et fit un pas vers la porte...

- Ah ! à propos... j'en suis toujours pour ce que je vous ai dit, relativement au fameux dossier H... *si vous pouviez nous l'avoir, je suis certain que l'empereur, lui-même, qui pourtant vous aime bien, vous tiendrait quitte du reste !...*

Elle ne répondit pas. Il reporta une dernière fois son regard sur cette statue de marbre.

- Alors, rien de nouveau de ce côté ?

- Rien de nouveau !...

- Tant pis !... Vous êtes bien pâle, exprima-t-il encore avant de partir... Vous vous mettez un peu de rouge ! Maintenant, vous savez, c'est une affaire de goût !... Moi, je vous trouve encore plus belle comme ça !...

Enfin, le mufler disparut. Elle n'en pouvait plus. Elle étouffait.

Elle appela Mariette. Un cri terrible lui répondit, suivi d'autres cris de plus en plus atroces.

Elle courut dans la chambre et là trouva la malheureuse fille en face de sa boîte ouverte et de deux petites choses noircies... *de deux petites mains coupées*, qui reposaient là doucement, dans de l'ouate légère, comme des bijoux bizarres et terribles, sertis de corail...

- Les mains de ma fille !... Les mains de ma fille !... les petites mains de ma fille !... les petites mains coupées de ma fille !...

Et des râles, et du délire, et la folie définitive...

Mariette finit par prendre chaque petite main dans chacune des siennes, délicatement par le bout des doigts, et se mit à danser...

Maintenant, elle riait... elle s'imaginait qu'elle dansait avec sa petite fille...

- Dansons la capucine... n'y a plus de pain chez nous... Y en a chez la voisine... Mais ce n'est pas pour nous !... You !...

Monique appela au secours...

Des domestiques, qu'elle ne connaissait pas, envahirent son appartement, emmenèrent Mariette qu'on ne revit plus jamais dans le pays et dont on n'entendit plus parler...

- Madame ! nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons nous habiller.

C'était une grande femme sèche et sévère, à tête de cheval, qui parlait ainsi à Monique ; elle avait un très léger accent allemand du Sud.

- Je suis la nouvelle femme de chambre de Madame... je suis mise à la disposition de Madame par Herr Stieber... Je ne dois pas quitter Madame...

XXV

La guerre et l'amour

Un grand décorum de guerre accompagnait partout le seigneur de la guerre.

On a raconté comment, au début de la campagne, Guillaume traînait derrière lui deux pavillons démontables. Voici ce qu'en disait le *National Zeitung*, de Berlin.

Deux pavillons très simples ont été construits à l'intention de l'empereur qui s'y trouve fort bien protégé contre le froid et l'humidité.

Établis il y a deux ans à l'occasion des grandes manœuvres, ces pavillons sont en bois et en fer, entièrement démontables. Ils peuvent être aisément transportés d'un lieu à un autre. Leurs parois se joignent de façon parfaite, ils sont absolument imperméables. Le parquet est en bois de chêne, les meubles en osier, et l'habitation, d'un aspect très élégant, présente à l'intérieur un caractère véritable d'intimité. Une des deux pièces sert de tente, l'autre de chambre à coucher.

Le transport des deux pavillons est très facile. Le montage peut en être fait aisément par un petit nombre de soldats même ne possédant aucune aptitude spéciale.

L'empereur est ainsi logé de façon très commode même en rase campagne. Les repas sont fournis par une automobile-cuisine munie d'un fourneau, d'appareils frigorifiques, de vaisselle et de couverts pour douze personnes.

La table se dresse dans la grande tente large de 4 mètres et haute de 3.

L'automobile pouvant être conduite avec rapidité, partout les repas sont préparés sur place, au moment d'être servis.

La vérité fut que l'empereur ne se servit jamais de cette installation qu'il trouvait trop fruste ou trop... dangereuse...

Le transport de ces pavillons et de leurs accessoires nécessitait de trop grandes indiscretions sur les déplacements de Sa Majesté. Trop de personnages, trop de fonctionnaires devaient être mis, de longues heures à l'avance, au courant des intentions de l'empereur et il ne lui plaisait point toujours qu'elles fussent connues.

Il trouva beaucoup plus agréable et plus sûr de loger suivant sa fantaisie dans un des nombreux châteaux qui ne manquaient jamais autour de son grand quartier général...

En agissant ainsi il pouvait compter sur l'avantage considérable d'être logé aux frais de l'ennemi, comme jadis, en temps de paix, il se faisait recevoir aux frais de ses vassaux...

À Vezouze, il voulut particulièrement être gâté... Non seulement il transporta là-bas son attirail fastueux de guerre, mais encore il voulut être reçu avec le décorum de la paix, comme s'il jouissait déjà des fruits de la victoire.

Ses généraux lui avaient promis Nancy pour le lendemain, malgré la défense acharnée du plateau d'Amance... Von Kluck avait repris tout son avantage sur l'Ourcq « et tourné l'aile gauche de l'armée du général Maunoury »... d'après les dernières nouvelles... Ceci valait bien que l'on fit un peu la fête !

Mais comme nous voilà loin, ce soir, à Vezouze, de cette petite fête de danseurs et de glisseurs de tango dont la rapide description a ouvert ce récit !...

D'abord, étiquette impériale à l'intérieur ! fadeur de l'étiquette qui se trahit jusque dans la manière compassée dont les portiers saluent, dont les laquais ouvrent les portes, et dans l'important sourire avec lequel les chambellans de service se pavanent...

Ma parole, on ne se croirait plus à la guerre ; des fleurs et des sourires, de doux propos dans les coins ; des dames, de vraies nobles dames, venues d'Allemagne exprès, avec leurs plus beaux atours, se font des grâces et des salutations.

On se croirait dans quelque cour de quelque principauté galante et un peu endormie, d'un autre siècle, ou en temps de paix.

Ceci, à l'intérieur... mais à l'extérieur !... à l'extérieur c'est bien la guerre qui vient faire visite à ce château d'amour... Quel bruit de bottes et de sabots de chevaux ! Dans les hangars, dans les écuries, que de coups et de bourrades !... L'heure presse !... Il va arriver !... Quelle tempête autour des harnachements !... et même dans le château... dans les chambres du château, il y a bien de la tempête aussi, en dépit du calme apparent, de la fadeur des sourires qui passent dans les corridors !... Il y a eu de jolis ouragans entre des dames trop pressées et des caméristes trop maladroitesses... Ah ! c'est la première vraie fête impériale depuis la guerre !... la première fois qu'on a permis à ces dames de venir voir de près ces illustres guerriers...

Il est tout à fait nécessaire que ces dames paraissent à leur avantage !... surtout avec le bruit qui court que « la Parisienne sera là ! » Et l'affaire se passe vingt-quatre heures plus tôt qu'on ne l'espérait !... Que de contretemps !... que de maladresses de toutes sortes !... Cette dame a mis un voile bleu sur une robe vert de mer. Celui-ci trouve cet assemblage très beau, cet autre le qualifie de faute irréparable ! Il faudrait savoir et on n'a pas le temps !... En toute hâte, on demande ses gants et son éventail... une décoration oubliée, voire même son épée... À peine a-t-on le temps de se composer un visage pour la circonstance... On pense à ceci... on pense à cela !...

On entend toujours le canon, là-bas, au loin, comme la rumeur d'une mer vaguement, lointainement tonitruante... des flots de sang coulent à quelques kilomètres... des flots de sang français, mais aussi de sang allemand autant qu'il en faut pour la gloire de l'Allemagne et la domination du monde ! Tout cela n'a pas empêché l'empereur de penser à cette fête galante... L'empereur pense à tout et ose tout !... L'empereur est *kolossal* !...

- Et savez-vous chez qui nous sommes, ma chère ?...

- *Ya ! ya !...* che sais !... chez la petite matame Hanezeau !...

- La bedide du scandale du traîneau !

- Celle-là même de Grünewald !... *ya*, ma chère, cela a fait bien du bruit dans le temps !...

- *Kolossal* !...

- Elle est là ? Elle va venir ?

- On le dit !...

- Et vous ne savez pas dans quelle toilette ?...

- Oh ! certainement dans une toilette magnifique !... pour plaire à Sa Majesté !...

Dans sa chambre, Monique se laisse habiller par « la tête de cheval. »

Chose curieuse, elle n'a pas eu un mot à dire pour le choix de sa toilette qui doit être de demi-gala. Du reste, elle en eût été bien incapable. Elle est, entre les mains de cette geôlière, une chose sans résistance.

La tête de cheval peut faire d'elle tout ce qu'elle veut, l'habiller comme elle veut. Cette extraordinaire femme de chambre a apporté avec elle la toilette de ce glorieux soir. Précaution ? Sans aucun doute. Stieber n'a-t-il point fait entendre à Monique que l'histoire de la longue épingle (libératrice du monde) ne se renouvellerait plus ?

Mais ce qui préoccupe uniquement, à cette heure, la captive que l'on pare avec tant de soins délicats et touchants, c'est ce dossier que l'on peut, à toute minute, découvrir : ce dossier qui est là, entre les deux matelas et duquel dépend sa destinée !...

Car enfin tout change si elle le donne, si elle le livre ! si elle l'apporte à son bourreau pour le prix de sa grâce et pour le salut de sa vertu !...

Mais non, il n'y a même point de combat en elle ; elle n'a jamais douté une minute de ce qu'elle allait faire, *si possible*, de ce dossier...

Si possible le dossier H sera remis entre les mains des autorités françaises... si cela n'est pas possible, il sera détruit... elle saura bien

le faire disparaître... et ceux qui y tiennent tant, mais tant, mais tant ! en seront frustrés...

Ils la tiendront, elle ! C'est tout ce qu'ils tiendront. Cela elle ne peut pas l'empêcher... Elle y est résignée...

Elle ne pense même plus à cette horreur qui est en train de venir !... qui est si proche !... et pour laquelle cette étrange femme de chambre la pare avec des soins hideux !...

Elle ne pense qu'au dossier H !

C'est une bonté du ciel qu'il soit arrivé justement dans un moment pareil, ce dossier H, pour qu'elle ne puisse pas penser à cette autre chose !...

Elle n'a même pas l'idée qui pourrait la soutenir, que la grandeur de son sacrifice est centuplée depuis que le dossier est là, puisque, d'un mot ou d'un geste, elle pourrait faire cesser son martyre et puisque, continuant de le subir, il sera payé non seulement de l'honneur de son fils, mais peut-être encore du salut du pays !...

Elle se dit seulement : « Où vais-je le mettre ?... Il ne peut rester à cette place... Le lit est défait... Tout à l'heure on va refaire ce lit... Mon Dieu ! ils ne vont plus me laisser seule !... Cette femme ne me quittera plus !... Elle me l'a annoncé !... Mon Dieu, inspirez-moi !... »

Oui, elle prie Dieu... sincèrement, pieusement, dans le moment même qu'on l'habille pour cette chose horrible à laquelle elle ne veut pas penser... Elle fait sa prière, quoi !... comme lorsqu'elle était petite fille...

La femme de chambre l'a fait asseoir dans son cabinet de toilette ; il y a eu, autour d'elle, des gestes de coiffeur et de caméristes empressées qui obéissaient à la tête de cheval. On a apporté des fleurs, on en a mis dans ses cheveux. Et maintenant qu'elle est habillée, on met une rose à son corsage.

Ah ! c'est un corsage très décolleté quoique de demi-gala... On la conduit devant la grande psyché où elle peut se voir des pieds à la tête !

- *Mein Gott!* que vous êtes pelle, *tans* votre indéressante bêteur !...

Mais quelle est cette robe ?... Monique se regarde comme si elle fixait une autre femme, une autre Monique qu'elle reconnaît très bien et qui n'est plus elle, mais qui est, une fois encore, la Monique de Grünewald !

Elle a, ce soir, la fulgurante toilette de velours rouge du fameux soir !... du soir qui vit le scandale du traîneau !...

C'était dans cette toilette qu'elle avait affolé l'empereur et aussi qu'elle l'avait si joliment outragé...

- Madame reconnaît la robe ?... C'est Sa Majesté qui a voulu que l'on fasse, pour ce soir, la même belle robe dont il avait gardé un si agréable souvenir !... C'était la chose la plus facile !... Quand le Herr Direktor m'en a parlé... j'ai dit : la robe a été commandée dans telle maison, rue de la Paix... c'était une maison allemande... sous firme anglaise, qui a retrouvé depuis la guerre notre Friederickstrasse !... Ah ! Madame n'a pas changé... On dirait la même Madame exactement et aussi la même robe.

- Vous étiez donc à Grünewald ? demanda Monique.

- *Ya, ya...* et je me souviens bien aussi de votre costume de chasse... le petit habit, le gilet rouge, la cravate verte, le chapeau de Calabrais et les bottes de cuir courtes par-derrière ! en voyant les jolies jambes dans les jolis bas de soie !... *Ach ! ach !...* L'empereur s'y connaît... *Ach !...*

- Il y a longtemps que vous êtes au service de l'empereur ?...

- Depuis que le Herr Direktor l'a jugé utile, oui, Madame... Mais j'ai toujours été de service chez les princes et les princesses, oui, madame, de service commandé, bien entendu... *On sait que je retiens les secrets comme une tombe !* Madame ne va pas se mettre un peu de rouge ?... Madame est si pâle ! si pâle !... Il est vrai qu'il y a beaucoup de grandes dames à la cour qui donneraient tout leur rouge pour être pâles comme Madame !...

- Renvoyez vos femmes ! dit Monique, elles me gênent... je ne vais pas mettre du rouge devant elles...

- C'est comme voudra Madame !... Mais Madame est bien bonne de se gêner !

Cette conversation avait lieu dans la chambre. Monique était près du lit. Une idée folle lui était venue : « Le dossier H n'était peut-être plus à sa place !... »

Stieber avait dû être mis au courant de la découverte de Mariette !... de là le châtement de la pauvre fille... mais non ! puisque Mariette avait retrouvé le dossier !... Certainement les misérables devaient être convaincus que, depuis la scène de la mairie, Mariette les trahissait pour Monique, mais ils ignoraient tout de la découverte du dossier... Tout de même Monique aurait voulu le toucher... du bout des doigts... du bout des doigts... le frôler... pouvoir se dire qu'il était toujours là !...

Elle s'appuya sur le lit assez naturellement, et, profitant de ce que la tête de cheval lui tournait le dos, parlait à ses caméristes, elle glissa la main entre les deux matelas. Oui ! il était là !...

Quand elles furent seules, elle pria la tête de cheval d'aller lui chercher le rouge dans le cabinet de toilette... L'autre n'avait qu'un pas à faire. Elle ne pouvait se méfier de quoi que ce fût... Ce pas, elle le fit.

Absence de quelques secondes qui permit à Monique de saisir le dossier, de le plier en quatre (nous avons dit qu'il était extrêmement mince) et de l'enfourer dans son corsage !...

- Tiens ! fit la tête de cheval en revenant, vous n'avez plus besoin de rouge !...

En effet, Monique était devenue subitement écarlate sous le coup de l'émotion intense qui l'avait brûlée pendant ces quatre secondes où elle avait caché sur elle le dossier...

Elle dit :

- Je ne suis pas bien, ouvrez la fenêtre !...

- Madame ne va pas être malade ! J'aime mieux prévenir Madame que Sa Majesté n'aime pas ça !...

- Ne craignez rien, je ne serai plus malade quand je paraîtrai devant Sa Majesté !...

- Eh bien, Madame, dépêchez-vous, parce que la voilà !

XXVI

Impériales galanteries

Une rumeur glorieuse annonçait l'arrivée du maître.

C'était lui ! C'était bien lui ! avec son escorte ! avec les plus jeunes officiers de sa maison militaire et du grand quartier général... Illustre et gaie cohorte qui était descendue des autos à la grille et qui maintenant s'avancait vers le château, derrière son empereur !...

Ils lui faisaient comme une gloire, une auréole d'uniformes chamarrés et de casques aux aigles rayonnantes !...

Quant à lui, qui possédait les plus beaux uniformes de l'Europe, il se payait le luxe depuis quelque temps de se montrer dans un petit complet de campagne gris-vert qui avait évidemment la prétention d'évoquer le souvenir de certaine redingote grise.

Oui, un simple uniforme de général gris-vert, orné de l'unique croix de fer, habillait le nouveau vainqueur du monde, le très haut Seigneur de la Guerre ! Il paraissait de la plus heureuse humeur : on l'entendait parler très haut.

Des fenêtres du château on perçut distinctement cette phrase : « Vos Bavarois sont des gens magnifiques qui ont fait de beau travail et sont en avance partout ! Dieu soit béni ! » Il disait cela à von Wenningen qui représentait justement la Bavière au quartier du grand État-Major et qui était venu à Vezouze dans l'automobile impériale.

Il y avait encore là des demi-hauts seigneurs de la guerre, comme les lieutenants-colonels von Hauke et von Harschfeld, du grand quartier général de l'empereur, le lieutenant-colonel prince von Ress, le colonel prince de Schönburg ; invités privilégiés de cette petite fête d'où l'on avait soigneusement écarté les vieillards ou les austères...

Tout de même, on vit descendre d'une dernière auto le prince Frédéric de Saxe-Meiningen, en uniforme de uhlan ; et le prince Frédéric de Saxe-Meiningen ne passait pas cependant pour être absolument gai.

Dans la circonstance, il avait une figure sinistre, car il était le seul à mal augurer des affaires de von Kluck et il trouvait l'optimisme officiel exagéré.

Il disait au lieutenant-colonel prince d'Anhalt, sous-chef du corps des automobilistes :

- L'empereur ne veut savoir, ce soir, que de bonnes nouvelles ; le colonel Langer vient de m'en avertir, charitablement, de la part de Stieber... *Herr Jésus !... C'est donc qu'il en craint de mauvaises !...*

- Ah ! par exemple, je me demande ce que nous pouvons bien avoir à craindre ! fut la réponse du lieutenant-colonel prince.

Et il résuma la pensée du haut État-Major allemand après les premières *difficultés* sur la Marne quand on n'était pas encore complètement renseigné... « Une résistance subite, le dernier soubresaut d'une armée en déroute, un suprême effort avant de mourir prouvent la défaite irrémédiable de l'Ennemi. Évidemment la bête, avant de s'abattre, a décousu quelques chiens ; il fallait s'y attendre ! »

- *Herr Jésus !... en attendant, nous n'avons pas encore Nancy !... fit l'entêté Frédéric en désignant de la pointe aiguë de son menton le plateau d'Amance où les bruits de la bataille du jour commençaient seulement de s'éteindre, dans l'épuisement de la terre, lasse de foudroyer le ciel.*

- Je vous avertis qu'on a promis la ville à Sa Majesté pour un jour qui ne doit guère luire plus tard que demain ou après-demain...

- Tant mieux !... Tant mieux !...

- Nous attendons des renforts considérables de Metz. Ils seront là au petit jour...

- Nous n'en aurons jamais de trop, *Herr Jésus !...*

- *Herr Jésus ! Herr Jésus !* soyez gai, mon cousin c'est la consigne, et regardez la dame de céans, notre gracieuse châtelaine... *Herr Jésus*, elle est vraiment belle ! Et, avec quels yeux Sa Majesté la regarde !

- C'est bien le moment de faire la cour aux dames !...

- Je vous quitte, mon cousin !...

Donc, Monique recevait l'empereur.

Elle l'avait attendu dans le salon, debout, toutes portes ouvertes ; ces dames (qui lui avaient été présentées) faisaient corbeille derrière elle.

Elle fit quelques pas au-devant de lui comme l'avait ordonné Stieber... Elle fit tous les gestes ordonnés par Stieber...

Elle fit la demi-révérence ordonnée par Stieber.

Et l'empereur lui baisa la main...

Et Stieber, triomphant, assiste, d'un coin du salon, à la rencontre, si admirablement réglée par lui, *des deux amoureux* !...

En sa qualité de maître du ciel et de la terre, pour qui n'existe aucune contingence et à qui sont parfaitement indifférentes les règles ordinaires qui régissent la société ou ménagent sa pudeur, l'empereur attira immédiatement à lui sa belle maîtresse et la fit asseoir près de lui, et se pencha sur elle, si près, et d'une façon si amoureuse pour lui dire, de toute évidence aussi, des choses si amoureuses qu'il n'aurait pas été moins gêné s'il s'était trouvé seul avec elle !...

Les autres comprirent et il y eut, dans ce salon, un mouvement savant qui les isola.

Précaution inutile ! Il ne voyait que Monique.

- *Mein Gott* !... Je la retrouve enfin, cette chère gazelle effarouchée, soupira-t-il avec le plus extraordinaire de ses gracieux sourires aux dents menaçantes... et plus belle, assurément que jamais ! (Cela, pensait-il, il faut toujours le dire aux dames, cela leur fait toujours du plaisir)... et dans cette toilette qui m'avait fait une si agréable impression à Grünewald !... Combien je vous remercie, croyez-le donc, de cette attention délicate !... Et comme c'est aimable à vous d'avoir oublié si promptement votre deuil pour me recevoir dans tout l'éclat de votre grâce et de votre splendide et

magnifique beauté... Cette fois, vous ne m'échapperez plus, méchante !...

Il lui avait pris une main, il la lui caressait doucement. (Il adorait les mains.)

Elle lui laissait sa main parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, certes !

- Vous rappelez-vous le soir de Grünewald ? Je vous caressais la main ainsi... et je vous en faisais mille compliments... et je devenais fou d'amour, en vérité !... Délicieux ! délicieux moment, où vous vous êtes bien moquée de moi ! Dix mille ! dix mille années je vivrais !... et je me souviendrais de la promenade en traîneau, du cabinet particulier et de votre déclaration charmante ! « Sire ! rendez-moi d'abord l'Alsace et la Lorraine ! »... Ah ! vous étiez tout à fait, tout à fait drôle !... Et moi j'étais tout à fait, tout à fait ridicule !... mais je ne suis plus ridicule, n'est-ce pas ?... Non ! je ne pense pas !... J'ai voulu cesser d'être un amoureux ridicule et je me demande aujourd'hui ce que vous allez me demander, en vérité ?... *Qu'est-ce que vous me diriez, maintenant ? Il vous en faudrait des départements ! et des provinces !* Demain, vous me direz : « Sire ! rendez-moi d'abord la France ! » Eh bien ! chère amie, c'est promis !... Je vous la donnerai ! Elle sera à vous !... Vous y régnerez, puisque vous régnez sur mon cœur !...

Il s'écoutait parler, il trouvait tout ce qu'il disait charmant, délicat (ah ! délicat !), adorable... tout à fait digne d'être dit à une vraie Parisienne comme Monique et, en même temps, il vengeait bien l'amoureux et il se vengeait bien (spirituellement) de la Française...

Il souriait d'un air absolument fat, montrant sa mâchoire féroce et ses lèvres rouges au-dessus desquelles se hérissait moustache de chat-tigre...

Monique avait essayé de le regarder, mais continuer d'essayer cela, elle n'avait pas pu !... Non, elle n'avait pas pu laisser son regard se poser tranquillement sur la face de l'Assassin du Monde, lequel assassin prenait quelques secondes à son universel crime pour faire chanter une femme et venir tranquillement la violer chez

elle avec des manières de cour, en lui offrant des compliments et des fleurs.

Car voilà ce qu'il trouvait encore à mettre autour du viol... des paroles d'une fadeur à faire pâlir Jenny l'ouvrière ou d'une horreur à faire s'évanouir Monique...

Elle faisait son possible pour ne pas l'écouter... mais elle n'y réussissait pas toujours... et elle dut bien entendre ce qu'il lui dit des provinces envahies... de la France tout entière menacée !...

Alors, tout l'effort, toute la volonté de Monique furent tendus vers la nécessité de ne point laisser couler devant le monstre la larme qu'elle sentait gonfler, énorme, immense, dans le coin de sa paupière...

- Et vous !... Vous ne me dites rien !... continua-t-il, en lui serrant la main. Stieber m'a raconté les péripéties de votre dernier voyage !... C'est bien amusant, comme vous vous étiez sauvée !... Savez-vous bien, madame, que c'était très dangereux, cela !... Vous en aller ainsi sans ma permission !... traverser toute l'Allemagne au moment de la déclaration de guerre... Heureusement que nous veillions sur vous !... En vérité ! *Ach* !... Cela encore est tout à fait drôle !...

- Oui, sire, cela fut tout à fait drôle !...

- Enfin, j'entends le son de votre voix...

En effet, Monique a parlé... elle s'est forcée à parler... elle a voulu savoir si elle pouvait encore parler !...

Et, en parlant, elle a dû tourner un peu la tête, à cause de cette larme qui roule sur sa joue... Enfin, la larme est partie !...

L'assassin ne le verra pas !... Il ne verra pas qu'il a fait pleurer Monique !... *Ce doit être une joie prodigieuse pour ces monstres que les pleurs d'une femme qui est forcée de leur sourire...*

Car Stieber a dit à Monique : « Vous lui sourirez ! » et cela, elle l'avait promis, aussi.

Et comme elle vient, en essayant de cacher sa larme, de rencontrer le regard froid et sombre de Stieber, tout de suite elle a peur que le chef du service secret de campagne ne soit pas content !... Et elle sourit davantage à l'empereur.

Puisque c'est entendu !... Puisque c'est entendu !... il faut au moins que le sacrifice serve à quelque chose !... c'est-à-dire qu'il ne faut pas que, pour un sourire de plus ou de moins, son *martyre rate* !... Elle sourit...

Comment a-t-elle fait !... Elle ne sait pas... son sourire est stupide, d'ailleurs, et ne saurait tromper Sa Majesté. Sa Majesté sait que cette femme souffre ! Et cependant, elle lui sourit, quel triomphe pour lui ! Elle lui fait les honneurs de sa maison et tout à l'heure lui ouvrira son lit... Les yeux du Kaiser brillent du plus vif éclat, car de telles considérations ne peuvent qu'augmenter, chez un héros de cette envergure, le prix de la victoire !

Il n'a pas encore Paris, mais il va prendre la Parisienne. C'est un commencement qui n'a rien de désagréable !

Il pense même, au surplus, que cette histoire pourrait bien n'être désagréable pour personne !... ô fatuité du surhomme !... Évidemment Monique l'avait fui !... Monique lui avait dit, à Potsdam, des choses terribles, comme seules savent les trouver les petites femmes en colère qui se disent outragées... Mais, quoi, il se rappelait très bien la fin de la scène qui n'avait rien eu de déplaisant... Dans son désespoir, Monique avait tout de même pleuré sur son cœur ! (On ne pense pas que Stieber a raconté l'histoire de l'épingle à chapeau, libératrice du monde, une histoire à le faire pendre, lui, Stieber.)

Sur son cœur !... Il saurait bien l'y ramener ! par les larmes, le désespoir, ou autrement ! car, en vérité, jamais, il ne faut s'étonner de rien, avec les femmes ! (Et rien non plus ne peut empêcher un empereur d'avoir une psychologie féminine très ordinaire...)

Décidément, ce soir, il est écrit que les choses et les gens se présentent à Sa Majesté sous des couleurs agréables...

L'aide de camp qui vient d'arriver avec une dépêche pour l'empereur a une mine agréable...

Et la figure de Sa Majesté, de plus en plus agréable à regarder pendant qu'il lit le télégramme :

- Mesdames, messieurs, annonce-t-il, réjouissons-nous ! Le mouvement de von Kluck a entièrement réussi ! Maunoury, cette fois, est tout à fait tourné ! et nous redescendons sur les derrières de la 6^e armée qui s'enfuit sur Paris en désordre !... Je vous propose un *Hoch ! hoch ! hurrah !* pour mon brave Kluck et mes braves soldats !... *Hoch ! hoch ! hurrah !* pour les soldats de l'Empire ! Dieu est avec nous !...

- *Hoch ! hoch ! Hurrah !...*

Et ces dames tapaient dans leurs solides mains, à mettre en pièces leurs solides gants... *Hoch ! hoch !* oui Dieu est avec nous... le bon vieux Dieu allemand !...

- Le seul Dieu qui compte ! exprima le prince Frédéric de Saxe-Meiningen qui, cependant, ne se déridait point tout à fait, le seul *Herr Jésus !* le nôtre !... (il était très pieux mais dévoré d'une haine atroce contre les catholiques qui n'ont jamais rien compris à *Herr Jésus*).

- *Ach ! ach !* fit Sa Majesté. Quand je pense que ces niais, ces pauvres niais de Français ont pu s'imaginer une seconde que, parce que von Kluck remontait l'Ourcq, nous fuyions !... *Nous fuyons comme la foudre, oui, qui fait un zigzag pour mieux frapper !...*

- *Hoch ! hoch !... Hurrah !...* Ce que dit Sa Majesté est tout à fait... tout à fait délicieux !... comme la foudre !... la foudre qui fait zigzag et qui frappe... Délicieux !... vérité... charmant !... Il faut envoyer cela à l'agence Wolff !

L'empereur s'était levé et avait offert son bras à Monique.

Sur cette merveilleuse et réconfortante nouvelle on allait passer dans la salle à manger.

Monique avait toujours le dossier H sur sa poitrine.

XXVII

À table ! à table ! le vainqueur du monde !

« C'est une femme très intelligente, on peut dire ce que l'on veut devant elle, elle ne se fâchera pas ! » Ainsi s'expriment ces nobles dames sur le compte de leur singulière hôtesse.

Au fait, quelques-unes se doutent bien que la maison Hanezeau en général et M^{me} Hanezeau en particulier sont tout « acquises » à la *Kultur* ! et cela depuis un certain temps.

On n'a pas attendu la guerre pour se comprendre !

Enfin, quelle est la Française, toute question d'amour-propre mise à part, qui ne se rendrait pas compte des immenses avantages de la victoire allemande, *pour peu qu'elle connaisse l'Allemagne ?...* Voilà ce qu'il y a dans la tête de ces dames en face du problème Monique, assis au côté de l'empereur.

L'enthousiasme germain est entretenu à chaque plat comme une flamme de punch et cette Française n'est pas brûlée, n'en est même pas gênée !

- Décidément, elle est très forte ! Elle sait ce qu'elle fait !

- *Ach ! c'est Sa Majesté qui ne sait plus, si j'ose dire, ce qu'elle fait... Sa Majesté brûle pour elle ! Quels yeux de fou ! Regardez comme il lui parle de près, comme il lui sourit de toute sa bouche...*

- Il a plutôt l'air d'avoir envie de la mordre...

- En vérité, il a l'air d'avoir un excellent appétit, ce soir !...

- Oh ! Sa Majesté est merveilleusement organisée... C'est un magnifique carnassier... Certes ! aucun gibier ne lui fait peur !

- Quelle conversation ! si on nous entendait !...

- C'est la leur que je voudrais bien entendre...

- Oh ! la leur !... Elle ne lui répond même pas !... Elle fait un petit signe de la tête de temps en temps... c'est un genre... Elle veut avoir l'air trop simple... trop à son aise... c'est très français...

- ... Avez-vous remarqué Herr Stieber ? Il ne les quitte pas des yeux.

- Il paraît que c'est lui qui a organisé la petite fête... C'est sa revanche sur les Fernow et sur la clique d'Augusta-Victoria !...

- Avez-vous remarqué aussi ce grand laquais qui est derrière M^{me} Hanezeau !... Il l'a suivie pas à pas... et lui non plus ne la quitte pas des yeux...

- Est-ce que l'on craint quelque chose ?...

- Ah ! par exemple ! quoi ?...

- Il y en a qui prétendent qu'elle est là malgré elle... et que c'est un tour de force de Stieber de l'avoir amenée là !

- C'est Stieber qui fait courir ce bruit-là !... mais vous êtes la seule à ignorer qu'elle et lui n'ont plus rien à s'apprendre...

- Dites donc, ce pauvre Hanezeau...

- Encore un qui savait ce qu'il faisait... Ah ! regardez le nez du prince...

- Le prince Frédéric ? Oh ! il n'y a que lui pour avoir ce nez-là !...

- Il a peut-être raison... Moi, j'ai entendu dire que les dernières nouvelles n'étaient pas bonnes du tout !...

- Allons donc ! ça se saurait !...

- Eh ! eh !... j'ai entendu dire aussi qu'elles sont si mauvaises qu'on en attendait de meilleures pour les faire connaître à Sa Majesté !...

- Mais vous êtes folle, ma chère !... Il ne peut rien nous arriver... L'empereur a dit : « *Nous les foudroyons !* » Ah ! ah ! Sa Majesté daigne s'apercevoir que nous sommes là !... Ma chère, prenez garde... je vais m'évanouir... son regard vient nous chercher au bout de la table... Il a une façon de regarder ! Vous ne trouvez pas ?... On est comme réchauffée...

- Oui, son regard bleu si calme est vraiment royal, impérial. Un vrai regard de Dieu, qui répand dans la salle entière comme une illumination !...

- Attention, ma chère, il va parler !...

En effet, Guillaume parla. À propos de l'exquise hospitalité bien française qui lui était offerte ainsi sur le seuil du beau pays de France, il déplora la pénible nécessité dans laquelle il s'était trouvé de porter les armes contre « les nationaux de la belle Monique » ! mais ce ne pouvait être là qu'un malentendu tout à fait regrettable. Il avait, lui, toujours désiré la paix ! Pendant vingt-cinq ans, on ne l'avait pas compris...

- Pendant vingt-cinq ans, j'ai poursuivi une œuvre pacifique et la France n'a pas voulu s'en apercevoir ! Elle le regrettera jusqu'au jour prochain où *une alliance entre les deux peuples constituera un boulevard inexpugnable pour la paix du monde !*

- La France n'en voudra pas !...

Monique avait jeté la phrase comme une balle... La réponse était partie malgré elle. Et tout le monde avait pu apprécier l'hostilité solide avec laquelle cela avait été dit...

Il y eut, à la table impériale, un silence terrible :

- Votre France serait-elle donc si aveugle et si sourde ! gronda Guillaume... Mais, s'il le faut, je vous jure que je saurai la faire entendre et la faire voir, moi !... Quand je tiendrai Paris sous ma botte !...

Il s'arrêta dans sa colère et regarda froidement Monique.

- Non ! finit-il par dire, parlons d'autre chose !...

- Pourquoi ?... Vous avez excité ma curiosité ! dit Monique qui avait retrouvé un effrayant sang-froid... Dites-nous donc ce que vous ferez quand vous en serez là !... D'abord, sire, on nous a raconté que vous aviez préparé une entrée !... une entrée !... enfin que vous avez gâté les Parisiens ! on en parlait beaucoup à Paris.

- Une entrée de César ! lui accorda-t-il.

- Ou de Néron ! corrigea-t-elle...

- Va donc pour Néron, fit-il, en ricanant et en fronçant sévèrement le sourcil... Et si vous voulez connaître le programme, le voilà :

« Capture du président de la République, des ministres, des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie : des directeurs de banques et des présidents du Sénat et de la Chambre. Embargo sur la Banque de France. Détention d'un nombre important de personnalités choisies parmi les hommes politiques, les banquiers et les écrivains ennemis de l'Allemagne. (La liste en a été préparée par l'ambassade allemande à Paris, avant la mobilisation.) Confiscation du Grand Livre de la Dette publique, afin d'obliger les rentiers français à s'incliner devant toutes les exigences de l'ennemi, et à demander la paix !

« Voilà ce que j'apporterai à Paris, dans les plis de mon manteau de cuirassier blanc !

On se doute de quel heureux murmure et de quels charmants *Ach ! ach !* et de quels joyeux *Hoch ! hoch !* fut accueillie une aussi solennelle déclaration !...

Le lieutenant-colonel, prince d'Arnhaltdt, déclara :

- Et ce sera bien fait !... Ils l'auront bien mérité !

- Devant l'énormité de la victoire de Sa Majesté, prononça avec une autorité magnifique le baron von Leuckardt, représentant à l'État-Major les armées de la Saxe, devant la splendeur de la lutte dans laquelle se sont rencontrées face à face les plus grandes armées que les mortels aient jamais vues réunies, le cœur allemand se sent transporté d'un noble orgueil, et l'histoire inscrit déjà dans ses marmoréennes cette date qui fait pâlir toutes celles qui, jusqu'à présent, ont brillé avec des splendeurs d'apothéose !

- Ah ! voilà qui est parlé ! voilà qui est bien dit !... Voilà en vérité quelque chose qui rend un digne hommage à notre empereur !...

- Mes amis ! reprit l'empereur. Vous avez raison. La date de notre entrée à Paris sera la plus grande date de l'histoire du monde !

L'Histoire racontera les prouesses de nos soldats. Partout on les regarde déjà avec fierté et reconnaissance... Et le monde entier dira : « C'est le Ciel qui leur a donné la Victoire ! »

- Mais attendez donc que vous l'ayez remportée !...

Encore un cri de Monique.

Elle a osé interrompre Sa Majesté !... Stieber a fait un mouvement menaçant, ses yeux fusillent l'audacieuse, l'impie.

Guillaume fait un signe au fidèle Herr Direktor pour le calmer, et le Herr Direktor se rassied...

- N'oublions pas, dit Sa Majesté, n'oublions pas, puisque nous sommes galants, que M^{me} Hanezeau est française... En ce qui nous concerne, notre devoir est de nous en souvenir !... M^{me} Hanezeau ne comprend pas aussi clairement que nous, les choses !... Toutefois, elle a eu raison de nous dire : « *Attendez que vous l'ayez remportée !...* » Car la victoire complète, nous ne l'avons pas encore. Mais elle va venir, avec l'aide de Dieu !...

« Il ne faut ni s'exagérer la force de l'ennemi ni sous-estimer notre propre force.

« Nous, Prussiens, nous sommes déjà accoutumés à combattre et à vaincre tous nos ennemis...

« Nous devons mettre notre ferme confiance en nos grands alliés dans le ciel, qui mèneront notre juste cause à la victoire.

« Nous savons, depuis notre enfance, et nous avons appris en étudiant l'histoire, quand nous fûmes devenus grands, que Dieu est du côté des armées des croyants.

« C'est ainsi qu'il en était sous le Grand Électeur et sous le vieux Fritz, et du temps de mon bisaïeul et de mon grand-père ; et il en est de même sous moi.

« Comme le grand Écossais, le réformateur John Krom, et comme mon ami Luther, le déclaraient : « Qui est avec Dieu a toujours la majorité ! »

« L'avantage que nous avons sur nos ennemis, c'est que ceux-ci n'ont pas de mots de ralliement. Ils ne savent pas pourquoi ils combattent ; ils ignorent pourquoi ils se font tuer.

« Ils portent sur leurs épaules le lourd sac d'une mauvaise conscience, car ils ont attaqué un peuple amoureux de la paix, tandis que nous, nous marchons contre l'ennemi avec le paquetage du combat qu'est une conscience pure.

- Admirable ! admirable !... Oui, ceci, encore est admirable !...

Ayant placé sa petite conférence, son petit discours, son petit sermon, César prêcheur ne s'occupe plus de ses convives.

Il retourne tout entier à sa tendre victime, persuadé que ce don de l'éloquence, manifesté une fois de plus, lui a ouvert un cœur, ou tout au moins, en a rendu l'accès moins difficile. « Quand il parle, disait-on de lui, il est irrésistible ! » et il le savait... et il le croyait... Il se rappelait que Monique l'avait accusé de faire fabriquer ses discours... Il lui dit en lui prenant la main et en lui baisant le bout des doigts :

- Celui-ci n'était nullement préparé, je vous assure...

- C'est sa seule excuse, dit-elle...

- Vous pouvez me dire des choses désagréables, je vous le permets, mais il faut me laisser votre main... c'est étrange... vos doigts sont durs et froids comme des doigts de marbre !... Je vous en prie, revenez à la vie ! Je vous avertis, Monique, que je ne veux pas aimer une statue !

- Sire ! dit Monique, vous aimerez une morte !

XXVIII

Le gémissement de la douleur

L'empereur n'entendit point cette réponse désespérée.

Le colonel prince de Schoenburg venait d'introduire un aide de camp qui, sur un signe de l'empereur, lui donnait les derniers renseignements sur la bataille autour de Nancy :

Les Français sont à peu près refoulés de partout. On prévoit qu'ils ne tiendront plus longtemps sur le Grand-Couronné. Les renforts envoyés de Toul ont été anéantis. Une partie du 168^e et presque tout le 169^e ont été littéralement décimés par les Bavares. Les débris de ces régiments, écrasés par des forces supérieures, errent sous bois, se cachant dans les forêts, affamés, harassés, hagards, marchant comme des hallucinés. Ce n'est plus une armée, c'est un troupeau !

Tel est le rapport que l'on met sous les yeux de Sa Majesté qui ne se tient plus de joie !

Elle le fait lire très haut pour que tout le monde entende et, avec lui, se réjouisse : c'est la fin de Nancy !

Les yeux de Monique, une fois encore, se voilent... Elle baisse ses belles paupières pour ne point voir la joie sauvage sur ces visages hideux...

Hélas, jusque dans la nuit de ses prunelles, elle est poursuivie par l'atroce vision de la ruée ennemie dans sa chère cité lorraine : Ils arrivent ! Les voilà, fifres sifflants, tambours battants, enseignes déployées, plumets au vent !... les voilà, les barbares souillant de leur seule présence, avant les autres inévitables souillures, le décor adorable de la place Stanislas, le palais d'Emmanuel Heré, les grâces françaises inscrites aux grilles de Jean Lamour !... Et voilà derrière eux le très haut seigneur de la guerre, paradant sous son casque d'or et sous son manteau blanc !... à moins, à moins...

... Encore cette pensée... Cette pensée qui est toujours au fond d'elle-même quand il est là, lui, près d'elle !... Cette pensée qu'il *pourrait mourir*... et qu'il y aurait peut-être alors quelque chose de changé !... dans le monde !...

Baisse les yeux, Monique, baisse les yeux ! c'est là une pensée qui peut se voir... Il y a certainement ce soir, autour de toi, des yeux qui sont chargés de regarder dans tes yeux s'il y a une pensée pareille... La preuve que l'on se méfie de toi, c'est qu'on n'a mis, à côté de toi, ce soir, que des couteaux d'argent...

En vérité, est-ce que Monique va recommencer à rêver de l'impossible geste ?... du geste inutile *s'il ne réussit pas tout à fait* ?... du geste qui ne servirait s'il ne peut aller jusqu'au bout, qu'à apprendre au monde nullement décimé l'infamie de l'~~EE~~ !...

Obsession !... Obsession !... même si le geste allait jusqu'au bout, le monde serait-il délivré ?...

Elle sait bien que *non* !

Et ce *non* à une pareille question l'a déjà, une fois, consolée d'avoir été arrêtée à la minute suprême, dans le mouvement tragique !... *Non* ! car derrière *Lui*, il y a la famille du Loup, et toute la horde des Loups !... C'est de tout cela qu'il faut débarrasser la terre... et son geste n'y suffirait pas !... Alors, pourquoi y penser encore ?...

Parce qu'il y a de certains moments (comme celui-ci) où elle sait bien que, si elle avait dans la main quelque chose qui aurait des chances de tuer, elle ne pourrait résister au besoin de frapper... de frapper en plein cœur, en pleine chair. Ah ! entrer à grands coups de couteau dans le corps de l'Assassin du Monde !... comme cela la soulagerait !... De quel soupir de joie ineffable serait accompagné l'effort !...

Avoir dans la poitrine le cœur de Charlotte Corday, et ne pas avoir dans sa main son couteau, c'est quelquefois un supplice !... Monique a, dans la main, une rose !...

Elle a Stieber devant elle et ce grand laquais, derrière... et aussi cette grande tête de cheval qui l'attend dans l'ombre de

l'antichambre... et d'autres yeux encore qu'elle sent sur elle, des regards qui pèsent sur elle comme des chaînes, et qui entravent le moindre de ses gestes... *Non ! il n'y a rien à faire !*

Rien qu'à sauver l'honneur de Gérard et la vie de son enfant.

Il n'y a plus qu'à consentir à ce que veut cet homme...

Elle espère seulement... (elle fait plus qu'espérer cela... elle croit pouvoir être sûre de cela)... elle espère seulement, comme elle n'a pu s'empêcher de le lui dire, *qu'il aimera une morte !...*

Évidemment, son cœur cessera de battre quand cet homme refermera ses bras sur elle... Ce sera la mort la plus naturelle du monde !...

Eh bien mais !... et le dossier H ?... que deviendra-t-il si elle meurt !...

Va-t-elle offrir à Sa Majesté le dossier H sur son cœur ?

Attention charmante et suprême !...

Monique ! avant de vous laisser aimer et de mourir, qu'allez-vous faire du dossier H ?... *That is the question* comme disent nos alliés les Anglais...

- Vous buvez à ma gloire, Monique ?...

- Ah ! c'est qu'on en est aux toasts joyeux et à la belle beuverie de la victoire...

Après de si bonnes nouvelles, on ne sait vider trop de bonnes bouteilles de champagne !...

- *Hoch ! hoch !...* (Sa Majesté a mis dans la petite main de Monique le verre plein du vin pétillant, mousseux, et il serre la main sur le verre à se briser le verre dans la main ; peut-être rêve-t-il de voir ces charmants petits doigts de marbre... devenir des bâtons de corail rouge qu'il baiserait avec une allégresse de tigre, et ce serait là peut-être une façon de les faire devenir plus chauds !...)

- Prenez, Monique !... Prenez, Monique !... c'est une marque française !... Je veux faire ce soir honneur à la France !... Nous buvons à l'alliance de la force teutonne et de la grâce parisienne !...

- *Hoch ! hoch ! hurrah !* fait l'assemblée.

- Eh bien, vous ne buvez pas ?...

- Sire, vous me brisez la main...

- Et je briserai le verre si vous ne buvez à ma gloire !

Tout de même il lui laissa la main. Alors, comme elle avait très soif, elle *but* longuement en le regardant.

- Ah ! elle boit ! elle boit !...

- Oui, sire... jusqu'à la lie !...

Il s'était levé.

On quittait la table. Il l'entraîna dans un coin du salon. En marchant, il disait :

- Je vous adore !... Je vous adore !... Vous n'avez pas voulu venir à moi !... C'est moi qui suis venu à vous !... Vous avez fui l'Allemagne ! Je suis venu vous chercher en France !...

Il la poussa brusquement sur le coin d'un canapé, s'assit près d'elle, si près qu'elle voulut se dégager, se relever, mais il la maintint d'une poigne de fer... (car, comme il ne peut disposer que d'une main, d'un bras, cette main, ce bras sont très forts) ; il lui dit :

- Monique ! c'est un peu pour vous que j'ai déclaré la guerre !...

- Pour moi !...

Elle se força à rire et ce fut un rire nerveux qui fit peur à l'empereur... oui, ce rire-là fit peur à Sa Majesté... ce rire-là n'avait plus rien de raisonnable...

Il se pencha sur Monique, et vit, en effet, le coup de la folie passer dans ces yeux-là...

Cependant Monique dit :

- Je croyais qu'on vous avait forcé à la faire, sire !...

- On ne me force jamais à rien. La force, c'est moi !... Vous le savez bien, ajouta-t-il après un instant, puisque vous êtes là et puisque vous ne m'aimez pas !... Pourquoi ne m'aimez-vous pas ?... J'ai bien vu à votre rire, tout à l'heure, *que vous ne m'aimeriez jamais* !... C'était un rire sec de folle ! Et pourtant je vous ai eue dans mes bras à Potsdam... et vous n'avez pas ri ainsi... et l'idée d'être à moi ne vous rendait pas folle !... Pourquoi ne pleurez-vous pas comme à Potsdam ? cela vous ferait du bien !... Cela vous soulagerait !... Cela vaudrait mieux pour vous, assurément, que ce rire sec de folle ! Vous vous attendriez !... et cela vaudrait encore mieux pour tout le monde !... À Potsdam, vous avez commencé par les larmes et cela a continué très bien !... Rappelez-vous (il se penchait sur elle, sur son visage, sur ses yeux dans une sorte de délire sadique).

« Pleurez !... Pleurez !... j'aime tant vos yeux quand ils pleurent !... (Il lui avait pris la taille, il l'attirait à lui ; on les avait laissés seuls... enfin, ils pouvaient se croire seuls.)

Les lèvres de Guillaume se jetèrent goulûment sur la bouche de Monique qui s'écarta avec horreur... mais les deux têtes avaient été si proches qu'on eût pu croire au baiser...

Dans le même moment il y eut, dans l'air (nous disons « dans l'air » parce qu'en vérité cela semblait bien tomber du ciel) comme une plainte, un gémissement, un déchirement.

Cela fut entendu de l'empereur et de Monique qui se relevèrent tous les deux.

- Vous avez entendu ? demanda Monique à voix basse.

- Oui, on aurait dit un blessé ! fit l'empereur.

- *Quelle douleur !* dit Monique... quelqu'un souffre près d'ici... il faudrait voir !...

Ils avaient les yeux levés vers la nuit noire du dehors... qui ne laissait rien pénétrer de son mystère à travers les hautes glaces, au-dessus du brise-bise...

Quelqu'un toussa derrière eux : c'était Stieber. L'empereur lui dit :

- Stieber, voyez donc ce qu'il y a dehors ! nous venons d'entendre une plainte !...

Stieber s'absenta une minute et revint :

- Sa Majesté m'excusera... C'est une sentinelle qui s'ennuie. Je l'ai envoyée pousser ses soupirs assez loin pour qu'on ne les entende jamais plus !... Sa Majesté ne désire rien ?...

- Si !... Vous allez reconduire madame dans ses appartements où elle attendra mes ordres !...

Il la salua très froidement et quitta le salon.

- Vous avez mécontenté l'empereur ! dit Stieber à Monique en lui offrant son bras.

Elle ne répondit pas. De son côté il ne poursuivit point la conversation. Monique suivit Stieber sans se rendre un compte bien exact des gestes qu'elle accomplissait.

Arrivée chez elle, *elle y fut laissée seule...*

Quelques instants plus tard, Stieber revint et lui dit :

- L'empereur vous attendra chez lui, à onze heures... vous vous y rendrez directement sans autre avis... Il n'y aura personne dans le corridor.

Ayant dit cela, il disparut.

Et Monique resta encore *seule*.

XXIX

Le fils

Entre la tour carrée du quinzième siècle et le corps du bâtiment principal datant du dix-huitième (construit par Boffrand), la façade nord du château du Vezouze présentait une toute petite tourelle en encorbellement qui faisait saillie à mi-hauteur du rez-de-chaussée et du premier étage.

Cette petite tourelle dans laquelle aboutissait un escalier secret qui faisait communiquer la tour carrée avec les fossés du château et un vieux souterrain dans lequel on racontait que Bassompierre avait trouvé momentanément un refuge après la journée des Dupes, cette petite tourelle, disons-nous, était condamnée depuis longtemps ; depuis que le souterrain avait été soi-disant bouché et que l'escalier avait été soi-disant démoli.

Tout de même, pour quelqu'un qui connaissait son Vezouze comme Gérard, il restait encore du souterrain un trou suffisamment large pour qu'il s'y pût glisser avec quelques braves compagnons, et assez de pierres à l'escalier pour qu'il pût y grimper.

Les dessous de Vezouze n'avaient aucun mystère pour un garçon qui avait passé là ses vacances à jouer à cache-cache avec les petits polissons du voisinage.

Les enfants des fermiers avaient été les premiers à lui faire connaître certaine caverne forestière qui communiquait avec le fameux souterrain et dont on avait oublié d'obstruer l'entrée.

C'est par là que Gérard se terra avec une soixantaine de ses compagnons armés jusqu'aux dents et déterminés à tout.

Il les laissa dans les sous-sols insoupçonnés de la tour carrée, prêts à répondre à son premier appel, et continua sa route aventureuse. Ceci se passait dans l'après-midi même du jour où l'empereur devait venir dîner à Vezouze.

Gérard, lui, s'installa dans la tourelle en encorbellement, avec Corbillard, lequel était chargé de quelques outils de grosse serrurerie.

Avant d'être nommé par feu Talboche et feu le curé de Brétilly appariteur-bedeau-fossoyeur, Corbillard avait été serrurier.

Cette tourelle dans laquelle se trouvaient Gérard et Corbillard était fort étroite. Elle le paraissait encore davantage à cause des degrés de pierre qui conduisaient à une porte basse ouvrant sur la lingerie.

Cette porte était fermée peut-être depuis cent ans. La serrure énorme n'était plus qu'un bloc de fer rouillé. Elle tomba en moins d'une demi-heure sous les efforts silencieux du serrurier de la « Colonne... »

Or, la lingerie occupait tout le premier étage de la Tour carrée et avait une porte qui donnait sur la galerie des nouveaux corps de bâtiment conduisant aux appartements des maîtres. Tout cela était simple.

Le plan était celui-ci : surprendre l'empereur dans son sommeil, tuer tous ceux, officiers ou sentinelles, qui s'opposeraient à sa capture et l'emporter le plus rapidement possible par la tour carrée.

Si habilement que la chose pût être faite, il ne fallait point espérer la faire sans grand tapage, car le sommeil de Sa Majesté est généralement bien gardé ; cependant l'affaire devait nécessairement réussir si elle se faisait vite et si l'on sacrifiait le nombre d'hommes nécessaire. Or, dans l'inférieure chacun ne demandait qu'à mourir pour la réussite d'un coup pareil, « qui devait étonner le monde ! » ou mieux, pour nous exprimer plus exactement, chacun était décidé à ne pas marchander sa vie pour s'assurer une pareille proie !...

Certainement il y aurait une ruée formidable derrière eux... mais ils auraient de l'avance... On se battrait dans la tour carrée... on se battrait dans ce qui restait de l'escalier secret... et pendant ce temps-là, Gérard et dix de ses hommes hâteraient leur fuite avec le captif... on se battrait dans le souterrain... Là, Gérard avait préparé le coup de la poudre... une mine qui mettrait fin à toute poursuite si c'était nécessaire...

Gérard avait pensé à tout. Gérard avait bien fait de se presser. Corbillard lui avait dit que l'empereur serait à Vezouze « demain ou après-demain ». Le lendemain, Gérard était prêt.

À l'heure où nous le trouvons dans sa tourelle, avec Corbillard, il ne doute pas du succès de l'entreprise.

La tourelle était trouée de deux petites fenêtres carrées qui n'avaient plus de vitres depuis longtemps mais qui avaient conservé leur garniture plusieurs fois centenaire de barreaux de fer épais plus pourris que du bois humide et moussu... Ces petites fenêtres étaient placées, l'une au-dessus de l'autre.

En se baissant et en regardant par la plus basse, on pouvait voir tout ce qui se passait dans les salons du château par le haut des vitres des portes-fenêtres ; en se hissant sur la pointe des pieds, on avait vue sur la galerie du premier étage qui conduisait aux appartements de M. et de M^{me} Hanezeau.

Gérard ne pouvait donc rêver un poste d'observation plus parfait que celui-là...

Il avait assisté aux derniers préparatifs de la soirée, observé toutes les allées et venues qui annonçaient la prochaine arrivée du maître... Tout à coup, Corbillard lui souffla :

- Attention ! v'là ces messieurs !... Je parie que c'est lui !... Mais oui, c'est lui ! Tenez ! ils arrivent tous du côté de la grille... C'est lui ! le v'là ! le v'là !...

- Tais-toi donc, Corbillard ! tu vas nous faire remarquer...

- Ah ! ben, vous savez, il a bien une sale gueule !...

- Je te dis de te taire !...

- C'est pas vrai qu'il a une sale gueule ?...

- Possible ! mais tais-toi !...

- Vous ne l'avez donc pas regardé... Il a une tête à gifles, oui !...

Dites donc, quand il sera notre prisonnier, on pourra lui fiche des gifles, hein ?...

- Non !...

- Eh bien, qu'est-ce qu'on lui fera ?...

- Je ne sais pas, j'espère qu'on le jugera !...

- Tout de même, on ne le guillotinerait pas d'un seul coup comme les autres, hein ?... Vous ne voudriez pas !

- Ce que je veux, fit Gérard, d'une voix sourde, d'une voix subitement changée et avec laquelle Corbillard sentit bien qu'il n'y avait plus à « blaguer », c'est que tu descendes tout de suite dans la salle basse.

- Bon !...

- Tu leur diras que tout va bien, mais qu'il n'y a rien à faire avant deux heures du matin...

- Bon !...

- Ils peuvent casser la croûte...

- Et boire un coup !...

- Oui... Pas de bruit, pas de lumière, pas de tabac !

- Après dîner, ceux qui ne seront pas de garde pourront se pieuter !...

- Non ! parce qu'il y en a qui ronflent !

- Motus ! quoi ! c'est la consigne !

- Va... et ne reviens pas tant que je ne t'appelle pas !

- Laissez-moi encore un peu « regarder son sourire » !... Ah ! le cochon ! Tout de même, j'aurai une certaine satisfaction à lui tirer la moustache !...

- Tu n'est pas encore parti ?...

Deux mains nerveuses le rejetaient dans l'escalier secret ; une face était penchée sur lui qui lui fit peur... une face pâle, si pâle... avec des yeux qui lui parurent terribles.

- C'est bon ! C'est bon ! balbutia-t-il, je m'en vas...

Et il disparut dans le trou.

Gérard venait d'apercevoir sa mère...

Tout là-bas, dans le premier salon qui précédait la salle à manger, devant la porte ouverte à deux battants du vestibule, une femme qu'il n'avait pas encore vue depuis qu'il était là... une silhouette de femme, à cette distance, s'était dressée, était sortie de l'ombre tout à coup, était apparue, dans la lumière... et cette femme, c'était sa mère !...

Elle avait donné sa main à baiser à l'empereur !...

Il connaissait bien la silhouette de sa mère, peut-être ! et la façon nonchalante qu'elle avait d'abandonner sa main à ceux qui lui faisaient l'hommage d'un baiser !...

La silhouette de femme était rentrée dans l'ombre, avec l'empereur !...

Enfin, il y avait eu autour d'eux tout un remous d'uniformes dans lequel ils avaient disparu.

Il ne le voyait plus... mais il la voyait toujours, c'était elle !...

C'était elle qui recevait Guillaume II à Vezouze !...

Et qui donc l'eût reçu ainsi si ce n'était elle !... Qui donc aurait été si bien l'hôtesse de Vezouze, sur le seuil de Vezouze ?... qui donc aurait eu ses gestes ?...

« Bah ! finit-il par se dire, en essuyant les grosses gouttes de sueur qui coulaient de son front... bah ! je suis idiot ! j'ai eu une hallucination !... j'ai vu si souvent ma mère, là-bas, dans ce salon, avec les gestes de la réception, que je me suis imaginée la revoir !... Je sais qu'il y a des femmes à Vezouze !... des femmes qui y sont venues sur l'ordre de l'empereur !... Ma mère n'est pas une femme

que l'empereur fait venir !... Ma mère est à Nancy et elle est en deuil... et elle ne reçoit personne !... »

Il ne fut vraiment sûr que c'était sa mère que lorsqu'il la revit dans la salle à manger.

Cette fois, il ne pouvait plus douter.

D'abord, elle s'était rapprochée de lui... oui, la salle à manger était plus proche que ce lointain salon...

Et sa mère restait sous ses yeux. Il pouvait la voir tant qu'il voulait quand quelque laquais de service ne la lui cachait point.

Elle était tout habillée de rouge ; une robe de velours rouge magnifique qu'il ne lui avait jamais vue ; elle était en grand décolleté, le sein fleuri d'une rose... des fleurs rouges dans les cheveux.

Elle était à côté de l'empereur.

Ils bavardaient ensemble.

Il la voyait de haut en bas. Il voyait surtout le château doré de sa chevelure ; son profil, quelquefois un coin de sa joue ; une ou deux fois elle releva si bien la tête qu'il put la voir de face, en face, face à face.

Elle était très belle, et elle lui parut très calme, très maîtresse d'elle-même, *enfin comme à un dîner ordinaire*. Ce qui n'était pas ordinaire, par exemple, c'était qu'en parlant, l'empereur, de temps en temps, lui prît la main... Elle ne la refermait point tout de suite.

Il y eut autour d'elle des rires, de la joie, des discours, des toasts.

Elle but du champagne en regardant l'empereur qui buvait.

Gérard avait arraché sa cravate, sa chemise ; il promenait ses ongles rouges sur son cœur rugissant.

Tout en lui et autour de lui était rouge, rouge comme la robe éclatante de sa mère.

Sa pensée, dans son cerveau embrasé, était une fleur rouge, monstrueusement rouge comme la rose qui ensanglantait la poitrine de neige de la belle M^{me} Hanezeau !

Il voyait sa mère et l'empereur tout rouges comme s'ils sortaient d'un baiser de sang.

Voilà : maintenant il se rappelait une chose, une chose qui lui était arrivée il y avait de cela quelques années. Il était entré un jour chez sa mère qu'il croyait seule et qui était avec son père, et son père disait à sa mère :

- C'est de votre faute, Monique, vous aviez affolé l'empereur... Je vous avais recommandé d'être gracieuse et non pas coquette. *Quand vous vous mettez à être coquette, Monique, vous êtes terrible !...*

Là-dessus, Gérard était sorti sans avoir été aperçu. Il ne lui avait pas convenu d'en entendre davantage. Il regrettait d'être tombé ainsi à l'improviste dans une scène de jalousie qu'il avait jugée à ce moment tout à fait déplacée et ridicule, car sa foi en sa mère était absolue...

Voilà ! il se rappelait encore une autre chose... Lors du triomphe de la marque Hanezeau **HH** au circuit de l'Est, il était dans une tribune avec sa mère et quelques amis mondains de sa mère. C'était l'été. Sa mère avait une toilette d'une légèreté et d'une richesse incomparables, des dentelles inestimables... Quelqu'un était passé sous la tribune qui avait dit assez haut :

- *Ce n'est pas l'argent qui manque à Potsdam !*

Gérard avait pâli. Sa mère aussi avait pâli et l'avait arrêté d'un geste parce qu'il voulait s'élancer.

- Tu veux donc, lui avait-elle dit, lui prouver que tu as compris ?

Au fond, qu'avait-il compris ? Que le monsieur avait fait allusion aux capitaux allemands qui avaient aidé les capitaux français à faire triompher plus sûrement la marque Hanezeau ? Pouvait-il comprendre autre chose ?...

Aujourd'hui, il comprenait autre chose !...

Aujourd'hui, des mots, des coins de phrase, entendus jadis sans éclat, sonnaient à ses oreilles une fanfare étourdissante : « ... Vous qui êtes bien avec Guillaume... »... « Vous qui êtes reçue sur son yacht ! »... « Vous qui êtes invitée à ses chasses »... Et jusqu'aux réponses nerveuses, agacées, exaspérées de Monique : « Fichez-moi donc la paix ! »... « Je vous défends de me parler de lui ! »... « Croyez-vous qu'il m'intéresse ? »

Or, oui, il l'intéresse !...

Voilà !...

Voilà pourquoi Gérard a les ongles rouges sur sa peau en sang et une double pensée rouge dans les yeux...

Il n'est plus question d'enlever l'empereur !... Ah ! il ne se rappelle même plus qu'il est venu à Vezouze avec soixante des siens, dans ce but exceptionnel... Il y a quelque chose de plus exceptionnel que de « prendre » l'empereur : c'est de le tuer !...

Oui, il va le tuer, et il va tuer sa mère aussi, naturellement...

Cette détermination féroce mais calme *et naturelle*, le soulage momentanément et répand comme une certaine douceur sur le feu dont il brûle.

Évidemment il ne se sentira tout à fait bien que lorsqu'il aura la sensation divine de tremper ses deux mains brûlantes dans leur sang tiède à tous les deux...

L'empereur et sa mère se rapprochent encore de lui, encore, encore... Ils viennent à lui... on dirait qu'il les attire...

Le dîner achevé dans la joie allemande, voici sa mère qui fait les honneurs de ses salons à l'empereur allemand...

Ah ! comme ce Kaiser est familier avec les femmes !... En voici une qu'il bouscule vraiment... qu'il s'assied si brusquement sur ce coin de canapé... et avec quelle ardeur lui parle-t-il, si près d'elle ! Et sa mère a ri ! Il a entendu cela, lui !... Il lui a été donné d'entendre sa mère rire avec l'empereur !...

Et maintenant l'empereur a pris les mains de sa mère... Il lui parle dans les yeux... Il lui parle sur les lèvres... Gérard a vu les deux têtes si proches, si proches !...

Et aussitôt l'empereur et Monique ont entendu cette chose qui passait dans l'air : *le gémissement de la douleur*.

En attendant le sang des autres, Gérard se barbouille de son sang. Ses mains, pleines du sang de sa poitrine, cachent son visage et aussi l'ensanglantent... elles portent le goût de son sang à ses lèvres, à ses lèvres tremblantes encore du gémissement de la douleur...

Miracle ! la seconde de la plus grande douleur a été aussi pour lui la seconde du doute !..., d'une possibilité de doute !... Enfin, après cette seconde-là, il a cessé de tomber dans l'abîme, oui, il est resté comme suspendu dans l'Horreur.

Et il enfonce sa tête démente dans la nuit rouge de ses mains, c'est moins pour ne plus voir que pour penser à ce que, tout à coup, il a vu !... Il a vu après le baiser, ou après ce qu'il a cru être le baiser, il a vu apparaître, sur le côté, éclairée tout à coup, dans son geste de recul, *la figure de sa mère* !... Eh bien ! c'était l'Horreur elle-même... *L'Horreur devant le baiser* !... Alors ?...

Alors, si sa mère n'était pas pour l'empereur ce qu'il avait pu croire, pourquoi était-elle là ?...

Quel était ce mystère ? Pourquoi sa mère à Vezouze ?... Pourquoi cette toilette ? ces fleurs ?... Pourquoi cette incroyable participation à cette horrible fête ?...

C'était une chose que Gérard ne pouvait pas expliquer, même avec *la terrible coquetterie* que son père avait un jour reprochée à Monique !...

Alors quoi ! alors quoi ! qu'est-ce que tout cela signifiait ? à quoi tout cela tendait-il, seigneur Dieu ?...

Singularité ! quand ses mains rouges ont cessé d'être un écran pour le désespéré Gérard et qu'il regarde à nouveau dans le salon, il lui semble bien que sa mère et l'empereur sont debout, en face de

lui, comme deux ennemis !... Avec quelle solennité lointaine le Kaiser salue Monique et se retire !...

Et Monique, tout de suite, est reconduite chez elle par un officier... Gérard a vu Monique rentrer dans sa chambre... Quand elle est passée dans la galerie, pas très loin de lui, avec quelle solennité, elle aussi, elle marchait... avec la solennité hautaine d'une captive !...

Captive ?... Elle l'est peut-être... (pourquoi : peut-être ? elle a dû certainement subir le caprice du maître... *Il lui a fallu* se parer comme pour une fête !... *Il lui a fallu* sourire au vainqueur !... Et maintenant la comédie est terminée !)

Comme il a été *rapide* dans son accusation !... Et comme il a condamné sa mère tout de suite, avec les souvenirs *déformés* d'autrefois !...

Rapide ?... Hélas ! moins rapide que ne l'a été sa mère, pense-t-il à nouveau, à se soumettre à ce jeu infâme ! Il la croyait si pleine d'orgueil, de noble orgueil dans sa légèreté !... Il lui avait toujours pardonné ceci à cause de cela !... Il ne connaissait donc pas sa mère !... Non ! non ! il ne la connaissait pas !... Cela encore était épouvantable de se dire qu'il ne connaissait pas sa mère !...

Et il ne se décida à rien, pour le moment, *qu'à attendre* !...

Ainsi attendit-il jusqu'à onze heures !...

Maintenant toute son attention était portée sur les étages supérieurs, et particulièrement sur ce qui se passait dans la galerie... C'était bien ce qu'il avait pensé : l'appartement d'Hanzeau était destiné à l'empereur... Il y vit entrer l'empereur lui-même, accompagné de quelques officiers.

Puis les portes furent refermées.

Il y avait une sentinelle dans le corridor.

Cette sentinelle lui tournait le dos. En ouvrant doucement la porte de la lingerie, on pouvait espérer l'atteindre et la tuer sans faire trop de bruit.

Dans le moment que Gérard pensait à cette possibilité, l'officier qui avait reconduit sa mère dans son appartement reparut et fit signe à la sentinelle... Tous deux disparurent.

Presque au même moment, la porte de l'appartement de Monique fut ouverte et Monique se montra.

Elle était enveloppée d'un long manteau de soirée à capuchon dans lequel elle essayait de se dissimuler.

En voyant apparaître sa mère, le cœur de Gérard s'était mis à battre d'une façon terrible... Il lui semblait qu'on devait en entendre les coups sourds dans tout le château...

Il pensa... Il voulut penser : « Elle va essayer de fuir ! »

Évidemment, que ferait-elle, à cette heure, dans ce corridor ! et pourquoi regarderait-elle ainsi de tous côtés ? comme une bête qui a peur si elle ne voulait pas tenter de fuir ?...

Ah ! il l'attendait... Elle allait venir à lui !...

De toute évidence, cette femme ne demandait qu'à être sauvée !... Il allait pousser la porte et lui ouvrir ses bras !

Mais elle ne vint pas à lui.

Elle se glissa, furtive, de l'autre côté de la galerie ; puis, après un dernier coup d'œil jeté derrière elle, *elle entra dans la chambre de l'empereur !...*

Dès lors, Gérard ne fut plus libre d'agir ou de ne pas agir.

Il quitta son poste d'observation, traversa la lingerie, en poussa la porte, entra dans la galerie et se dirigea vers cette chambre dans laquelle venait de disparaître sa mère.

Il allait y atteindre quand un bruit subit lui fit suspendre son pas...

Et il n'eut que le temps de se rejeter en arrière, dans l'encoignure de la porte du boudoir de Monique, *car la sentinelle revenait !...*

Cette sentinelle ne continua point son chemin. Elle s'arrêta devant la porte de l'empereur.

Sans déplacer une ligne de son corps, Gérard dans son dos, tourna la clenche de la porte du boudoir et la porte céda.

Il profita de cette chance inespérée et s'introduisit ainsi chez Monique. Il referma la porte sans que la sentinelle se fût aperçue de rien.

C'était par là que Monique devait revenir. Gérard tira sa baïonnette de son étui. Son doigt alla jusqu'à la pointe de la fine lame triangulaire, poignard qui ne pardonne pas...

- D'abord, dit-il, tuer ma mère !

Harmodios, entourant de myrte l'épée qui allait frapper le tyran, n'était pas plus calme, ni plus résolu.

XXX

La réponse de Dieu à la prière de Monique

Quand Stieber avait reconduit Monique dans sa chambre et l'avait laissée seule, le premier geste de cette femme avait été d'aller chercher dans son corsage, le dossier qu'elle y avait glissé.

Il y avait à ce geste, deux raisons ; la première résidait tout entière dans la nécessité pour le dossier de changer de place ! À partir de cette minute où elle devenait la chose du maître, la poitrine de Monique n'offrait plus un refuge sacré à ces papiers redoutables.

La seconde raison était que Monique avait la plus ardente curiosité de connaître le fameux dossier.

Depuis plusieurs heures, il était en sa possession ; et elle n'avait pas encore pu y jeter un coup d'œil !

Quelle pouvait bien être cette chose terrible dont avait parlé Mariette et sur laquelle elle n'avait voulu donner aucune indication ?...

Enfin, n'était-il point naturel que Monique brûlât du désir de savoir ce qu'il pouvait bien y avoir d'assez précieux entre ces deux feuillets jaunes pour qu'elle y sacrifiât son honneur et certainement sa vie ?...

Seulement il arriva que ces deux raisons pour lesquelles Monique avait commencé le geste que nous avons dit furent suivies d'une troisième qui l'arrêta tout net : Monique était-elle sûre que le moindre de ses gestes n'était pas observé ?

Cela lui parut aussitôt plus naturel que tout.

Car il n'était point naturel qu'on l'eût laissée toute seule, chez elle, quelques instants avant qu'elle se retrouvât *dans l'intimité de l'empereur !...*

Est-ce que cette femme de chambre dont elle ne connaissait même point le nom et dont la tête de cheval lui faisait peur ne l'avait point avertie qu'elle avait l'ordre de ne point la quitter ?... Elle ne devait pas être loin !... Et si cette femme n'était pas là, dans cette

chambre, en personne... Monique eût juré que ses deux yeux y étaient !... Elle pensa qu'on l'avait conduite jusqu'ici, elle, Monique, pour la mettre en observation !...

Attention !... Attention !... Le moins de gestes possibles ! Attention aussi à la physionomie !... Fermer le visage !... Lui mettre une porte de bois !... Il y a de certains espions si perspicaces au service de l'Allemagne que, rien qu'en examinant les jeux de la physionomie d'une dame, ils peuvent deviner parfaitement que cette dame cache dans son corsage quelque chose d'au moins aussi important que sa poitrine !

Monique s'assit dans un fauteuil profond, renversa sa tête sur le dossier et ferma les yeux.

Elle ne les rouvrit que pour voir Stieber qui était venu lui dire ce que nous savons et qui s'en était retourné tout de suite. Les belles paupières de Monique retombèrent.

Elle pensait : « C'est pour onze heures ! Vais-je emporter le dossier avec moi ?... Vais-je le laisser ici ?... » Après quelques hésitations, elle se décida : « Il vaut mieux, pensa-t-elle, qu'il ne me quitte pas ! je trouverai bien le moyen de le glisser quelque part ! Mais je saurai au moins où il sera et j'aurai l'œil sur lui ! *et je pourrai manœuvrer pour lui !*... Si je le laisse ici, on peut tout mettre à sac en mon absence ! »

Dix heures et demie... dit la petite pendule de Boule sur la cheminée... « Dans une demi-heure ils m'auront donné le dossier Hanezeau et je ne leur aurai pas donné le dossier H ! »...

S'il y a des yeux, quelque part, dans l'ombre, derrière un rideau, derrière une porte, au fond d'un cabinet de toilette, ou dans la nuit d'un placard... s'il y a des yeux qui regardent cette belle femme qui semble dormir au fond de ce fauteuil, s'il y a des yeux pour fixer cet admirable visage si pâle... si pâle... ils ont dû voir que ce visage *changeait de pâleur*... car, il y a quelque chose de plus pâle que le marbre de Carrare dans les veines duquel semble circuler et vivre encore le sang de la terre, c'est la pâleur de Monique qui songe à ce qu'elle va donner pour ne point donner le dossier H...

« Dans une demi-heure, je me lèverai, et d'un geste naturel, j'irai prendre ce manteau de soie à capuchon qui est jeté sur le canapé, je m'en envelopperai sans hâte, sans hâte, sans hâte je gagnerai mon boudoir, toujours en m'enveloppant du manteau, sous lequel ma main ira chercher le dossier dans mon corsage... Le manteau a une poche intérieure... je glisserai le dossier dans la poche du manteau de soie... et puis... et puis... et puis je verrai bien car *je ne penserai qu'à lui !... Je ne verrai que lui !...* »

Onze heures sonnèrent... Elle ouvrit doucement ses lourdes paupières comme si elle sortait réellement du sommeil ou de quelque songe aussi annihilant que le sommeil...

Elle se leva et fit tous les gestes qu'elle avait prévus.

Seulement, arrivée dans le corridor, elle eut peur d'être aperçue allant à cette sublime infamie... et elle regarda partout autour d'elle comme une voleuse d'hôtel qui redoute d'être surprise...

Ses jambes ne la soutenaient plus quand elle arriva à la porte de la chambre de l'empereur...

La porte fut ouverte... Elle eut encore la force de faire quelques pas, puis elle se laissa tomber, épuisée, sur une chaise.

Derrière elle, elle vit que « la tête de cheval » refermait la porte à clef. Il n'y avait dans la chambre que la tête de cheval et elle.

La femme de chambre s'avança vers Monique et se disposa à lui enlever son manteau.

- Ne me touchez pas !... Je vous défends de me toucher !

- Bien, Madame !...

- Vous entendez, je ne veux pas que vous me touchiez...

- Bien, Madame !...

La femme de chambre n'avait pas l'air vexé le moins du monde de ce geste d'horreur avec lequel Monique l'écartait... Tout ce que pouvait faire ou dire Monique lui paraissait à peu près indifférent...

- Vous comprenez, moi, j'avais la consigne de vous aider à vous mettre au lit... mais si vous n'avez pas besoin de moi !

- Vous pouvez vous retirer !...

- Pardon !... j'ai la consigne de ne pas vous quitter !

- Eh bien ! restez ! mais ne me touchez pas !...

- Bien, Madame !...

Monique s'était, elle-même, débarrassée de son manteau qu'elle avait roulé en paquet et qu'elle retenait, sous sa main, sur le coin du bureau où elle était appuyée.

Oui, elle était assise devant une petite table-bureau sur laquelle on avait déposé une espèce de serviette d'avocat.

Il lui semblait qu'elle avait déjà vu cette serviette quelque part... Enfin, elle regardait d'une façon stupide, ce bureau, cette serviette, parce que cela était devant elle et qu'elle ne voulait rien voir de ce qu'il y avait autour d'elle... rien de cette chambre odieuse où le Kaiser régnait déjà en effigie, au-dessus du vaste lit...

Elle regardait dans cette serviette et la tête de cheval lui dit :

- Madame peut regarder ce qu'il y a dans cette serviette. Cela appartient à Madame. C'est un cadeau du Herr Direktor. Le Herr Direktor m'a dit de dire à Madame qu'il lui faisait également cadeau de la serviette, en bon souvenir de lui !

Monique trouva dans la serviette tout le dossier Hanezeau... Elle s'y plongea furieusement pour ne plus voir cette face hostile de bête méchante qui semblait railler son martyr.

C'était encore une idée de Stieber de lui donner à lire des choses pareilles dans un moment où elle pouvait sentir faiblir son courage... Eh bien, il y avait là-dedans des choses fameuses, en vérité, et qui prouvaient qu'Hanezeau n'était pas le premier venu dans l'infamie germaine !...

Et dire qu'elle avait appartenu à cet homme !... Et qu'elle allait appartenir à l'Autre !... Et qu'elle aurait été créée et mise au monde,

elle, le joli petit bibelot français, pour être étreinte, pour être caressée par des horribles mains teutoniques !... Certes ! elle avait été coupable de leur avoir trop souri à ces monstres d'à côté !... Mais un châtement pareil !... Avait-elle mérité un châtement pareil !... Elle vous le demandait, mon Dieu !...

Attention, il y a quelque chose de changé autour d'elle ! derrière elle !... Elle n'entend plus remuer la tête de cheval. La tête de cheval doit être partie !... Cependant, elle ne veut point tourner la tête pour s'en assurer... Elle ne veut point voir la chambre trop brutalement éclairée... et elle demande :

- Vous êtes là, madame ?...

Pas de réponse.

Pas de réponse, mais il y a quelqu'un dans la chambre !

Il y a un souffle chaud dans la chambre !... Le souffle chaud se rapproche... se rapproche... C'est lui !... C'est certainement lui !... Il est là, dans la chambre, derrière Monique, penché sur Monique !...

Elle sent son baiser sur la nuque avant même qu'il y ait déposé la brûlure de sa bouche carnassière...

Cette fois, ça y est, le fer rouge !... Son baiser, sur la nuque, l'a brûlée comme au fer rouge !...

Elle savait qu'il était là !... Elle sentait son souffle se rapprocher... Elle savait qu'elle allait être embrassée... brûlée !... Elle n'ignorait même point la sauvage sensation de cette horrible chose puisqu'elle avait subi un baiser comme celui-ci, déjà, une première fois, à Potsdam !... Eh bien ! elle a crié comme si elle avait été surprise !... comme si elle ne s'était attendue à rien du tout !... Cela a été plus fort que sa volonté !...

Ce cri, cette clameur, cette révolte sont sortis d'un être auquel elle ne commandait plus !...

Et, de même qu'elle n'avait pas pu empêcher cet être-là de crier, elle ne fut point maîtresse non plus de l'empêcher de se débattre !

Elle s'était dressée sous la souffrance du baiser ; elle avait jailli entre les mains de l'Autre qui s'étaient refermées... et elle s'était débattue !...

Elle se débat, elle se bat !...

Elle combat.

Il a beau ricaner avec sa bouche féroce, avec ses yeux féroces, avec toute sa face de bête du diable, lui aussi combat.

Il lutte de toutes ses forces pour la garder dans ses bras, et c'est tout juste s'il y parvient à peine. Il lutte pour recommencer le baiser de la nuque sur cette gorge haletante, battante, combattante... et n'y parvient pas !... Il ricane, mais il souffle et il bave.

Et il a chaud.

Et elle lui échappe.

Il ne ricane plus.

Il l'épouvantait quand elle était dans ses bras et qu'il ricanait. Maintenant qu'il ne ricane plus et qu'elle le voit tel qu'il est quand une chose qu'il désire lui échappe, elle tremble et regrette le moment où elle était, épouvantée, dans ses bras...

Il a fait : « Ah ! »

« Ah ! »... en la regardant. (Ils se regardent tous les deux.)
« Ah ! » « Ah ! »... Cela veut dire évidemment : « Ah ! voilà où nous en sommes !... Voilà où tu veux que nous en soyons !... Tu n'es venue jusqu'ici, après toutes tes belles promesses de soumission, que pour me glisser dans les bras... que pour me prouver que je suis incapable de prendre une femme quand elle ne veut pas de moi !... Ah !... Ah ! je te désire ! Ah ! tu te reprends !... Ah ! Eh bien ! nous allons voir !... »

Oui, son « Ah » et sa figure disaient tout cela !...

Sa figure !... Évidemment, Monique, trépidante du plus sombre effroi, reçoit en bloc le rayonnement diabolique de ce masque hideux et n'a pas le temps d'en détailler les beautés, mais

quel spectacle il eût présenté à la curiosité scientifique de quelque Lavater qui eût pris le temps de fixer les ombres et les lumières de l'impérial cliché ! Du menton, de la mâchoire élargie au front gonflé, aux tempes saillantes, le savant eût retrouvé, à coup sûr (car c'est dans la passion inassouvie que le surhomme apparaît dans toute sa surhumanité), les marques fatales qui poursuivent, à travers l'histoire du monde, l'assassin de bas étage et l'empereur du Bas-Empire !...

Devant cette figure-là, Monique se sentit crouler sur ses nobles jambes... car elle entendait déjà la menace de cette bouche effroyable avant même qu'elle l'eût formulée...

Il dit, dans sa bave :

- Je te ferai souffrir, dans toi, dans ton fils, dans ta race, des douleurs *qui me paieront de mon dérangement...*

Et il mit la main sur le dossier Hanezeau...

Alors, ce fut à elle à s'agripper à lui... à le retenir !... Oui, il en fut ainsi... Elle lui demanda grâce !... Et quelle grâce !... Il n'y avait pas à s'y méprendre...

Elle était là, à ses genoux, et elle se traînait à ses pieds pour qu'il ne la repoussât point du pied !... Elle lui demandait la grâce de la prendre !... Tout simplement !... qu'il fît d'elle ce qu'il voudrait i... Mais qu'il épargnât son fils !

Elle était venue pour ça !... Elle lui expliquait, dans un prodigieux délire et dans un ardent désordre où la femme étalait une incomparable beauté... Elle lui expliquait qu'elle n'était venue que pour cela !...

- Attendez ! je suis à vous ! Ne me repoussez pas !... Vous savez bien que je suis à vous !... Pourquoi serais-je venue si ce n'était point pour me donner ?... Prenez-moi... Vous voyez, c'est moi, maintenant, qui vous le demande !... Ne vous en allez pas !... Je sais que vous m'aimez !... Oh ! vous me désirez ! je le sais !... Vous m'avez fait demander si cette chose était possible !... Je vous ai fait répondre que oui !... et me voilà !... Vous me donnez le dossier... et je me donne moi !... et nous sommes quittes !

Mais il ne lui répondait toujours point. Alors, elle le pressa davantage.

- Voyons ! Voyons ! Voyons ! la chose a toujours été entendue ainsi !... Pourquoi m'avez-vous parlé de mon fils ?... Vous n'avez pas le droit de parler de mon fils comme vous l'avez fait !... Il n'est pour rien *dans nos histoires* !... et je suis venue pour que mon fils reste toujours, toujours en dehors *de nos histoires* !... Il y a des choses entre nous qui ne regardent que nous !... N'est-ce pas ?... Vous me comprenez bien !... Une mère est une mère !... et une femme est une femme !... Prenez la femme et laissez la mère tranquille, allez ! elle l'a bien mérité !...

Elle s'était redressée, agrippée, accrochée de ses belles mains qui le faisaient frémir au monstre qui, déjà, ne lui résistait plus...

Elle trouvait cependant qu'il ne fléchissait pas assez vite et elle donna un effort suprême mais avec des mots si malheureux qu'elle faillit compromettre tout le succès...

- Voyons ! Voyons !... (elle essayait, elle osait essayer d'être plus familière)... Vous n'allez pas vous vexer comme un enfant ! Il faut me pardonner ce qui est arrivé tout à l'heure... Tout à l'heure, j'ai été surprise, vous comprenez !

« J'étais là, assise tranquillement... je lisais ces horreurs... toutes ces saletés... toute cette trahison d'Hanezeau... Pardon ! je suis maladroite... ce mot vous déplaît, mais tout de même, pour moi, c'est une trahison, vous comprenez ? Eh bien alors, je lisais ces... papiers... et vous êtes venu tout à coup... sans me prévenir !... Je ne savais pas ce qui m'arrivait dans la nuque !... Vous êtes terribles, vous, les hommes !... Vous vous jetez sur les femmes comme des bêtes sur la nourriture !... J'ai poussé un cri... je me suis débattue... En vérité, en vérité, non, je ne savais pas ce qui m'arrivait... mais maintenant, je serai docile, je vous le jure !... »

Elle l'entourait de ses pleurs (qu'il aimait), de ses bras nus, de son parfum.

Il lui dit : « Déshabillez-vous !... »

Il y eut un silence entre eux. Elle restait devant lui sans un geste. Elle le regardait mais on n'eût pu dire si elle le voyait. Elle était comme figée. Elle avait certainement entendu ce qu'il avait dit car c'étaient ces deux mots-là qui en avaient fait une statue.

Il reprit d'une voix assez calme :

- Cela vous gêne de vous déshabiller devant moi. Je rentre dans la pièce à côté où j'ai quelques signatures à donner et où on doit m'apporter quelques renseignements... À tout à l'heure, Monique !

Il s'en alla. Elle ne put même pas croire qu'elle était seule. Quelqu'un remua dans le cabinet de toilette pour l'avertir qu'elle était surveillée. C'était sans doute cette femme qui allait venir pour la dévêtir ! Elle tourna sur elle-même et tomba à genoux. Elle y resta.

Elle pria. Elle demanda à Dieu de la sauver de là : on lui avait dit quand elle était petite que Dieu voyait tout... Dieu la voyait donc !... et qu'il pouvait tout ! eh bien ! puisqu'il pouvait la sauver, qu'il la sauvât !... Il était temps !... Dieu n'avait plus une minute à perdre...

Elle le pressa avec une candeur singulière comme s'il avait été quelqu'un tout près d'elle, qui penchât l'oreille sur son murmure et sur sa douleur... Vite ! vite ! Dieu !...

Elle savait tout ce que Dieu pouvait lui dire !... Évidemment, elle avait eu tort de fréquenter ces gens-là !... Mais elle jurait de ne plus recommencer !... Elle ne les connaîtrait plus jamais !... Elle les mettrait hors de chez elle !... Et quand elle entrerait quelque part où seraient ces gens-là, elle en sortirait !... Elle ne serait plus gracieuse avec eux !... Et surtout, elle se défierait d'eux !... et de leurs mines sournoises... et de leurs mines souterraines, et aussi elle se défierait des amis de ces gens-là et des amis de leurs amis... et de tout ce qu'ils pourraient faire, entreprendre ou dire... En un mot, elle prendrait la peine de garder soigneusement, pieusement, pour elle et pour ceux qui étaient ses amis depuis le commencement du monde, c'est-à-dire pour les bons et les doux et les beaux et les simples, *l'air et la terre que son Dieu à elle lui avait donnés !...*

Voilà ce qu'elle promettait... mais puisqu'elle promettait cela, Dieu allait la sauver !... Dieu allait la sauver !...

Elle tendait ses bras vers son sauveur !... Elle sanglotait vers lui ! Elle lui disait :

- Viens ! viens ! sauve-moi !...

« Si tu es là, tu m'entends !... Si tu m'entends, réponds-moi !...

Alors, Monique entendit, dans un grand tumulte tudesque, qui remplit soudain la pièce voisine où s'était retiré l'empereur, ces deux mots prononcés avec un éclat terrible :

- *La Marne !...*

Dieu avait répondu à Monique.

XXXI

La chute d'un monstre

L'appartement d'Hanezeau avait sa principale entrée sur le palier du grand escalier d'honneur. C'est là, sur ce palier, qu'était installée la direction du service de garde de la nuit, devant la porte à double battant du salon-bureau qui précédait la chambre où devait coucher l'empereur.

Sur ce palier le va-et-vient des officiers d'ordonnance des estafettes, des aides de camp, n'avait point cessé depuis le dîner.

Chose étrange, au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, c'est-à-dire que l'on avançait dans la nuit et que par conséquent l'on pouvait s'attendre à ce que tout ce mouvement s'apaisât, l'agitation générale ne faisait que grandir et les allées et venues, les arrivées, les départs se multipliaient.

Toutefois, fort peu nombreux étaient les hauts personnages qui se permettaient de franchir le cordon des grenadiers d'élite qui défendaient l'approche de l'appartement. Un officier de la garde faisait continuellement sa ronde.

Les serviteurs de la maison de l'empereur, bien reconnaissables à leurs uniformes gris chasseur, se heurtaient eux-mêmes à la consigne.

Et cette consigne avait été donnée par Stieber lui-même, qui se tenait assis, derrière une petite table, dictant des ordres rapides à quelques-uns de ces hommes de la police secrète de campagne qui le suivaient partout !

Sur la table des plis s'accumulaient ; le colonel prince de Schoenburg et le lieutenant-colonel prince von Ress s'approchèrent du Herr Direktor et eurent avec lui, à voix basse, une conversation des plus animées. Un peu plus tard arrivèrent ensemble le prince Frédéric de Saxe-Meiningen (la figure de plus en plus allongée) et le prince d'Anhalt.

Tout les cinq se mirent à discuter assez âprement, mais toujours à voix basse ; de temps en temps, ils soulevaient un pli, en

déchiffraient la suscription et le laissaient retomber avec des gestes qui devenaient de plus en plus nerveux.

- *Herr Jésus !* cette situation devient intolérable !... finit par déclarer le prince Frédéric, et j'estime que nous prenons en ce moment une responsabilité qui ne nous appartient pas...

- Ce n'est pas une responsabilité que nous assumons, exprima le lieutenant-colonel von Ress, c'est une consigne que nous exécutons. *On* nous a dit d'attendre...

- *Qui, on ?* demanda, hargneux, le prince de Saxe-Meiningen.

L'autre, pour toute réponse, lui montra Stieber.

- C'est bien grave, monsieur, ce que vous faites là ! fit le lieutenant-colonel prince von Ress.

- Je suis d'accord avec le grand quartier général, répondit froidement le chef de service secret de campagne, le chef du grand État-Major et Son Excellence le ministre de la guerre doivent venir ce soir à Vezouze... Ils se chargeront eux-mêmes d'apprendre les dernières nouvelles à Sa Majesté...

- Mais à quelle heure viendront-ils ?...

- Je n'en sais rien !... Ils n'en savent rien eux-mêmes. Ils attendent les dernières communications des États-Majors d'armées avant de les apporter ici...

- Mais quand ils viendront, l'empereur reposera !...

- Justement, il leur appartiendra de décider s'il y a lieu de le réveiller. Enfin, messieurs, s'ils n'ont pas téléphoné directement à Sa Majesté, comprenez donc que c'est parce qu'ils ne l'ont pas voulu !...

- Qu'est-ce qu'ils attendent ?

- De meilleures nouvelles, Votre Seigneurie !...

- Il n'est pas possible, reprit avec insistance le prince Frédéric, que Sa Majesté ignore la situation critique dans laquelle nous nous trouvons !

- Vous exagérez, mon cher prince, interrompit von Ress. Nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas être dans une situation critique !

- Certes non ! approuva le colonel prince de Schönburg... et ce n'est pas parce que notre mouvement offensif en Argonne est momentanément arrêté et que le Kronprinz demande des renforts...

- Eh ! *meine Herren* ! s'exclama Frédéric, comprenez donc que si notre aile gauche est en difficulté avec toutes les forces dont elle dispose c'est qu'il a dû arriver quelque chose d'effroyable à notre aile droite !...

- C'est une hypothèse ! dit von Ress.

- Je ne l'admets pas ! déclara Schönburg...

- Et l'empereur ne sait rien !

- Mais si ! Vos Seigneuries ! interrompit Stieber sur un ton glacé. L'empereur sait toujours ce qu'il doit savoir...

- Et moi, je vous affirme, releva Frédéric de Saxe-Meiningen, qu'on ne lui a appris qu'une partie de la vérité, il y a trois jours, lorsque nous est arrivée cette charmante surprise de l'histoire von Kluck !...

- Oui, à ce qu'il paraît que Sa Majesté a été prise d'une belle colère, expliqua Schönburg, que l'on a craint sérieusement pour sa santé...

- Parfaitement !... et c'était du reste un enfantillage odieux... La colère de l'empereur était toute naturelle et tout à fait justifiée, car tout avait été prévu de la marche sur Paris et ce qui nous est arrivé est encore inexplicable... il faut qu'il y ait d'effroyable fautes commises !... commises par qui ?... Ah ! voilà bien, en vérité, la question redoutable. Si redoutable que, depuis, on n'a communiqué exactement à Sa Majesté que les événements heureux... On lui a dissimulé l'importance *momentanée*, ou que l'on espérait *momentanée*, des autres !...

- Eh ! Monsieur, pourquoi attrister inutilement l'empereur ? fit Stieber. Ces messieurs étaient sûrs que tout allait s'arranger... Et de cela, quel est celui d'entre nous qui puisse douter ?

- C'est certain ! approuva avec chaleur le lieutenant-colonel prince von Röss !... Et tout doit être au fond arrangé puisqu'on nous annonce officiellement que von Klück a tourné l'aile gauche ennemie...

- *Ach !* est-ce si certain que cela ? dit le prince Frédéric.

- Comment, de cela encore vous n'avez pas le droit de douter !

- Je vous assure que, ce matin, au quartier général...

- Oui, mais ce soir, reprit le prince de Saxe-Meiningen de sa voix sèche, sèche, insupportable, ce soir, si nous étions au quartier, ce soir, nous apprendrions peut-être que l'aile gauche welche n'est nullement tournée, mais qu'au contraire c'est l'aile droite allemande qui se trouve sur le point de l'être !... Et ce serait peut-être la vérité, *Herr Jésus !...*

- Mais c'est impossible !...

- Mais c'est impossible !...

- Impossible !...

- Allons, Vos Seigneuries, *meine Herren !* fit entendre la voix fatiguée de Stieber, du calme, je vous en prie... On pourrait vous entendre et l'on pourrait croire que vous doutez du succès de nos armes...

- Mais vous ! vous ! Herr Direktor ! que dites-vous ?... Vous devez savoir la vérité ?

- Je la sais !... Calmez-vous !... on pourrait vous entendre du bureau de Sa Majesté !...

- Eh bien ! dites-nous !... *qu'est-ce qui ne marche pas ?* C'est incroyable... qu'a-t-il bien pu arriver ?...

- Calmez-vous ! calmez-vous ! rien d'important !... Oui, *nous subissons un arrêt momentané !*

- Nous subissons, s'exclamèrent les autres, un arrêt momentané !...

- Eh bien ! une pareille chose ne nous est-elle pas déjà arrivée devant Liège ?... Avions-nous prévu Liège ?... Et quelle importance au fond cela a-t-il eu ? Je le demande à Vos Seigneuries !... quinze jours de plus et cinquante mille hommes de moins !... Il faut à la guerre prévoir qu'il y aura des imprévus !... Nous avons des hommes, beaucoup d'hommes pour les imprévus !... Mais il ne faut pas s'affoler !... Ah ! surtout ne pas s'affoler !... Bon pour les Welches de s'affoler !... et surtout, *meine Herren*, surtout... laisser l'empereur tranquille !... *Il fera jour demain matin !...*

- Oh ! *nous vous comprenons !* ricana le colonel prince de Schœnburg...

- *Elle est bien belle !* accentua ce gros imbécile blond d'Anhalt.

- Tout de même, vous n'empêcherez pas ces messieurs du quartier général quand ils viendront !...

- Je ne les empêcherai peut-être pas, mais je le regretterai ! exprima avec une sèche impassibilité Herr Stieber. Je le regretterai pour Sa Majesté d'abord et pour tous ceux qui auraient pu passer une bonne nuit à peu près tranquille ensuite...

Et il ne voulut point en dire davantage, et on ne lui tira rien de plus...

- Qui est avec Sa Majesté ? demandèrent les princes von Röss et de Schœnburg.

Les lieutenants-colonels von Hauke et von Harschfeld demandèrent :

- Alors ? On travaille ?...

- Sa Majesté travaille toute la nuit !... déclara sur un ton héroïque et sévère l'impassible Herr Direktor... Sa Majesté ne se repose jamais en campagne...

C'est quelques instants seulement après cette conversation plutôt inquiète tenue sur le palier du grand escalier d'honneur de

Vezeuze que nous retrouvons Sa Majesté dans le salon-bureau d'Hanezeau avec les deux lieutenants-colonels de sa maison militaire.

Ceux-ci, en effet, travaillent. Ils n'arrêtent point de paperasser ou de téléphoner. Mais Sa Majesté, qui vient de sortir de chez Monique et qui ne pense qu'à y rentrer, Sa Majesté laisse ses deux lieutenants-colonels travailler tout seuls.

Elle leur a seulement demandé en rentrant :

- Rien de nouveau ?...

- Rien d'important, sire !...

Soudain, Sa Majesté sortit de ses réflexions amoureuses pour dire :

- Comment se fait-il que, depuis deux jours, on ne m'ait point apporté les communiqués français ?...

- C'est qu'au quartier général, on les aura jugés sans importance, sire !

- Je désire les avoir demain matin !

- À vos ordres, sire !...

- Je vais aller me reposer. Ne me réveillez sous aucun prétexte à moins que vous n'ayez à m'annoncer que von Kluck a noyé Maunoury dans l'Ourcq !

- Aux ordres de Sa Majesté !

L'empereur mit une main sur la clenche de la porte qui le séparait de Monique...

- Bonsoir, messieurs !...

Or, dans le même moment, la porte, derrière lui, s'ouvrait et l'officier de garde annonçait :

- Le Herr lieutenant général pour le Wurtemberg, von Graewentz, demande l'honneur d'être reçu d'urgence par Sa Majesté !...

- Faites entrer ! s'écria l'empereur en se retournant.

Aussitôt on introduisit le Herr lieutenant général qui portait l'uniforme gris de campagne. Il venait directement du front Ouest où l'avait envoyé l'empereur.

C'était une tête maigre, au profil sec et busqué. C'étaient des yeux d'épervier, gris, clairs, perçants. La bouche mince, sans lèvres, fendue comme par un coup de sabre. Le nez long, pointu : un nez à la Kronprinz ! des oreilles bien découpées, fines, des oreilles qui entendaient pousser l'herbe (selon l'expression de l'empereur), pousser l'herbe et les baïonnettes !

L'ensemble donnait un mélange de ruse, de décision, de férocité et de malice. L'empereur l'aimait et l'appréciait particulièrement et se servait volontiers de lui pour les missions délicates.

Trois jours auparavant, quand on avait appris à Sa Majesté stupéfaite les premières *difficultés* avec lesquelles von Kluck se trouvait aux prises, c'est à cet intelligent et débrouillard serviteur que l'empereur s'était adressé pour obtenir des renseignements *plus précis* sur ce qui pouvait bien se passer à son aile droite. Guillaume, qui était en train de préparer son entrée à Nancy et qui avait lui-même fort à faire avec les *difficultés* du plateau d'Amance, n'avait pu se déranger personnellement.

Du reste, il était bien loin de se douter de l'importance de l'événement.

- Eh bien ! fit-il au lieutenant général qui avait une mine pâle aux traits agités et qui avait pris la position d'ordonnance en attendant qu'on l'interrogeât. Eh bien ! qu'est-ce que tu m'apportes ?

- De mauvaises nouvelles, sire !...

- Hein ?...

- Je dis : de mauvaises nouvelles !

- Parle donc !

- Malgré tous les renforts envoyés à notre droite pour maintenir et repousser la sixième armée, le général Maunoury s'est maintenu sur l'Ourcq et nous a contre-attaqués avec une telle violence que le général von Kluck a dû encore reculer !

- Est-ce que tu sais ce que tu dis ? s'écria le Kaiser qui blâmait. C'est von Kluck qui a tourné Maunoury !... Nous avons les dernières nouvelles, n'est-ce pas, messieurs ?

Les deux Herren lieutenants-colonels affirmèrent naturellement que c'étaient bien là les dernières nouvelles, telles qu'on les avait envoyées le soir même à Sa Majesté.

- Les dernières nouvelles, c'est moi qui vous les apporte, sire !... Oui, nous avons pu croire un moment que nous allions tourner les Français !... mais des renforts inattendus venus de Paris nous ont obligés à la retraite !

- À la retraite !... À la retraite !... Comment dis-tu cela ?... Allons ! Allons ! Allons !... Il y a des mots, tu entends, il y a des mots qui ne doivent jamais être prononcés devant moi !... je t'ordonne d'être précis !... Le mouvement de von Kluck ne pouvait être que stratégique... Ce n'est pas une retraite, cela !... On a le droit de reculer si c'est pour mieux sauter !...

- Sire ! le mouvement stratégique du général von Kluck l'a fait se retirer vers l'Aisne !...

Cette fois, l'empereur éclata :

- Vers l'Aisne... mais, malheureux ! tu viens donc m'annoncer un désastre !

- Sire, notre centre a fléchi.

- Notre centre !... Et c'est par toi que j'apprends cela ! Et mon chef d'État-Major n'est pas là !... et mon ministre de la Guerre !...

- Sire ! je les ai précédés de dix minutes... Je suis passé par le quartier général... Ils étaient justement en communication directe avec le général von Kluck !...

- Von Kluck recule quand il avait partie gagnée ? quand il n'avait plus rien devant lui !... plus rien !... Il n'avait qu'à se baisser pour ramasser les Français !... ricana l'empereur, et le voilà maintenant qui remonte vers l'Aisne ! Mais qu'est-ce qui est arrivé ?... Mais qu'est-ce qui est arrivé ?... Mais qu'est-ce qui est arrivé ?... Je veux bien qu'il soit descendu sur Paris un peu trop vite et qu'il y ait eu des imprudences commises !... Tout de même, *il ne fuit pas, hein ?* Il ne fuit pas ?...

- Sire, von Kluck, pour ne pas être écrasé, a été obligé de repasser la Marne avec toute son armée !...

- Avec... avec toute... son armée !

L'empereur ouvrait des yeux hagards...

Les deux Herren lieutenants-colonels, qui étaient devenus aussi pâles que lui, purent croire qu'il allait se précipiter sur le Herr lieutenant général pour le Wurtemberg, von Graewentz, et lui sauter à la gorge... Le Herr lieutenant-général put le croire aussi, mais l'admirable habitude d'une admirable discipline fit qu'il resta en place comme s'il n'avait rien à redouter de l'impériale colère... Et il continua comme c'était son devoir :

- Nous avons repassé la Marne entre Épernay et Château-Thierry !...

- *Mein Gott !...* Et Bülow ! qu'est-ce qu'il fait dans tout cela ?... Bülow n'a donc pas pu soutenir von Kluck ?...

- La retraite... pardon, sire !... le mouvement de von Kluck a entraîné un mouvement du même genre chez von Bülow ! Pressé de front et menacé d'être coupé par von Kluck, il a dû suivre le mouvement de recul de notre droite. Lui aussi, sire, a dû repasser la Marne !...

- *La Marne !* hurla l'empereur... Nous avons abandonné *la Marne !* Nous ne sommes plus sur *la Marne !*...

Il leva les poings comme s'il allait écraser le porteur de mauvaises nouvelles... puis les laissa retomber désespérément en levant les yeux au plafond où se tordaient des dragons et des

chimères moins horribles à contempler que la face maudite du surhomme, à cette minute tragique...

Et puis, il se prit à marcher d'une façon fébrile, les mains tantôt jetées derrière le dos, les bras tantôt croisés sur la poitrine.

Les deux grandes glaces qui se faisaient vis-à-vis reflétaient en même temps, chaque fois qu'il passait, sa figure ravagée, son profil effrayant aux tics nerveux, révélateurs de la rage souveraine qui secouait sans aucun ménagement le très haut seigneur de la guerre.

- *Ah ! meine Herren ! ah ! meine Herren !... ah ! meine Herren !* nous sommes dans un borborygme infect !... ces deux-là qui n'arrivent pas !... Ah ! je me doutais bien que depuis deux jours on ne me disait pas tout !... Mais, malheur ! je vous jure, malheur à ceux qui n'auront pas fait tout leur devoir ! Tout de même, je ne puis pas être partout !... À Nancy, à Compiègne !... Sur la Seille et sur la Marne !... Je ne puis pas tout faire, tout seul ! Aucune organisation n'y tiendrait !... Si mes généraux sont des ânes, comme mes diplomates, j'aime mieux fermer la boutique et aller vivre au Canada des rentes que voudront bien me laisser les Français !... Tas de brutes !... Tas de sombres brutes !... Je croyais que von Kluck était incapable de me faire une chose pareille !... Je le considérais comme une vieille moustache en laquelle je pouvais avoir toute confiance !... *Repasser la Marne !...* Mais que lui est-il donc arrivé ? Il a manqué de munitions ?

- Sire, on dit, en effet, que l'armée a manqué, au moment critique, de munitions !

- *Herr Jésus !* comme dit Frédéric de Saxe-Meiningen, *Herr Jésus !...* Ils n'avaient donc pas au bout de leurs fusils quelques pouces de lames au service de l'empereur !... Et qu'est-ce qu'a fait ton prince de Wurtemberg ?

- C'est lui, sire, qui a défendu la rive droite de la Marne.

- Défendre la rive droite !... Mais les Français ont donc chassé mes soldats à coups de pieds dans le c... ! *Ah ! meine Herren ! ah ! meine Herren !... ah ! meine Herren !...*

Il s'avança sous le nez de von Graewentz, lui mit les mains aux épaules :

- Dis-moi toute la vérité !...

L'autre le regardait en face, mais se taisait. Il offrait ses yeux à l'empereur pour que celui-ci pût y lire toute la vérité...

- Tous mes généraux ont donc perdu la tête !...

- Sire ! ils ont perdu la bataille !...

Sur le coup, l'empereur, lui aussi, recula... Le sang lui était monté au visage, ses yeux en étaient injectés... Ses mâchoires, gonflées, grinçaient... ses mains tremblaient sur un encrier qu'elles avaient saisi... Il fallait qu'il briser quelque chose, et tout de suite, ou, certainement, il allait tomber raide mort...

Alors, son bras se détendit et l'encrier s'en alla, à toute volée, frapper l'une des glaces qui s'étoila et se fragmenta avec un éclat terrible. Presque aussitôt l'empereur chancela comme un enfant sans force et les trois officiers, cette fois, se précipitèrent pour recevoir cette idole d'argile dans leurs bras...

Il poussa un profond soupir, se laissa asseoir sur le fauteuil, devant le bureau. Il se prit la tête dans ses mains. Puis il releva la tête, une autre tête, bien changée... et il fit entendre une autre voix... la voix d'un autre homme.

- Et le Kronprinz ?...

- *Le Kronprinz résiste !...*

- Il n'a donc pas enfoncé l'armée Dubail ?

- Sire ! tout ce que je puis vous dire c'est que Dubail n'a pas fait reculer d'un pas l'armée du Kronprinz !... Seulement...

- Seulement ?

- Seulement, si le Kronprinz s'obstine, il risque d'être fait prisonnier... qu'il ne reste pas une minute de plus à Sainte-Menehould... qu'il remonte vers Montfaucon... Ceci est mon avis, sire !...

- Et qu'est-ce qui te fait avoir un avis pareil ?...

- J'ai vu le désastre de notre droite !... Sire, il n'y a plus qu'à reculer sur toute la ligne !

- Le désastre ?...

- Je dis, sire : le désastre !... je dis la vérité à l'empereur !... C'est avec la vérité... et avec toute la vérité que nous parviendrons seulement à nous « reprendre » à temps ! et, si Dieu le veut, à reprendre l'offensive !... Mais, d'abord, sire, *pour nous sauver, il faut nous sauver !* La voilà, la vérité !...

L'empereur se leva. Un effort colossal le remettait debout, redressait la carcasse démantelée par le choc inattendu du mauvais destin.

- Les princes sont là ?... fit-il, faites entrer les princes !...

On lui annonça en même temps l'arrivée du ministre de la Guerre et du chef de l'État-Major général...

Tout ce monde entra dans le bureau de l'empereur comme dans la chambre d'un mort !... du plus petit au plus grand, ils avaient tous la figure de gens qui vont au cimetière. Certains ne parvenaient pas à étouffer leur douleur. On entendait des soupirs, des râles ; malgré la présence auguste, quelques-uns ne parvenaient point à maîtriser leur désespoir.

Mais, plus que tout le reste, plus que ce qu'ils venaient d'apprendre, plus que ce qu'ils redoutaient d'apprendre encore, la voix de l'empereur les épouvantait. Ils ne le reconnaissaient plus !... C'était un ancêtre qu'ils avaient devant eux !... Un fantôme échappé au tombeau... Plus que jamais, il ressemblait, d'une façon frappante, à l'image émaciée de Frédéric II après la défaite de Kunersdorf !...

- Eh bien ! *meine Herren !* nous sommes battus ! fit-il, d'une voix blanche...

Il y eut un silence profond comme un abîme...

Von Falkenhayn, sur un signe, s'avança, mais en s'avançant il découvrit le chef du grand État-Major. L'empereur aperçut von Moltke. Il lui montra la porte et lui dit :

- Allez, monsieur !

Herr Graf von Moltke s'enfuit.

Sur le palier, Stieber n'eut que le temps de se jeter sur lui et de l'empêcher de se suicider avec son revolver...

- Monsieur le ministre, fit l'empereur à von Falkenhayn, parlez !... Vous devez être renseigné. Moi je ne sais rien !... rien que ce qu'a bien voulu m'apprendre monsieur ! (et il montrait le lieutenant général pour le Wurtemberg)... Mais vous avez peut-être *encore* des nouvelles plus intéressantes que celles qu'a bien voulu m'apporter le Herr lieutenant général !

- Sire ! pour venir renseigner Votre Majesté, nous attendions les communications dernières des États-Majors d'armée... Sire, il est malheureusement certain que la défaite est complète... L'armée de Langle de Carry, malgré la résistance du prince de Wurtemberg, a progressé au nord de la Marne... Notre centre, qui avait tenté son retour offensif, a été acculé dans les marais de Saint-Gond !...

- Il fallait faire donner la garde ! s'écria la voix râlante, l'étrange et nouvelle voix éraillée de l'empereur. Que faisait donc ma garde ? Elle dormait ?...

- Non, sire ! elle ne dormait pas !... Sire, la garde impériale s'est couverte de gloire dans une contre-attaque désespérée, mais elle a laissé la moitié de son effectif dans les marais de Saint-Gond !

- *Varus ! Varus !* rends-moi mes légions ! murmura le surhomme écrasé...

Et, comme le ministre se taisait :

- Eh bien ! monsieur ! Avec tout cela, où est notre gauche ?... *Vais-je être obligé de rentrer à Berlin ?*

- Notre gauche tient encore sur l'Ornain, et au sud de l'Argonne, sur Revigny !... mais déjà elle a fléchi sur Heiltz !

Il y eut dans le même moment un coup de téléphone. L'empereur prit l'appareil lui-même.

Quand la communication fut terminée, il raccrocha le récepteur d'une façon si brutale que l'appareil roula sur le parquet.

- Messieurs ! voilà la fin de l'histoire : le prince de Wurtemberg demande au grand quartier général la permission de reculer sur le camp de Chalons !... Que dites-vous de cette dernière ?... On doit bien s'amuser à Paris !...

Alors ce fut, dans cette assemblée de princes et de soldats, un concert de lamentations et de malédictions ! Protestations, serments ; on jure de prendre une prompte revanche ! du moins pour l'empereur, et d'effacer cette honte !... Il y a du sang dans tous les yeux, de l'écume sur toutes les lèvres !

Elle bout autour de son chef, la horde des blondes bêtes de proie, la race des conquérants et des maîtres, groupés militairement, celle à qui rien ne doit résister, violente dans ses gestes, dans sa pensée, comme dans son cœur, celle dont les traits les plus odieux ont été servilement copiés sur la face maudite du surhomme et qui s'est imprégnée des doctrines, des attitudes et des manières insolentes de l'idole des étudiants « borusses », *la horde qui a les mêmes moustaches que lui et le même cœur que lui !...* et qui ne pense pas comprendre, et qui ne veut pas comprendre ! *qu'elle est vaincue, définitivement vaincue par le miracle renouvelé de la Marne et des champs Catalauniques.*

Mais soudain, ce tumulte s'apaise.

L'empereur, définitivement écrasé, s'est laissé tombé dans le fauteuil devant le bureau.

La seule *vue* de l'empereur a fait taire tout le monde. Tout le monde s'est tu devant le spectacle du Vainqueur du Monde !...

Son visage, dont le sang venait de fuir, avait pris une teinte terreuse comme sous le coup d'une décomposition rapide... ses joues étaient subitement devenues plus maigres, s'étaient instantanément creusées... Quant à ses yeux, il les cachait dans ses mains... Le monstre pleurait peut-être...

On ne le voyait pas pleurer mais on le voyait vieillir !

Tous les courtisans qui étaient là se tenaient avec épouvante autour de cette Ruine...

Herr Stieber parut alors, et dans le silence affreux de tous :

- Sire, dit-il, je me permets d'avertir Votre Majesté que les Français viennent de tourner par le sud les forêts de Saint-Jean et de Champenoux et que si Sa Majesté reste une demi-heure de plus ici, je ne pourrai plus répondre de la sécurité de Sa Majesté !...

La Ruine redressa son front terreux, sa face démolie :

- *Eh bien !* fit-il, mon bon Stieber... *nous n'avons plus qu'à foutre le camp !*

Il lui prit le bras et s'appuya dessus comme un vieillard. Et il fallut le hisser dans son auto.

Derrière lui ce fut une furieuse débandade et le château, en quelques secondes, se vida de la horde des blondes bêtes de proie...

XXXII

Simple coup d'œil dans le dossier H

Gérard n'avait pas quitté son poste. Il attendait.

Il attendait que Monique poussât la porte, derrière laquelle il se trouvait, pour la poignarder.

Quand il reconnut le bruit de ses pas légers dans le corridor, il assura son arme dans sa main.

Ce qu'il avait à faire était d'une grande simplicité : lever le bras et frapper.

Les pas avaient été rapides, la porte fut vite ouverte.

Gérard leva le bras.

Et sa mère lui apparut. Il n'avait plus qu'à enfoncer son arme terrible dans cette belle gorge.

Cependant son bras, qui s'était levé, retomba, vaincu...

Il ne pouvait pas frapper cette femme-là !... Non point parce que cette femme-là était sa mère, mais parce que c'était la Victoire !...

Il ne connaissait point cette Monique-là ! Et cette Monique-là ne pouvait non plus sortir du lit de l'empereur !

Elle était belle et rayonnante comme la fille du Ciel et de la Terre et sa joie était chaste et sublime !... Elle paraissait voler dans ses voiles écarlates et noirs, comme une jeune déesse qui passait triomphante et consolatrice dans les ciels de bataille, apportant aux morts et aux vivants la couronne de chêne et de laurier...

Son front rayonnait d'une félicité pure et exaltée ; tout son visage, miroir de sa belle âme héroïque, faisait de la lumière...

Pour avoir un visage pareil, il fallait que Monique communiât avec la joie du ciel... Tout vestige de la triste animalité avait disparu ; les quelques rides impitoyables qui marquent l'heure à l'horloge de la Beauté s'étaient, comme par enchantement, effacées... Ce visage était sur le seuil d'une autre existence, il entrait

dans une région d'immortalité et de jeunesse éternelle... et cette bouche adorable était habitée par ce mot vierge : la Victoire !

L'arme avait glissé sur le tapis sans qu'elle l'eût même aperçue.

Monique ne s'étonna point de trouver son fils chez elle.

C'était le Miracle qui continuait. Rien ne pouvait plus l'étonner après ce qu'elle venait de voir et entendre.

Et même, elle jugea cette présence naturelle ! Il fallait, dans un moment pareil, que son fils fût là ! quelque chose aurait manqué à l'allégresse de cette heure suprême si cette mère n'avait pu dire à son fils : « Ils sont partis ! »

- Ils sont partis !... Ils sont partis !... Ils sont partis !

Elle le serra sur sa poitrine à l'étouffer ; elle lui mit sur son mâle visage de guerrier, tout barbouillé de rouge, son pâle et idéal et exalté visage de victoire ! Elle embrassa son fils sur les lèvres ! Elle lui glissa dans sa bouche et dans son âme le mot qui rythmait le battement de son sang dans ses veines : la Victoire !...

Et le fils se laissait faire, vaincu par cette gloire irrésistible, au visage de mère, qui le berçait dans ses bras !

- Mon Gérard ! mon Gérard ! mon fils ! ils sont partis ! Tu les as vus ! Tu les as entendu partir !... Quelle fuite !... Quelle troupe de hiboux dans la nuit !... C'est toi qui les as chassés ! C'est toi qui les as chassés, mon amour !... Les maudits sont partis !... Ils savaient que tu étais là, mon petit pioupiou chéri !... Et lui aussi, le monstre, est parti ! Les entends-tu galoper ?... Les entends-tu galoper ?... Écoute ! mets ton oreille sur la terre !... Toute la terre lorraine tressaille du bruit joyeux de leur fuite ! Il y en a en auto !... Il y en a à cheval ! Il y en a qui n'ont que leurs jambes pour fuir !... Mais ils fuient... Quelqu'un est venu leur dire que tu étais là !... et ils se sauvent !... Quelqu'un est venu leur dire que la France, toute la France accourait sur eux, comme une vague de victoire, et ils fuient !... Ils ont repassé la Marne !... Sais-tu cela, qu'ils ont repassé la Marne ?... Sais-tu que la garde impériale est morte tout entière

dans un marais !... Sais-tu que nous n'avons plus qu'à chanter ?...
Embrasse-moi !... Embrasse ta mère !... Tu l'as sauvée !...

- Maman, d'où reviens-tu ?...

Elle répondit *naturellement* :

- Je reviens de chez l'empereur !

Et à ce mot, et à ce visage, Gérard sut que le criminel c'était lui... Lui, Gérard, d'avoir pu, une seconde, imaginer, quelles que fussent les apparences, que c'était un crime pour Monique d'aller chez l'empereur en se cachant !...

Tout à coup, Monique, en face d'une glace, se vit dans toute sa magnificence, avec ce fils simple à côté d'elle... et, tout à coup, elle eut le sentiment, ou plutôt la sensation aiguë, *qu'une explication était nécessaire*, une explication très simple comme une mère peut la donner à son enfant.

Elle fut simple et formidable.

- C'est le gouvernement français qui m'a priée de recevoir moi-même l'empereur à Vezouze. Il s'agissait de trouver parmi les papiers de l'empereur, parmi ceux qui l'accompagnent partout, un dossier, le dossier H ! Pendant que l'empereur était dans le bureau de ton père avec ses aides de camp qui venaient lui apprendre là dérouté de la Marne, je me suis glissée dans sa chambre... et le dossier, le voilà !...

Et pendant que son manteau de soie retombait sur le meuble où elle l'avait posé et recouvrait de tous ses plis le dossier Hanezeau, abandonné par les barbares, butin personnel qui lui revenait de la victoire, Monique tendit à Gérard le dossier...

Ils le regardèrent tous les deux... une seconde... et puis tous deux se regardèrent avec des visages d'ivoire...

Puis ils s'assirent en face l'un de l'autre... Gérard avait porté ses mains à sa poitrine, à sa gorge, comme s'il étouffait...

- Tu me fais peur ! dit Monique, mais il y a quelque chose de mieux que de nous faire peur, c'est de ne pas y croire !... *Moi je n'y crois pas !...*

FIN DU TOME SECOND

Freeditorial 